This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

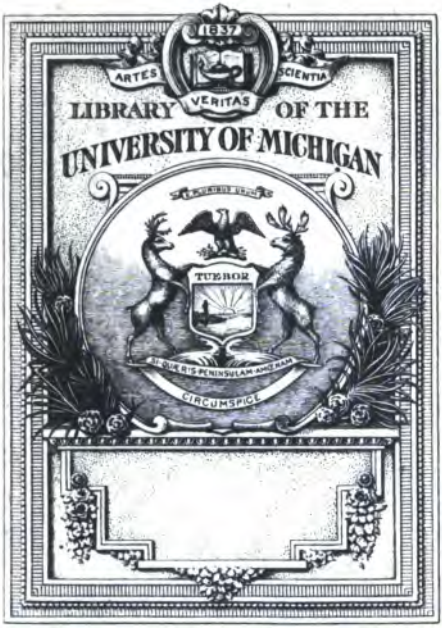
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

828
A225s
t
1768

LE

SPECTATEUR,

OU LE

SOCRATE

MODERNE.

TOME SECOND.

The Spectator.

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE,

Où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce Siecle.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.
MDCCLXVIII.

English
Monganet
6-20-20
11909

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

APrès ce que j'ai dit à la tête du premier Volume de ces DICOURS, où l'on doit avoir toûjours égard, du moins en général, il ne me reſte pas grand' choſe à dire ſur celui-ci. J'avertirai ſeulement le Public, que ceux qui compoſent ce nouveau Tome ont paru en *Anglois* depuis le 12 ou 23 de *Juin* juſqu'au 27 d'*Octobre* ou 7 de *Novembre* 1711; ce qu'il eſt bon d'avoir préſent à l'eſprit, pour mieux entendre certaines alluſions qui s'y trouvent, ſoit à l'état des affaires publiques, ou à quelques Perſonnes diſtinguées dans la *Grande Bretagne.* Du reſte,

le premier Volume a été ſi bien reçu du Public, que le ſecond ne ſçauroit manquer d'un accueil favorable, puis ſur-tout que les DISCOURS en ſont plus intéreſſans & d'un goût plus général.

D'un autre côté, il m'étoit facile de ſçavoir les Noms des Auteurs qui les ont compoſez; & j'ai déja inſinué dans la Préface du I. Tome, que les deux principaux ne me ſont pas inconnus: mais puiſqu'ils ont voulu ſe cacher ſous l'envelope de certaines Lettres Capitales, je ne croi pas qu'il ſoit de la bienſéance de les en tirer ſans leur permiſſion. Si c'eſt par une fauſſe modeſtie qu'ils ſe déguiſent de cette manière, le ſilence des autres ſur leurs véritables Noms doit les en punir; mais s'ils ont eu des motifs légitimes pour en

uſer de la ſorte, comme je n'en doute pas, c'eſt violer une eſpèce d'Aſyle ſacré que de les expoſer aux yeux du Public. D'ailleurs, il n'y en a guères que deux qui ayent fait quelque bruit dans la République des Lettres, & il ſeroit preſque inutile de nommer les autres dans les Païs étrangers. Quoi qu'il en ſoit, il faut bien prendre garde à ne pas juger de ce qu'ils ſont, par le Caractère qu'ils ſe donnent, puiſqu'ils s'attribuent tous le même. C'eſt ainſi que l'Auteur du XXX. DISCOURS & de divers autres dans ce Volume, où il ſe déſigne à la fin de chacun par un T, parle comme s'il avoit écrit tous ceux qui précèdent, depuis le XIV. juſques au XXIX. incluſivement, quoique la plupart ſoient marquez à la fin d'une L ou d'un C. Mais quand on

ne ſçauroit pas que ces deux Lettres Capitales en deſignent un autre, la difference du Stile ſuffiroit pour les diſtinguer. Avec tout cela, ſi l'Hiſtorien futur, dont il eſt parlé dans le X. DISCOURS page 60, vouloit s'en tenir à ce que ces Auteurs publient d'eux-mêmes, il riſqueroit de tomber dans la même bevûë que j'ai commiſe, lorſque, ſur un pareil fondement, j'ai conjecturé, dans la Préface du I. Volume page V, que les DISCOURS LIV & LXI, marquez d'un X, étoient de l'Auteur qui ſe deſigne par une R. Du moins Meſſieurs les Journaliſtes de la *Haye*, dans les Mois de *May* & de *Juin* 1714, page 5, ont averti le Public, que ces deux DISCOURS ſont de Mr. BUDGEL. Je les remercie de la découverte, & je leur promets de ne faire plus à

l'avenir de pareilles conjectures, où il eſt ſi facile de ſe tromper, & qui n'aboutiſſent à rien. Du reſte, quoique fort éloigné de prétendre que ma Traduction ait conſervé toutes les graces de l'Original, ſur-tout de celui de CLIO, je ſouhaite ſeulement que les Connoiſſeurs, qui entendent les deux Langues, n'en jugent qu'après en avoir comparé avec ſoin quelques endroits, en particulier dans les DISCOURS ſignez d'un T.

Pour ce qui regarde la Critique de certains Lecteurs, qui ſe felicitent d'avoir trouvé une faute d'Impreſſion, ou d'Orthographe, une legere inadvertence, ou quelque inexactitude, ils peuvent jouir en paix de leur petit triomphe, je ne chercherai point à leur ravir cette gloire, & je les exhorterai ſeulement à nous don-

ner eux-mêmes quelque chose de mieux tourné.

* D'ailleurs, j'ai corrigé, dans la seconde Edition, la faute que j'avois remarquée dans la premiére, page 70. ligne 25, & j'ai mis le Nom de CALLIMAQUE sous les mots *Grecs* qu'on voit à la tête du XXIV. DISCOURS page 149. J'ai fait aussi, en divers endroits, quelques petits changemens à l'égard du Stile, & ajouté quelques nouvelles Notes au bas des pages; mais tout cela n'est pas de grande conséquence, & ne mérite pas qu'on en donne ici des Exemples.

On avoit déja tiré la troisième Feuille, lorsque, dans un Livre *Anglois*, intitulé *Miscellanies in Prose and Verse*, c'est-à-dire, *Mélanges en Prose & en Vers*, j'ai trouvé, à la page 243. de

de la 2. Edition, publiée à *Londres* en 1713, la Penſée qui fait l'ouverture du X. DISCOURS, page 57, & qui ſeroit peut-être mieux exprimée, ſi l'on ajoutoit quelque choſe au tour *Anglois*. Du moins, il me ſemble qu'il y auroit plus de netteté, ſi l'on diſoit, *La Cenſure, à laquelle un honnête Homme ſe voit expoſé, eſt la Taxe qu'il paye au Public pour le Mérite qu'il a.*

** Cependant je n'ai pas voulu changer ainſi cet endroit dans la troiſième Edition, de peur qu'on ne me ſoupçonnât d'avoir pris la même liberté en pareilles rencontres, quoique cela ne ſoit pas de grande conſéquence dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, & que même un Traducteur ſoit quelquefois obligé d'aider un peu à la lettre de ſon Original. Du reſte, tout ce

qu'il y a de plus dans la 3me Edition se reduit aux Argumens des DISCOURS qu'on y a mis en marge, & qu'on oublia d'y joindre lorsque la 2me fut entreprise en 1719. J'y ai corrigé d'ailleurs quelques mots par-ci par-là, qui ne méritent presque pas d'être mis en ligne de compte.

LE

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

TOME SECOND.

I. DISCOURS.

——— Petite hinc, juvenesque, senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis.
Cras hoc fiet. Idem cras fiet? Quid, quasi magnum,
Nempe diem donas? Sed cùm lux altera venit,
Jam cras hesternum consumpsimus: ecce aliud cras
Egerit hos annos, & semper paulùm erit ultra.
Nam, quamvis prope te, quamvis temone sub uno
Vertentem sese, frustra sectabere canthum,
Cùm rota posterior curras, & in axe secundo.
PERS. Sat. V. 64 — 72.

Apprenez de là (je parle aux vieillards aussi-bien qu'aux jeunes gens) apprenez le but & la fin que vous devez vous proposer; faites provision des vertus & des bonnes qualitez qui doivent vous servir à passer doucement les fâcheuses & tristes années de la vieillesse. Nous y penserons demain. Demain! Vous ferez demain tout comme aujourd'hui. Attendez un peu, nous ne vous demandons qu'un seul jour; est-ce

si grande chose? Mais quand demain sera venu, ce jour-ci sera passé comme celui d'hier: Il viendra ensuite un autre demain; & puis encore un autre après; cela ne finira point: vous passerez ainsi toute votre vie. Prenez garde aux roües d'un Chariot; celles de derriere sont sur la même ligne que celles de devant, & attachées au même timon: Quand le Chariot roule, les roües de derriere roulent en même tems; mais parce que celles de devant roulent aussi, il est impossible qu'elles s'atrapent.

Sur les *Indéterminées* en fait de MARIAGE.

MEs Correspondans sur le chapitre de l'Amour sont en si grand nombre, que j'ai dessein de les ranger, s'il est possible, sous differentes Classes, & de les entretenir chacune à son tour. La premiere, à laquelle je destinerai ce DISCOURS, est de ceux qui se trouvent engagez avec des Belles d'une humeur irresolue, qui veulent qu'on leur en conte plusieurs années de suite, incapables de se rendre aux sollicitations de leurs Amans, ou de les congedier. J'ai une foule de Lettres où l'on se plaint amerement de ces Cruelles. Un Homme de Robe & à Calote de Satin noir m'en a écrit une, pour me dire qu'il commença ses Instances l'*An vingt-neuvième du Regne de* CHARLES II, avant qu'il eût été une année au College en Droit; qu'il avoit continué ses poursui-

tes plusieurs années après avoir plaidé au Barreau; qu'il est aujourd'hui Docteur en Droit Civil; & que, malgré l'espérance qu'il avoit depuis longtems d'en venir à une decision finale, sa Maîtresse est toujours *indéterminée*. L'expression me paroit si juste, que j'appellerai ces Dames les *Indéterminées*. Je vois par la Lettre d'un autre Amoureux, qui se nomme THIRSIS, que sa Belle est irresolue depuis plus de sept ans. Mais celui de tous ces Plaintifs dont le sort me touche le plus, est le riche & le passionné PHILANDRE, qui me représente, que la craintive & l'irresolue SYLVIE a si bien differé, qu'elle n'est plus en état d'avoir des Enfans. La Lettre que j'ai reçue de STEPHON, insinue qu'il est d'un temperament bilieux, & si charmé de sa Belle qu'il n'en demordra jamais, quoiqu'elle soit indéterminée par un principe d'intérêt. Il me dit en grande colere, qu'il en a été la dupe durant toute sa Jeunesse; qu'elle l'a amusé jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, & qu'elle pourroit bien l'abandonner sur ses vieux jours, si elle trouve un meilleur Parti. Je finirai cet Article par une Lettre que l'honnête SAM *Hopewell m'a écrite: C'est un Homme fort agréable en compagnie, ami de la Bouteille, & qui s'est enfin marié avec une

* C'est-à-dire, *Qui espere bien*, ou *qui a bonne esperance*.

de ces *Indéterminées*, après avoir servi de jouet à ses Amis, à l'occasion de ses Amours, depuis l'année mille six cens quatrevingt-un.

„ VOUS n'ignorez pas, mon cher „ Monsieur, quelle a été ma passion pour „ Mademoiselle MARTHE, ni par quels „ labyrinthes elle m'a conduit. Je n'a„ vois que vingt-deux ans lorsque je me „ devouai à son service, & j'en ai per„ du plus de trente à chicaner avec „ elle. Je l'ai aimée jusqu'à ce qu'elle „ est devenue aussi grise qu'un Chat, „ & j'ai eu beaucoup de peine à l'ob„ tenir à la fin, telle qu'elle est aujour„ d'hui. Cependant elle paroit à mes „ yeux une charmante Vieille. Nous „ poussons à la verité bien des regrets en„ semble, de ce que nous ne nous som„ mes pas mariez plutôt; mais elle ne „ doit s'en prendre qu'à elle-même: Vous „ savez qu'elle n'a jamais voulu en ve„ nir à une conclusion avec moi, jus„ qu'à ce qu'il ne lui aît pas resté une „ seule dent à la bouche. De sorte „ qu'au lieu d'une Devise autour de ma „ Bague de Noces, j'y ai fait graver „ ces mots, l'*An trente-unième de mon* „ *Amour*. J'attens de vous là-dessus une „ Epitre congratulatoire, ou un Epitha„ lame, si vous nous en croyez dignes. „ Je serai toute ma vie le très-humble „ serviteur de ma chere MARTHE, & „ le vôtre.

Pour bannir de la Société un Mal, qui ne cauſe pas ſeulement de grandes inquiétudes aux Particuliers, mais qui peut avoir une dangereuſe influence ſur le Public, je tâcherai de faire voir le ridicule de cette Humeur *indéterminée*, par deux ou trois Reflexions, que je prie le beau Sexe de vouloir bien peſer.

1. Je ſouhaiterois, en premier lieu, que les Belles fiſſent une attention ſerieuſe à la brieveté de leurs jours. La Vie n'eſt pas aſſez longue pour donner le loiſir à une Coquette de mettre en jeu tous ſes artifices. Une Dame craintive tombe dans ſa Foſſe, avant qu'elle ait deliberé ſur le parti qu'elle doit prendre. Si les Hommes atteignoient aujourd'hui l'âge de nos peres avant le Deluge, une Dame pourroit ſacrifier une cinquantaine d'années à un petit ſcrupule, & demeurer indéterminée l'eſpace de deux ou trois Siècles. Si elle devoit vivre neuf cens années, elle pourroit attendre la Converſion des *Juifs* avant qu'elle jugeât à propos de ſe déclarer. Mais helas! elle doit jouer ſon rôle bien vite, ſi elle penſe qu'il lui faudra quiter la Scène tout d'un coup, & ceder ſa place à d'autres.

2. En deuxième lieu, je voudrois que les Filles conſideraſſent, que, ſi le terme de la Vie eſt court, celui de la Beauté l'eſt infiniment davantage. Le plus beau viſage ſe ride en peu d'années, & perd ſi-tôt la fraicheur & l'éclat de ſon co-

lors, qu'à peine avons-nous le tems de l'admirer. Je pourrois illustrer mon sujet par l'exemple des Roses, de l'Arc-en-Ciel, & par diverses Comparaisons de cette nature, mais peut-être y reviendrai-je une autre fois.

3. Enfin, une *Indéterminée* doit penser au danger qu'elle court de devenir amoureuse à l'âge de soixante ans, si elle ne tâche pas de se délivrer plûtôt de ses doutes & de ses scrupules. Il y a une espèce d'*arriere-Saison Printaniere*, s'il m'est permis d'employer ce terme, qui envahit quelquefois le cœur d'une Vieille, & qui la rend le plus grotesque objet du monde. C'est à quoi je souhaiterois que les *Indéterminées* voulussent reflechir.

Cependant on auroit tort de croire, que je veuille décourager dans le Sexe cette Modestie naturelle, qui ne leur permet pas de recevoir les premieres offres d'un Amant, & qui fait accompagner leur refus d'un air agréable & civil. Tout le but que je me propose est de les avertir, que si la Raison & l'Inclination se trouvent de la partie, elles ne doivent balancer qu'autant que les Formalitez & la Bienséance l'exigent. Une Fille vertueuse doit rejetter du premier coup un Mariage qu'on lui offre, comme un honnête Ecclesiastique refuse un Evêché; mais je ne conseillerois point, ni à l'un ni à l'autre, de perseverer dans le re-

fus de ce qu'ils souhaitent avec ardeur.

L.

II. DISCOURS.

——— ——— Magnus sine viribus ignis
Incassum furit.

VIRG. Georg. III. 99, 100.

C'est un grand feu qui n'a point de force, & qui s'irrite en vain.

JE ne sache pas de moyen plus efficace pour éteindre les desirs criminels de la cupidité dans le cœur de l'Homme, que la consideration des idées que PLATON & ses Disciples ont eues là-dessus. Ils prétendent que l'Ame retient, dans une autre Vie, les mêmes Inclinations qu'elle a contractées dans celle-ci, & que, soit dans le Corps ou hors du Corps, elle change aussi peu de nature qu'un Homme qui se promène, ou qui est à la maison. Ainsi, lorsque les Passions brutales en particulier ont une fois pris racine dans l'Ame, il est impossible, selon eux, de les en bannir; il faut qu'elles y demeurent pour toute l'éternité, après qu'elle est degagée du Corps. Pour confirmer cette doctrine, ils remarquent qu'un Jeune-homme, adonné à la debauche plusieurs années de suite, ne fait à la

L'Ame conserve dans une autre Vie les mêmes Habitudes qu'elle a contractées dans celle-ci.

longue & par degrez qu'un Vieillard impudique ; que la Paſſion regne toûjours dans l'Eſprit, quoiqu'elle ſoit éteinte dans le Corps ; & que le Deſir charnel, de même que toutes les autres Habitudes, acquiert de nouvelles forces, à meſure qu'il perd les moyens de ſe contenter. Si l'Ame, diſent-ils, eſt plus ſujette aux Paſſions qui la tyranniſent lorſque le Corps n'a preſque aucune influence ſur elle, nous pouvons bien ſuppoſer qu'elles y dominent lorſqu'elle eſt délivrée de ſes liens. La ſubſtance de l'Ame en eſt empoiſonnée ; la gangrène eſt ſi profonde, qu'on ne ſauroit jamais la guérir ; l'inflammation durera dans toute l'Eternité.

C'eſt en ceci, ajoutent les PLATONICIENS, que conſiſte la Punition d'un Voluptueux après la Mort. Animé d'une Paſſion qui manque d'Objets & d'Organes propres, il eſt tourmenté de mille deſirs qu'il ne peut ſatisfaire, & brûle d'une envie inſatiable de poſſeder ce qu'il croit ne pouvoir jamais obtenir. C'eſt pour cela même, dit PLATON, que les Ames des trépaſſez fréquentent ſouvent les cimetieres, & rodent autour des lieux où leurs Corps ſont enſevelis, parce qu'elles ſont acharnées après leurs anciens plaiſirs ſenſuels, & qu'elles ſouhaiteroient y rentrer pour en joüir de nouveau.

Quelques-uns de nos plus habiles Théo-

lo-

logiens ont mis en œuvre cette Idée *Platonique* avec beaucoup d'éloquence & de solidité, du moins pour ce qui regarde la durée de nos Passions après la mort. PLATON la pousse un peu trop loin, lorsqu'il y ajoute l'apparition des Esprits autour des cimetieres ; mais si l'on croyoit que les Ames separées tracassent dans ce bas Monde, j'avouë qu'on ne sauroit inventer un Enfer plus digne d'un Esprit impur, que celui de cet illustre Philosophe.

Il semble que les Payens ayent voulu nous décrire les tourmens d'une autre vie, lorsqu'ils disent que TANTALE y brûle d'une soif ardente au milieu de l'eau, qu'il a jusques au menton ; mais qui s'enfuit de ses levres, d'abord qu'il en veut goûter.

VIRGILE, qui a reduit tout le Systême de la Philosophie *Platonique* en magnifiques Allegories, pour ce qui regarde l'Ame separée du Corps, nous donne la Punition d'un Voluptueux dans l'autre Monde, d'une maniere qui n'est pas éloignée de celle dont il s'agit en cet endroit. „ C'est là, *dit-il*, où l'on voit „ briller de superbes Lits d'or, qu'on „ croiroit destinez pour de nouveaux „ Epoux, & des Tables somptueuses, „ couvertes de mets exquis ; pendant que „ la plus cruelle de toutes les Furies y „ est assise, pour empêcher qu'on ne porte la main sur aucun Plat, ou qu'elle „ menace de tout brûler avec son flam-

„ beau, & qu'elle pousse des cris horri-
„ bles qui jettent la terreur dans l'esprit ".
Voici le passage en *Latin* :

——— ——— ——— Lucent genialibus altis
Aurea fulcra toris, epulæque ante ora paratæ
Regifico luxu : Furiarum maxima juxta
Accubat, & manibus prohibet contingere mensas;
Exsurgitque facem attollens, atque intonat ore.
Æneid. VI. 607-611.

Mais pour égayer un peu cette matiere, qui est d'elle-même fort serieuse, & qui seroit capable de rebuter bon nombre de mes Lecteurs polis, si je voulois trop l'approfondir, je les regalerai d'une assez plaisante Avanture, telle que je la trouve dans l'Original, & qu'un des plus savans Hommes du Siècle a citée dans une autre occasion. Mes Lecteurs verront bien qu'elle n'est pas éloignée de mon sujet, & qu'elle est même une image très-vive des tourmens qu'endureroit un TANTALE, ou de l'Enfer *Platonique*. Quoi qu'il en soit, Mr. de * PONTIGNAN, à qui la chose est

* On trouve cette Avanture dans un petit Livre intitulé, *Academie galante*, qui fut imprimé à *Paris* & en *Hollande* l'an 1682. Elle est à la p. 160. de cette dernière Edition. Il y en eut une autre à *Amsterdam* chez *Et. Roger*, en 1708. Je n'ai vû que celle-ci; & si on la consulte à la page 125. *&c.* on verra que l'Auteur *Anglois* a joliment paraphrasé cette Historiette, quoiqu'elle soit la même pour le fonds.

arrivée, nous en a donné la Relation suivante.

„ Lorsque j'étois à la Campagne l'Eté
„ dernier, j'eus le bonheur d'y trouver
„ deux charmantes Dames, qui avoient
„ tout l'Esprit & toute la Beauté qu'on
„ peut desirer en des personnes de leur
„ sexe, avec un grain de Coqueterie,
„ qui me causoit de tems en tems de
„ fort agréables inquietudes. J'étois a-
„ moureux de l'une & de l'autre, sui-
„ vant ma louable coutume, & j'avois de
„ si frequentes occasions de les entrete-
„ nir, chacune à part, & de plaider ma
„ cause auprès d'elles, que je croyois
„ avoir sujet d'en attendre de grandes
„ faveurs. Un soir que je me prome-
„ nois tout seul dans ma chambre, sur
„ le point de me coucher, elles y en-
„ trérent pour me dire, qu'elles avoient
„ resolu de jouer un plaisant tour à un
„ Gentilhomme qui demeuroit dans le
„ même logis avec moi, pourvû que je
„ vouluſſe y tenir mon rôle. Là-des-
„ sus elles me firent un conte si plau-
„ sible, que je ne pus m'empêcher de
„ rire à l'ouïe de leur projet, & de
„ me remettre à leur discretion. Aus-
„ si-tôt elles se mirent à m'emmaillo-
„ ter, sur ma robe de chambre, avec
„ de longues bandes de toile, de plus
„ de cent aunes: Mes bras étoient si
„ bien collez à mes côtez, & mes jam-
„ bes si près l'une de l'autre, par tout

„ tes ces envelopes, que je reſſemblois
„ à une Mumie d'*Egypte.* A la vûë de
„ cette figure antique, plantée par mal-
„ heur ſur mes ergots, une de ces Da-
„ mes ſe mit à éclatter de rire, & à m'a-
„ poſtropher en ces termes: *Eh bien*,
„ PONTIGNAN, *nous avons reſolu de te-*
„ *nir la promeſſe que vous nous avez extor-*
„ *quée: Vous nous avez ſouvent demandé*
„ *la derniere faveur; nous voici prêtes à*
„ *vous l'accorder, & je vous croi trop bra-*
„ *ve Cavalier pour ne l'accepter pas de bon*
„ *cœur.* Après avoir ſoutenu un aſſaut de
„ leurs éclats de rire, je les priai de vou-
„ loir me debarraſſer de mes langes, &
„ de faire enſuite de moi tout ce qu'el-
„ les voudroient. *Non, non*, diſoient-
„ elles, *nous vous trouvons fort bien comme*
„ *vous êtes*; & là-deſſus elles me firent
„ porter à une de leurs Maiſons, où l'on
„ me plaça dans un Lit, avec tout mon
„ attirail. La Chambre étoit illuminée de
„ toutes parts; & je fus mis bien propre-
„ ment entre deux beaux Draps, avec
„ ma tête, la ſeule partie de mon corps
„ que je pûſſe remuer, ſur un oreiller
„ fort haut: Ces deux Dames vinrent
„ enſuite ſe mettre à mes côtez, avec
„ leurs plus beaux atours de nuit. Je
„ vous laiſſe à juger de l'état d'un Hom-
„ me qui voyoit deux des plus belles
„ Femmes qu'il y ait au monde en che-
„ miſe & au lit avec lui, ſans qu'il pût
„ remuer ni pied ni pate. J'eus beau

„ renouveller mes instances, & faire moi-
„ même des efforts pour me dégager, il
„ n'y eut pas moyen d'en venir à bout.
„ Cependant mes agitations leur parurent
„ si violentes, qu'environ le minuit, el-
„ les sauterent l'une & l'autre du Lit, &
„ se mirent à crier qu'elles étoient per-
„ duës; mais lorsqu'elles virent que mon
„ Maillot tenoit bon, & qu'il n'y avoit
„ rien à craindre, elles reprirent leur
„ poste, & continuerent leurs railleries
„ à nouveaux fraix. Engagé, par l'inu-
„ tilité de mes prieres & de mes ef-
„ forts, à me tranquiliser du mieux qu'il
„ m'étoit possible, je les menaçai de
„ m'endormir entre elles deux, & de
„ les deshonorer ainsi pour toute leur
„ vie, si elles ne me délivroient de mes
„ liens: Mais helas, que ma menace é-
„ toit vaine! Quand j'aurois eu quelque
„ disposition au sommeil, elles me l'au-
„ roient bien ôtée, par les petites ca-
„ resses malignes & les amitiez qu'elles
„ me faisoient. En un mot, tout de-
„ voué que je suis au beau Sexe, je ne
„ voudrois pas être condamné à passer
„ une telle nuit, pour jouïr de toutes
„ les Femmes du monde. On aura sans
„ doute la curiosité de savoir ce que je
„ devins le lendemain matin; le voici.
„ Mes deux Belles m'abandonnerent à
„ une heure ou environ avant le jour,
„ & me promirent que, si je voulois
„ être sage & ne pleurer pas, elles m'en-

„ voyeroient une Perſonne qui auroit
„ ſoin de moi d'abord qu'il en ſeroit tems.
„ En effet, environ les neuf heures, une
„ Vieille vint me démailloter. J'endu-
„ rai tout ceci avec beaucoup de patien-
„ ce, reſolu de m'en venger ſur mes cruel-
„ les Maîtreſſes, & de ne garder aucu-
„ ne meſure avec elles auſſi-tôt que je
„ ſerois en liberté; mais lorſque je de-
„ mandai à ma bonne Vieille où avoient
„ tiré ces Dames, elle me répondit, qu'el-
„ les étoient parties avant cinq heures du
„ matin dans un Caroſſe à ſix chevaux,
„ & qu'elles pouvoient être à la vûë de
„ *Paris.*

L.

III. DISCOURS.

—— Convivæ prope diſſentire videntur,
Poſcentes vario multum diverſa palato.
Quid dem? Quid non dem? ——
HOR. L. II. Ep. II. 61-63.

Il me ſemble que j'ai à regaler des perſonnes qui ne s'accordent point pour le goût, & qui demandent des choſes toutes contraires. Que leur donnerai-je?

EN parcourant les derniers Paquets des Lettres qu'on m'a écrites, j'ai trouvé celle qui ſuit.

Mr. le SPECTATEUR.

„ Votre Feuille volante eſt une partie de mon équipage de Thé; & ma Femme de chambre me connoit ſi bien là-deſſus, que ce matin, lorſque je lui ai demandé à dejeuner, elle m'a répondu que le SPECTATEUR n'étoit pas encore venu, mais qu'elle l'attendoit à toute heure, & que l'eau bouilloit dans le chaudron. Après vous avoir ainſi marqué l'eſtime & la venération que j'ai pour vous, je vous ferai ſouvenir du Catalogue de Livres que vous avez promis à notre Sexe; & je vous avertirai d'ailleurs, que je n'ai pas voulu en admettre aucun ſur les Tablettes de mon Cabinet, juſqu'à ce que vous ayez donné vos avis là-deſſus à celle qui ſera toûjours votre fidèle Ecoliére & très-humble ſervante,

LÉONOR.

Lettre de LEONOR, ſur la Bibliotheque que l'Auteur avoit promis de choiſir pour les Dames.

Pour répondre à ma belle Ecoliére, dont je me glorifie beaucoup, je l'avertirai, auſſi-bien que toutes les autres qui daignent s'entretenir de mes Speculations, que, depuis le tems que j'ai imploré le ſecours des Perſonnes intelligentes pour m'aider à former une Bibliotheque propre aux Dames, j'ai reçu diverſes Lettres ſur cet article; mais je ne rapporterai ici que la ſubſtance des principales.

Je mets dans la premiere Classe celles qui me sont venuës de la part de quelques Libraires considerables, qui me parlent tous avec éloge des Livres qu'ils ont imprimez, & par conséquent pensent plus à leur intérêt qu'à celui des Dames. L'un me dit, qu'il croit absolument nécessaire qu'elles ayent une idée exacte du Droit & de l'Equité, & qu'elles ne sauroient choisir pour cela un meilleur Livre que le *Juge de la Campagne* de DALTON: Un autre compte qu'elles ne sauroient se passer du *Parfait Maquignon*: Un troisiéme, qui prétend avoir observé que la Curiosité est naturelle au Sexe, croit que cette inclination, bien menagée, pourroit leur devenir très-avantageuse, & c'est pour cela même qu'il me recommande JOSEPH MEDE *sur l'Apocalypse.* Un quatriéme pose comme une vérité incontestable, qu'une Dame ne sauroit être accomplie, à moins qu'elle n'ait lû les *Traitez secrets & les Négociations du Maréchal* D'ESTRADES. Mr. *Jacob* TONSON, le jeune, croit que le Dictionaire de Mr. BAYLE seroit fort utile aux Dames, pour leur donner une connoissance universelle. Un autre, dont j'ai oublié le nom, s'imagine que toutes les Femmes enceintes devroient lire l'*Histoire* de Mr. WALL *sur le Baptême des petits Enfans:* pendant que le sixiéme veut à toute force que je recommande à tout le beau Sexe *le dernier Coup de Pin-*

ceau, ou *Défense du Gouvernement Patriarchal*, &c.

Je placerai dans la seconde Classe les Livres qui me sont indiquez par des Maris, ou ceux du moins qui se disent tels. Quoi qu'il en soit, voici les titres des Livres qu'ils me recommandent: *Paraphrase sur l'Histoire de* SUSANNE. *Règles pour l'observation du* Carême *Les Moyens de prévenir la ruine des* Chrétiens. *Raisons pour dissuader les Gens d'aller à la* Comédie. *Les Vertus du Camphre, avec des Avis pour faire du Thé camphré. Les Plaisirs innocens de la Vie Rustique. Le Gouvernement de la Langue.* Une Lettre datée de * *Cheapside* me prie d'avertir toutes les jeunes Femmes, de posseder à fond l'Arithmetique de WINGATE, & l'Ecrivain met dans une Apostille, que je n'oublierai pas sans doute *Les Recettes de la Comtesse de* KENT.

La troisième Classe de mes Correspondans & Conseillers privez sur cet article, est celle des Dames, dont une me prie de mettre PHARAMOND à la tête de mon Catalogue, & de donner la seconde place à CASSANDRE, si je le trouve à-propos. COQUETTILLE m'exhorte à ne m'aviser pas de clouër les Femmes sur leurs genoux avec des Manuels de Dévotion, ni de se griller le teint auprès du feu avec des Livres

* C'est une Ruë de *Londres*, où il y a quantité de Boutiques, tenues par des Marchands détaillers.

ſur le Ménage. FLORELLA me demande s'il y a quelques Livres contre les Prudes, & me ſupplie, en cas qu'il y en aît, de les mettre dans mon Catalogue. Les Piéces de Théatre de toutes les ſortes ont leurs Avocats: J'ai plus de quinze Lettres en faveur de celle qui eſt intitulée, *Tout céde à l'Amour*; j'en ai une douzaine qui me parlent de SOPHONISBE, ou la *Ruine d'*ANNIBAL; *L'innocent Adultère* eſt une Piéce fort approuvée; MITHRIDATE, *Roi du Pont*, à bien des Amies; ALEXANDRE *le* GRAND & AURENG-ZEB ont le même nombre de voix, mais THÉODOSE, ou *la Force de l'Amour*, l'emporte ſur toutes les autres.

Enfin je devrois ſpecifier les Livres que des Savans, fort experts en ceci, me propoſent, & remercier en particulier celui qui ſe cache ſous les deux lettres *A. B.*, de l'avis qu'il m'a donné là-deſſus. Mais l'entrepriſe où je me ſuis engagé me paroit ſi difficile, que j'en renverrai l'execution juſqu'à ce que je ſois mieux inſtruit de ce que mes judicieux Contemporains en penſent, & que j'aye le loiſir d'examiner tous les Livres qu'on me recommande, reſolu de ne rien déterminer dans une affaire de cette importance, qu'après une longue & mûre déliberation.

Cependant, puiſque les Dames ſont le principal objet de mes ſoins, je ne

plaindrai pas mon travail, pour tirer des meilleurs Auteurs, anciens & modernes, tout ce qui peut leur être de quelque usage, & l'accommoder à leur goût du mieux qu'il me sera possible; convaincu que les plus raisonnables d'entre elles me pardonneront, si je me moque, de tems en tems, de ces petites Foiblesses qu'on voit dans quelques-unes de leur Sexe, & qui méritent plutôt la Raillerie que la Censure. Un tel ouvrage est d'autant plus à propos, que la plupart des Livres sont écrits pour les Savans; outre qu'il me semble, s'il m'est permis de le dire, que les Dames ont beaucoup profité de mes Speculations. Cela est si vrai, qu'il y en a déja nombre de plus savantes que les petits-Maîtres: J'en connois quelques-unes qui parlent mieux que bien des Cavaliers qui se donnent des airs au Caffé de *Guillaume*; & après avoir reçu plusieurs Lettres de l'un & de l'autre côté, j'avouë que celles des premieres l'emportent, non seulement à l'égard de la pensée, mais aussi pour l'orthographe. En un mot, ceci ne peut que produire un bon effet sur le beau Sexe, & le garantir d'être charmé par ces Diseurs de rien, qui ont été jusques ici l'admiration des Dames, quoiqu'ils fassent le jouët ordinaire des autres Hommes.

Je sai de bonne part que Mr. * BLA-

* Mot *Latin*, qui signifie un *Babillard*.

TERON passe pour un Impertinent; que Mr. * TRIPPIT commence à se décrier, & que Mr. DOUCET sera bien reconnu pour un Faquin, si je continuë à publier mes Discours. Tous ces Messieurs & leurs semblables peuvent être assurez que je n'y manquerai pas, & que mon dessein est d'exposer à la risée de tout le monde, ceux qui cherchent à seduire les Esprits foibles, sous les fausses apparences de bel-Esprit, de bon Goût, d'Enjouëment & de Galanterie; prêt à fournir au beau Sexe toutes les lumieres qu'il me sera possible pour l'aider à faire ces nouvelles découvertes.

L.

* Mot *Anglois*, qui semble designer ici un *Subverseur* de Filles.

IV. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— Spatio brevi
Spem longam reseces : dum loquimur fugerit invida
Ætas ; carpe diem, quàm minimùm credula postero.
HOR. L. I. Ode XI. 6.

Reglez vos espérances sur la brieveté de la Vie. Que le tems, jaloux de nos plaisirs, se dérobe à nous tant qu'il voudra, au moment que je vous parle, jouïssez doucement du jour qui s'écoule, & ne comptez pas beaucoup sur le lendemain.

Quels sont les véritables moyens de se desennuyer & de faire un bon usage de la Vie.

„ NOus nous plaignons tous, dit SENEQUE, de la rapidité du tems, „ & malgré tout cela, nous ne savons pas „ de quelle maniere disposer d'une bonne „ partie. Notre Vie, *ajoute-t-il*, se passe „ à ne rien faire du tout, ou à faire tou- „ te autre chose que ce que nous devrions: „ On fait des plaintes continuelles sur la „ brieveté de nos jours, & l'on agit „ comme s'ils ne devoient jamais finir ". Cet illustre Philosophe a décrit, avec toute la varieté de l'expression & des pensées qui lui est si particuliere, les contradictions où les Hommes tombent à cet égard.

J'ai souvent envisagé les contradic-

tions de l'Esprit Humain sur un article qui n'est pas éloigné de celui-ci. Quoique nous paroissions fâchez de la brieveté de la Vie en général, nous souhaitons voir au plutôt la fin de ses périodes. Lorsqu'on est en bas âge, on languit d'être Majeur, ensuite de s'intriguer dans les Affaires, d'amasser du Bien, de parvenir aux Honneurs, & de se retirer. Ainsi, quoique chacun reconnoisse que la Vie est courte en elle-même, ses differens périodes nous paroissent longs & ennuyeux. Nous voudrions allonger notre mesure en gros, & la racourcir en détail. L'Usurier seroit bien-aise que tout le tems, qui doit s'écouler entre cet instant & l'échéance de ses Dettes actives, fût anéanti. Le Politique donneroit volontiers trois années de sa Vie, s'il pouvoit mettre les Affaires dans la posture où il s'imagine qu'elles seront à la fin de ce terme. L'Amoureux retrancheroit avec plaisir de son existence tous les momens qui doivent s'écouler jusques à l'heure de son Rendez-vous. Avec quelque rapidité donc que le Tems s'envole, nous serions charmez, dans presque tous les états de la Vie, qu'il passât beaucoup plus vite qu'il ne fait. Il y a bien des heures dans le jour qui nous embarrassent, & nous souhaiterions même quelquefois avoir déja passé des années entieres: Nous envisageons l'Avenir comme un Païs rempli de vastes déserts,

que nous voudrions traverſer à la hâte, pour arriver à ces prétendus Etabliſſemens fixes, & à ces points imaginaires de Repos, qui s'y trouvent diſperſez de côté & d'autre.

Si l'on diviſe la Vie de la plupart des Hommes en vingt parties égales, on trouvera qu'il y en a pour le moins dixneuf qui ne ſont que comme de grands vuides, où ils ne s'occupent ni au Plaiſir ni aux Affaires. Je ne mets pas de ce nombre ceux qui vivent dans une action continuelle, mais ceux-là ſeuls qui ſe donnent du relâche; & je me flatte de leur rendre un bon office, ſi je leur donne les moyens de remplir ces vuides qui les embarraſſent.

Le premier de ces moyens eſt l'exercice de la Vertu, à prendre ce mot dans ſon idée la plus générale. Les ſeules Vertus qui regardent la Societé peuvent donner de l'occupation aux Perſonnes les plus induſtrieuſes, & leur fournir autant d'ouvrage que la Vie du monde la plus active. Il ne ſe paſſe guère de jours qu'on ne puiſſe pratiquer les Devoirs qui nous obligent d'inſtruire les Ignorans, de ſecourir les Pauvres, & de conſoler les Affligez. On a ſouvent occaſion de moderer la violence d'un Parti; de rendre juſtice à un Homme de mérite; d'adoucir les Envieux; de calmer les Emportez, & de ramener ceux qui ſont prévenus. Tous ces Devoirs ſe trouvent ſi conformes à la Nature Hu-

maine, qu'ils ne peuvent que procurer un plaiſir extrême aux Perſonnes qui s'en acquitent avec quelque diſcretion.

Il y a une autre eſpèce de Vertu qui peut remplir le vuide où l'on ſe trouve lorſqu'on eſt ſeul dans ſon Cabinet, loin du tumulte & de l'embarras des Affaires; je veux dire celle qui engage toute Créature raiſonnable à ſe communiquer avec l'Auteur de ſon Etre. L'Homme qui ſe croit toûjours en la préſence de Dieu, jouït d'une ſatisfaction continuelle; ſa bonne humeur ne le quitte jamais, & il eſt ravi dans la penſée qu'il eſt avec le meilleur & le plus cher de ſes Amis. Le tems ne lui paroit jamais trop long, & il lui eſt impoſſible de ſe trouver ſeul. Aux heures que les autres agiſſent le moins, c'eſt alors que ſon eſprit eſt le plus occupé: Il n'a pas plûtôt quitté la compagnie des Hommes, que ſon cœur treſſaillit de joye, ſon zèle s'enflame, ſon eſperance redouble; il triomphe de ſentir que Dieu l'environne par-tout de ſa protection, & il verſe toutes ſes amertumes dans le ſein de ce tendre Pere de l'Univers.

La pratique de la Vertu ne ſe borne pas à occuper les Hommes durant cette Vie; elle porte ſes influences au delà du tombeau; & l'Ame ſe reſſentira, dans toute l'Eternité, des bonnes ou des mauvaiſes habitudes qu'elle aura contractées ici bas: ce qui nous fournit un autre

autre motif bien puiſſant pour nous engager à ce Devoir.

Si un Homme n'a qu'un petit Capital à faire valoir, & qu'il ait occaſion de l'employer tout à ſon avantage, que dirons-nous de lui s'il en retranche tout d'un coup dix-neuf parties, & que peut-être même il ne diſpoſe de la vingtième qu'à ſon préjudice? Mais parce que l'Eſprit ne ſauroit toûjours s'appliquer à l'exercice de la Vertu, ni continuer dans la ferveur de la Devotion, il a beſoin de quelque relâche, & de s'amuſer d'une manière qui lui ſoit convenable.

Ainſi le ſecond moyen que je voudrois mettre en uſage pour nous deſennuyer, ſeroit de nous prêter à quelques plaiſirs utiles & innocens. J'avouë qu'il me paroit indigne d'une Créature raiſonnable de ſe divertir à certaines occupations, dont tout le bien conſiſte en ce qu'il n'y a point de mal. Je ne ſais pas même ſi l'on en peût dire autant pour aucun Jeu de Cartes; mais il me ſemble fort étrange, de voir que des Perſonnes qui ont de l'eſprit, paſſent douze heures de ſuite à battre & à couper un Jeu de Cartes, ſans avoir d'autre converſation que celle qui naît d'un petit nombre de termes de l'Art employez à propos, ni d'autres idées que celles qui viennent des taches rouges ou noires différemment placées ſur les Cartes. N'auroit-on pas ſujet de ſe moquer d'un Homme de cet-

te eſpèce qui ſe plaindroit de la briéveté de la Vie ?

Le Théatre pourroit devenir une ſource continuelle des Amuſemens les plus nobles & les plus utiles, s'il étoit bien ordonné, & reduit à ſes juſtes bornes.

Mais l'Eſprit ne ſe délaſſe jamais ſi agréablement que dans l'Entretien d'un fidèle Ami. Il n'y a pas de bonheur dans la Vie qui approche de la jouïſſance d'un Ami vertueux & diſcret. Sa Converſation éclaire & ſoulage l'Eſprit, fait naître de nouvelles Penſées, anime à la Vertu, excite à former de beaux Deſſeins, calme les Paſſions, & met à profit les momens de la Vie où l'on ſe trouve le plus de loiſir.

Après cette union intime avec une ſeule Perſonne, on devroit tâcher d'avoir un commerce plus général avec ceux qui peuvent nous inſtruire & nous divertir; deux qualitez qui vont preſque toûjours enſemble.

Il y a divers autres Amuſemens utiles, qu'il faudroit multiplier, s'il étoit poſſible, afin d'y avoir recours en cas de beſoin, plutôt que d'abandonner l'Eſprit à l'oiſiveté, ou à la première Paſſion que le hazard y excite.

Un Homme qui a du goût pour la Muſique, la Peinture, ou l'Architecture, paroit avoir un autre ſens, lorſqu'on le compare avec ceux qui n'ont pas le même genie. L'Art de cultiver les Fleurs & de planter les Arbres, le Jardinage & l'A-

gricultare, lorſque ces connoiſſances ne ſervent que d'acceſſoire à un Homme riche, ſont d'un grand ſecours à la Campagne, & très-utiles à ceux qui les poſſedent.

Enfin, de toutes les Recréations de la Vie, il n'y en a point qui ſoit auſſi digne de remplir les heures de notre loiſir, que la Lecture des bons Livres. Mais parce que cet Article empiéte en quelque maniére ſur le troiſiéme Moyen, que j'ai reſolu de propoſer dans un autre DISCOURS, pour employer nos heures perduës, je me bornerai à dire ici en général, qu'il regarde l'avancement de nos Connoiſſances.

L.

V. DISCOURS.

——— ——— ——— Hoc eſt
Vivere bis, vitâ poſſe priore frui.
MART. L. X. Epig. 13.

C'eſt vivre doublement, que de pouvoir ſe rappeller avec plaiſir ſa Vie paſſée.

LE dernier Moyen que j'ai propoſé pour remplir ces vuides de la Vie qui cauſent tant d'ennui & d'embarras aux Fainéans, eſt de s'appliquer à la recherche de nouvelles Connoiſſances. Je me ſouviens que Mr. BOYLE, à l'occaſion

L'Etude ou la recherche de nouvelles Connoiſſances eſt un des plus ſûrs

Moyens qu'il y ait pour allonger la Vie.

d'un certain Mineral dont il parle, nous dit, qu'un Homme peut l'étudier toute sa Vie, sans arriver jamais à la connoissance de toutes les qualitez qu'il renferme. Il est sûr qu'il n'y a point de Science, ni aucune de ses parties, qui ne pût occuper un Homme toute sa Vie, quand elle seroit beaucoup plus longue qu'elle n'est.

Je ne m'engagerai pas ici à raisonner sur l'utilité des Sciences, sur le plaisir & sur l'étenduë qu'elles donnent à l'Esprit, sur les moyens de les acquerir, & je n'en recommanderai même aucune en particulier. Ce sont des sujets si rebattus, qu'il vaut mieux hazarder quelque chose de moins commun, & par-là même plus agréable.

J'ai déja fait voir, que le tems où l'on est oisif paroit long & ennuyeux; mais je tâcherai de montrer ici, que le tems qu'on employe à l'Etude, à la Lecture & à l'acquisition de nouvelles Connoissances, est long sans être ennuyeux; ce qui nous découvrira un Moyen d'allonger la Vie, & de la tourner toute à notre profit.

Mr. LOCKE remarque, dans son **Essai concernant l'Entendement Humain*, „ que „ nous avons l'idée du Tems, ou de „ la Durée, par la reflexion que nous „ faisons sur cette suite d'idées qui se

* Voyez p. 129. §. 4. de la Traduction de Mr. Coste, 2ec. Ed. impr. à *Amsterdam*, chez P. *Mortier* 1729.

„ ſuccedent les unes aux autres dans nos Eſ-
„ prits: que c'eſt pour cela, qu'un Hom-
„ me qui dort ſans rêver, n'en a pas la
„ moindre idée; & qu'il ne trouve aucu-
„ ne diſtance entre le moment qu'il a ceſ-
„ ſé de penſer lorſqu'il s'eſt endormi, &
„ le moment auquel il a penſé de nouveau
„ à ſon reveil. Je ne doute pas, *conti-*
„ *nuë-t-il*, qu'un Homme éveillé n'éprou-
„ vât la même choſe, s'il lui étoit poſſi-
„ ble de n'avoir qu'une ſeule idée dans
„ l'Eſprit, ſans qu'il y arrivât aucun chan-
„ gement, & qu'aucune autre idée ne s'y
„ vint joindre. Nous voyons tous les
„ jours, qu'une Perſonne qui s'applique
„ avec une grande contention à méditer
„ ſur un ſujet, ne s'apperçoit preſque
„ pas de cette ſuite d'idées qui ſe ſucce-
„ dent les unes aux autres dans ſon Eſ-
„ prit; qu'il laiſſe échapper, ſans y pren-
„ dre garde, une bonne partie de cette
„ Durée, & qu'il la trouve beaucoup
„ plus courte qu'elle n'eſt effective-
„ ment.

Nous pourrions étendre cette penſée plus loin, & dire qu'un Homme acourcit ſon Tems lorſqu'il ne penſe à rien, ou qu'à très-peu de choſes, & qu'il l'allonge lorſqu'il s'occupe à divers objets, ou qu'il roule dans ſon Eſprit une prompte & conſtante ſucceſſion d'idées. C'eſt pour cela que le P. MALLEBRANCHE, dans ſa *Recherche de la Vérité*, qui avoit paru pluſieurs années avant l'*Eſſai* de M.

LOCKE, nous dit, „ qu'il pourroit y avoir „ des Creatures qui trouveroient une de- „ mi-heure auſſi longue, que mille ans „ nous paroiſſent à nous; ou qui regarde- „ roient cet eſpace de tems que nous ap- „ pellons une Minute, comme une Heu- „ re, une Semaine, un Mois, ou un Siè- „ cle entier.

Cette notion du P. MALLEBRANCHE peut être éclaircie en quelque maniere par l'endroit que je viens de citer de Mr. LOCKE. En effet, ſi l'idée que nous avons du Tems eſt produite par la reflexion que nous faiſons à cette ſuite d'idées qui ſe ſuccedent les unes aux autres dans notre Eſprit, & ſi cette ſucceſſion peut être accelerée ou retardée à l'infini, il s'enſuit de-là, que de différentes Créatures peuvent avoir des idées différentes du même eſpace de Tems, ſelon que leurs idées, que nous ſuppoſons également diſtinctes dans chacune d'elles, ſe ſuccedent les unes aux autres avec plus ou moins de rapidité.

Il y a un endroit célèbre dans l'*Alcoran*, qui ſemble inſinuer que MAHOMET avoit à peu près la même notion. * Il y eſt dit, „ qu'un matin l'Ange GA- „ BRIEL le tira de ſon lit, pour lui fai-

* Cela ne s'y trouve point, mais il y a grande apparence que c'eſt une Gloſe de quelque Docteur *Mahometan* ſur le Chap. XVI. de l'*Alcoran*, qui eſt intitulé *Du Voyage de nuit.*

„ re contempler tout ce qu'il y avoit dans „ les ſept Cieux, le Paradis & l'Enfer; „ que MAHOMET en eut une vûë diſtinc„ te, & qu'après avoir eu quatrevingt-dix „ mille conférences avec Dieu, il fut „ remis dans ſon lit. " L'*Alcoran* ajoûte, „ que tout ceci ſe paſſa en ſi peu „ de tems, qu'au retour du Prophete, „ ſon lit n'avoit pas encore perdu ſa „ chaleur, & que l'eau d'un pot de ter„ re, qui avoit été renverſé à ſon départ, „ n'étoit pas encore tout-à-fait repan„ duë.

On trouve un aſſez plaiſant recit dans les *Contes* TURCS à l'égard de cette Avanture de MAHOMET, & qui a quelque liaiſon avec la matière que j'ai en main. „ Un „ Sultan d'*Egypte*, qui étoit Infidèle, ſe „ moquoit ſouvent de cette Avanture, qu'il „ traitoit d'impoſſible & d'abſurde: mais „ un jour qu'il en raiſonnoit avec un fa„ meux Docteur de la Loi *Mahometane*, „ qui avoit le don des miracles, ce Doc„ teur lui dit, qu'il le convaincroit bien„ tôt de la vérité de ce Fait, s'il vouloit „ ſe tenir debout auprès d'une grande „ cuve pleine d'eau qu'il y avoit là, y „ mettre la tête, & la retirer d'abord. „ Le Sultan y conſentit, & dès qu'il „ eut plongé la tête dans cette cuve, il „ ſe trouva au pied d'une montagne, ſur „ le rivage de la mer. Il eut beau pes„ ter en lui-même contre le Docteur qui „ le jouoit d'une manière ſi cruelle

„ par quelque tour de Magie; il s'apper-
„ çut bien-tôt qu'il ne pouvoit en revenir,
„ & qu'il devoit chercher les moyens de
„ gagner sa vie dans ce Païs inconnu. Là-
„ dessus il eut recours à quelques perſon-
„ nes qui travailloient dans une forêt voi-
„ sine, & qui le conduisirent à une Ville
„ qui n'en étoit qu'à peu de distance,
„ où, après quelques avantures, il épou-
„ sa une Femme d'une grande beauté
„ & fort riche. Il vécut assez long tems
„ avec elle, pour en avoir sept Garçons
„ & sept Filles; mais reduit ensuite à
„ une misere extrême, il falut qu'il ga-
„ gnât sa vie à faire le métier de Croche-
„ teur. Un jour qu'il se promenoit tout
„ triste sur le bord de la Mer, & qu'il
„ rouloit dans son esprit les différens états
„ par où il avoit passé, touché d'une vi-
„ ve componction, il resolut d'offrir ses
„ prieres à Dieu, après avoir fait ses ab-
„ lutions suivant la coûtume des *Maho-*
„ *metans*.

„ Pour cet effet il quitta ses habits; &
„ se plongea dans l'eau; mais dès qu'il
„ en eut la tête dehors, il se trouva de-
„ bout auprès de la cuve, environné de
„ ses Courtisans, avec le saint Homme à
„ son côté. Il ne manqua pas de lui fai-
„ re de sanglans reproches sur toutes les
„ pénibles courses où il l'avoit engagé,
„ & sur cette longue suite de calamitez
„ où il l'avoit reduit; mais il fut bien é-
„ tonné d'apprendre, que tout ce qu'il

„ di-

„ disoit n'étoit qu'un rêve & une illusion;
„ qu'il n'avoit pas bougé de la place où
„ il se trouvoit alors; qu'il n'avoit fait que
„ mettre la tête dans l'eau, & qu'il l'en
„ avoit retirée aussi-tôt.

„ Le Docteur *Mahometan* prit de-là oc-
„ casion de lui enseigner, que rien n'est
„ impossible à Dieu, & que, si mille ans
„ sont, devant ce Maître de l'Univers,
„ comme un jour, il peut faire enforte,
„ quand il lui plaît, qu'un jour, ou qu'un
„ instant même, paroisse à plusieurs de
„ ses Créatures aussi long que mille an-
„ nées.

Je laisse à mes Lecteurs le soin de comparer cette Fable *Mahometane* avec les Notions des deux grands Philosophes que je viens de citer, & je les prierai seulement, pour en faire moi-même l'application, de vouloir reflechir sur les moyens qu'il y auroit d'allonger en quelque manière notre Vie au-delà des bornes que la Nature lui a prescrites, si nous travaillions avec ardeur à étendre nos Connoissances.

Le Fou s'ennuye à suivre ses Passions, & le Sage se divertit à méditer sur ses Idées: le premier trouve le tems long, parce qu'il ne sait à quoi l'employer; l'autre le trouve de même, parce qu'il en distingue chaque moment par quelque pensée utile ou agréable; c'est-à-dire, que l'un n'en jouït jamais, & que l'autre en profite toûjours.

Quelle différence n'y a-t-il pas entre deux Hommes qui ont vieilli, l'un dans l'Etude & la pratique de la Vertu, l'autre dans l'Ignorance & l'Egarement, lorſqu'ils viennent à tourner les yeux ſur leur Vie paſſée? Le dernier ne voit, pour ainſi dire dans tout ſon domaine, que des montagnes arides & d'affreux déſerts, capables d'inſpirer la triſteſſe & l'horreur, pendant que l'autre contemple de vaſtes & charmans paſſages, diverſifiez par de beaux jardins, des prairies verdoyantes, de fertiles campagnes, & qu'il ne ſauroit preſque jetter la vûë ſur le moindre petit coin de terre, qu'il n'y trouve une bonne plante ou quelque belle fleur.

VI. DISCOURS.

Projecere animas. ——— ———
VIRG. Æneid. VI. 436.

Ils ont ſacrifié leur Vie à un faux Point d'Honneur.

Converſation de *Pharamond* & d'*Eucrate* ſur les DUELS,

L'Autre jour, en feuilletant mes Papiers, je trouvai la copie d'une Converſation que PHARAMOND avoit euë avec EUCRATE ſur le chapitre des Duels, & celle d'un Edit que le Roi donna pour les défendre.

EUCRATE lui repréſentoit, qu'il ne viendroit jamais à bout d'extirper cette

abominable coûtume, enracinée depuis long-tems en *France*, & qu'on regardoit comme une chose glorieuse, à moins qu'il ne condamnât les Criminels aux Galeres, ou aux Supplices les plus rudes, PHARAMOND avoua que, pour remedier à ce mal, il falloit employer quelque flétrissure; mais qu'il ne régnoit qu'entre ceux qui étoient un peu trop sensibles au Point d'Honneur; qu'il arrivoit même souvent, que deux Cavaliers se battoient en Duel pour sauver leur Reputation, quoiqu'ils ne fussent pas ennemis dans le fond de leur ame; que ce n'étoit qu'une méchante mode, & qu'il vaudroit mieux ainsi la tourner d'un autre côté. Il ajouta, que la Misere & la Honte suffisoient pour retenir ces personnes dans le devoir; qu'il n'imposeroit jamais une plus grande peine, pour un crime qu'il auroit pû prévenir lui-même, s'il eut marqué d'abord son indignation à ceux qui s'en rendoient coupables; qu'il avoit en horreur tous les Supplices, qui flétrissoient plutôt la Nature Humaine que le Criminel, & qu'il se garderoit bien de les employer, pour corriger un Vice fondé sur un bon principe, c'est-à-dire, la crainte de l'Infamie. Là-dessus il prit occasion de raisonner sur la Clémence, & de se plaindre d'en avoir fait divers actes, qui, malgré tout leur éclat à la premiere vûë, ne laisserent pas d'avoir à la fin de ter-

ribles ſuites. Il reconnut même, que la Clémence à l'égard des Particuliers étoit une Cruauté envers le Public; & que, ſi un Prince ne pouvoit pas redonner la Vie à un Homme, en l'ôtant à celui qui l'a tué, il ne ſauroit non plus en dedommager un autre qui viendroit à la perdre enſuite du mauvais exemple, ni juſtifier ſa conduite, s'il n'accordoit le pardon au deuxième auſſi-bien qu'au premier Infracteur. „ Pour moi, *dit-il*, „ j'ai conquis la *France*; mais je lui ai „ donné des Loix qui ſervent plutôt à „ diriger qu'à diminuer mon pouvoir. „ Rien ne m'empêche de proteger l'In„ nocence & la Vertu, ou d'élever aux „ honneurs les Perſonnes de mérite: „ Je puis faire tout le bien que je veux, „ ſans qu'aucun de mes ſujets s'y oppo„ ſe, ou qu'on preſcrive des règles à „ ma faveur. Pendant que j'ai le pou„ voir de recompenſer les honnêtes „ Gens de la manière qu'il me plait, je „ me ſoucie fort peu de n'être pas en „ état de pardonner les Criminels. C'eſt „ pour cela même, *ajouta-t-il*, que je „ remedierai bientôt à ce mal contagieux qui s'eſt gliſſé dans mon Royau„ me, & que ma compaſſion naturelle „ ne ſera plus expoſée aux importuni„ tez de ceux qui ſe rendent miſera„ bles par leur propre faute, quoique „ toûjours prêt à ſecourir ceux qui le „ deviennent par quelque revers de for-

„ tune. Les Princes, *conclut-il en sou-*
„ *riant*, sont environnez de Flateurs, qui
„ leur cornent sans cesse aux oreilles qu'ils
„ sont les Lieutenans de Dieu en Terre:
„ Je veux qu'ils le soient; qu'ils en usent
„ donc d'une manière qui réponde à leur
„ dignité; & que la seule chose qui ne
„ soit pas en leur pouvoir, soit celle de
„ faire du mal.

Bientôt après il publia l'Edit suivant contre les Duels.

„ PHARAMOND, Roi des *Gaules*, à
„ tous ses bons & fidèles Sujets, Salut.
„ D'autant qu'il est venu à notre connois-
„ sance Royale, qu'au mépris de toutes
„ les Loix Divines & Humaines, la cou-
„ tume s'est introduite parmi la Noblesse
„ & les Gentilshommes de ce Royaume,
„ sur la plus legere occasion, de même
„ que pour de griéves insultes, de s'ap-
„ peller en Duel, afin de terminer ainsi
„ leurs Démêlez par eux-mêmes, & de
„ leur propre autorité: Nous avons cru
„ qu'il étoit de notre devoir de reme-
„ dier à cet Abus, & après une recher-
„ che exacte des causes qui le produi-
„ sent d'ordinaire, Nous trouvons que,
„ malgré tous les Préceptes de l'Evan-
„ gile, & toutes les Règles de l'Huma-
„ nité, *le Pardon des Injures*, qu'on peut
„ regarder comme le plus grand effort
„ de l'Esprit Humain, est avili & ren-
„ du infame par cette malheureuse cou-
„ tume; que tous les Devoirs de la So-

„ ciété civile & d'une Converſation hon-
„ nête ſont renverſez par-là; que les
„ Hommes fiers, les Impudens & les
„ Debauchez inſultent ceux qui ſont mo-
„ deſtes, diſcrets & d'une vie exem-
„ plaire; qu'enfin la Vertu eſt foulée aux
„ pieds & le Vice encouragé, uniquement
„ parce qu'un Homme ſe ſent ca-
„ pable d'affronter la mort. Nous avons
„ remarqué d'ailleurs avec un extrême
„ chagrin, que, par une longue impuni-
„ té, cauſée par des affaires plus im-
„ portantes qui nous occupoient alors,
„ ces cruels Défis ſont devenus honora-
„ bles, & qu'il y a de la honte à les
„ refuſer. Nous voyons auſſi que les
„ Perſonnes qui ont le plus de mérite
„ & de capacité, de même qu'une plus
„ forte paſſion pour la véritable Gloire,
„ ſe trouvent plus expoſées au péril qui
„ naît de cette Licence effrenée: A
„ ces cauſes, après avoir mûrement re-
„ flechi ſur tout ce qui eſt allegué ci-
„ deſſus, & conſideré qu'il eſt déjà pour-
„ vu, par des Loix antecedentes, à tous
„ les cas de cette nature, où il arri-
„ ve que l'injure eſt trop ſubite ou trop
„ criante pour la pouvoir ſoutenir; &
„ que de moindres Injuſtices, qui nai-
„ ſent de l'Ingratitude, ou de quelque
„ autre mauvais principe, ne ſauroient
„ tomber ſous un Réglement général;
„ Nous avons reſolu de bannir de l'eſ-
„ prit de tous nos Sujets cette cruelle

„ mode, qui ne respire que la Vengean-
„ ce, & d'ordonner ce qui s'ensuit.

„ I. Toute Personne qui enverra ou qui
„ acceptera un Cartel, ou la Posterité de
„ l'un & de l'autre, quoique ce Cartel ne
„ soit suivi de la mort d'aucun des Com-
„ battans, deviendra incapable, après la
„ publication de cet Edit, d'avoir aucun
„ Emploi dans les Terres & Païs de notre
„ Domination.

„ II. Toute Personne qui donnera des
„ preuves convaincantes de l'envoi ou de
„ l'acceptation d'un Cartel, obtiendra la
„ jouïssance de tous les biens meubles
„ des deux Parties intéressées; & leur
„ Héritier immédiat sera d'abord mis
„ en possession de leurs biens immeu-
„ blés, comme s'ils étoient actuellement
„ morts.

„ III. Dans tous les cas où il s'agit
„ d'un Meurtre, & où les Loix que
„ Nous avons déja données admettent un
„ Appel; si le prévenu est condamné,
„ non seulement il souffrira la mort; mais
„ tous ses Biens, meubles & immeubles,
„ passeront aussi-tôt à l'Héritier immédiat
„ de la Personne dont le sang a été re-
„ pandu.

„ IV. Qu'il ne sera plus à l'avenir au
„ pouvoir de notre Personne Royale, ni
„ de nos Successeurs, de pardonner un
„ tel Crime, ou de rétablir les Coupa-
„ bles dans leurs Biens, Honneurs & Di-
„ gnitez.

„ Donné à notre Cour de *Blois*, le 8. de „ *Février* 420. & la seconde Année de no„ tre Régne.

T.

VII. DISCOURS.

—— Tanti est quærendi cura decoris.
JUV. Sat. VI. 501.

Tant elle a soin de se donner par artifice les agrémens qu'elle n'a pas.

La Mode des Coëffures hautes critiquée.

IL n'y a rien de si changeant dans le monde que la Coëffure des Dames : je me souviens de l'avoir vûë hausser & baisser plus de trente degrez. Il y a dix ans, ou environ, qu'elle étoit montée à une hauteur si considerable, que les Femmes paroissoient beaucoup plus grandes que les Hommes, * & qu'*à leur égard nous ressemblions à des Sauterelles.* Aujourd'hui tout le Sexe est devenu si petit, qu'on diroit que c'est presque une autre Espèce. J'ai vû plusieurs Dames qui avoient autrefois sept pieds de taille, ou peu s'en faut, & qui n'en ont pas aujourd'hui cinq entiers. Je ne saurois pénétrer la cause de cette diminution; ni

* Nomb. XIII, 34.

découvrir si tout le Sexe fait pénitence pour quelque raison qui nous est inconnuë, s'il médite de nous surprendre par quelque nouvelle Mode, ou si quelques-unes des plus grandes, trop rusées pour les autres, ont inventé ce tour, afin de paroître elles-mêmes d'une taille plus raisonnable. Quoi qu'il en soit, la plupart des gens croyent qu'elles ressemblent à des Arbres qu'on vient d'émonder, & qui ne manqueront pas de fleurir, & de pousser de plus grosses têtes qu'ils n'avoient d'abord. Pour ce qui me regarde, je n'aime point à être insulté par des Femmes plus grandes que moi-même. J'admire beaucoup plus le Sexe dans son humiliation présente, qui le reduit à ses justes dimensions, que lorsqu'il se donnoit une taille gigantesque & formidable. Je ne voudrois pas qu'on s'avisât d'embellir les Edifices de la Nature, ni qu'on élevât des Grotesques sur ses Plans. Je le repéterai donc de nouveau; je suis charmé de la Coëffure qui est aujourd'hui à la mode, & je trouve que c'est une marque du bon Goût qui régne parmi les Dames les plus distinguées par leur mérite. Il faut avouer que, dans tous les Siècles, les Femmes ont pris plus de soin que les Hommes d'orner leurs têtes, & je m'étonne que l'Histoire n'ait point parlé de ces Architectes du beau Sexe qui ont élevé de si merveilleuses fabriques, composées de rubans, de dentelle & de fil d'archal. Il est cer-

tain qu'il y a eu autant de différens Ordres dans cette espèce d'Edifice, que dans ceux qu'on a faits de pierre ou de marbre: on l'a vû quelquefois s'élever en forme de Pyramide, quelquefois en celle d'un Clocher. Du tems de JUVENAL, il y avoit plusieurs étages, qu'il a décrits fort agréablement en ces termes: „ Elle arrange, *dit il*, sur sa tête une si grande quantité de cheveux, elle y ajuste „ tant de rangs de boucles, & les fait „ monter si haut, qu'elle paroit * de „ la plus belle taille du monde par „ devant; & si petite par derriere, „ qu'on la prendroit pour une autre personne.

† Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum.
Ædificat caput: Andromachen à fronte videbis,
Post minor est; aliam credas. —— ——

Mais je ne sâche pas avoir lû aucune part, qu'on ait jamais poussé la Coëffure jusques à l'excès où elle étoit montée dans le XIV. Siècle. Elle formoit alors deux Cones, ou deux Pyramides, d'une hauteur si prodigieuse, qu'une Femme qui n'étoit qu'un Pygmée sans cette Coëffure, devenoit un Colosse après l'avoir mise. PARADIN nous apprend, „ Que „ ces anciennes Fontanges s'élevoient

* Une *Andromaque.* † Satyr. VI. 502.

„ une aune au-dessus de la tête; qu'elles
„ étoient pointues comme des Clochers,
„ & qu'il y avoit de longues piéces de cré-
„ pe attachées au sommet, joliment or-
„ nées de franges, & qui pendoient sur
„ le dos des Femmes comme des Bande-
„ rolles.

Peut-être qu'elles auroient porté cette structure *Gothique* plus loin, si le Moine THOMAS CONECTE ne l'eût attaquée avec beaucoup de zèle & de vigueur. Ce saint Homme courut de Ville en Ville pour fronder cette monstrueuse parure, & il s'en acquita si bien, qu'au milieu d'un de ses Sermons, plusieurs Femmes jetterent bas leurs Commodes, & qu'elles en firent ensuite un feu de joye en sa présence, à l'exemple de ces Personnes d'*Ephese* qui exerçoient la Magie, & qui, après avoir entendu S. PAUL,* brûlerent tous leurs Livres qui en traitoient. D'ailleurs ce Moine se mit en si grande reputation, par l'austerité de ses mœurs & sa maniere de prêcher, qu'il s'atroupoit souvent plus de vingt mille personnes dans une place publique; où les Hommes, rangez d'un côté, ne ressembloient qu'à de petits Buissons, & où les Femmes, postées de l'autre, paroissoient, pour me servir de l'expression d'un ingenieux Ecrivain, *comme une Forêt de Cédres, dont les têtes se cachoient dans les Nuës.* Quoi qu'il en soit, il ani-

* Act. XIX. 19.

ma ſi bien le Peuple contre cette Mode, qu'elle eſſuya une rude perſecution, & qu'elle ne ſe montroit jamais en public, que la Populace ne l'inſultât à coups de pierres. Mais ſi elle s'évanouït pendant que le Prédicateur la foudroyoit; quelques mois après ſon départ elle revint ſur la ſcène, ou, pour employer les termes de M. PARADIN, „ les Femmes qui, comme des Limaçons effrayez, avoient retiré leurs „ cornes, les ſortirent de nouveau d'abord „ que le danger fut paſſé. " Quelques autres Ecrivains, de même que D'ARGENTRÉ dans ſon *Hiſtoire de* BRÉTAGNE, parlent de cette Mode extravagante du XIV. Siècle.

On remarque d'ordinaire, que le Régne d'un bon Prince eſt le tems le plus favorable pour obtenir des Loix contre le Pouvoir exceſſif des Souverains. On peut attaquer auſſi avec plus de ſuccès la hauteur énorme des Coëffures, lorſque la Mode veut qu'on les porte baſſes. Je ſupplie donc les Dames de vouloir ſe donner la peine de lire ce DISCOURS, afin qu'il leur tienne lieu de Préſervatif.

Je les exhorterai même à conſiderer, qu'il leur eſt impoſſible d'ajouter aucun ornement à cette partie qui eſt le chef-d'œuvre de la Nature. Dans le Corps Humain, la Tête y paroit ce qu'il y a de plus beau, & y occupe le plus haut bout. La Nature s'eſt épuiſée, pour ainſi dire, à embellir le Viſage; elle y a ſemé du ver-

millon, & planté un double rang d'Oſſelets d'ivoire; elle en a fait le ſiège des Souris & de la Pudeur, elle y a répandu l'éclat & la vie par le brillant des Yeux; attaché, de l'un & de l'autre côté, le merveilleux organe d'un de nos Sens, & diſtribué des airs & des graces qu'on ne ſauroit décrire, elle l'a environné d'une chevelure qui releve toutes ces beautez, & qui les fait paroître dans tout leur jour: En un mot, il ſemble qu'elle ait deſtiné la Tête à ſervir de Comble au plus glorieux de ſes Ouvrages; & lorſque nous l'accablons ſous le poids des ornemens inutiles, nous détruiſons la ſymmétrie du Corps Humain, & nous détournons ſottement la vûë de grandes & réelles beautez, pour la fixer ſur des niaiſeries, de la dentelle & des rubans.

VIII. DISCOURS.

—— —— Qui turpi secernis honestum.
HOR. L. I. Sat. VI. 63.

Vous qui savez discerner l'honnête Homme du Faquin.

En quoi les Hommes & les Femmes font consister leur grand Point d'Honneur.

LA Coterie dont je suis Membre, s'engagea hier au soir à discourir sur ce qui fait le principal Point d'Honneur entre les Hommes & les Femmes, & avança là-dessus diverses considerations qui me parurent toutes nouvelles. C'est pour cela même que je les ai mises en ordre, & que j'ai dessein d'en régaler aujourd'hui mes Lecteurs, après les avoir avertis que, s'ils trouvent quelque chose qui semble croiser les idées du VI. DISCOURS, ils doivent envisager les unes comme les sentimens de la Coterie, & les autres comme les miens en particulier, ou plutôt comme ceux de PHARAMOND.

Le grand Point d'Honneur dans les Hommes regarde le Courage, & dans les Femmes la Chasteté. Si un Homme perd son Honneur dans une occasion, il ne lui est pas impossible de le recouvrer une autre fois: mais une brêche à l'Honneur d'une Femme est irreparable. Je ne saurois dire pourquoi l'on attache le Point d'Honneur à ces

deux qualitez, à moins que ce ne ſoit parce que chacun des Sexes eſtime le plus cette qualité qui le rend le plus aimable aux yeux de l'autre. Si les Hommes avoient choiſi là-deſſus pour eux-mêmes, ſans avoir aucun égard à l'opinion du beau Sexe, je compte que leur choix ſeroit tombé ſur la Sageſſe ou la Vertu; & ſi les Femmes avoient déterminé leur propre Point d'Honneur, il y a grande apparence que l'Eſprit ou le bon Naturel l'auroit emporté ſur la Chaſteté.

Il n'y a rien qui rende un Homme plus recommandable aux Femmes que le Courage; ſoit qu'elles ſe plaiſent à voir celui qui fait la terreur des autres abattu à leurs pieds & devenir leur Eſclave, ou que cette qualité ſupplée à leur principal défaut, les garantiſſe des inſultes, & ſerve à leur vengeance, ou qu'elles prennent le Courage pour un indice naturel d'une forte & vigoureuſe Conſtitution. D'un autre côté, il n'y a rien que notre Sexe admire plus dans une Femme que la Chaſteté; ſoit que nous eſtimions toûjours celles qu'il eſt plus difficile de gagner, ou qu'il n'y ait que cette Vertu, avec ſes compagnes inſéparables, la Fidélité, la Sincerité & la Conſtance, qui puiſſent aſſurer un Homme qu'il jouït ſeul de la Perſonne qu'il aime; & l'engager à la cherir par deſſus toutes choſes au monde.

Je trouve fort de mon goût l'endroit d'une Inſcription qu'on voit ſur un Monument, élevé dans l'Abbaye de *Weſtminſter*, à la mémoire du dernier Duc & de la défunte Ducheſſe de NEWCASTLE, où il eſt dit: „ Elle s'appel-„ loit MARGUERITE LUCAS; Sœur „ puinée du Lord LUCAS de COL-„ CHESTER; Famille noble & illuſ-„ tre, car tous les Freres étoient vail-„ lans, & toutes les Sœurs vertueu-„ ſes.

Dans les Livres de Chevalerie, où le Point d'Honneur eſt pouſſé juſqu'à l'extravagance, toutes les Avantures y roulent ſur la Chaſteté & la Bravoure. La Dame y eſt montée ſur un Palefroi blanc, qui repréſente ſon innocence; & pour éviter le ſcandale, il faut qu'elle ait un Nain pour ſon Page. Elle ne doit jamais penſer à un Homme, à moins qu'un malheur imprévû n'amène quelque Chevalier errant à ſon ſecours. Celui-ci devient amoureux de la Dame, dont les mépris ne manqueroient pas de le tuer, ſi un reſte de gratitude qu'elle a pour ſon Liberateur ne le faiſoit vivre. Il ſe voit donc reduit à paſſer bien des années dans le Déſert, avant que le cœur de ſa Belle ſonge à ſe rendre. Il part de la main, il attaque tout ce qu'il trouve de plus grand ou de plus fort que lui; il cherche avec ardeur les occaſions de ſe faire caſſer la tête; & après avoir couru l'eſpace de

de ſept années, il retourne auprés de ſa Maîtreſſe, qui s'eſt vûë aſſaillie, durant cet intervalle, par nombre de Géans, & dont la Chaſteté a ſubi autant d'épreuves que la Valeur de ſon Amant.

En *Eſpagne*, où l'on voit encore de beaux reſtes de cet Eſprit Romaneſque, ſi une Dame jette un coup d'œil ſur ſon Amant, quoique ce ſoit par hazard, & à travers les jalouſies d'un ſecond ou d'un troiſiéme étage, c'eſt une faveur ſinguliere. Un Amant y donne auſſi des preuves de la paſſion qu'il a pour ſa Maîtreſſe, lorſqu'il ſe bat en duel avec un Taureau furieux.

D'Homme à Homme, la plus grande brêche que l'on puiſſe faire au Point d'Honneur, conſiſte à donner un Démenti. On peut accuſer un Homme d'être debauché avec les Femmes, d'aimer le Vin, & de prononcer des Blaſphêmes, ſans qu'il en témoigne aucun reſſentiment; mais de lui dire qu'il en a menti, quand on ne feroit que badiner, c'eſt un Affront qui ne peut ſe laver que dans le ſang. Cela pourroit bien venir de ce qu'il n'y a point de Vice qui marque ſi peu de Courage qu'un Eſprit Menteur: de ſorte que, dire à un Homme qu'il en a menti, c'eſt le toucher par l'endroit le plus ſenſible de l'Honneur, & l'appeller indirectement un Poltron. Je rapporterai à cette occaſion ce qu'HERODOTE nous dit des anciens *Perſes*, qui n'enſeignoient à leurs

Fils, depuis l'âge de cinq ans juſqu'à celui de vingt, que ces trois choſes, à bien manier un Cheval, à tirer de l'Arc, & à dire la Vérité.

Lorſqu'on a placé le Point d'Honneur dans cette eſpèce de fauſſe Bravoure, on a donné lieu au rebut & à l'écume du Genre Humain, qui n'ont ni Vertu ni Sens commun, de ſe mettre ſur le pied de Gens d'honneur. Un Pair d'*Angleterre*, qui eſt mort depuis peu, ſe divertiſſoit quelquefois à raconter une plaiſante Avanture qui lui étoit arrivée à *Paris*. Un jour, de grand matin, un Gentilhomme *François* lui rendit viſite, & après l'avoir fortement aſſuré de ſes reſpects, il lui témoigna qu'il etoit en ſon pouvoir de le ſervir; c'eſt-à-dire, en un mot, qu'il pouvoit lui nommer la Perſonne qui lui avoit donné une pouſſade à la ſortie de l'Opera; mais avant que de paſſer outre, il le ſupplia de lui faire l'honneur de le prendre pour ſon Second. Là-deſſus le Seigneur *Anglois*, pour ne s'embarquer pas mal-à-propos dans quelque ſotte demarche, lui répondit, qu'il avoit donné parole poſitive à deux de ſes intimes Amis, qu'ils lui ſerviroient de Seconds dans les deux premiers Duels où il ſe trouveroit engagé. A l'ouïe de cette nouvelle, Mr. le Gentilhomme fit la reverence, & dit au Seigneur *Anglois*, qu'il ne prendroit pas ſans doute en mauvaiſe part, s'il ne ſe mêloit plus d'une af-

faire d'où il ne pouvoit lui revenir aucun avantage.

On regarde avec juſtice comme un des endroits les plus glorieux du régne de LOUIS XIV, d'avoir banni ce faux Point d'Honneur de l'eſprit d'une Nation auſſi vive & auſſi alerte que la *Françoiſe*. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on punît les dangereuſes idées qu'on a là-deſſus de quelque note d'Infamie, afin que ceux qui en ſont les eſclaves viſſent par-là, que, bien loin d'établir leur reputation, ils la terniſſent, & ſe deshonorent.

La Mort n'eſt pas ſuffiſante pour retenir des Hommes qui ſe font une gloire de la mépriſer; mais ſi tous ceux qui ſe battent en Duel étoient condamnez au Pilori, on verroit bientôt diminuer le nombre de ces prétendus Gens d'honneur, & une coûtume ſi abſurde ne tarderoit pas à être bannie de la Societé.

Lorſque le Point d'Honneur conſiſte à ſoutenir la Vertu, & qu'il s'accorde avec les Loix Divines & Hûmaines, on ne ſauroit trop l'encourager; mais lorſque les principes de l'Honneur combattent ceux de la Religion & de l'Equité, c'eſt la plus funeſte dépravation où puiſſe tomber la Nature Humaine, en ce qu'ils donnent de fauſſes idées ſur tout ce qui eſt bon & digne de louange. D'où il s'enſuit, qu'on devroit les bannir de tout Gouvernement civil, &

les regarder comme une Peſte publique.

L.

IX. DISCOURS.

Nil ego contulerim jucundo ſanus amico.
HOR. Lib. I. Sat. V. 44.

Non, il n'eſt rien de comparable à un bon Ami.

On devroit ſe faire un Plaiſir de tout, & ne parler jamais de ſes Maux en compagnie.

UN Homme avancé en âge, qui reflechit ſur ſa Vie paſſée; & qui ne compte que le tems où il a vécu dans la ſatisfaction & dans la joye, à l'excluſion de toutes les heures deſagréables, ou auxquelles il n'a goûté aucun plaiſir, ne peut que ſe trouver fort jeune, ſi ce n'eſt même dans l'enfance. Les Maladies, la mauvaiſe Humeur & l'Oiſiveté lui auront volé une bonne partie de cet eſpace que nous appellons ordinairement notre Vie. Il eſt donc du devoir de tout Homme qui cherche ſon véritable intérêt, de prendre Plaiſir à tout, s'il lui eſt poſſible, & d'augmenter la ſatisfaction intérieure de ſon cœur. Au lieu de cela, à peine voit-on un Homme, dont l'inquiétude n'augmente, à meſure qu'il a plus d'expérience du Monde. Une Délicateſſe affectée eſt le progrès ordinaire de ceux qui prétendent à plus de rafinement que les

autres. Ils n'aſpirent pas aux vrais Plaiſirs de la Vie; mais ils tournent leur Eſprit à critiquer les faux Plaiſirs du reſte des Hommes. Ce ſont des Valétudinaires dans la Société, & ils devroient auſſi peu ſe trouver en compagnie, qu'un Malade s'expoſe au grand air. Si un Homme eſt trop foible pour ſoutenir ce qui ſert de rafraichiſſement à ceux qui ſe portent bien, il doit toûjours garder ſa chambre. Lorſque le Chevalier DE COVERLY reçoit la viſite de quelqu'un qui ſe plaint d'être un peu malade, il lui fait d'abord venir du * *Poſſet*; c'eſt pour cela même que ces ſortes de Gens qui ſe plaignent toute autre part de leur mauvaiſe conſtitution, ſe trouvent de la meilleure humeur du monde chez lui.

Il eſt fort étrange que tant de Perſonnes, qui ne manquent pas de bon Sens, entretiennent la compagnie de leurs Peines & de leurs Maux, & s'imaginent qu'un pareil recit leur doit tenir lieu de converſation. C'eſt la plus miſerable de toutes les reſſources, & il faut qu'un Homme ne penſe point du tout, ou qu'il ſe croye bien peu de choſes, lorſqu'après avoir parlé de ſon Mal de tête, un autre lui demande, quelles nouvelles il y a par la derniere Poſte?

* C'eſt un Breuvage à l'*Angloiſe*, où il entre du Vin ſec, de la Crême, de la Muſcade, des Oeufs bien battus & du Sucre.

poſſede ce talent au ſuprême degré, & le communique par-tout où il ſe trouve: le Gai, le Triſte, le Sevère & le Mélancholique éclatent de Joye d'abord qu'il eſt avec eux. D'ailleurs, il n'a jamais rien dit qui mérite la repétition; mais il eſt d'un ſi bon naturel, que tout le monde ſe fait un vrai plaiſir de le voir, parce que chacun eſt aſſuré d'être bien venu auprès de lui. Il ne ſemble pas contribuer à la Joye de la compagnie, quoiqu'il en ſoit l'unique ſource. Quelqu'un a dit fort plaiſamment, que ſi VARILAS avoit de l'Eſprit, ce ſeroit le meilleur Eſprit qu'il y eût au Monde. Il eſt certain qu'une Humeur douce & affable, ſoutenuë par des manières honnêtes, & d'une imagination vive & bien réglée, eſt un des plus beaux préſens de la Nature, & fait un des plus grands Plaiſirs de la Vie.

On iroit en compagnie avec dix fois plus de ſatisfaction, ſi l'on étoit aſſuré de n'y rien entendre de choquant, ou qui ne fût agréable. Lorſque nous ſavons que celui qui parle n'a point de malice, & que les perſonnes & les choſes nous ſont repréſentées dans leur plus beau jour, le Feſtin ne peut être que délicat; parce que le Cuiſinier n'aprête aucun Mets qui ne ſoit excellent en ſon eſpèce. Les belles Peintures ſont le charme des bons Eſprits, & les difformes celui des Eſprits bizarres. Lorſqu'on jouït d'une Converſa-

sation où il n'y a rien que d'exquis, c'eſt approcher de la Vie des Anges; mais lorſqu'on n'y entend rien qui ne ſoit dépravé, c'eſt faire un pas vers celle des Démons.

T.

X. DISCOURS.

Romulus, & Liber Pater, & cum Caſtore Pollux,
Poſt ingentia facta, Deorum in Templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aſpera bella
Componunt, agros aſſignant, oppida condunt,
Ploràvêre ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis. ——— ——— ———

HOR. Lib. II. Ep. I. 4.

Romulus, Bacchus, Caſtor, & Pollux, *qui tiennent maintenant au Ciel le rang qu'ils ont mérité par tant de glorieux exploits, ont eu la douleur de voir, que pendant qu'ils n'étoient occupez ici bas qu'à terminer de ſanglantes guerres, à établir des colonies, & à faire le bonheur du Genre Humain, on n'avoit pas pour eux toute la Reconnoiſſance qu'ils étoient en droit d'attendre.*

LA *Cenſure*, pour me ſervir de l'expreſſion d'un Auteur moderne fort ingenieux, *eſt la Taxe qu'on paye au Pu-*

La Poſterité ſeule a le droit de

fixer le Caractère des Personnes illustres.

blic pour le Mérite qu'on a. C'est une sottise à un Homme de mérite, de croire qu'il en peut échapper; & une foiblesse, d'y être sensible. Toutes les Personnes illustres de l'Antiquité, & même de tous les Siècles, ont passé à travers le feu de cette cruelle persecution. Il n'y a qu'une Vie obscure qui en puisse garantir; elle est inséparable de la Grandeur, comme les Satires & les Invectives étoient de l'essence d'un Triomphe *Romain*.

Si d'un côté les grands Hommes sont exposez à la Censure; de l'autre, ils ne sont pas moins sujets à la Flatterie. Si on leur fait des reproches qu'ils ne méritent pas, on leur donne aussi des éloges qui ne leur sont pas dûs. En un mot, tout Homme qui est élevé à un poste considerable n'est jamais regardé avec indifférence; mais on l'envisage toûjours comme un Ami, ou un Ennemi. C'est pour cela qu'on ne connoit pas trop bien le véritable Caractère des Personnes élevées en Dignité, que longtems après leur mort. Il faut que leurs Amitiez & leurs Inimitiez particulieres ayent cessé, & que les Partis où ils se trouvoient engagez ne subsistent plus, avant qu'on puisse rendre justice à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualitez. Lorsque les Historiens n'ont presque plus l'occasion de connoitre la Vérité, c'est alors qu'ils sont le mieux disposez à la dire.

Ainsi la Posterité seule a le droit de

fixer le Caractère des Personnes illustres, & de terminer les différens qu'il y a eu entre ces Antagonistes qui aspiroient à la Grandeur, & qui ont partagé les Hommes en factions l'espace d'un Siècle entier. Nous pouvons convenir aujourd'hui que CÉSAR étoit un grand Homme, sans rien diminuer du mérite de POMPÉE; & célébrer les Vertus de CATON, sans faire aucune brêche à celles de CÉSAR. Tout Homme qui est mort depuis longtems, reçoit une juste proportion de Louanges, que ses Amis lui prodiguoient un peu trop lorsqu'il étoit en vie, & dont ses Ennemis étoient aussi trop avares.

Suivant le Calcul de Mr. le Chevalier NEWTON, la dernière Comete, qui parut en 1680, contracta un si haut degré de chaleur par son approche du Soleil, qu'elle auroit été deux mille fois plus chaude que le Fer brûlant, si elle eût formé un globe de ce métal; & à la supposer aussi grande que la Terre, & à la même distance du Soleil, il lui auroit fallu cinquante mille ans pour se refroidir & recouvrer son état naturel. Tout de même on peut dire, qu'eu égard à la fermentation excessive où notre Monde Politique se trouve aujourd'hui, & à la violente chaleur qui régne dans toutes ses parties, il ne faudra pas moins de trois Siècles pour le ramener à son juste tempérament. Peut-être qu'après cette longue suite d'années il n'y aura plus d'ani-

mositez parmi nous ; [illegible] qu'on rendra justice à nos grands Hommes de tous les ordres. Peut-être qu'au bout de ce terme il s'élevera quelque Historien desintéressé, qui, exempt des passions & des préjugez d'un Auteur contemporain, nous dira les choses comme elles sont.

Je ne saurois m'empêcher de me rappeller souvent l'idée d'un pareil Historien, qui, prêt à décrire ce qui s'est passé sous la Reine ANNE, avertit ses Lecteurs, qu'il va les entretenir de ce qu'il y a de plus brillant dans l'Histoire de la Nation *Britannique*. C'est alors que ceux qui disputent aujourd'hui de la gloire entre eux, seront distinguez à proportion de leur Mérite, & que chacun sera mis dans son véritable point de vûë. Un tel, dira cet Historien, quoique diversement représenté par les Auteurs de son Siècle, paroit avoir eu des talens extraordinaires, une application surprenante & une intégrité à toute épreuve: Tel autre, quoique d'un Parti opposé, ne lui cedoit en rien à tous égards. Les Antagonistes, qui tâchent aujourd'hui de se ruiner les uns les autres, & que les différens Partis louënt ou mépriſent jusques à l'excès, auront alors les mêmes Admirateurs, & passeront pour des Héros dans l'esprit de toute la Nation *Britannique*. L'Homme de Mérite, qui ne peut obtenir aujourd'hui que l'estime de la moitié de ses Compatriotes, recevra alors les éloges &

les applaudiſſemens de tout un Siècle.

Entre les différentes Perſonnes qui brillent ſous ce glorieux Régne, il n'y a nul doute que l'Hiſtorien futur, dont je ſuppoſe l'exiſtence, ne parle des beaux Genies & des Savans qui font aujourd'hui quelque figure dans cette Iſle. Pour moi, je me flatte ſouvent qu'il parlera de mon Individu en des termes fort honorables, & qu'il pourroit bien s'exprimer à peu près de cette manière:

„ C'étoit ſous ce Régne, *dira-t-il*, que „ le SPECTATEUR publia ces petits „ DISCOURS journaliers qui ſubſiſtent „ encore. Nous ne ſavons rien de ſon „ Nom, ni de ſa Perſonne, que ce qu'il „ lui a plu de nous en dire lui-même, „ & qui ſe reduit à ce peu d'articles, „ * qu'il avoit le viſage extrêmement „ court, qu'il étoit fort taciturne, & „ que ſon avidité pour les Sciences l'o„ bligea d'aller au *grand* CAIRE, dans „ la ſeule vûë d'y meſurer une Pyra„ mide. Ses principaux Amis étoient „ un certain Chevalier ROGER DE CO„ VERLY, Gentilhomme bizarre, qui „ ſe tenoit à la Campagne, & un Avo„ cat du *Temple*, qu'il n'a pas voulu nom„ mer. D'ailleurs, il logeoit à *Londres* „ chez une bonne Veuve, & il ſuivoit „ toûjours ſon humeur, quelque part qu'il „ ſe trouvât. C'eſt tout ce que nous pou-

* Voyez Tome I. DISC. I. II. IV. *&c.*

„ vons assurer avec quelque certitude,
„ soit à l'égard de sa Personne ou de son
„ Caractère. Pour ses Speculations, mal-
„ gré les mots surannez, & les phrases
„ obscures du Siècle où il vivoit, nous
„ les entendons assez bien, pour voir
„ quels étoient alors les Divertissemens
„ & le Caractère de la Nation *Angloise*.
„ Ce n'est pas qu'il ne faille donner quel-
„ que chose à l'Esprit enjoué de l'Auteur,
„ qui a sans doute un peu trop chargé
„ plusieurs de ses Tableaux. Du moins
„ si nous prenons ce qu'il en dit au pied
„ de la lettre, il faudra supposer que les
„ Dames de la première qualité passoient
„ les matinées entières à voir les Mario-
„ nettes; qu'elles témoignoient leurs Prin-
„ cipes sur le Gouvernement par la dif-
„ férente situation de leurs Mouches;
„ qu'on se rendoit en foule à une Comé-
„ die qui se jouoit dans une Langue étran-
„ gere, inconnuë à la plupart des Audi-
„ teurs; que les Chaises & les Pots de
„ Fleurs jouoient leur rôle & servoient
„ de Personnages sur le Théatre *Anglois*;
„ qu'il étoit permis à une assemblée con-
„ fuse d'Hommes & de Femmes, de se
„ trouver en Mascarade à minuit dans
„ l'enceinte de la Cour; avec plusieurs
„ autres choses de la même nature, &
„ aussi peu probables. Ne vaut-il donc
„ pas mieux supposer, que dans tous ces
„ cas, & les autres qui en approchent,
„ il y a quelque rapport éloigné avec cer-

„ taines Folies qui étoient alors en vo-
„ gue, & dont il ne reſte plus aujourd'hui
„ aucune trace? Nous pouvons bien con-
„ jecturer, par divers endroits de cet
„ Auteur, qu'il y avoit des Ecrivains qui
„ tâchoient de le mordre & de critiquer
„ ſes Ouvrages, mais comme rien de tel
„ n'eſt parvenu juſqu'à nous, on ne ſau-
„ roit deviner ce qu'on y trouvoit à redi-
„ re. Si nous examinons ſon Stile avec
„ l'indulgence qui eſt dûë aux anciens
„ Auteurs *Anglois*, ſi nous avons égard à
„ la variété des Sujets qu'il a maniez, à
„ ſes Diſſertations critiques, à ſes Re-
„ fléxions morales, *&c. &c.*

La fin de cet Article m'eſt ſi avanta-geuſe, & ſi éloignée de tout ce que je puis prétendre, que mes Lecteurs auront la bonté de m'excuſer ſi je ne l'inſere pas ici.

XI. DISCOURS.

—— Ludus animo debet aliquando dari,
Ad cogitandum melior ut redeat sibi.
PHÆD. L. III. Fab. 14.

Il faut donner quelquefois du relâche à l'Esprit, & le divertir, afin qu'il soit ensuite plus propre à la meditation.

LETTRE sur l'Exercice de l'Eventail.

JE ne sais si l'on doit appeller la Lettre suivante une Satire contre les Coquettes, ou une Représentation des bizarres qualitez dont elles se piquent, ou si elle mérite un autre nom; mais telle qu'elle est, je la donne au Public, qui verra bientôt le but de l'Auteur, sans que j'y ajoute ni Préface ni Commentaire.

Mr. le SPECTATEUR.

„ Les Femmes font-quelquefois plus
„ de prouësses avec leurs Eventails, que
„ les Hommes avec leurs Epées: Afin
„ donc qu'elles sâchent bien manier cet-
„ te Arme, j'ai établi une Academie,
„ pour y dresser les jeunes Demoiselles
„ dans l'*Exercice de l'Eventail*, suivant les
„ Airs & les Mouvemens qui sont au-
„ jourd'hui le plus à la Mode, & qui se
„ pratiquent à la Cour. Les Dames qui

„ *portent* les Eventails ſous moi, ſont rangées en bataille deux fois le jour dans „ ma grande Sale, où je les inſtruis à manier leurs Armes, & à faire l'Exercice „ par le moyen de ces Commandemens:

Préparez vos Eventails,
Déferlez vos Eventails,
Dechargez vos Eventails,
Mettez bas vos Eventails,
Reprenez vos Eventails,
Agitez vos Eventails,

„ Par l'exacte obſervation de ce petit „ nombre de Commandemens ſimples, „ une Femme d'un Eſprit médiocre, qui „ s'appliquera avec quelque ſoin à cet „ Exercice l'eſpace de ſix mois, pourra „ donner à ſon Eventail toutes les graces „ & les beaux airs dont cette petite Machine à la Mode peut être capable.

„ Mais afin que mes Lecteurs ſe puiſſent former une juſte idée de cet Exercice, qu'il me ſoit permis de l'expliquer ici dans toutes ſes parties. Lorſque mon Regiment de Filles ou de „ Femmes eſt rangé en bataille, & que „ chacune a ſon Arme à la main, auſſitôt que je leur addreſſe le Commandement de *préparer leurs Eventails*, „ chacune ſecouë le ſien contre moi „ avec un ſoûris, en donne un coup „ ſur l'épaule de celle qui eſt à ſa droi-

„ te, touche ſes lèvres du bout de ſon
„ Eventail, laiſſe tomber ſes armes d'un
„ air négligé, & ſe tient prête à rece-
„ voir un autre Commandement. Tout
„ ceci s'exécute avec l'Eventail fermé,
„ & l'on n'y employe d'ordinaire qu'u-
„ ne ſemaine pour le bien apprendre.

„ Le ſecond Mouvement eſt celui par
„ lequel chacune *déferle ſon Eventail*, où
„ l'on obſerve pluſieurs petites vibrations,
„ des ouvertures qui ſe font par degrez,
„ de propos deliberé, avec nombre de
„ ſeparations volontaires, cauſées dans
„ l'Eventail même, & qui ne s'appren-
„ nent guères que dans l'eſpace d'un mois.
„ Cette partie de l'Exercice eſt plus agréa-
„ ble qu'aucune autre aux Spectateurs,
„ en ce qu'elle découvre tout d'un coup
„ un nombre infini de petits Amours, de
„ Guirlandes, d'Autels, d'Oiſeaux, de
„ Bêtes, d'Arcs-en-Ciel, & d'autres jo-
„ lies Figures, qui ſe déployent à la vûë,
„ pendant que chaque Perſonne du Regi-
„ ment a un Tableau à la main.

„ Lorſque je donne le Commandement,
„ *Déchargez vos Eventails*, elles font un
„ Claquement général qu'on peut enten-
„ dre de fort loin ſi le vent eſt favora-
„ ble. C'eſt une des parties les plus dif-
„ ficiles de tout l'Exercice; mais j'ai plu-
„ ſieurs Dames ſous moi, qui, dès leur
„ entrée à mon Ecole, ne ſavoient pas
„ lâcher un coup d'Eventail qu'on pût
„ entendre d'un bout de la chambre: à

„ l'autre, & qui peuvent décharger aujourd'hui leurs Eventails d'une telle „ manière, qu'ils font autant de bruit „ qu'un coup de Pistolet de poche. Afin „ même que les jeunes Dames ne lâchent „ pas mal à propos leurs coups d'Eventail, ni dans les lieux où il n'est pas de „ la bienséance, je leur montre à quel „ sujet ce bruit peut être de saison. Dailleurs, j'ai imaginé une espèce d'Eventail, avec lequel une jeune Fille de „ seize ans, par le moyen d'un peu d'air „ qui est enfermé sous un des plus larges „ bâtons, peut faire autant de bruit qu'une „ Femme de cinquante ans avec un Eventail ordinaire.

„ Après que les Eventails sont ainsi déchargez, le Commandement qui vient „ ensuite est, *Mettez bas vos Eventails.* „ J'enseigne ici aux Dames à quitter leurs „ Eventails de bonne grace, lorsqu'elles „ s'en débarrassent pour prendre un Jeu „ de Cartes, rajuster un Favori, remettre une Epingle qui se détachoit, ou „ s'appliquer à quelque autre chose de „ cette importance. Comme il ne s'agit „ en cette occasion que de jetter un Eventail d'une manière polie sur une longue „ Table qui est destinée à cet usage, on „ peut apprendre cette partie de l'Exercice en deux jours, aussi bien que si „ l'on y employoit une année.

„ Mon Regiment Féminin n'est pas plutôt desarmé, que je les oblige de faire

„ quelques rondes autour de la Chambre; „ & d'abord que je leur crie, *Reprenez „ vos Eventails*, à l'exemple des Dames „ qui regardent leurs Montres après une „ longue visite, elles courent en foule „ à leurs Armes, les prennent à la hâte, „ & chacune se remet à sa place du mieux „ qu'elle peut. Cette partie de l'Exercice n'est pas difficile, pourvû qu'une „ Femme y applique bien son Esprit.

„ L'*Agitation de l'Eventail* est la dernière partie & le Chef-d'œuvre de tout „ l'Exercice; mais si une Femme employe bien son tems, elle peut y être „ habile dans l'espace de trois mois. Je „ ne l'enseigne que durant les Jours caniculaires & les grandes chaleurs de l'Eté, parce que je n'ai pas plutôt dit, „ *Agitez vos Eventails*, que l'air est rempli d'agréables Zéphirs qui rafraîchissent beaucoup, & qui, en toute autre „ saison de l'année, pourroient être dangereux pour les Dames d'une constitution délicate.

„ Il y a une variété infinie de Mouvemens à observer dans l'*Agitation de l'Eventail:* Il y a l'Agitation fâchée, l'Agitation modeste, l'Agitation craintive, „ l'Agitation confuse, l'Agitation enjouée, & l'Agitation amoureuse. En „ un mot, à peine y a-t-il aucune émotion dans l'Esprit qui n'excite une Agitation convenable dans l'Eventail; de „ sorte que je n'ai pas plutôt vû celui

„ d'une Dame disciplinée, que je con-
„ nois d'abord si elle est de bonne hu-
„ meur, si elle fait la mine, ou si elle
„ rougit. J'ai vû quelquefois un Even-
„ tail si chagrin, qu'il y auroit eu du
„ danger pour l'Amant qui l'avoit irrité
„ de se trouver à la portée du vent qu'il
„ excitoit; & d'autres fois je l'ai vû si
„ languissant, que j'ai été ravi, pour l'a-
„ mour de la Dame, que l'Amant s'en
„ trouvât assez éloigné. Il est presque
„ inutile d'ajouter ici, qu'un Eventail est,
„ ou Prude, ou Coquet, suivant le na-
„ turel de la Personne qui le porte. Vous
„ saurez enfin, qu'après de longues Ob-
„ servations, j'ai composé, en faveur de
„ mes Ecolieres, un petit Traité qui a
„ pour Titre: *Les Passions de l'Eventail*;
„ & je vous le communiquerai, si vous
„ croyez qu'il puisse être de quelque usa-
„ ge au Public. Du reste, je ferai Jeu-
„ di prochain une Revûë générale, où
„ vous serez le trés-bien venu, s'il vous
„ plait de l'honorer de votre présence.
„ Je suis *&c.*

„ *P. S.* J'enseigne aux jeunes Messieurs
„ l'Art de faire la Cour à un Eventail;
„ & pour éviter la dépense, j'ai nombre
„ de petits Eventails simples, qui sont
„ destinez à cet usage.

XII. DISCOURS.

Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis
Speret idem : sudet multum, frustràque laboret
Ausus idem. — — — —

HOR. A. P. vs. 240.

Je tirerois le sujet de ma Piéce de quelque Histoire connuë, & je la deguiserois si naturellement, que ceux qui la verroient pussent se promettre d'en faire autant, & qu'ils ne connussent la difficulté de l'entrepriſe, qu'après avoir fait inutilement bien des efforts pour y réussir.

Les COMPLIMENS sont opposez à la franchise & à la bonne foi.

* MOn Ami le Théologien, choqué des Complimens qu'on lui addresse, & qu'il croit n'être dûs à personne, mais que je crois applicables à lui seul, du moins en son absence, fit l'autre jour un beau Discours là-dessus dans notre Société, où il reconnut que, depuis son institution, il n'y avoit pas entendu faire un seul Compliment. Cette remarque plut à tous les Membres, qui, bien persuadez de sa bonne volonté à leur égard, furent convaincus que toutes les assurances d'amitié & de service qu'on trouve d'ordinaire dans le monde, ne

* Voyez Tome I. p. 17.

ſont pas naturelles, qu'elles ne viennent pas du cœur, & qu'on y proſtituë le langage, qui alors ne ſignifie rien de ce qu'il exprime, ou que très-peu de choſe. A cette occaſion, notre vénerable Docteur en Théologie nous indiqua deux ou trois Paſſages qu'on voit dans les Oeuvres poſtumes du fameux * Archevêque de *Cantorbery*. Je ne ſâche pas avoir jamais rien lû qui m'ait donné tant de plaiſir; & ſi LONGIN mérite des éloges pour avoir écrit du Sublime en ſtile noble & nerveux; on peut dire que notre Orateur Chrétien parle de la Sincerité avec une grande franchiſe, d'un air ſimple & naturel, ſans pompe & ſans Rhétorique, & qu'il ne ſe borne pas à la prêcher aux autres, mais qu'il en fournit lui même un Exemple. Avec quelle retenuë, avec quelle douceur, en quels termes ſi convenables à ſa Profeſſion, n'expoſe-t-il pas à nos yeux un defaut, où la moindre expreſſion trop forte ou trop vive paſſeroit pour être piquante & ſatirique? Mais ſon cœur étoit mieux tourné, & l'Homme de bien l'emportoit de beaucoup ſur le bel Eſprit, enſorte qu'il pouvoit s'énoncer de cette manière:

„ Entre une foule d'Exemples, *dit-il*, „ qui ne prouvent que trop la corruption „ du Siècle où nous vivons, le manque

* LE DR. TILLOTSON, Tome I. Serm. I. de l'Edition *Angloiſe*, in 8.

„ de Sincerité n'eſt pas un des moindres.
„ La Diſſimulation & les Complimens
„ ſont aujourd'hui ſi fort à la mode, que
„ les Paroles ne ſignifient preſque plus les
„ Penſées. En effet, ſi un Homme ſuit
„ les mouvemens de ſon cœur, s'il de-
„ clare au juſte ce qu'il penſe, & s'il ne
„ témoigne aux autres plus d'amitié qu'il
„ ne doit, ou qu'il n'en reſſent, à peine
„ évitera-t-il le blâme d'être mal-élevé.
„ Cette ancienne Sincerité *Angloiſe*, cet-
„ te généreuſe Candeur, cette bonne Foi
„ naturelle, qui marque toûjours une vé-
„ ritable grandeur d'Ame, & qu'on voit
„ toûjours animée d'un Courage intrépi-
„ de, eſt preſque éteinte au milieu de
„ nous. Il y a long-tems qu'on cher-
„ che à nous familiariſer avec des Mo-
„ des étrangeres, & qu'on veut nous
„ aſſujettir à l'imitation ſervile de celles
„ de nos Voiſins, qui ne ſont pas les
„ meilleures, & de quelques-unes de
„ leurs plus méchantes qualitez. Le ſti-
„ le de la converſation eſt ſi enflé par de
„ vains Complimens, & ſi gorgé, pour
„ ainſi dire, d'aſſurances de reſpect &
„ d'amitié, qu'un Homme, qui revien-
„ droit au Monde, après en être ſorti
„ depuis un ou deux Siècles, auroit be-
„ ſoin d'un Dictionaire pour entendre ſa
„ propre Langue, & ſavoir la juſte va-
„ leur des phraſes à la mode: Que dis-
„ je? il auroit de la peine à croire, que
„ toutes ces Proteſtations ſolemnelles du

„ plus

„ plus parfait devouement que l'on se
„ puisse imaginer, fussent à un si vil prix
„ dans le cours ordinaire du monde; &
„ lorsqu'il en seroit instruit, il lui fau-
„ droit bien du tems pour y accoûtumer
„ sa conscience, les adopter d'un air sé-
„ rieux, & payer les autres de la même
„ monnoye.

„ J'avouë qu'on auroit de la peine à dé-
„ cider, s'il est plus digne de notre mé-
„ pris que de notre compassion, d'enten-
„ dre les assurances de respect & d'une
„ fidélité inviolable que les Hommes se
„ donnent les uns aux autres, presque
„ sans aucun sujet; quelle estime & quel
„ zèle ils témoignent à un Homme qu'ils
„ n'avoient peut-être jamais vû; avec
„ quel parfait attachement ils se devouënt
„ tout d'un coup à son service, & pren-
„ nent à cœur ses intérêts, sans la moin-
„ dre raison; quelles obligations infinies
„ ils protestent lui avoir, sans qu'ils en
„ ayent reçu aucun bienfait; de quelle
„ manière vive ils s'intéressent à tout ce
„ qui le regarde, & s'affligent même de
„ son état, sans la moindre cause. Je
„ sais bien que, pour justifier le vuide &
„ le foible de cette Coûtume, on dit
„ qu'il n'y a point de mal ni de trom-
„ perie dans les Complimens, * puis-
„ qu'ils sont de la nature de l'Argent
„ monnoyé, qui vaut ce qu'on veut

* *Verba valent ut nummi.*

» le faire valoir, & que les Hommes s'entendent les uns les autres là-dessus. Cet échappatoire seroit passable, si les Complimens valoient quelque chose; mais lorsqu'on vient à les mettre en ligne de compte, ce ne sont que des zeros en chifre. Quoi qu'il en soit, nous avons toujours sujet de nous plaindre de ce que la Franchise & la Sincerité ne sont plus à la mode, & de ce que notre Discours n'aboutit qu'au Mensonge, de ce qu'on a presque perverti l'usage de la parole, de ce que les mots ne signifient plus rien; de ce que la Conversation de la plupart des Hommes n'est qu'un Commerce, où chacun dissimule ses véritables sentimens; ensorte qu'un honnête Homme, qui voit le peu de Sincerité qui régne dans le Monde, ne peut qu'être soû de la vie.

Après avoir dépeint le Vice sous des couleurs si mépriſables, il le combat d'une manière invincible, par des pensées si justes & des termes si naïfs, que tout Homme qui les entend s'imagine d'abord qu'il pourroit en être l'Auteur.

» Si l'apparence, *dit-il*, d'une certaine chose peut servir à quelque bonne » fin, je suis persuadé que la réalité vaut » mieux. En effet, pourquoi est-ce qu'un » Homme dissimule, ou qu'il veut paroître ce qu'il n'est pas, si ce n'est parce » qu'il a une idée avantageuse de la Vertu dont il prétend se couvrir? D'ail-

„ leurs, déguiser ou dissimuler, c'est re-
„ vêtir les apparences de quelque bonne
„ qualité réelle. Mais le plus sûr moyen
„ de paroitre orné d'un Talent, c'est de
„ le posseder en effet. Ajoutez à ceci,
„ qu'il est souvent aussi difficile de main-
„ tenir une fausse Prétention, que d'ac-
„ querir un Droit légitime; qu'il y auroit
„ dix contre un à parier qu'on découvri-
„ ra l'artifice, & qu'alors toutes les pei-
„ nes qu'on a prises pour bien cacher son
„ jeu deviennent inutiles.

Dans un autre endroit du même Discours il fait voir, que tout Artifice ne tend, par une suite naturelle, qu'à ruiner les desseins de celui qui l'employe.

„ Quelque commodité, *ajoute-t-il*,
„ qu'on trouve dans le Mensonge & la
„ Dissimulation, elle passe bientôt; mais
„ l'incommodité qui en resulte est de lon-
„ gue durée, parce qu'un Menteur ou
„ un Dissimulé est toûjours suspect, qu'on
„ ne le croit pas lorsqu'il dit la vérité, &
„ qu'on se défie de lui lors même qu'il
„ agit de bonne-foi. En un mot, tout
„ Homme qui n'est plus reconnu pour in-
„ tégre, a les pieds & les poings liez, il
„ est perdu sans ressource, & il n'y a rien
„ qui le puisse rétablir: la Vérité & le
„ Mensonge ne lui sont plus d'aucun usa-
„ ge.

R.

XIII. DISCOURS.

— — — Id arbitror
Adprimè in vita esse utile, ut ne quid nimis.
TER. *Andr.* Act. I. Sc. 1.

Je crois qu'il n'y a rien de plus utile dans la vie, que de ne donner jamais dans aucune extrêmité.

Caractère de Mr. HONEYCOMB, & les différentes sortes de PE'DANS qu'il y a dans le Monde.

MOn Ami * Mr. HONEYCOMB a grande opinion de lui-même, en ce qu'il se croit fort expert dans ce qu'il appelle la Connoissance des Hommes, qui lui a valu bien de petits desastres durant sa jeunesse. Il prétend du moins que tous les malheurs qui lui sont arrivez auprès des Femmes, & que toutes les rencontres qu'il a eu avec les Hommes, font partie de son Education; & il s'imagine qu'il ne seroit pas ce qu'il est, s'il n'avoit cassé des Vitres, battu les Commissaires du Quartier, donné des Serénades à minuit, pour troubler le repos des honnêtes Gens, & dévalisé une Femme debauchée, lorsqu'il étoit jeune Garçon. Courir après de telles Avantures; est ce qu'il appelle étudier le Genre humain; & cette Connoissance de la Ville qu'il s'est ac-

* Voyez Tome I. p. 15, &c.

C

quiſe par-là, eſt ce qu'il nomme la Connoiſſance du Monde. Il avouë ingenûment qu'il a paſſé la moitié de ſa vie avec un furieux mal de tête, qui le prenoit tous les matins, pour avoir trop étudié les Hommes la nuit, & il ſe conſole aujourd'hui de certaines douleurs qui l'affligent de tems en tems, parce que ſans cela il n'auroit pas connu les Galanteries du Siècle. C'eſt ce qu'il prend pour la véritable Science d'un Gentilhomme, & il regarde toutes les autres, comme l'objet de celui qu'il appelle un Homme de Lettres acharné ſur les Livres, ou un Philoſophe.

C'eſt pour cela même qu'il brille dans une Compagnie mêlée, où il a quelquefois la précaution de ne pas ſortir de ſa ſphére, & où ſon Ignorance réelle ne paroit ſouvent que feinte. Mais lorſque notre Coterie le trouve en defaut, on ne l'épargne point; & s'il nous inſulte par la Connoiſſance qu'il a de la Ville, nous ſavons bien nous en venger par celle que nous avons des Livres.

La ſemaine dernière il nous fit voir deux ou trois Lettres qu'il avoit écrites dans ſa jeuneſſe à une Dame Coquette. Ses railleries étoient aſſez bonnes & aſſez naturelles pour un Homme qui ne connoit que la Ville; mais, par malheur, il y avoit pluſieurs mots qui étoient mal orthographiez. Notre Ami HONEYCOMB tourna d'abord cela en ba-

dinage; il en rit le premier, mais lorſqu'il ſe vit pouſſé de tous côtez l'épée dans les reins, ſur-tout par notre Avocat du *Temple*; il nous dit avec quelque chaleur, que la Pédanterie ne lui avoit jamais plu dans l'Orthographe, qu'il orthographioit en Gentilhomme, & non pas en Homme de Lettres. Il eut enſuite recours à un ancien Lieu commun; ſe jetta ſur la petiteſſe d'Eſprit, l'orgueil & l'ignorance des Pédans, & pouſſa l'invective ſi loin, qu'à mon retour au logis, je ne pûs m'empêcher de mettre ſur le papier les penſées qui me vinrent à cette occaſion, & dont voici la ſubſtance.

Un Homme qui n'a fréquenté que les Bibliothèques, & qui ne ſauroit parler d'autre choſe, n'eſt pas d'une Converſation fort agréable, & fait ce que nous appellons un Pédant. Mais il me ſemble qu'on devroit donner plus d'étenduë à ce Titre, & l'appliquer à tous ceux qui, mis hors de leur Profeſſion, ou de leur genre de Vie, n'entendent plus rien; & ſont incapables de raiſonner ſur quoi que ce ſoit.

Quel Pédant y a-t-il, par exemple, qui approche d'un Homme qui ne connoit que la Ville? Otez-lui la Comédie, une Liſte des Beautez qui ſont en vogue, & le recit d'un petit nombre de Maux à la mode par leſquels il a paſſé, & tout d'un coup vous le rendez muet. Combien de Gentilshommes bien-

faits y a-t-il, dont toute la Connoiſſance eſt bornée dans l'enceinte de la Cour? Ils vous diront les Noms des principaux Favoris, vous repéteront les bons Mots d'une Perſonne de qualité, vous ſouffleront à l'oreille une Intrigue qui n'eſt pas encore devenuë publique; ou, ſi la ſphère de leurs obſervations eſt un peu plus étenduë qu'à l'ordinaire, peut-être qu'ils vous rapporteront tous les incidens, les tours & les revers ſurvenus dans une Partie d'Ombre. Après avoir pouſſé juſques-là, ils ſont au bout de leur rôle, ils ſe trouvent à ſec, & ils n'ont plus rien à dire. Ne conviendrez-vous pas avec moi que ce ſont de véritables Pédans? Malgré tout cela, ils s'eſtiment beaucoup, & ſe félicitent de n'être point entachez de la Pédanterie du Collége.

Que dirons-nous du Pédant Militaire, qui, d'un bout de l'année à l'autre, ne parle que de former des Camps, d'aſſiéger des Villes, de faire des Logemens, & de donner des Batailles? Tout ce qu'il dit ſent la Poudre à Canon; ſi vous lui ôtez ſon Artillerie, vous lui fermez la bouche. On peut mettre auſſi en ligne de compte le Pédant en Juriſprudence, qui poſe toûjours des Cas, recite tous les Plaidoyers qui ſe font dans la Salle de *Weſtminſter*, chicane ſur les choſes les plus indifférentes de la vie, & ne convient de quoi que ce ſoit, non pas même de la Diſtance d'un Lieu à un autre,

ou de la Queſtion la plus triviale, qu'à force de preuves & d'argumens. Le Pédant en affaires d'Etat eſt enfoncé dans les Nouvelles juſques au coû, & abîmé dans la Politique. Si vous prononcez le nom du Roi d'*Eſpagne*, ou de celui de *Pologne*, il en cauſe à perte de vûë; mais ſi vous le tirez de la Gazette, il ne ſait plus où il en eſt. En un mot, un ſimple Courtiſan, un ſimple Soldat, un ſimple Homme de Lettres, un ſimple tout ce qu'il vous plaira, eſt un Caractère pédanteſque; inſipide & ridicule.

De tous les Pédans que je viens de ſpécifier, celui qui s'attache aux Livres eſt le plus ſupportable. Il a du moins l'Eſprit cultivé, & la tête pleine d'idées, quoique confuſes; c'eſt-à-dire, qu'un Homme de bon ſens, qui raiſonne avec lui, en peut recevoir de belles ouvertures qui méritent d'être approfondies, & qu'il peut tourner à ſon avantage, quelque inutiles qu'elles ſoient au premier poſſeſſeur. Entre les Gens de Lettres, les Pédans les plus ridicules ſont ceux qui n'ont que fort peu de Sens commun, & qui ont lû quantité de Livres ſans goût & ſans diſtinction.

Si, d'un côté, le Savoir, de même que les Voyages & tous les moyens qu'on employe pour augmenter nos lumières, ſert à perfectionner l'Eſprit, on peut dire, de l'autre, qu'il rend un Sot mille fois plus inſupportable, en ce qu'il fournit de la matière à ſon impertinence, & qu'il

qu'il lui donne occasion d'être fertile en absurditez.

Les Pédans Critiques & Grammairiens se louënt beaucoup plus les uns les autres que les véritables Savans qui cherchent l'utile & le solide. Si vous lisiez les Eloges qu'ils donnent à l'Editeur de quelque ancien Poëte, ou à celui de leurs Confreres qui a collationné un Manuscrit, vous le prendriez pour la Gloire de la République des Lettres, & pour le Phénix de son Siècle; tandis que ses grands efforts se reduisent peut-être à la correction d'une Particule *Grecque*, ou à la ponctuation exacte d'une Periode entiere.

Ils sont obligez à la vérité de prodiguer ainsi leur encens, pour maintenir leur crédit; & il ne faut pas s'étonner si une grande Littérature, qui est incapable de rendre un Homme sage & discret, a une influence naturelle pour le rendre fier & hautain.

L.

XIV. DISCOURS.

—— —— Hinc tibi copiæ
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.
HOR. L. I. Od. XVII. 14.

Là nos Campagnes verſeront en abondance nos richeſſes dans votre ſein.

Caractère du Chev. DE COVERLY, & celui de ſes Domeſtiques.

APrès avoir reçu bien des invitations pour aller paſſer un mois à la Maiſon de Campagne de mon Ami le Chevalier ROGER DE COVERLY, je m'y rendis avec lui la ſemaine dernière, & m'y voilà fixé pour quelque tems, reſolu d'y préparer de nouveaux DISCOURS, que je publierai dans la ſuite. Le Chevalier, qui connoit bien mon humeur, me laiſſe coucher & lever quand il me plait, dîner à ſa Table ou dans ma Chambre, comme je le trouve bon, demeurer aſſis & ne dire mot, ſans m'exciter à la joye. Lorſque les Gentilshommes du voiſinage lui viennent rendre viſite, il ne me montre à eux que de loin: Il eſt arrivé même quelquefois, qu'occupé à me promener autour de ſes Champs, je les ai vûs me jetter un coup d'œil pardeſſus une haye, & que j'ai entendu mon Ami les prier de ſe tenir cachez, parce

que je n'aimois pas qu'on me regardât.

Je suis d'autant plus à mon aise dans sa Famille, qu'elle est composée de Personnes sages & discrettes: aussi le Chevalier, qui est le meilleur Maître qu'il y ait au monde, ne change presque jamais de Domestiques; aimé de tous ceux qui sont autour de lui, ses Domestiques ne pensent pas à le quitter. De-là vient qu'ils sont tous avancez en âge, & qu'ils ont vieilli avec leur Maître. Vous prendriez son Valet de Chambre pour son Frere; le Sommelier a les cheveux tout gris, le Palefrenier est l'Homme le plus grave que j'aye vû de ma vie, & le Cocher a l'air d'un Sénateur. La bonté du Maître paroit jusques dans le vieux Chien qui garde la Maison, & une vieille Haquenée grise qu'on nourrit avec beaucoup de soin pour les services qu'elle a rendus autrefois, quoiqu'elle ne soit plus en état d'en rendre aucun depuis bien des années.

Quel plaisir ne fut-ce pas pour moi, de voir la joye qui éclatoit sur le visage de ces vieux Domestiques au retour de mon Ami à sa Maison de Campagne? Quelques-uns ne pouvoient retenir leurs larmes à la vûë de leur bon Maître; ils s'empressoient tous à lui rendre quelque service, & ceux qui n'étoient pas employez, en marquoient leur consternation. Ensuite le bon Chevalier, avec la tendresse d'un Pere & la douce autorité d'un Maître,

leur fit diverſes queſtions ſur l'état des affaires, & y entremêla pluſieurs demandes obligeantes qui les regardoient eux-mêmes. Ces manières douces & honnêtes lui gagnent ſi bien le cœur de tout ſon monde, qu'il n'en raille jamais aucun, que tous les autres ne paroiſſent de bonne humeur, ſur-tout celui avec lequel il badine; mais s'il touſſe, ou s'il fait paroître quelque infirmité de la vieilleſſe, on ne peut qu'appercevoir, dans les yeux de tous ſes Domeſtiques, une ſecrette douleur qui les accable.

Mon illuſtre Ami a eu le ſoin de me recommander, d'une façon toute particulière, à ſon honnête Sommelier, qui eſt un Homme fort diſcret, & qui s'empreſſe beaucoup à me plaire, de même que tous ſes Camarades, parce qu'ils ont ſouvent ouï dire à leur Maître, que j'étois un de ſes meilleurs Amis.

Lorſque le Chevalier ſe divertit à la Chaſſe, mon principal Compagnon eſt un Homme très-vénérable, qui demeure avec lui, depuis plus de trente ans, ſur le pied de Chapelain, qui a du bon Sens, du Savoir & des manières polies, & qui mène une vie fort réglée. Il aime le Chevalier de tout ſon cœur, & il n'ignore pas qu'il eſt dans les bonnes graces du Chevalier; de ſorte qu'il vit plutôt dans la maiſon comme un de ſes Parens, que comme ſon Domeſtique.

* J'ai déja remarqué dans quelques-uns de mes DISCOURS, que mon Ami le Chevalier, malgré toutes ſes bonnes qualitez, eſt un peu bizarre, & que ſes Vertus, auſſi-bien que ſes Imperfections, ſont mêlées, pour ainſi dire, d'une certaine Extravagance, qui les particulariſe & les diſtingue de celles des autres Hommes. Ce tour d'Eſprit, qui n'eſt pas criminel en lui-même, rend ſa Converſation fort agréable, & plus divertiſſante qu'elle ne paroitroit avec le même degré de bon Sens & de Vertu dans leur ſimplicité naturelle. Hier au ſoir, lorſque nous étions à nous promener enſemble, il me demanda ce que je penſois de l'honnête Homme dont je viens de parler; & ſans attendre ma réponſe, il ajouta que, dans la crainte d'être inſulté à ſa Table en *Grec* & en *Latin*, il avoit prié un de ſes Amis de l'Univerſité d'*Oxford*, de lui chercher un Eccléſiaſtique de bonne mine, d'une humeur ſociable, qui eût la voix belle, plus de bon Sens que de Savoir, &, s'il étoit poſſible, qui ſût un peu jouër au Trictrac. Mon Ami, continua le Chevalier, m'envoya cet honnête Homme, qui, outre les qualitez requiſes, ne manque pas d'Erudition, à ce que l'on m'a dit, quoiqu'il n'en faſſe point parade. Je lui ai donné la Cure de cette Paroiſſe, & je connois ſi bien ſon mérite, que je

* Voyez Tome I. pag. 394. &c.

lui ai légué dans mon Teſtament une bonne Penſion viagère. S'il me ſurvit, il trouvera que j'avois plus d'eſtime & d'amitié pour lui qu'il ne le croit peut-être. Il y a trente ans paſſez qu'il eſt avec moi, ſans qu'il m'ait jamais demandé la moindre choſe pour lui, quoiqu'il ne ſâche pas que j'y prenne garde, & qu'il s'employe tous les jours à ſolliciter quelque grace auprès de moi en faveur de l'un ou de l'autre de mes Fermiers, ſes Paroiſſiens. Ils n'ont point eu de Procès enſemble, depuis qu'il eſt leur Miniſtre: mais s'il y a quelque diſpute entre eux, ils le choiſiſſent pour leur Juge; & s'ils n'acquieſcent pas à ſa décision, ce qui n'eſt arrivé qu'une ou deux fois tout au plus, ils en appellent à moi. Auſſitôt qu'il fut ici, je lui donnai tous les bons Sermons qui avoient été publiez en *Anglois*, & je le priai de nous en lire un ou deux tous les Dimanches. Là-deſſus il les rangea dans un ordre ſi naturel, que les matières y paroiſſent traitées de ſuite, & qu'ils forment un Syſtême complet de Morale Chrétienne.

Le Chevalier ne penſoit qu'à continuer ſon recit, lorſque l'honnête Homme dont il parloit vint nous joindre, & ſur ce que le Chevalier lui demanda qui nous prêcheroit le lendemain, qui étoit un Dimanche, il répondit, l'Evêque de St. *Aſaph* le matin, & le Dr. SOUTH l'après-midi. Enſuite il nous montra ſa Liſte de

Prédicateurs pour toute l'année, où je vis avec beaucoup de plaisir l'Archevêque TILLOTSON, l'Evêque SAUNDERSON, le Docteur BARROW, le Docteur CALAMY, & divers autres de nos Auteurs vivans qui ont publié d'admirables Sermons de Morale. Je ne vis pas plutôt ce venérable Ecclésiastique en chaire, que j'approuvai infiniment le goût de mon Ami, d'avoir insisté sur la bonne Mine & une Voix sonore; du moins je fus si charmé de l'air gracieux de sa Personne & de sa Recitation, aussi-bien que de la solidité des Discours qu'il prononça, que je ne crois pas avoir jamais été plus satisfait en ma vie. Un Sermon lû de cette manière, acquiert un nouveau degré de force, comme les Vers d'une Pièce de Théatre dans la bouche d'un habile Acteur.

Je souhaiterois de toute mon ame, qu'il y eût un plus grand nombre de Curez de Village qui voulussent imiter cet Exemple, & qui, au lieu d'épuiser leurs esprits à composer de nouveaux Sermons, tâchassent d'acquerir une bonne Recitation, & tous ces autres Talens qui peuvent donner de la force aux Discours que de plus grands Maîtres ont publiez. Par ce moyen ils se soulageroient eux-mêmes, & le Peuple en seroit beaucoup plus édifié.

L

XV. DISCOURS.

Æsopi ingenio Statuam posuêre Attici,
Servumque collocârunt æterna in basi,
Patere honoris scirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, sed Virtuti, gloriam.
PHÆD. L. II. Fab. IX. 1.

Les Athéniens *éleverent autrefois une Statuë à l'honneur d'*ESOPE, *à cause de son beau genie, & poserent la figure de cet Esclave sur une base d'une éternelle durée, afin d'apprendre à tout le monde, que la carrière de l'Honneur est ouverte à toute sorte de Personnes, & que la Gloire est le prix de la Vertu, & non pas de la Naissance.*

Nouveaux traits qui caractérisent le Chev. DE COVERLY, & qui prouvent que les bons Maîtres font les bons Valets.

LA bonne reception qu'on me fait ici à la Campagne, la manière civile & honnête dont on m'y sert, le repos & la liberté que j'y goûte, m'ont confirmé dans la pensée que j'ai toûjours euë, que les mœurs déréglées de la plupart des Domestiques viennent de la mauvaise conduite de leurs Maîtres. L'air de tous ceux qui servent dans cette Famille paroit si content, qu'on voit bien à leur mine qu'ils s'estiment heureux d'y avoir place. Il y a une chose que je n'ai vûë presque aucune autre part qu'ici; ailleurs il est ordinaire que les Domestiques s'enfuyent des endroits de la maison à travers les-

quels le Maître doit passer; ici, tout au contraire, ils cherchent l'occasion de se trouver dans son chemin, & toutes les fois qu'ils se présentent de cette manière sans être appellez, il est entendu, pour ainsi dire, de part & d'autre, que c'est une espèce de visite & d'hommage qu'ils rendent à leur Supérieur. On doit attribuer cette familiarité à la douceur & à la bonté du Maître, qui sait, avec tout cela, si bien régler sa depense, quoiqu'il ait des revenus considerables, que l'argent ne lui manque jamais, & qu'il en a toûjours de reste. C'est ce qui calme son Esprit, & qui le met hors d'état de s'évaporer en expressions chagrines, ou de donner des ordres violens ou contradictoires à ceux qui sont autour de lui. C'est ainsi que le Respect & l'Amitié vont ensemble, & qu'une certaine allegresse à s'acquiter de leur devoir, fait le Caractère distinctif de tous les Domestiques de cette maison. Lorsqu'un Valet y est appellé devant son Maître, il ne vient pas dans la crainte de s'entendre gronder pour quelque legere faute, ou menacer d'être depouillé de ses habits & chassé à coups de pied, ou accabler de grosses injures, que d'indignes Maîtres ne disent que trop souvent à de bons Valets; mais c'est plutôt pour savoir de lui, quel chemin il a pris pour être si tôt revenu de son message; s'il a passé près d'une telle Ferme; si le bon Vieillard qui

la tient eſt en bonne ſanté ; ou s'il l'a ſalué de la part du Chevalier ; ou pour lui demander quelque autre choſe de cette nature.

Un Homme qui s'attire le reſpect de ſes Domeſtiques, par la bienveillance qu'il leur témoigne, vit plutôt en Prince qu'en Particulier : ſes ordres ſont reçus comme des faveurs ; & la diſtinction d'approcher de lui, pour exécuter ce qu'il ordonne, fait partie de leur recompenſe.

La manière dont mon Ami s'y prend pour encourager ſes Domeſtiques, n'eſt pas moins louable. Il a toujours cru, que la coûtume de donner ſes vieux Habits à des Valets, ne peut que produire un très-mauvais effet ſur de petits Eſprits, & qu'inſpirer une ſotte opinion d'égalité, à des Perſonnes qui ne ſont frappées que de l'extérieur. Je l'ai entendu ſouvent badiner là-deſſus, & dépeindre au vif un jeune Gentilhomme qui maltraite ſon Valet, revêtu du même Habit qui, deux ou trois mois auparavant, faiſoit toute ſa gloire & la marque la plus éclatante de ſa Diſtinction. Il étoit encore plus agréable lorſqu'il railloit les Dames ſur cette eſpèce de généroſité ; & je lui ai ouï dire, qu'il en connoiſſoit une très-belle, qui recompenſoit & châtioit ſes Femmes de Chambre par ſes vieilles Hardes bien-ou mal-faites qu'elle leur donnoit.

Mais mon Ami ne borne pas ſa bien-

veillance envers ſes Domeſtiques à des bagatelles de cette nature; un Valet qui le ſert bien, peut compter d'avoir bientôt à ſon choix de ne l'être plus. Il eſt ſi bon ménager, comme je l'ai déja dit, & ſi convaincu que l'Art de gouverner la bourſe eſt la Vertu cardinale de cette vie, & que l'Epargne eſt le ſoutien de la Généroſité, qu'il peut ſouvent renoncer à une bonne ſomme, lorſqu'il s'agit de renouveller un Bail, & donner cette Ferme gratis à un brave Domeſtique qui veut s'établir dans le monde, ou lui faire payer par un étranger, ce qui lui en reviendroit à lui-même, afin de le mettre en état de vivre avec plus d'agrément, s'il ne quitte pas ſon ſervice.

Un Homme qui a de l'honneur & de la généroſité, penſe qu'il ſeroit bien malheureux d'être ſoumis toute ſa vie à la volonté d'un autre, fût-ce de la meilleure Perſonne du monde: c'eſt auſſi pour cela qu'il cherche au plutôt les occaſions de tirer ſes Domeſtiques de la dépendance, & de leur fournir les moyens de gagner leur vie. La plupart des Terres du Chevalier ſont affermées par des Gens qui l'ont ſervi lui-même, ou ſes Ancêtres. J'eus beaucoup de plaiſir à voir qu'ils venoient le féliciter de divers endroits ſur ſon retour à la Campagne: & toute la différence que je pûs remarquer entre ces anciens Domeſtiques & ceux qui le ſont actuellement, fut en ce que les derniers

paſſoient pour des Gens de meilleure façon, & plus habiles Courtiſans que les autres.

Je regarde cette manière d'affranchir les Domeſtiques, & de les mettre en état de ſe pouſſer dans le monde, comme une choſe qui leur eſt dûë lorſqu'ils s'acquitent bien de leur devoir, & qui encourage ceux qui leur ſuccedent à être auſſi humbles, auſſi actifs & auſſi vigilans qu'ils l'étoient eux-mêmes. Il faut avouer qu'il y a une étrange bizarrerie dans ces Ames baſſes & rampantes, qui veulent qu'on leur obéïſſe en tout, & qui n'ont pas la moindre généroſité pour ceux qui exécutent leurs ordres.

On pourroit alléguer à cette occaſion le ſentiment que des Perſonnes illuſtres de tous les Siècles ont eu pour le mérite de ceux qui leur étoient ſoumis, & les grands ſervices que des Maîtres, reduits à la dernière mendicité, ont reçus de leurs Domeſtiques, qui leur ont fait voir, que toute la différence qu'il y avoit entre eux venoit de la Fortune; mais puiſque le but de ce DISCOURS ſe termine à une douce reprimande qui tombe ſur les Maîtres ingrats; je me bornerai à ce qui ſe paſſe tous les jours dans la Vie, & je proteſte ſolemnellement, que je n'ai vû que la Famille de mon Chevalier, & une ou deux autres, où les bons Domeſtiques ſoient traitez comme ils le méritent. La géné-

rosité de mon Ami s'étend jusqu'aux Enfans de leurs Enfans, & ce matin même il a mis en apprentissage le petit-Fils de son Cocher. Pour conclusion, je parlerai d'un Tableau qui est dans sa Galerie, où l'on en voit plusieurs dignes d'être examinez, & qui pourront bien servir de sujet à quelques-unes de mes Speculations.

Celui dont il s'agit, est au bout de ce joli Edifice, & l'on y voit, dans une Rivière, deux jeunes Hommes, dont l'un paroit tout nud, & l'autre en habit de Livrée. Le premier, qui semble demi-mort, retient assez de vie pour marquer une Joye extraordinaire dans son visage, & la bienveillance qu'il a pour l'autre. Je crus que la figure mourante avoit quelque air de mon Ami, & sur ce que je regardai le Sommelier, qui m'accompagnoit, afin qu'il m'en donnât l'explication, il me dit, que l'Homme en habit de Livrée étoit un Domestique du Chevalier; qu'il se trouva sur le bord de la Rivière pendant que son Maître y nageoit; qu'à la vûë d'une foiblesse qui l'avoit surpris tout d'un coup, & qui l'entraînoit sous l'eau, il s'y étoit jetté lui-même, & avoit sauvé la vie au Chevalier. Il ajouta que ce dernier, de retour à la maison, lui fit quitter la Livrée, & que, par une générosité peu commune, suivie jusques-ici de marques réïterées de sa faveur, il lui donna en propre cette jolie Maison de Campagne que nous avions apperçuë de loin,

en arrivant ici. Je me ſouvins alors que le Chevalier m'avoit dit qu'un très-honnête Homme y demeuroit, & qu'il lui étoit fort redevable, ſans s'expliquer davantage. Sur ce que je parus un peu mécontent de certaines choſes qu'il y avoit dans ce Tableau, mon Interprète me dit, que cela s'étoit fait contre l'intention du Chevalier: mais que l'honnête Domeſtique avoit demandé en grace, d'être peint avec le même Habit qu'il portoit lorſqu'il avoit eu le bonheur de ſauver ſon Maître.

L.

XVI. DISCOURS.

Est Ardelionum quædam Romæ natio,
Trepidè concursans, occupata in otio,
Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
Sibi molesta, & aliis odiosissima.
PHÆD. L. II. Fab. V. 1.

Il y a une sorte de Gens à Rome, *qui sont les empressez, qui courent à l'étourdie, s'occupent sans affaires, se mettent hors d'haleine pour des bagatelles, remuënt beaucoup sans rien avancer, qui sont incommodes à eux-mêmes, & insupportables aux autres.*

HIer matin, lorsque je me promenois avec mon Chevalier, un Païsan lui apporta un gros Poisson, & lui dit que Mr. GUILLAUME * WIMBLE, qui venoit de le prendre, le lui envoyoit; qu'il l'assuroit bien de ses obéïssances, & qu'il viendroit dîner avec lui. En même tems il lui remit une de ses Lettres, que mon

Caractère de Mr. WIMBLE, Gentilhomme de la Campagne, avec un détail de ses Amusemens.

* Ce mot *Anglois* signifie un *Vilbrequin*. Je ne sais point, au reste, s'il ne vaudroit pas mieux dire *Virebrequin*; puisque ce mot semble venir de l'*Anglois*, that in *viering breaks in*, c'est-à-dire, qui *enfonce* ou *perce en tournant*. C'est une conjecture que je hazarde: mais que je ne voudrois pas garantir pour bonne.

Ami ne lut qu'après ſon départ, & qui étoit conçuë en ces termes :

„ Monſieur le Chevalier,

„ Je vous prie d'accepter le Brochet „ que je vous envoye, & qui eſt le „ meilleur que j'aye pris de toute la „ Saiſon. J'ai deſſein d'aller paſſer une „ ſemaine chez vous, & de voir ſi les „ Perches de la *Rivière noire* mordent „ bien au hameçon. La dernière fois „ que je vous vis ſur le Boulingrin, je „ m'apperçus, avec quelque honte, qu'il „ n'y avoit point de bout à votre Fouët : „ J'en ai treſſé depuis peu une demi-„ douzaine, que je vous apporterai ; & „ qui ſuffiront, ſi je ne me trompe, „ pour tout le tems que vous ſerez à la „ Campagne. Il y a ſix jours que je ne „ quitte pas la Selle, & j'ai fait le voyage „ d'*Eaton* avec le Fils ainé du Chevalier „ JEAN ****, qui s'y applique beaucoup „ à l'Etude. Je ſuis, *&c.*

Cette Lettre, qui me parut fort ſingulière, jointe au meſſage qui l'accompagnoit, me rendit extrêmement curieux de ſavoir le Caractère & la Qualité de celui qui en étoit l'Auteur ; & voici en peu de mots ce que mon Chevalier m'en apprit. Mr. GUILL. WIMBLE eſt Frere puiné d'un Baronet, de l'ancienne Famille des WIMBLES. Il a quarante cinq ans ; mais comme il n'a

n'a jamais eu aucune Profession, ni d'autre Bien que sa Légitime, il vit presque toûjours chez son Frere aîné, en qualité de Surintendant de sa Chasse. Il n'y a personne à la campagne qui sâche mieux conduire que lui une meute de Chiens, ni qui soit plus habile à découvrir le gîte d'un Lièvre. Il est aussi fort expert dans tous les petits ouvrages de main qui peuvent amuser un Homme de grand loisir: il fait des Mouches aquatiques dans la derniere perfection, & il fournit des Lignes à tous ceux qui se divertissent à la pêche. Il est d'un si bon naturel, d'une humeur si obligeante, & si estimé à cause de sa Famille, qu'il est bien-venu par-tout, & qu'il vit en grande liaison avec tous les Gentilshommes du voisinage. Il porte de l'un à l'autre un oignon de Tulipe dans sa poche, ou il troque un jeune Chien entre deux de ses Amis qui demeurent aux deux extrêmitez opposées de la Province. Il est surtout le Favori de tous les jeunes Héritiers de la campagne, auxquels il donne, tantôt un Filet de sa façon, tantôt un Chien couchant qu'il a élevé lui-même: quelquefois il présente à leurs Meres ou à leurs Sœurs une paire de Jarretieres qu'il a tricotées de sa main, & il les divertit beaucoup, lorsque, dans toutes les occasions où il les trouve, il a soin de leur demander, *si elles font un bon*

usage? Ces petites manufactures, dignes d'un Gentilhomme, & la manière obligeante dont il les distribue, le rendent le bien-aimé de tous ceux qui le connoissent.

Mon Ami alloit continuer à me le dépeindre, lorsque nous le vimes approcher de nous, avec deux ou trois houssines de noisettier à la main, qu'il avoit coupées dans les Bois du Chevalier, à travers lesquels on passe pour venir ici. Je fus charmé de voir, d'un côté, la manière franche & civile dont mon Ami le reçut, & de l'autre, la joye secrette dont le nouvel Hôte paroissoit animé à la vûë de ce bon Vieillard. Les salutations finies, Mr. WIMBLE pria le Chevalier, de permettre qu'un de ses Valets allât porter une couple de Volans, qu'il avoit dans une petite boette, à une Dame de sa connoissance qui demeure à un mille ou environ d'ici, & à laquelle il les faisoit attendre depuis plus de six mois. Le Chevalier n'eut pas plutôt tourné le dos, que Mr. WIMBLE se mit à m'entretenir d'un gros Faisan qu'il avoit fait lever dans un des Bois du voisinage, & de quelques autres avantures de la même espèce. Pour moi, j'avouë que les Caractères peu communs sont le gibier que je cherche, & qui me divertit le plus: de sorte que, frappé de la singularité de l'Homme qui me parloit, & où je prenois du moins autant de plaisir qu'il en avoit pû trouver

lui-même à faire lever un Faisan, je devins tout oreilles, pour ne rien perdre de ce qu'il disoit.

La cloche, qui nous appelloit à dîner, l'interrompit au milieu de son discours; mais il eut la satisfaction de voir, que son gros Brochet fut le premier plat qu'on y servit avec grand' pompe. Nous ne fumes pas plutôt assis, qu'il nous raconta fort au long de quelle manière il l'avoit amorcé, entretenu à jouër autour de sa Ligne, attrappé, & enfin tiré sur le sable; avec plusieurs autres particularitez, qui durerent pendant tout le premier service. Un plat de Gibier, qu'on nous donna ensuite, fournit à la conversation le reste du repas, qui se termina par le recit du merveilleux secret qu'il a trouvé de perfectionner l'Appeau.

Lorsque je me fus retiré dans ma Chambre, je me sentis penétré de compassion à l'égard de cet honnête Gentilhomme qui avoit dîné avec nous; & je ne pus m'empêcher de voir sans amertume, qu'un si bon cœur & des mains si adroites s'employassent à des niaiseries; que tant d'humanité fût si peu utile aux autres, & tant d'industrie de si peu d'usage à lui-même. S'il eût tourné son esprit & son application du côté des affaires, il n'auroit pas manqué d'obtenir l'estime du Public, & de s'élever à une haute fortune. Quel bien un Homme qui embrasseroit le Négo-

ce, ou tout autre Emploi, ne feroit-il pas à ſa Patrie & à lui-même, avec de ſi beaux talens, quoiqu'aſſez communs?

Mr. WIMBLE eſt dans la ſituation de pluſieurs Cadets de bonne famille, qui aimeroient mieux voir perir leurs enfans de miſere en braves Gentilshommes, que vivre au large dans le Négoce, ou quelque autre Profeſſion qu'ils croyent au deſſous de leur qualité. Cette manie a rempli d'orgueil & de miſere divers Etats de l'*Europe*. Mais parmi les Nations adonnées au Trafic, comme la notre, c'eſt un bonheur que les Cadets, qui ſe trouvent incapables des Sciences ou des Arts liberaux, puiſſent être engagez dans un train de vie, qui les met ſouvent en paſſe de le diſputer avec les plus hupez de leurs familles: Auſſi voyons-nous pluſieurs de nos Citoyens qui, après avoir commencé avec très-peu de choſe, ont acquis, par une honnête induſtrie, de plus grandes richeſſes que leurs Aînez n'en poſſedent. Il pourroit bien être qu'on fit étudier d'abord M. WIMBLE en Théologie, en Droit, ou en Médecine; & que ſes Parens, convaincus qu'il manquoit de talent pour ces nobles Sciences, l'abandonnerent enfin à ſon propre genie. Mais quelques incapacité qu'il eût pour l'Etude, je ne doute preſque pas qu'il n'eût d'excellentes qualitez pour le Négoce. L'affaire eſt de ſi grande importance, qu'on ne ſauroit l'inculquer trop

ſouvent, & je prie mes Lecteurs de voir ce que j'en ai dit à la fin du XVI. DISCOURS de mon premier Volume.

L.

XVII. DISCOURS.

Horror ubique animos, ſimul ipſa ſilentia terrens.
VIRG. Æneïd. II. 755.

La Frayeur s'empare de tous les Eſprits, & le Silence même ne ſert qu'à l'augmenter.

Exemples de diverſes Terreurs paniques, & de l'Apparition des Eſprits.

A Quelque diſtance de la maiſon de mon Chevalier, entre les ruines d'une ancienne Abbaye, il y a une longue Allée de vieux ormes, dont les têtes s'élevent ſi haut, que lorſqu'on paſſe deſſous, le croaſſement des corneilles & des corbeaux, qui s'y perchent, ſemble venir de la plus haute region de l'air. Je me fais un vrai plaiſir d'entendre ce bruit, que je regarde comme une eſpèce de priere addreſſée à cet Etre ſuprême qui pourvoit aux beſoins de toutes ſes Créatures, & qui, pour me ſervir de l'expreſſion du Pſalmiſte *, nourrit *les Petits du Corbeau qui crient vers lui.* Cet endroit retiré me charme d'autant plus, qu'il eſt en mauvaiſe odeur, & qu'on le croit hanté par

* Pſeaume CXLIX. 9.

des Esprits : aussi n'y a-t-il personne de toute la Famille qui s'y promene que le seul Chapelain. Mon bon Ami le Sommelier me pria d'un air fort grave, de ne m'y hazarder pas après le soleil couché ; parce qu'un des Valets de la maison avoit presque perdu l'Esprit pour y avoir vû un Spectre sous la forme d'un Cheval noir & sans tête. Il ajouta, qu'il y avoit un mois, ou environ, qu'une des Servantes du logis, qui revenoit un peu tard à travers cette Allée, avec un seau plein de lait sur la tête, l'avoit laissé tomber à l'ouye d'un furieux bruit qu'elle avoit entendu parmi les buissons.

Hier au soir, entre neuf & dix heures, je me promenois dans cet endroit ; & j'avouë qu'il n'y en a pas un de plus propre au monde pour les Apparitions. Les ruines de l'Abbaye, qui sont dispersées de tous côtez, à demi couvertes de Sureau & de Lierre, servent de retraite à quantité d'oiseaux solitaires, qui ne se montrent presque jamais qu'à l'entrée de la nuit. On y voit encore diverses marques de Tombeaux & de Fosses, qui sont les tristes débris d'un Cimetiere qu'il y avoit autrefois. D'ailleurs, entre les voutes de ces vieilles masures il y a un tel écho, que, si l'on frappe un peu fort du pied en terre, le son est aussi-tôt renvoyé. L'Allée d'ormes, & les corneilles qui croassent de tems en tems, ne peuvent qu'augmenter le re-

ſpect & la vénération pour ces lieux; mais lorſque les tenèbres de la nuit viennent à répandre de nouvelles horreurs ſur tous ces objets, il ne faut pas s'étonner que de foibles cerveaux rempliſſent cet endroit de Spectres & d'Apparitions.

Mr. LOCKE, dans ſon Chapitre *de l'Aſſociation des Idées*, fait des remarques très-curieuſes ſur ce que, par les préjugez de l'enfance & de l'éducation; une Idée eſt ſouvent accompagnée dans l'Eſprit d'une foule d'autres qui n'ont aucun rapport naturel avec elle. Entre divers exemples qu'il en allégue, j'en citerai un qui vient à mon ſujet. *. „ Les Idées, *dit-il*, des „ Eſprits ou des Fantômes n'ont pas plus „ de rapport aux tenèbres qu'à la lumie„ re; mais ſi une Servante étourdie in„ culque ces différentes Idées dans l'Eſ„ prit d'un Enfant, & les y excite com„ me jointes enſemble, peut-être que „ l'Enfant ne pourra plus les ſéparer du„ rant tout le reſte de ſa vie; de ſorte „ que l'obſcurité lui paroiſſant toûjours „ accompagnée de ces effrayantes Idées, „ ces deux ſortes d'Idées ſeront ſi étroi„ tement unies dans ſon Eſprit, qu'il ne „ ſera non plus capable de ſouffrir l'une „ que l'autre.

Pour revenir à ma promenade, lorſ-

* *Eſſai concernant l'Entendement Humain*, p. 213 §. 10. de la Traduction de Mr. COSTE, *Ed. d'Amſt.* 1729.

que les tenèbres de la nuit conſpiroient avec tant d'autres choſes à imprimer la terreur, j'apperçus, à quelque diſtance de moi, une Vache qui paiſſoit l'herbe, & qu'une Imagination bleſſée, ou facile à s'allarmer, pouvoit aiſément convertir en un Cheval noir & ſans tête: de ſorte que le pauvre Laquais, dont j'ai parlé, pourroit bien avoir perdu l'Eſprit à la vûë de quelque objet de cette nature.

Mon Ami le Chevalier m'a ſouvent entretenu, d'une manière fort divertiſſante, ſur ce qu'à ſon arrivée à la campagne, lorſqu'il s'y rendit pour ſe mettre en poſſeſſion de l'héritage de ſes Peres, il avoit trouvé que les trois quarts de ſa maiſon étoient inutiles; que la meilleure des chambres ne ſervoit de rien, parce qu'on la croyoit hantée de quelque Eſprit; qu'après huit heures du ſoir il n'y avoit pas un ſeul domeſtique qui voulût entrer dans ſa galerie, ſous prétexte qu'on y entendoit un bruit terrible; que la porte d'une de ſes chambres étoit condamnée, à cauſe d'une tradition reçuë dans la famille, qu'un Sommelier s'y étoit pendu autrefois; & que ſa Mere, qui étoit morte dans un âge fort avancé, avoit barricadé la moitié des chambres, parce que ſon Mari, un Fils, ou une Fille y avoient rendu le dernier ſoupir. Après la mort de ſa Mere, le Chevalier, qui voyoit ſa maiſon reduite à un ſi petit

tit espace, qu'il en étoit, pour ainsi dire, exclus, ordonna que tous les apartemens fussent ouverts, & exorcisez par son Chapelain, qui coucha tour à tour dans toutes les chambres, & dissipa de cette manière les terreurs paniques qui avoient régné dans la famille depuis si long-tems.

Je n'aurois pas fait le détail de ces craintes ridicules, si je ne les voyois répandues de tous côtez à la campagne. D'ailleurs, je trouve qu'une Personne qui s'effraye, dans la pensée de voir des Spectres & des Fantômes, est beaucoup plus raisonnable que celui qui, malgré les relations de tous les Historiens, sacrez & profanes, anciens & modernes, & la Tradition de tous les Peuples, traite l'Apparition des Esprits de fabuleuse & de chimérique. Si je ne me rendois pas là-dessus au témoignage universel de tout le genre humain, je cederois à ce qu'en disent une infinité de Particuliers qui sont aujourd'hui en vie, & dont la bonne-foi ne m'est point suspecte en d'autres cas. Je pourrois ajouter ici, que non seulement les Historiens & les Poëtes, mais aussi les anciens Philosophes, ont entretenu cette opinion. LUCRECE lui-même, quoiqu'engagé, par les principes de sa Philosophie, à nier l'existence de l'Ame après qu'elle est séparée du corps, ne doute pas de la réalité des Apparitions, & qu'on n'ait vû sou-

vent des Hommes revenir de l'autre monde. Preſſé par des Faits qu'il ne pouvoit contredire, il ſe trouva reduit à en donner une raiſon, la plus abſurde & la moins philoſophique qu'on ait peut-être jamais inventée. Il nous dit, que les ſurfaces de tous les Corps s'échappent, l'une après l'autre, par un flux continuel; que ces legeres ſuperficies, ou minces envelopes, qui étoient enfermées les unes dans les autres, comme les peaux d'un oignon, pendant que le Corps ſubſiſtoit, ou qu'elles s'y trouvoient jointes, ſe réuniſſent quelquefois après leur ſéparation; & que c'eſt pour cela qu'on voit de tems en tems les figures & les ombres des Perſonnes qui ſont, ou mortes, ou abſentes.

Je finirai ce Discours par le recit d'un Fait qui ſe trouve dans Josephe, & que je rapporterai mot à mot, non pas tant à cauſe de l'Hiſtoire en elle-même, qu'à cauſe des reflexions morales que l'Auteur y ajoute. „ * Glaphyra, fille d'Archelaus, Roi de *Cappadoce*, épouſa en troiſiémes nôces Archelaus „ l'Ethnarque, frere de ſon premier Mari, & qui fut touché d'une ſi violente „ paſſion pour elle, qu'il répudia en ſa „ faveur Marianne ſa femme. Peu

* *Hiſt. de la Guerre des* Juifs *&c.* de la traduction de Mr. *Arnauld d'Andilly*, Liv. II. Chap. XI. où cette Hiſtoire n'eſt pas rapportée ſi au long qu'ici.

„ de tems après que GLAPHYRA fut
„ de retour en *Judée*, à l'occasion de ce
„ mariage, elle eut un Songe fort ex-
„ traordinaire, où il lui sembla de voir
„ son premier Mari, de l'embrasser avec
„ beaucoup de tendresse, & qu'au milieu
„ du plaisir qu'elle goûtoit à sa vûë, il lui
„ fit ces cruels reproches: GLAPHY-
„ RA, *vous avez bien vérifié le vieux Pro-*
„ *verbe qui dit*, Qu'on ne doit pas comp-
„ ter sur les Femmes. *N'ai-je pas eu la*
„ *fleur de votre Virginité? Ne m'avez-vous*
„ *pas donné des enfans de notre couche? Est-*
„ *il possible que vous ayez oublié nos Amours*
„ *jusques à épouser un second Mari; & que*
„ *non contente de ces nôces, vous en ayez*
„ *pris un troisième, qui a eu l'audace d'oc-*
„ *cuper le Lit de son Frere? Quoi qu'il en*
„ *soit, en faveur de notre ancienne Amitié,*
„ *je vous délivrerai de la honte où vous êtes*
„ *aujourd'hui exposée, & vous serez toute à*
„ *moi dans la suite.* GLAPHYRA fit part de
„ ce Songe à plusieurs Dames de sa con-
„ noissance, & mourut bientôt après. J'ai
„ cru que cette Histoire ne viendroit pas
„ mal ici à l'occasion des Rois dont je
„ parle. D'ailleurs, l'exemple est digne
„ de remarque, en ce qu'il contient une
„ preuve très-certaine de l'Immortalité de
„ l'Ame, & de la Providence divine. Si
„ quelqu'un trouve ces Faits incroyables,
„ à lui permis d'en avoir cette idée, mais
„ qu'il n'empêche pas les autres d'y ajou-
„ ter foi; puisque des Exemples de cet-

„ te nature les animent à la pratique de
„ la Vertu.

L.

XVIII. DISCOURS.

Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Hor. L. II. Ep. II. 44.

Je m'étudiai à decouvrir les principes du Bien & du Mal, & je recherchai la vérité dans les bosquets de l'Académie.

Preuves, de l'Immortalité de l'Ame, tirées sur-tout de son Progrès continuel dans la Perfection.

MA derniere Speculation me conduisit insensiblement à refléchir sur l'Immortalité de l'Ame, qui est un sujet qui me donne toûjours beaucoup de plaisir. Occupé hier à rappeller dans mon Esprit les différentes Preuves que nous avons de ce grand article, qui est le fondement de la Morale, & la source de toutes les magnifiques espérances & des joyes secrettes qui peuvent naître dans l'Esprit d'une Créature raisonnable, je m'égarai dans les Bois de mon Ami, où je me promenois tout seul. Quoi qu'il en soit, il me parut que toutes nos Preuves à cet égard pouvoient se ranger sous ces trois chefs:

I. Nous en avons qui se tirent de la nature même de l'Ame, & sur-tout de son

Immatérialité, qui, ſans être abſolument néceſſaire pour la rendre immortelle, a été pouſſée, ſi je ne me trompe, juſques à la démonſtration, ou peu s'en faut.

II. Il y en a d'autres qui ſe prennent de ſes Paſſions & Sentimens intérieurs; par exemple, de l'Amour qu'elle a pour ſon exiſtence, de l'Horreur qu'elle témoigne pour ſon anéantiſſement, de l'Eſpérance de l'Immortalité dont elle ſe nourrit, de la Satisfaction ſecrette qu'elle trouve dans la pratique de la Vertu, & de l'Inquiétude qui l'accompagne d'abord qu'elle eſt tombée dans le Crime.

III. La troiſième Claſſe eſt fondée ſur la nature de l'Etre ſuprême, dont la Juſtice, la Bonté, la Sageſſe & la Véracité conſpirent toutes à l'établiſſement de ce point capital.

Mais, entre toutes ces Preuves pour l'Immortalité de l'Ame, il y en a une qu'on peut tirer de ſon Progrès continuel dans la Perfection, ſans qu'elle puiſſe jamais y atteindre. C'eſt un argument qu'aucun de ceux qui ont écrit ſur la matière n'a jamais entamé, ni pouſſé juſques au bout, du moins que je ſâche, quoiqu'il me paroiſſe d'un grand poids. Qui pourroit s'imaginer que l'Ame, qui eſt capable de tant de Perfections, & de s'avancer à l'infini en Vertu & en Connoiſſance, vint à tomber dans le néant preſque auſſitôt qu'elle eſt créée? Ces proprietez lui

ſont-elles données ſans aucun deſſein, & n'ont-elles aucun uſage ? Une Bête brute arrive à un certain degré de Perfection, au-delà duquel elle ne ſauroit paſſer : en très-peu d'années elle a toutes les qualitez dont elle eſt capable ; & ſuppoſé qu'elle en vécût un million de plus, elle ſeroit toûjours à peu près ce qu'elle eſt aujourd'hui. Si l'Ame d'une Créature humaine étoit ainſi bornée dans ſes Progrès, ſi ſes Facultez arrivoient à leur perfection, ſans qu'il y eût moyen de paſſer outre, je m'imaginerois qu'elle pourroit décheoir peu à peu, & s'anéantir tout d'un coup. Mais eſt-il croyable qu'un Etre qui penſe, qui fait tous les jours de nouveaux Progrès, & qui s'éleve d'une Perfection à l'autre, après avoir jetté les yeux ſur les Ouvrages de ſon Créateur, & reconnu quelques traits de ſon infinie Sageſſe, de ſa Bonté & de ſon Pouvoir ſans bornes, vint à s'éteindre dès ſon premier debut, & lorſqu'il eſt au commencement de ſes recherches ?

Un Homme conſideré dans ſon état naturel, ne ſemble être envoyé au monde que pour la propagation de ſon eſpèce. Il ſe munit d'un ſucceſſeur, & preſque auſſi-tôt il ſe retire, & lui abandonne ſon poſte. „ L'uſage d'un bien, „ *dit* HORACE, ne peut être perpétuel ; „ un héritier eſt ſuivi d'un autre, com„ me on voit un flot ſuivre celui qui le „ précede :

* Sic, quia perpetuus nulli datur usus, & hæres
Hæredem alterius, velut unda supervenit undam.

On ne diroit pas qu'il fût né pour jouïr de la vie, mais pour la communiquer à d'autres. Ceci n'eſt pas ſurprenant à l'égard des Animaux, qui ſont créez pour notre uſage, & qui peuvent fournir leur carriere en peu de tems. Le Ver à ſoye, après avoir filé ſa tâche & ſon tombeau, devient Papillon, poſe ſes œufs & meurt. Mais un Homme n'a jamais acquis le degré de Connoiſſance où il pouvoit aſpirer, ni eu le tems de vaincre ſes Paſſions, d'affermir ſon Ame dans la Vertu, & d'atteindre à la Perfection de ſa Nature, lorſqu'il diſparoit de la ſcène. Un Etre infiniment ſage voudroit-il former de ſi excellentes Créatures pour un deſſein ſi bas? Se plairoit-il à produire des Intelligences d'une ſi courte durée? Nous donneroit-il des talens pour les enfouïr, & de vaſtes deſirs qu'il eſt impoſſible de ſatisfaire? Cette admirable Sageſſe, qui éclate dans tous ſes Ouvrages, où la trouverons-nous dans la formation de l'Homme, ſi ce Monde n'eſt pas une eſpèce d'école pour une autre vie, & ſi ſes différentes générations de Créatures raiſonnables, qui ſe ſuccedent les unes aux autres avec tant de rapidité, ne doivent recevoir ici-bas que les

* Lib. II. Ep. II. 175.

premiers rudimens de leur Exiſtence, & ne doivent pas être tranſplantées dans un climat plus heureux, pour y jouïr d'une vie glorieuſe qui ne finira jamais?

Je ne croi pas que la Religion nous fourniſſe une idée plus agréable, ni plus propre à triompher de tout, que celle du Progrès continuel de l'Ame qui cherche à perfectionner ſa nature, ſans qu'elle arrive jamais à un certain période fixe. N'y a-t-il pas quelque choſe qui s'accorde merveilleuſement bien avec cette Ambition qui eſt naturelle à l'Eſprit de l'Homme, de s'imaginer qu'il obtiendra tous les jours de nouveaux degrez de Force, de Vertu, de Connoiſſance & de Gloire dans toute l'Eternité? Que dis-je? Ce ſpectacle ne ſauroit que plaire aux yeux de Dieu, ſatisfait de voir que ſes Créatures s'embelliſſent de jour en jour, & approchent de plus en plus de ſa reſſemblance.

La ſeule conſideration du Progrès dont un Eſprit fini eſt capable, ſuffit pour éteindre toute ſorte d'envie dans les Etres d'un ordre inférieur, & toute ſorte de mépris dans ceux d'un rang plus élevé. Ce Cherubin, qui paroit aujourd'hui comme un Dieu à l'Ame d'une Créature humaine, n'ignore pas qu'il viendra un tems, auquel cette Ame ſera auſſi parfaite qu'il l'eſt à préſent lui-même; &, qu'au bout d'un autre periode, elle ſe trouvera auſſi élevée au-deſſus de ce nouveau degré de Perfection, qu'elle s'en voit aujourd'hui

éloignée. Il eſt vrai que l'Etre d'un ordre ſupérieur avance toûjours de ſon côté, & que par ce moyen il conſerve la ſupériorité de ſon rang dans l'échelle des Etres ; mais, malgré ſon exaltation, il ſait que l'Etre inférieur poſſedera enfin le même degré de gloire qu'il poſſede lui-même actuellement.

Avec quel étonnement & quelle vénération ne devons-nous pas regarder nos Ames, où il y a de ſi riches tréſors de Vertu & de Connoiſſance, des ſources ſi fécondes & inépuiſables de Perfection ? Nous ne ſavons pas encore ce que nous ſerons, & l'Eſprit de l'Homme ne concevra jamais la gloire qui ſera toûjours en reſerve pour lui. L'Ame conſiderée relativement à ſon Créateur, eſt comme une de ces Lignes en Mathématique qui peut s'approcher d'une autre à l'infini, ſans qu'elle puiſſe jamais y atteindre. Peut-on ſe former une idée plus raviſſante, que celle de nous repréſenter à nous-mêmes dans ces approches continuelles vers cet auguſte Souverain, qui eſt non ſeulement le Modèle de la Perfection, mais auſſi le Centre du Bonheur ?

L.

XIX. DISCOURS.

Quem tenet argenti ſitis importuna, fameſque:
Quem paupertatis pudor, & fuga: ——— ———
HOR. L. I. Ep. XVIII. 23.

Celui qui a une faim & une ſoif d'argent que rien ne ſauroit appaiſer, qui a honte de la Pauvreté, & qui la fuit par toutes ſortes de voyes.

Mauvaiſe Economie des Gentilshommes *Anglois* qui vivent à la Campagne.

L'Economie dans notre dépenſe a le même effet ſur nos Biens, que la bonne Education ſur nos manières d'agir. Il y a une prétenduë Bienſéance à l'un & à l'autre égard, qui, au lieu d'attirer de l'eſtime à ceux qui l'obſervent, les rend malheureux & mépriſables. Nous eumes hier à dîner une troupe de Gentilshommes du voiſinage, dont ceux qui aiment à boire s'en donnerent au cœur joye après le repas. Il y en avoit entr'autres un d'aſſez bonne mine, qui me parut plus ardent à vuider ſon verre qu'aucun de la troupe, & qui, malgré tout celà, ne ſembloit point y trouver de plaiſir. A meſure que le Vin lui échauffoit la tête, tout ce qu'il entendoit dire le choquoit, & plus il approchoit de l'yvreſſe, plus il étoit de mauvaiſe humeur. Mais ſon chagrin paroiſſoit plutôt venir de quelque ſourde inquiétude, que d'aucun degoût

qu'il eût pour la Compagnie. Sur ce qu'on le nomma, je reconnus d'abord que c'étoit un Gentilhomme fort riche & fort endetté. Ce qui le rend ſi hargneux, c'eſt de voir que ſon Bien eſt engagé, & qu'il s'épuiſe toutes les années à payer de gros intérêts; quoiqu'il pût ſe délivrer de ce fardeau, s'il vouloit vendre quelque portion de ſon Héritage. Mais, par un principe de ſotte vanité, au hazard de paſſer les nuits entieres ſans dormir, d'avoir des inquiétudes continuelles d'être expoſé tous les jours à quelque affront, & à cent autres embaras qu'on ne ſauroit nommer, il aime mieux nourrir ce chancre qui le conſume, que d'entendre dire qu'il a quelques mille livres de moins tous les ans qu'on ne lui en attribuë d'ordinaire. C'eſt ainſi qu'il ſouffre les tourmens de la Pauvreté, pour n'avoir pas la reputation d'être moins riche. Si vous allez à ſa maiſon, vous y trouvez une Table abondante, mais ſervie d'une manière qui n'eſt pas naturelle, & qui fait voir que l'eſprit de Maître n'eſt pas chez lui. Tout y marque la negligence & le délabrement, & il n'y a rien qui ne découvre une Indigence cachée, ou une Pauvreté magnifique. Au lieu de cet air propre & riant qui accompagne la Table d'un Gentilhomme qui ſe borne à vivre de ſes revenus, on ne voit dans tous ceux qui le ſervent, que des manières licentieuſes & diſſipées.

La conduite de ce Gentilhomme, quoiqu'assez ordinaire, est aussi ridicule que le seroit celle d'un Officier qui, avec quelques Soldats, voudroit garder une vaste étenduë de Païs, plutôt qu'un petit Défilé. Soutenir le personnage & la depense d'un Homme plus riche qu'on n'est en effet, & avoir des Terres dont il faut payer le revenu à d'autres, est la plus impertinente de toutes les vanitez, & qui ne peut tourner à la fin qu'à la honte de celui qui s'en rend coupable. Avec tout cela, quelque Province de la *Grande Bretagne* que l'on parcoure, on y trouvera bon nombre de Gentilshommes entachez de cette erreur, qui vient d'une fausse honte de paroitre ce qu'ils sont, pendant qu'une conduite opposée les mettroit bientôt sur le pied où ils veulent qu'on les croye.

LAERTÈS a quinze cens livres sterlin de revenu en fonds de terres, qui sont hypothequées pour six mille pièces; mais il n'y a pas moyen de le convaincre, que s'il en vendoit de quoi servir au payement de cette dette, il épargneroit là-dessus la taxe de quatre chelins par livre, qu'il en donne pour satisfaire à sa vanité, & avoir la reputation de joüir de ce gros revenu. Si LAERTÈS prenoit ce parti, il vivroit sans doute plus à son aise; mais alors IRUS, un Homme de quatre jours, qui n'a que douze cens pièces de revenu, seroit aussi riche que lui. Plutôt que de

ſouffrir cette indigne égalité, LAERTÈS continuë à mettre de nobles mendians au monde, & toutes les années il charge ſon fonds du revenu, pour le moins, d'une année, par la naiſſance d'un Enfant.

LAERTÈS & IRUS ſont voiſins, & l'un déteſte les manières & les principes de l'autre. IRUS craint la Pauvreté, & LAERTÈS en a honte. Quoiqu'ils agiſſent par des motifs qui ſe reſſemblent beaucoup, & qui ſe peuvent reduire à celui-ci, qu'ils regardent tous deux la Pauvreté comme le plus grand de tous les maux, on peut dire avec tout cela, que leurs manières d'agir ſont très-différentes. La honte de la Pauvreté fait que LAERTÈS ſe ruine en Equipages inutiles, en vaines Dépenſes, & en Feſtins extravagans; la crainte de la Pauvreté fait qu'IRUS ne s'accorde que le ſimple néceſſaire, qu'il n'a point de Valets, qu'il vend lui-même ſon Blé, qu'il prend garde à ſes Ouvriers, & qu'il travaille lui-même. La honte de la Pauvreté fait que LAERTÈS s'en approche tous les jours à grands pas; & la crainte de la Pauvreté fait qu'IRUS s'en éloigne tous les jours davantage.

Ces différens motifs produiſent les excès où tombent ceux qui négligent leur fortune, & ceux qui en ont trop de ſoin. L'Uſure, le Monopole, l'Extorſion & la Rapine ont leur ſource dans la crainte de la Pauvreté; l'Oſtentation, la Debauche & les folles Dépenſes viennent de la hon-

te qu'on a de la Pauvreté: mais l'une & l'autre de ces vûës ſont indignes d'une Créature raiſonnable. Après avoir amaſſé dequoi nous entretenir honnêtement ſelon notre état, la recherche du ſuperflu n'eſt pas un Vice moins ridicule, que le ſeroit d'abord la négligence du néceſſaire.

Il eſt certain que la Nature, accompagnée du bon Sens & de la Raiſon, les bannit toutes deux. C'eſt pour cela même que je lis toûjours avec un extrême plaiſir les Ouvrages de Mr. COWLEY: ſa magnanimité le met autant au-deſſus des autres Hommes illuſtres, que ſon genie; & l'Auteur poli qui nous a donné ſes Ouvrages, ſe diſtingue d'une façon toute particuliere, en ce qu'il inſiſte beaucoup ſur la douceur de ſon Eſprit & ſur la modération de ſes Deſirs: il a rendu par-là ſon Ami auſſi célèbre qu'aimable. Mr. COWLEY décrit admirablement bien cet état de la Vie qui a l'air de Pauvreté dans l'eſprit de ceux qu'il nomme *le grand Vulgaire*; & ce n'eſt pas une petite ſatisfaction pour les Perſonnes de la même trempe que lui, de voir qu'il allégue l'Autorité de tout ce qu'il y a eu de plus ſage dans le meilleur ſiécle du Monde, pour appuyer l'idée qu'il a de ce que les Hommes recherchent avec le plus d'ardeur.

Je croi que, ſuivant la penſée d'un des Ancêtres de mon Chevalier, ce ne ſeroit pas une méchante Maxime dans la vie,

ſi chacun ſe bornoit à ne pas acquerir au-delà d'un certain Revenu. De cette manière on pourroit ſe tranquilliſer l'Eſprit pendant qu'on ſe verroit au-deſſus de ce point fixe, & deſtiner à de meilleurs uſages, qu'à ſes plaiſirs ou à ſes beſoins, tout ce qu'on gagneroit au-delà de cette ſomme. Une pareille diſpoſition d'Eſprit empêcheroit un Homme de porter une ſotte envie à ces Turbulens qui ſont au-deſſus de lui, & un mépris encore moins excuſable pour ces bonnes Ames qui ſont au-deſſous de l'état où il ſe trouve. C'eſt-là ce qu'on appelleroit naviger avec une Bouſſole, & vivre avec quelque deſſein; mais s'égarer tous les jours en mille Projets fatigans pour accumuler des richeſſes, & ſe munir contre les revers les moins apparens de la Fortune, c'eſt ſe reduire à la condition d'un ſimple Automate, qui ſe laiſſe entrainer par une eſpece d'inſtinct. La douceur que je goûte ici, pourroit bien avoir excité dans mon Eſprit ces idées, ſi abſtraites pour la plupart des Hommes; mais occupé à écrire ſous un agréable Berceau, environné d'un Païſage charmant, je me trouve fort diſpoſé à reſter dans cet heureux état, loin du pompeux tracas du Monde, & à vivre en Philoſophe le reſte de mes jours.

T.

XX. DISCOURS.

Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.
Juv. Sat. X. 356.

Il faut demander à Dieu, qu'il vous donne du bon Sens & de la Santé.

Le Travail & l'Exercice sont nécessaires à la Santé du Corps & au Bien de l'Ame.

LE Travail du Corps est de deux sortes; ou celui qu'on se donne pour gagner sa vie, ou celui que l'on endure pour son plaisir. Le premier prend le nom d'Exercice, & ne diffère de l'autre que par le motif.

La Vie de la campagne abonde en ces deux sortes de travail; c'est pour cela qu'on y acquiert un plus grand fonds de Santé, & qu'on y jouït mieux de soi-même qu'aucune autre part. Je regarde notre Corps comme un Tout, formé de vaisseaux & de glandes, ou, pour me servir d'une expression plus générale, comme un amas de différentes parties ajustées ensemble d'une manière si merveilleuse, qu'elles rendent le Corps un organe propre à recevoir les influences de l'Ame. Cette description n'embrasse pas seulement les intestins, les os, les tendons, les veines, les nerfs & les artères; mais aussi tous les muscles & les ligamens, composez de fibres, qui sont autant de tuyaux imperceptibles, entrelacez avec les glandes qui échapent à la vûë. Cette

Cette Idée générale du Corps humain, ſans entrer dans toutes les délicateſſes de l'Anatomie, nous fait voir que le travail eſt abſolument néceſſaire pour le conſerver en bon état. Il a beſoin de fréquentes agitations pour mêler, digerer & ſéparer les Sucs qu'il renferme; pour nettoyer & déboucher ce nombre infini de Tuyaux dont il eſt compoſé; auſſi bien que pour donner à leurs parties ſolides une conſiſtence plus forte & plus durable. Le Travail ou l'Exercice aide à la fermentation des Humeurs, les chaſſe dans leurs propres conduits, rejette ce qu'il y a de ſuperflu, & vient au ſecours de la Nature dans ſes diſtributions ſecrettes, ſans leſquelles le Corps ne ſçauroit ſubſiſter en ſa vigueur, ni l'Ame agir avec toute la promptitude requiſe.

Je pourrois étaler ici les effets que l'Exercice produit ſur toutes les Facultez de l'Ame, & vous dire qu'il purifie l'Entendement, qu'il debaraſſe l'Imagination, & qu'il rafine les Eſprits animaux qui ſont néceſſaires aux operations de l'un & de l'autre, pendant que l'Ame eſt unie avec le Corps. Ce n'eſt qu'à la négligence d'un pareil Exercice qu'on doit attribuer le Mal de Rate, auquel les Perſonnes ſtudieuſes & d'une vie ſédentaire ſont ſujettes, de même que les Vapeurs ſi communes au beau Sexe.

Si l'Exercice n'étoit d'une abſoluë néceſſité pour notre avantage, la Nature

n'y auroit pas ſi bien diſpoſé le Corps, en donnant aux membres autant d'activité, & à chaque partie autant de ſoupleſſe qu'il en faut pour produire ces compreſſions, extenſions, contorſions, dilatations, & tous les autres mouvemens qui aident à conſerver la Machine. Afin même de nous y engager d'une manière indiſpenſable, la Nature a ſi bien ordonné toutes choſes, qu'on ne ſçauroit obtenir rien de bon ſans cela. Pour ne pas inſiſter ſur les Richeſſes & les Honneurs, ſi l'on veut avoir dequoi vivre & dequoi s'habiller, il faut qu'il en coûte le travail des mains & la ſueur du viſage. La Providence nous fournit les matériaux; mais elle attend que nous les mettions en œuvre nous-mêmes. Il faut cultiver la Terre avant qu'elle donne ſon fruit, & lorſqu'elle eſt forcée à nous étaler ſes différentes productions, quel nombre infini de mains ne doit-on pas y employer, avant qu'elles ſoient bonnes à notre uſage? Les Manufactures, le Commerce & l'Agriculture, de vingt parties où l'on reduiroit notre Eſpèce, en occupent naturellement dix-neuf; & ceux qui ne ſont pas obligez de travailler, par l'état où leur naiſſance les a mis, ſeroient plus malheureux que les autres Hommes, s'ils ne s'appliquoient au Travail volontaire, qui porte le nom d'Exercice.

Mon Ami le Chevalier a été infatigable dans les occupations de cet ordre,

& il y a divers endroits de ſa Maiſon chargez des Trophées de ſes anciens Travaux. Les murailles de ſa grande Salle ſont parées des têtes de pluſieurs Bêtes fauves qu'il a tuées à la Chaſſe, & qu'il regarde comme les plus riches de tous ſes meubles, en ce qu'il en prend ſouvent occaſion de diſcourir, & qu'elles inſinuent qu'il n'a pas demeuré oiſif. Au fond de cette même Salle on voit la peau d'une groſſe Loutre ſuſpenduë & remplie de foin, que la Mere du Chevalier y fit placer, & dont la vûë le rejouit beaucoup lui-même, parce qu'il n'avoit que neuf ans lorſque ſon Chien la tua. Une petite Chambre à côté de la Salle eſt une eſpèce d'Arſenal, garni de Fuſils de diverſes longueurs & façons, avec leſquels le Chevalier a fait un terrible carnage dans les Bois, & détruit pluſieurs millions de Faiſans, de Perdrix & de Bécaſſes. Les portes de ſon Ecurie ſont ornées des muſeaux des Renards qu'il a forcez lui-même. Il m'en fit voir un ſur-tout, qui, pour le diſtinguer des autres, eſt attaché avec un clou de cuivre, & qui l'obligea de courir près de quinze heures, de traverſer une demi-douzaine de Provinces, lui fit créver deux chevaux hongres, & perdre plus de la moitié de ſes chiens.

Il n'y a point d'Exercice que je vouluſſe plutôt recommander à mes Lecteurs de l'un & de l'autre Sexe, que celui d'aller à cheval, parce qu'il n'y en

a pas qui contribuë tant à la ſanté, ni qui ſoit plus convenable à tous égards au Corps, ſuivant l'idée que j'ai donnée de ſa ſtructure. Le Docteur SYDENHAM a parlé de cet Exercice avec de grands éloges; & ſi l'on eſt curieux de voir une Deſcription étenduë des effets qu'il produit par le ſeul Méchaniſme, on la trouvera dans un Livre *Anglois* qui a paru depuis quelques années, ſous le titre de *Medicina Gymnaſtica*, c'eſt-à-dire, de *la Médecine qui regarde les Exercices du Corps.* Pour moi, lorſque je ſuis en Ville, faute d'occaſion d'aller à cheval, je m'exerce une heure tous les matins à tirer une Cloche ſans battant, qui eſt à l'un des coins de ma Chambre, & qui me plait d'autant mieux, qu'elle m'obéit dans un profond ſilence. Mon Hôteſſe & ſes Filles ſçavent ſi bien les heures de mon Exercice, qu'elles ne viennent jamais l'interrompre.

Lorſque j'étois de quelques années plus jeune que je ne ſuis, je me divertiſſois à un Exercice plus fatiguant, que j'avois pris d'un Traité des Exercices du Corps, qui eſt écrit en *Latin*, & où il y a beaucoup d'Erudition. L'Auteur appelle cet Exercice Σκιομαχία, ou le *Combat d'un Homme avec ſon Ombre*, qui conſiſte à tenir dans chaque main un gros bâton court, garni de plomb aux deux bouts, & à les ſecouer vigoureuſement l'un & l'autre. Cette agitation dégage la poitrine, exerce les membres,

& donne à un Homme tout le plaiſir d'un Combat réel, ſans l'expoſer aux coups. Je ſouhaiterois que bien des Sçavans, qui diſputent ſur des vetilles, employaſſent ce tems perdu à ſe battre ainſi avec leurs ombres. Ils ſe delivreroient par-là de ces fumées de la Rate, qui les rendent incommodes au Public & à eux-mêmes.

En un mot, puisque j'ai une Ame & un Corps, je me trouve engagé à deux ſortes de Devoirs, & je ne crois pas m'être acquité de la tâche du jour, ſi je n'occupe l'un au Travail & à l'Exercice, de même que l'autre à l'Etude & à la Méditation.

L.

XXI. DISCOURS.

—— Equidem credo, quia ſit divinitus illis Ingenium. —— —— —— ——

VIRG. Georg. I. 415.

Je ne ſçaurois en douter, puisque la Nature leur a donné cet Inſtinct.

MOn Ami le Chevalier me raille ſouvent de ce que je paſſe une bonne partie de mon loiſir avec ſa Volaille. Il m'a ſurpris deux ou trois fois à contempler un Nid d'Oiſeau, & bien

L'Inſtinct des Animaux eſt une Démonſtration de la

Providence. d'autres fois il m'a vû rester une ou deux heures auprès d'une Poule & de ses Poussins. Il me dit que je connois en particulier chaque pièce de la Volaille qui est autour de sa Maison : il appelle un certain Coq mon Favori, & il se plaint de ce que ses Canards & ses Oyes jouissent plus de ma compagnie que lui-même.

J'avouë que je me plais infiniment à ces Observations de la Nature qui se présentent à la campagne. Fort attaché autrefois à la lecture des Livres qui traitent de l'Histoire naturelle ; je ne sçaurois m'empêcher de rappeller ici les diverses remarques que j'ai trouvées dans les Auteurs, & de les comparer avec ce qui me tombe sous les yeux : convaincu d'ailleurs, que l'Histoire naturelle des Animaux est une source d'argumens démonstratifs pour la Providence.

La structure de chaque sorte d'Animal est différente de celle de toute autre espèce ; & il n'y a pas le moindre petit tour dans les Muscles, ou entrelacement dans les Fibres d'aucun, qui ne les rende plus propres pour ce genre de vie auquel l'Animal est destiné, qu'ils ne le seroient par toute autre disposition.

Les plus violens desirs dans toutes les créatures regardent la propagation de leur espèce, & leur propre conservation.

Il eſt étonnant de voir le ſoin que les mâles & les fémelles prennent de leurs Petits, à proportion de la néceſſité qu'il y a de les conſerver. Quelques créatures poſent leurs œufs au hazard, & les abandonnent enſuite, comme les Inſectes & pluſieurs ſortes de Poiſſons : d'autres, d'une contexture plus délicate, cherchent des endroits propres pour les recevoir, & les y mettre en depôt, comme le Serpent, le Crocodile & l'Autruche : il y en a qui couvent leurs œufs & ſoignent leurs Petits, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de pourvoir eux-mêmes à leur ſubſiſtance.

Quel nom peut-on donner au principe qui fait que chaque eſpèce d'Oiſeaux obſerve un certain plan pour la ſtructure de ſon Nid, & qui dirige tous les Individus de la même eſpèce à ſuivre le même modèle ? Ce n'eſt pas l'*Imitation* ; car quoique vous faſſiez couver un œuf de Corneille par une Pouſe, & que le Petit qui en ſortira n'ait jamais vû aucun Nid des Oiſeaux de ſon eſpèce, il en conſtruira un de la même fabrique à tous égards, que tous les autres Nids de ceux de ſon eſpèce, ſans qu'il y manque la moindre choſe. On ne ſauroit dire non plus que c'eſt la *Raiſon* ; puiſque, ſi les Animaux en jouiſſoient à peu près au même degré que les Hommes, leurs Edifices ſeroient auſſi différens les uns des autres que les nôtres,

ſuivant les différentes commoditez qu'ils auroient en vûë.

N'eſt-ce pas une choſe bien remarquable que la même temperature de l'air qui excite les Animaux à la génération, revêt les Arbres de feuilles & la Campagne d'herbe, pour les mettre à couvert & en ſûreté, & qu'elle produit une multitude infinie d'Inſectes pour ſervir à la nourriture de leurs Petits?

Qui n'admireroit la Providence de voir, que la tendreſſe des mâles & des fémelles pour leurs Petits eſt ſi violente, pendant qu'elle dure, & qu'elle ne dure qu'auſſi long-tems qu'il eſt néceſſaire pour la conſervation de leurs Petits?

Un habile Ecrivain rapporte un exemple bien ſingulier de ce tendre amour que la Nature inſpire aux Animaux, & tout fondé qu'il eſt ſur une experience un peu cruelle, je me flatte qu'on me pardonnera, ſi je le mets ici tout du long, puiſqu'il démontre clairement la force du principe dont il s'agit. „ Un Homme, *dit-il*, très-expert dans les Diſ„ ſections, anatomiſa une Chienne, & „ lorſqu'elle ſouffroit les douleurs les „ plus aiguës, il lui préſenta un de ſes „ Petits, qu'elle ſe mit d'abord à lê„ cher, & parut inſenſible à ſon mal; „ mais dès qu'il l'eut retiré, elle fixa „ les yeux ſur lui, & pouſſa un ton

„ plain-

„ plaintif, qui sembloit plutôt venir de „ la perte de son Petit, que du tourment „ qu'elle enduroit.

Mais quoique cet amour dans les Brutes soit beaucoup plus vif que dans les Créatures raisonnables, la Providence a eu soin qu'il ne fatiguât la Mere qu'aussi long-tems qu'il est utile à ses Petits; car d'abord qu'ils peuvent s'en passer, la Mere discontinuë sa tendresse à leur égard, & les abandonne à eux-mêmes. Avec tout cela, il y a quelque chose de bien singulier dans cet Instinct, ou dans cet Amour naturel; puisqu'il est prolongé au-delà de son terme ordinaire, si la conservation de l'espèce le demande; comme on le voit dans les Oiseaux, qui chassent leurs Petits aussitôt qu'ils peuvent gagner leur vie, mais qui continuent à les nourrir s'ils les trouvent attachez au nid, ou enfermez dans une cage, ou hors d'état, par quelque autre accident, de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

D'ailleurs, cet Instinct dans les Animaux ne monte pas des Petits vers ceux qui leur ont donné le jour, parce qu'il n'est point du tout nécessaire pour la continuation de l'espèce. Dans les Creatures même raisonnables ce penchant ne remonte pas à beaucoup près si loin, qu'il descend de Pere en Fils à la posterité; & l'on voit dans toutes les Familles, qu'on y a plus d'amitié pour ceux qui nous pro-

tégent & nous favoriſent, que pour ceux qui nous ont donné la vie.

Qui ne s'étonneroit de voir des *Pyrrhoniens* diſputer en faveur des Bêtes, & nous dire de ſang froid, que nous leur ôtons l'uſage de la Raiſon par un principe d'orgueil?

La Raiſon de l'Homme paroit dans toutes les occaſions de la vie, au lieu que la Bête n'en donne aucun ſigne, que dans ce qui regarde immédiatement ſa conſervation, ou la propagation de ſon eſpèce. Les Animaux ſont plus ſages entre eux que les Hommes; mais leur ſageſſe eſt bornée à un petit nombre d'objets, au-delà deſquels elle s'évanouit. Placez une Bête hors de ſon Inſtinct, & vous la voyez dépourvûë de toute intelligence.

Pour me ſervir d'un exemple aſſez commun, & qu'on peut remarquer tous les jours; avec quel ſoin une Poule ne fait-elle pas ſon Nid à l'écart, loin du bruit & de l'embarras? Lorſqu'elle y a placé ſes œufs d'une manière à les pouvoir tous couvrir, quel ſoin ne prend-elle pas de les tourner ſouvent, afin qu'ils participent de tous côtez à la chaleur vitale? Obligée de s'en éloigner pour chercher ſa ſubſiſtance, avec quelle exactitude n'y revient-elle pas, avant qu'ils ayent eu le tems de ſe refroidir, & qu'ils ſoient rendus incapables de produire un Animal? En Eté vous la voyez ſe donner de plus

grandes libertez, & abandonner son Nid plus de deux heures de suite ; mais en Hiver, lorsque la rigueur de la Saison pourroit glacer les principes de vie qu'il y a dans l'œuf, & détruire le Poussin, elle est beaucoup plus assiduë à sa tâche, & ne s'en écarte pas plus d'une heure. Lorsque les Petits sont prêts à éclorre, avec quelle vigilance & quelle délicatesse n'aide-t-elle pas le Poulet à rompre sa prison ? Lorsqu'il est éclos, quel soin ne prend-elle pas de le garantir contre les injures de l'air, de lui fournir la nourriture qui lui est propre, & de lui enseigner à la chercher lui-même, pour ne rien dire de l'abandon qu'elle fait de son nid, s'il ne se montre pas au bout du terme ordinaire ? En un mot, il n'y a presque aucune Operation Chymique où il paroisse tant d'art & d'industrie, que l'on en voit dans le soin qu'une Poule se donne pour couver & faire éclorre ses œufs ; quoiqu'il y ait bien d'autres Oiseaux qui ont infiniment plus de sagacité à tous ces égards.

Mais avec toute cette industrie apparente, qui est absolument nécessaire pour la propagation de l'espèce, la Poule, considerée à d'autres égards, n'a pas la moindre étincelle de raisonnement ou de sens commun. Elle prend un morceau de craye pour un œuf, & le rechauffe avec la même assiduité : Elle ne s'apperçoit pas si le nombre des œufs qu'elle pond aug-

mente ou diminuë: elle ne distingue pas les siens de ceux d'une autre espèce, & quelque Oiseau qu'il en sorte, elle a pour lui la même tendresse que pour ses Petits. A tous ces différens égards, qui n'ont pas un rapport immédiat avec sa propre conservation, ou celle de son espèce, elle est d'une grande simplicité.

Il n'y a rien, selon moi, de plus mystérieux dans la Nature que cet Instinct des Animaux, qui s'éleve d'un côté au dessus de la Raison, & qui de l'autre en est infiniment éloigné. On ne sçauroit l'expliquer par aucun des attributs de la Matière, & il opere d'ailleurs d'une manière si étrange, qu'il est impossible de le prendre pour la faculté d'un Etre intelligent. Pour moi, je le regarde comme le Principe de la Pesanteur dans les Corps, qu'il n'y a pas moyen d'expliquer par aucune des qualitez connuës & inhérentes dans les Corps mêmes, ni par aucune Loi du Méchanisme; mais qui, suivant les meilleures idées des plus grands Philosophes, est une operation immédiate du premier Moteur, & la puissance divine qui agit sur les Créatures.

L.

XXII. DISCOURS.

——— ——— ——— Jovis omnia plena.
VIRG. Ecl. III. 60.

Tout marque, dans le Monde, la puiſſance de JUPITER.

LOrſque je me promenois ce matin dans la grande baſſe-cour de mon Ami, j'ai goûté un plaiſir extrême à voir les différens effets de l'Inſtinct ſur une Poule & une Couvée de Canards qui la ſuivoient. Ceux-ci, à la vûë d'un Vivier, s'y ſont plongez auſſi-tôt, pendant que la Poule couroit le long des bords avec une inquiétude ſurprenante, & les appelloit pour les faire ſortir d'un Element qui lui paroiſſoit ſi dangereux. Comme on ne ſçauroit qualifier de raiſon, le Principe qui agiſſoit dans ces différens Animaux; lorſqu'on l'appelle *Inſtinct*, on déſigne quelque choſe dont nous n'avons aucune connoiſſance. Pour moi, il me ſemble, comme je l'ai inſinué dans le DISCOURS précedent, que c'eſt la direction immédiate de la Providence, & une operation auſſi extraordinaire du ſouverain Monarque de l'Univers, que celle qui détermine toutes les portions de la Matière vers leurs propres centres. Un Philoſo-

L'Inſtinct & les autres qualitez des Animaux ſont un Effet & une Démonſtration ſenſible de la PROVIDENCE.

phe moderne, que Mr. BAYLE cite dans la ſçavante Diſſertation qu'il a publiée ſur l'Ame des Bêtes, avance la même opinion; mais il l'exprime en des termes plus hardis, lorſqu'il poſe que * *Dieu eſt l'Ame des Bêtes.* Qui ſçait le nom qu'il faudroit donner à cette ſagacité des Animaux, qui leur apprend à trouver la nourriture qui leur eſt propre, & les éloigne de tout ce qui leur eſt nuiſible ou mal-ſain? CICERON a remarqué, qu'un Agneau n'eſt pas plutôt mis bas, qu'il s'attache d'abord de lui-même à la tette de ſa mere. DAMPIER nous dit auſſi dans ſes Voyages, que, lorſque les Navigateurs ſont jettez ſur quelques côtes inconnuës de l'*Amerique*, ils ne ſe hazardent jamais à goûter d'aucun Fruit, quelque charmant qu'il paroiſſe à la vûë, à moins qu'il ne ſoit bequeté des Oiſeaux: mais qu'ils en mangent ſans aucune crainte, ſi les Oiſeaux y ont touché les premiers.

D'ailleurs, quoique les Bêtes n'ayent rien qui approche de l'uſage de la Raiſon, elles poſſedent toutes nos qualitez inférieures, je veux dire, les Paſſions & les Senſations, dans un degré plus éminent que nous-mêmes. Il faut bien remarquer auſſi, que toutes les Bêtes de proye ſont fort ſujettes à la colère, à la malice, à la vengeance, & à toutes les autres Paſſions violentes qui les peuvent

* Deus eſt Anima Brutorum.

animer à la quête de leur nourriture; que celles qui ſont incapables de ſe défendre elles-mêmes, ou d'attaquer les autres, ou dont toute la reſſource eſt dans la fuite, ſont d'un naturel ſoupçonneux & timide, & qu'elles s'effrayent à la vûë ou à l'ouïe de la moindre choſe; pendant qu'il y en a d'autres, deſtinées à l'uſage de l'Homme, qui ſont d'un naturel doux, traitable & commode pour la vie privée. Dans ce cas, les Paſſions répondent en général à la ſtructure du Corps. On ne voit pas la fureur d'un Lion, dans un Animal auſſi foible & ſans défenſe que l'eſt un Agneau, ni la douceur d'un Agneau, dans une créature ſi bien armée pour le combat que le Lion. Il y a de même certains Animaux, qui ont plus ou moins de pénétration & de ſagacité dans les Sens qui leur ſont plus ou moins utiles, & qui tournent plus ou moins à leur ſûreté & à leur avantage.

Il ne faut pas oublier ici non plus cette grande varieté d'Armes dont la Nature a muni diverſement les corps de différentes eſpèces d'Animaux; comme ſont les Griffes, les Cornes du pied & de la tête, les Dents & les Défenſes, une Queuë, un Aiguillon, & une Trompe. Les Naturaliſtes remarquent auſſi, que ce doit être quelque Principe caché, diſtinct de ce qu'on nomme la Raiſon, qui enſeigne aux Animaux à faire uſage de leurs Armes, & à les employer de la manière

qui leur eſt la plus avantageuſe ; parce qu'ils ſe défendent naturellement avec cette partie de leur Corps où reſide leur plus grande force, avant même que l'Inſtrument y ſoit formé; comme on peut le voir dans les Agneaux, qui, bien que nourris dans la maiſon, & qu'ils n'ayent jamais vû les actions de leurs ſemblables, pouſſent de la tête contre ceux qui les approchent, avant que leurs Cornes commencent à paroître.

J'ajouterai à ces remarques générales, un exemple que Mr. LOCKE nous donne de la Providence, dans les imperfections même d'une Créature qui paroit la plus chetive & la plus mépriſable qu'il y ait dans tout le Monde animé. * „ Nous „ pouvons conclure, *dit-il*, du méchaniſme d'une Huitre ou d'un Pétoncle, „ que ces Animaux n'ont pas les Séns ſi „ vifs, ni en ſi grand nombre que l'Homme. Suppoſé même qu'ils en fuſſent „ munis; dans l'incapacité où ils ſont de „ ſe tranſporter d'un lieu à un autre, il „ ne leur en reviendroit aucun avantage. „ De quoi ſerviroient la Vûë & l'Ouïe à „ une créature incapable de s'approcher „ ou de s'éloigner d'un objet, quelque „ utile ou quelque mal-faiſant qu'il lui „ parût de loin? Une Senſation vive ne „ ſeroit-elle pas incommode à un Ani-

* *Eſſai concernant l'Entendement* &c. p. 100 §. 13. Ed. de 1729.

„ mal qui doit être fixe au lieu où le ha-
„ zard l'a placé, & y recevoir l'eau trop
„ froide ou trop chaude, nette ou sale,
„ qui s'y trouve?

J'accompagnerai cet exemple d'un autre, que le sçavant Docteur MOOR cite de CARDAN, à l'égard d'un autre Animal qui paroit défectueux; mais où la Sageſſe de la Providence éclate dans la formation de ce même organe où elle ſemble avoir le plus manqué. „ Y a-t-il
„ rien, *dit-il*, de plus commun que la
„ Taupe, & qui nous fourniſſe en même
„ tems une preuve plus ſenſible de la
„ Providence? Tous ſes membres ſont
„ exactement proportionnés à ſon état.
„ Reduite à ſe cacher ſous terre, où l'on
„ ne voit rien, elle a de ſi petits yeux,
„ que les Naturaliſtes ont quelque peine
„ à lui en attribuer. Mais elle en eſt
„ bien dédommagée par l'ouïe, qu'elle a
„ très-fine, & qui la diſpoſe à éviter le
„ péril, d'abord qu'elle entend le moin-
„ dre bruit. Nous voyons d'ailleurs à
„ quoi lui ſervent la queuë & les jambes
„ courtes, avec les pieds de devant lar-
„ ges & munis de bonnes griffes, puiſ-
„ qu'elle creuſe la terre, & s'y met à
„ couvert d'une viteſſe incroyable. Elle
„ a donc les jambes courtes, afin de ne
„ creuſer pas au-delà de ce qu'il lui faut
„ pour admettre l'épaiſſeur de ſon corps;
„ & les pattes de devant larges, afin de
„ pouvoir enlever beaucoup de terre à

„ la fois. On peut dire auſſi qu'elle n'a
„ qu'un bout ou point de queuë, parce
„ qu'obligée à creuſer la terre, qui ne
„ cede pas avec la même facilité que
„ l'Air ou l'Eau, on pourroit la ſurpren-
„ dre avant qu'elle eût achevé ſon ou-
„ vrage, & qu'elle s'en fût miſe en poſ-
„ ſeſſion.

La remarque de Mr. BOYLE ſur ce petit Animal vient ici fort à propos. Il nous dit quelque part dans ſes Ouvrages, que la Taupe, qui n'eſt pas tout-à-fait aveugle, comme on le croit d'ordinaire, n'a pas la vûë aſſez bonne pour diſtinguer les différens objets, qu'elle n'a dans les yeux qu'une ſeule humeur, qui ne lui donne que l'idée de la lumiere, & que cette idée lui cauſe même quelque peine. Elle riſqueroit ainſi d'être priſe, lorſqu'elle vient au grand jour, ſi l'éclat incommode de la lumiere ne l'avertiſſoit de s'enterrer au plutôt dans ſon propre Element. Un peu plus de Vûë lui ſeroit inutile, & un peu moins tourneroit à ſon deſavantage.

Je n'ai touché qu'à ces Animaux qui paroiſſent les ouvrages les plus imparfaits de la Nature; & ſi la Providence éclate dans leur formation, comment ne brilleroit-elle pas dans ce nombre infini de qualitez qu'elle a répanduës ſur tant de Créatures animées qui ſont plus ou moins parfaites, à proportion de l'état où elles ſe trouvent?

Je ſouhaiterois bien que notre Socie-

té Royale s'appliquât à ramaſſer un Corps d'Hiſtoire Naturelle, fondée ſur les Livres & les Obſervations. Si chacun de ſes Ecrivains prenoit pour ſa tâche une eſpèce particuliere d'Animaux, & qu'il nous rendît un compte exact de leur naiſſance & de leur éducation, de leur politique, de leurs hoſtilitez & de leurs alliances; de la contexture de leurs parties internes, ſur-tout de celles qui les diſtinguent de tous les autres Animaux, auſſi bien que de l'aptitude qu'ils ont pour l'état où la Providence les a mis; s'ils en venoient là, dis-je, ils rendroient au Genre humain un des plus grands ſervices qu'il pût jamais recevoir de leurs Etudes, & qui ne contribueroit pas peu à la gloire du ſage Auteur de l'Univers.

Il eſt vrai que cette Hiſtoire naturelle, après toutes les recherches des Sçavans, ſeroit encore bien défectueuſe, & très-éloignée de l'étenduë de ſon vaſte ſujet. Les Mers & les Déſerts nous cachent des millions d'Animaux, dont les ruſes & les ſtratagèmes ne viendront jamais à notre connoiſſance. D'ailleurs il y a infiniment plus d'eſpèces de Créatures qu'on ne ſçauroit voir ſans le ſecours du Microſcope, ou même à la faveur des verres les plus exacts, qu'il n'y en a qui tombent ſous nos yeux. Quoi qu'il en ſoit, de la conſidération de ces Animaux qui nous ſeroient connus, nous pourrions aiſément

inférer à l'égard des autres, qu'on voit éclater par-tout la même Sageſſe & la même Bonté de Dieu, qui met chaque Créature en état de pourvoir à ſa ſûreté & à ſa ſubſiſtance dans le rang où il l'a placée.

CICERON nous a donné une admirable ébauche d'Hiſtoire Naturelle dans ſon deuxième Livre *de la Nature des Dieux*, & il l'a écrite d'un ſtile ſi relevé par des nobles Metaphores & des vives Deſcriptions, qu'il a mis ſon ſujet au-deſſus de la raillerie & du ridicule, où il ne tombe que trop ſouvent, lorſqu'il eſt manié par un Ecrivain du commun.

L.

XXIII. DISCOURS.

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant:
Utcumque defecere mores,
Dedecorant bene nata culpæ.
HOR. L. IV. Od. IV. 33.

L'Instruction aide beaucoup les qualitez naturelles Un Esprit cultivé se nourrit & se fortifie dans le bien: ôtez aux Hommes une bonne Education, bientôt les Vices s'empareront de leur Cœur.

Mauvaise EDUCATION qu'on donne aux Fils ainez des Gentilshommes à la campagne, avec l'Exemple d'une bonne Education dans le Fils d'EUDOXE & la Fille de LYCIN.

HIer mon Ami le Chevalier & moi nous nous promenions ensembles, lorsque nous vimes passer à cheval un jeune Homme, à teint frais & d'une constitution vigoureuse, qui couroit au grand galop avec deux Valets à sa suite. Je lui demandai qui étoit ce beau Cavalier, & il me répondit, que c'étoit un jeune Gentilhomme fort riche, élevé par une tendre Mere qui demeuroit à quelques milles de l'endroit où nous étions. C'est une très bonne Dame, ajouta mon Ami, mais elle a pris tant de soin pour la santé de son Fils, qu'il n'est bon à quoi que ce soit au monde. Elle découvrit bientôt que la Lecture lui fatiguoit les yeux, & que l'Ecriture lui donnoit un gros mal de tê-

te. Il fut donc lâché dans les Bois auſſitôt qu'il put aller à cheval, ou porter un fuſil ſur l'épaule. En un mot, par la relation de mon Ami, je trouvai qu'il avoit fait bonne proviſion de ſanté, mais non pas d'autre choſe; & que, ſi l'unique but d'un Homme étoit de vivre, il n'y auroit pas dans toute la Province un jeune Cavalier plus accompli.

Il faut avouer que, depuis mon ſejour à la campagne, j'ai entendu parler d'un nombre infini de jeunes Héritiers & de Freres aînez qui, comptant ſur le Bien qui leur doit revenir, ſoit que la flatterie de leurs Domeſtiques les entretienne dans cette idée, ou que ceux qui ont ſoin de leur Education ſoient prévenus de la même ſottiſe, s'imaginent que toutes les autres qualitez leur ſont inutiles, & ne ſervent qu'à maintenir le nom de leurs Familles, & à transmettre en ligne directe leurs Domaines à la poſterité.

C'eſt ce qui me rappelle ſouvent dans l'eſprit une Avanture de deux Amis, que je vais rapporter au long ſous des noms empruntez, & dont la Morale ne peut qu'être utile, malgré quelques circonſtances qui l'accompagnent, & qui ſentent plutôt le Roman qu'une Hiſtoire véritable.

EUDOXE & LEONTIN n'avoient que peu de Bien lorſqu'ils commencerent à paroître dans le monde. Ils avoient l'un &

l'autre du bon ſens & beaucoup de vertu. Ils firent leurs Etudes enſemble dès leur plus tendre jeuneſſe, & contracterent une ſi grande amitié, qu'elle dura juſqu'à la fin de leur vie. Lorſqu'EUDOXE voulut s'établir, il trouva moyen de s'inſinuer dans une Cour, où, à la faveur de ſes talens naturels & acquis, il paſſa par divers Emplois, & s'éléva enfin à une haute fortune. LEONTIN, au contraire, chercha toutes les occaſions de cultiver ſon eſprit par l'Etude, la Converſation & les Voyages. Il n'étoit pas ſeulement imbû de toutes les Sciences, mais il connoiſſoit tout ce qu'il y avoit de plus habiles Gens en Europe. Il entendoit parfaitement bien les Intérêts des Princes, avec les Coûtumes & les Maximes de leurs Cours; à peine trouvoit-il dans la Gazette le nom de quelque Perſonne célèbre, qu'il ne ſe fût entretenu avec elle, ou qu'il ne l'eût vûë. En un mot, il avoit ſi bien digeré & entremêlé ſa connoiſſance des Hommes & des Livres, qu'il étoit lui-méme un des Hommes les plus accomplis de ſon Siècle. Pendant tout le cours de ſes Etudes & de ſes Voyages, il ne manqua pas d'entretenir une exacte correſpondance avec EUDOXE, qui ſe rendoit ſouvent agréable aux principaux Seigneurs de la Cour par les nouvelles qu'il recevoit de LEONTIN. D'abord qu'ils eurent paſſé l'un & l'autre leur quarantième année, qui eſt l'âge, ſi nous en

croyons Mr. COWLEY, auquel *on ne doit pas se jouer de la vie*, ni s'amuser à des bagatelles, ils résolurent, suivant leur ancienne convention, de se retirer à la campagne, & d'y passer le reste de leurs jours. Dans cette vûë ils se marierent tous deux à peu près en même tems. LEONTIN, avec son capital & la dot de sa Femme, acheta une Terre de trois cens Pièces de revenu annuel, dans le voisinage d'EUDOXE, qui en avoit acquis une autre d'autant de mille Pièces de rente. Leurs deux Femmes accoucherent presque au même tems; celle d'EUDOXE d'un Garçon, & celle de LEONTIN d'une Fille; mais le dernier eut le malheur de perdre son Epouse, qui faisoit toute sa joye, & qui mourut quelques jours après la naissance de sa Fille. Il n'auroit pû survivre à cette triste separation, si les fréquentes visites de son Ami ne l'avoient consolé. Un jour qu'ils raisonnoient ensemble avec leur familiarité ordinaire, LEONTIN, persuadé qu'il ne pouvoit lui-même donner à sa Fille une éducation sortable, & EUDOXE, convaincu qu'un Fils qui doit hériter de grands Biens n'est que trop exposé à prendre de mauvais plis, ils résolurent tous deux de faire un échange de leurs Enfans, c'est-à-dire, que le Garçon seroit élevé chez LEONTIN sur le pied de son Fils, & que la Petite demeureroit avec EUDOXE en qualité de sa Fille, jusqu'à ce que l'un & l'autre eussent atteint l'âge de discretion.

tion. L'Epouse d'EUDOXE, assurée que son Fils ne pouvoit jamais être mieux placé qu'avec LEONTIN, & sachant d'ailleurs qu'il seroit toûjours sous ses propres yeux, fût amenée peu à peu à consentir à ce troc. Elle prit donc LEONILLA, c'est ainsi que la Petite se nommoit, & l'éleva comme sa Fille. Chacun de ces deux Amis conçut une si grande amitié pour l'Enfant qui étoit commis à ses soins, qu'il sentoit une véritable tendresse de Pere, quoiqu'il ne le fût que de nom. Quoique FLORIO, le jeune Héritier qui demeuroit avec LEONTIN, eût beaucoup de respect & d'amitié pour son prétendu Pere, on l'instruisoit à témoigner de la joye à la vûë d'EUDOXE, qui de son côté alloit souvent chez son Ami, où il n'oublioit rien pour s'attirer l'estime & l'amitié de FLORIO. Ce jeune Garçon ne fut pas plutôt d'un âge à connoître les moyens de son Pere putatif, qu'il resolût de s'avancer dans le monde par son industrie. Plein de cette idée, qui se fortifioit de jour en jour dans son esprit, il s'appliqua avec une ardeur extraordinaire à tout ce que LEONTIN lui recommandoit. Ses beaux dons naturels, soutenus & dirigez par les avis d'un si habile Conseiller, le mirent en état de faire en peu de tems des progrès considerables dans toutes les parties de son Education. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de vingt ans, qu'après avoir achevé ses Etudes, & fait ses Exer-

cices à l'Académie, avec un applaudiſſement général, il fut envoyé aux Colléges en Droit, où très-peu de ceux qui s'attendent à hériter de grands Biens deviennent habiles Juriſconſultes. FLORIO n'étoit pas de ce nombre; perſuadé qu'avec trois cens Piéces de revenu, pour LEONTIN & lui-même, il n'y avoit pas dequoi vivre fort au large, il étudia ſans relâche, juſqu'à ce qu'il fût bien inſtruit des Loix & du Gouvernement de ſa Patrie.

Je devois avertir plutôt mes Lecteurs, que FLORIO, pendant qu'il demeuroit avec ſon Pere putatif, étoit toujours le bien-venu dans la Maiſon d'EUDOXE, où, après avoir connu LEONILLA dès ſon enfance, il en devint inſenſiblement amoureux. Elevé qu'il étoit dans tous les principes de l'Honneur & de la Vertu, cette nouvelle paſſion ne pouvoit que lui cauſer beaucoup d'inquiétude. Sans eſpoir d'obtenir jamais une ſi riche Héritiere, il auroit mieux aimé ſouffrir la mort, que de rien attenter par aucune voye indirecte. LEONILLA, qui à une grande Beauté joignoit une plus grande Modeſtie, nourriſſoit d'ailleurs un ſecret penchant pour FLORIO; mais elle ſe conduiſit avec tant de prudence, qu'il ne put jamais en ſoupçonner la moindre choſe. Malgré le feu qui le conſumoit, & qui fait toûjours plus de ravage dans un cœur noble & vertueux, FLORIO travailloit à ſe munir de tout ce

qui peut aider un Homme à faire fortune, & à paroître avec éclat dans le monde, lorsqu'il reçût des ordres positifs de LEONTIN de se rendre incessamment à la Campagne. Il n'y a nul doute qu'EUDOXE, charmé de la reputation que son Fils s'étoit acquise, ne brûlât d'envie de se découvrir à lui. Quoi qu'il en soit, le lendemain de son arrivée LEONTIN lui dit, qu'EUDOXE avoit quelque chose de la derniere importance à lui communiquer, & là-dessus il l'embrassa les larmes à l'œil. FLORIO ne fut pas plutôt arrivé à la grande Maison qui étoit dans leur voisinage, qu'après les salutations reciproques, EUDOXE le prit par la main & le conduisit dans son Cabinet. Ce fut-là qu'il lui découvrit tout le mistere de sa naissance, & de son education, & qu'il s'exprima en ces termes: „ Il ne me „ reste aucune autre voye de témoigner „ ma gratitude à LEONTIN, que celle de „ vous marier avec sa Fille. Par le se„ cret que je viens de vous revéler, il „ aura toûjours le plaisir d'être votre „ Pere, & LEONILLA sera toûjours ma „ Fille; sa tendresse filiale, quoique mal„ placée, a été si exemplaire, qu'elle est „ digne de la plus grande recompense „ que je lui puisse donner. Vous aurez „ la satisfaction de jouir d'un Héritage „ fort honnête, dont vous auriez perdu „ le goût, si vous aviez sû qu'il vous ap„ partenoit. Continuez seulement à le

„ mériter comme vous avez fait jusques „ ici. J'ai laissé votre Mere dans la „ chambre voisine. Ses entrailles sont „ émuës à cause de vous. Elle entre- „ tient LEONILLA du même secret que je „ viens de vous communiquer." A l'ouïe de ces mots, FLORIO fut si frappé de son bonheur, qu'il ne put jamais ouvrir la bouche; mais abbatu aux pieds de son Pere, & versant un torrent de larmes, il lui baisoit les genoux & les embrassoit, lui demandoit sa bénédiction, & lui marquoit, dans un profond silence, toute la tendresse, la soumission, & la gratitude dont il avoit le cœur plein, & qu'il lui étoit impossible d'exprimer. Enfin l'heureux couple fut marié, & l'illustre EUDOXE leur donna la moitié de ses revenus. LEONTIN & EUDOXE passerent le reste de leurs jours ensemble, &, dans la conduite affectionnée & respectueuse que FLORIO & LEONILLA tinrent à leur égard, ils trouverent la juste recompense, de même que les effets naturels du soin qu'ils avoient pris de leur Education.

L.

XXIV. DISCOURS.

Μέγα βιβλίον, μέγα κακόν.

CALLIMACHUS apud ATHEN. L. III. Cap. I.

Un gros Livre eſt ſouvent un grand Mal.

Reflé-xions ſur les gros Livres, & les Feuil-les volan-tes, ou les Dis-cours de l'Auteur.

UN Auteur qui publie ſes Ecrits en un Volume, a beaucoup d'avantage ſur celui qui ne donne que des Traitez ſéparez, & qu'une Pièce après l'autre. On ne s'attend pas à rien trouver de conſidérable dans un gros Volume, qu'au bout de quelque long Préambule ennuyeux, & de certains Lieux communs, qui diſpoſent l'Eſprit des Lecteurs à ce qui doit ſuivre. Que dis-je? Les Auteurs ont établi pour Maxime, qu'ils doivent ſe négliger quelquefois: parce que le plus ſévère Lecteur n'eſt pas toûjours attentif, & qu'il paſſe bien des choſes à un Homme qui écrit des Ouvrages de longue haleine. C'eſt ce qui a donné occaſion au fameux Proverbe *Grec* que j'ai pris pour le ſujet de mon DISCOURS.

Tout au contraire, ceux qui mettent leurs Penſées ſur des Feuilles volantes, & pour ainſi dire par morceaux, n'ont aucun de ces avantages. Il faut qu'ils entrent d'abord en matière, & qu'ils écri-

tu, qu'à diſſiper les chagrins d'un cœur affligé, & qu'à délaſſer, par d'innocens badinages, ceux qui s'appliquent à l'Etude ou à des occupations plus ſevères. Lorſque la Connoiſſance, au lieu d'être enfermée dans les Livres, & cachée dans les Bibliothèques ou les Cabinets, eſt diſtribuée de cette manière au Public; lorſqu'on l'examine à la rigueur dans toutes les Societez, & qu'elle ſert d'entretien à toutes les Tables, je me rappelle cet endroit des PROVERBES, où SALOMON dit: * *La ſouveraine Sageſſe crie hautement* par-tout; *elle fait retentir ſa voix dans les ruës; elle crie dans les carrefours, là où il y a le plus de bruit, & à l'entrée des Portes; elle publie ſes diſcours dans la Ville: Innocens*, dit-elle, *juſques à quand aimerez-vous les ſottiſes?* Juſques à quand *les Moqueurs ſe plairont-ils à la Moquerie, & les Fous haïront-ils la Science?*

La quantité de Lettres que je reçois de pluſieurs Perſonnes de l'un & de l'autre Sexe, qui, à ce que je puis voir par la manière dont elles écrivent, ont bien du ſens, ne m'encourage pas peu à pourſuivre mon deſſein. D'ailleurs mon Libraire m'annonce que le débit de mes Feuilles augmente de jour en jour. C'eſt à ſon inſtance que je continuerai mes Spéculations champêtres juſques à la fin de ce mois; outre que j'ai ouï dire, que pluſieurs

* Chap. I. 20. 21. 22.

sieurs Personnes en ont fait un recueil à part, aussi bien que de mes DISCOURS sur l'Esprit, les Opera, les Points de Morale, & les Sujets qui dependent de l'imagination ou de la fantaisie.

Je ne suis point du tout mortifié, lorsque je vois quelquefois mes Pièces rejettées par des Gens qui n'ont ni goût ni littérature. Il y a de si épais nuages qui obscurcissent l'Entendement de la plûpart des Hommes, qu'il est presque impossible à la lumiere d'y penétrer. On diroit que *la nuit & les ténèbres l'enveloppent de tous côtez:*

—— * Nox atra cavâ circumvolat umbrâ.

C'est à cette sorte d'Esprits bouchez que je dois appliquer la Fable de la jeune Taupe, qui, après avoir consulté bien des Oculistes pour remedier à la foiblesse de ses yeux, fut enfin pourvûë d'une paire de Lunettes; mais lorsqu'elle voulut s'en servir, sa Mere lui dit fort sagement: „ Que les Lunettes pouvoient être de „ quelque secours aux Hommes, mais „ qu'elles étoient inutiles à une Taupe." Ce n'est donc pas en faveur des Taupes que je publie mes DISCOURS journaliers.

Du reste, outre ceux qui sont Taupes par Ignorance, il y en a d'autres qui le sont par Envie. Si le Proverbe *Latin* dit, † *Qu'un Homme est un Loup à l'égard d'un*

* VIRG. Æneid. II. 360.
† Homo homini lupus. PLAUT. *Asin.* Act. II. Sc. VI. 88.

autre; on peut dire en général, qu'un Auteur est une Taupe à l'égard de son Confrere. Ils ne sauroient découvrir des beautez dans leurs Ouvrages reciproques; ils n'ont des yeux que pour observer les fautes & les mépriser. Il est vrai qu'ils apperçoivent la lumiere, comme on le dit des Animaux qui leur ressemblent, mais cette idée leur est pénible; ils ferment aussitôt les yeux, & se retirent dans une obscurité volontaire. J'ai déja surpris deux ou trois Individus de cette engeance ténebreuse & maligne, & j'ai résolu d'en faire un Cordon, pour les produire tout enfilez dans une de mes Pièces, afin qu'ils servent d'exemple à toutes les Taupes du même genre.

C.

XXV. DISCOURS.

Ne pueri, ne tanta animis assuescite bella:
Neu patriæ validas in viscera vertite vires.
VIRG. Æneid. VI. 832.

Ne vous accoûtumez pas dès l'enfance à de si cruelles Guerres, & n'employez pas vos forces à ruiner votre Patrie.

Suites funestes de la Divi-

LORSQUE mon illustre Ami, le Chevalier & moi, nous nous entretenons de la malice des Partis, il se rappelle sou-

vent une Avanture qui lui arriva lorsqu'il étoit encore fort jeune, & qu'il y avoit une haine implacable entre les Parlementaires & les Royaliſtes. Voici le fait: Il devoit aller dans la ruë de Sainte ANNE, & ſur ce qu'il en demanda le chemin à un Homme; celuici, au lieu de répondre à ſa queſtion, le traita de petit Chien de Papiſte, & lui demanda qui avoit canonifé ANNE? Pour éviter le même reproche, il voulut demander à un autre, où étoit la ruë d'ANNE? Mais celui-ci l'appella petit Chien galeux, &, ſans lui montrer le chemin, ajouta, qu'elle étoit Sainte avant qu'il fût né, & qu'elle continueroit à l'être après qu'il ſeroit pendu. Alors le Chevalier crut qu'il ne devoit plus repéter la même queſtion, & à l'entrée de chaque ruë du voiſinage, il demanda comment on l'appelloit. Cet artifice ingenieux lui ſervit à trouver le droit où il vouloit aller, ſans choquer aucun des Partis. Quoi qu'il en ſoit, il ne raconte preſque jamais cette Avanture, qu'il n'y ajoute des refléxions ſur les maux que les Partis cauſent; ſur ce qu'ils ruïnent toute ſorte de bonne correſpondance entre les Voiſins; qu'ils animent les honnêtes Gens les uns contre les autres; qu'ils préjudicient à la Taxe ſur les terres; & qu'ils ſervent à la ruine du Gibier & des Bêtes fauves. sion & de l'Eſprit de Parti.

Il n'y a rien de plus terrible au mon-

de que cet Esprit de Division, qui sépare un Peuple en deux Corps, plus opposez l'un à l'autre que s'ils formoient, au pied de la lettre, deux Nations différentes. Les suites d'une pareille discorde sont ruineuses au suprême degré, non seulement à l'égard des avantages qui en reviennent à l'Ennemi commun, mais aussi à l'égard des maux qu'elle produit dans le cœur de presque tous les Particuliers. L'influence en est fatale pour les mœurs & les opinions de tous les Hommes : elle renverse les idées de la Vertu, & détruit même le Sens commun.

Un violent Esprit de Parti, lorsqu'il éclate dans toute sa force, produit les Guerres civiles & le carnage ; & lorsqu'il est retenu dans ses plus étroites bornes, il ne fait aucun scrupule des mensonges, des médisances, des calomnies, ni des injustices. En un mot, il remplit une Nation de fiel & de rancune, & il étouffe jusques aux semences de la bonté, de la compassion & de l'humanité.

PLUTARQUE dit très-bien, „ qu'on ne „ doit pas se permettre de haïr, même „ ses Ennemis, parce, *ajoute-t-il*, que, „ si vous en venez-là une fois, cette „ passion s'élevera ensuite d'elle-même „ dans votre cœur ; si vous haïssez vos „ Ennemis, vous contracterez une mé„ chante habitude, qui tournera insensi-

„ blement au préjudice de vos Amis, ou
„ des Perſonnes qui vous ſont indifféren-
„ tes." Je pourrois démontrer ici, que ce précepte de Morale, qui attache la malignité de la haine à la paſſion même, & non pas à ſon objet, quadre admirablement bien avec cette grande Maxime qui fut dictée aux Hommes plus d'un Siécle avant que ce Philoſophe écrivît; mais au lieu d'inſiſter ſur cet accord, qui ſaute aux yeux, je remarquerai, plein d'une vive douleur, qu'il y a bon nombre d'honnêtes Gens parmi nous, que les Principes de Parti animent les uns contre les autres, & les aigriſſent d'une manière qui me paroit incompatible avec les lumieres de la Raiſon, ou les préceptes de l'Evangile. Il n'y a rien de ſi ſpécieux que le zèle pour la Cauſe du Public, ni qui ſoit plus propre à nourrir dans le cœur des Perſonnes vertueuſes certaines paſſions, que leur intérêt particulier n'y auroit jamais excitées.

Si cet Eſprit de Parti a un ſi mauvais effet ſur les Mœurs, il a de même une influence très-maligne ſur l'Entendement. Nous voyons ſouvent qu'une miſerable Feuille volante, ou qu'une Brochure inſipide eſt élevée juſqu'aux nuës, par ceux qui ſont dans les principes de l'Auteur, & qu'une excellente Pièce eſt quelquefois ravalée juſqu'à terre, par ceux qui ſont d'un Parti oppoſé à celui de l'Ecrivain. Tout Homme animé de cet Eſprit, eſt

preſque incapable de diſcerner les Fautes ou les Beautez réelles. Un Homme de mérite, qui a d'autres principes que nous, reſſemble à un objet qu'on regarde à travers différens milieux, & qui paroît courbe ou rompu, quoiqu'il ſoit bien droit & entier en lui-même. De-là vient qu'il n'y a preſque pas une ſeule Perſonne de marque dans la *Grande Bretagne* à qui l'on n'attribuë deux Caractères auſſi oppoſez l'un à l'autre que la Lumiere & les Ténèbres. Le Savoir & l'Erudition ſouffrent ſur-tout de ce malheureux préjugé, qui régne aujourd'hui entre les Perſonnes de tous les rangs & de tous les ordres dans la Nation *Britannique*. Si les Hommes ſe rendoient autrefois illuſtres, dans les ſavantes Societez dont ils ſont Membres, par leurs talens extraordinaires, ils s'y diſtinguent aujourd'hui par la chaleur & la violence avec laquelle ils épouſent leurs différens Partis. On eſtime les Livres par les mêmes conſiderations: un Ecrit, chargé de groſſes injures & de fades railleries, paſſe pour une bonne Satire, & l'on traite d'éloquent & de bien tourné, un amas confus d'Idées admiſes dans un certain Parti.

Il y a une eſpèce de Sophiſme qui eſt mis en uſage des deux côtez, & qui ſe reduit à prendre pour une Vérité inconteſtable, tout ce qu'on a jamais rapporté de ſcandaleux au ſujet d'une Perſonne, & à bâtir là-deſſus des Spécu-

lations auſſi mal-fondées. Des Calomnies, dont on n'a jamais donné aucune preuve, ou qu'on a ſouvent refutées, ſont les demandes ordinaires de ces infames Barbouilleurs, ſur leſquelles ils procedent comme ſur des Axiomes que tout le monde admet, quoiqu'ils ſachent dans le fond de leur ame qu'elles ſont fauſſes, ou pour le moins très-douteuſes. Lorſqu'ils ont jetté ces ridicules fondemens, on ne doit pas s'étonner que l'édifice qu'ils y élevent leur quadre ſi bien à tous égards. Si cette indigne pratique de nos jours dure plus longtems, la Gloire & l'Infamie ne ſeront plus des motifs qui engagent les Hommes à s'acquitter de leur devoir.

Tous les Gouvernemens ont de certains périodes où cet Eſprit d'inhumanité prévaut. L'*Italie* ſe vit longtems dechirée par les *Guelphes* & les *Gibelins*, & la *France*, par les amis & les ennemis de la Ligue: Mais un Homme eſt bien malheureux d'être né dans une ſaiſon ſi pleine d'orages & de tumultes. Il y a de certains Eſprits ambitieux, turbulens & ruſez qui cauſent toutes ces Factions, & qui, ſous le beau prétexte de l'intérêt du Public, entraînent dans leur Parti un grand nombre de Perſonnes bien intentionnées. Combien d'honnêtes Gens ne voit-on pas, qui nourriſſent des penſées peu charitables & inhumaines, par un zèle mal-entendu en faveur de l'Etat?

Quelles cruautez & quelles avanies n'exerceroient-ils pas contre ceux d'un parti opposé, qu'ils honoreroient de leur estime, si, au lieu de les envisager sous l'idée qu'on leur en donne, ils les connoissoient tels qu'ils sont en eux-mêmes? C'est ainsi que des Hommes de la plus grande probité embrassent des erreurs criminelles & des honteux préjugez, & qu'ils deviennent méchans par le plus noble de tous les principes, je veux dire l'Amour de la Patrie. Je ne saurois m'empêcher de rapporter ici le Proverbe *Espagnol* qui dit, Que *nous serions tous d'accord, s'il n'y avoit ni Fous ni Fripons dans le monde.*

Pour moi, je souhaiterois de bon cœur que tous les honnêtes Gens se voulûssent liguer ensemble, pour se maintenir contre les efforts de ceux qu'ils regardent comme leurs Ennemis capitaux, à quelque Parti qu'ils se joignent. S'il y avoit un tel Corps de bonnes Troupes réglées, on ne verroit jamais les plus scelérats de tous les Hommes élevez à de grands emplois, parce qu'ils sont utiles à un Parti, ni les plus illustres negligez, parce qu'ils sont au-dessus de toutes ces indignes pratiques qui les rendroient agréables à leur Faction. Alors nous discernerions jusqu'au moindre Galeux qu'il y auroit dans le Troupeau, & nous lui donnerions la chasse, quelque terrible & robuste qu'il parût: D'un autre côté, nous mettrions à couvert de toute insulte l'Innocence oppri-

mée, & nous défendrions la Vertu, quoiqu'exposée au mépris ou à la satire, à l'envie ou à la calomnie. En un mot, nous ne traiterions plus nos Concitoyens de *Whigs* ou de *Toris*; mais l'Homme de mérite seroit notre Ami, & le Perfide notre Ennemi.

C.

XXVI. DISCOURS.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.
VIRG. Æneid. X. 1.

Que ce soit un Troyen *ou un* Rutule, *je ne les distinguerai pas l'un de l'autre.*

Projet d'une Ligue contre le vice.

JE viens d'insinuer, que les honnêtes Gens de tous les Partis devroient former entre eux une espèce de Ligue, pour servir à leur propre défense & à l'attaque de leurs Ennemis communs. Dans cette vûë, le Corps de troupes réglées devroit agir sans avoir aucun égard pour la Vérité & la Justice, & se dépouiller de ces petites animositez qui régnent dans tous les Partis. Voici d'ailleurs un Formulaire auquel je voudrois qu'ils souscrivissent tous, & qui exprime leurs intentions de la manière la plus simple & la plus nette.

Parti qui régne à la Campagne avec plus de rusticité qu'à la Ville.

» Nous soussignez protestons solem-

„ nellement, que nous croyons en con-
„ ſcience que deux & deux ſont quatre;
„ & que nous prendrons pour notre En-
„ nemi tout Homme qui voudra nous
„ perſuader le contraire. Nous ſommes
„ auſſi réſolus de maintenir, au péril de
„ tout ce que nous avons de plus cher
„ au monde, que ſix ſont moins que
„ ſept, en tout tems & en tous lieux; &
„ qu'au bout de trois ans dix ne ſeront
„ pas plus qu'ils ne ſont aujourd'hui.
„ Nous déclarons outre cela, que notre
„ ferme réſolution eſt d'appeller toute
„ notre vie noir ce qui eſt noir, & blanc
„ ce qui eſt blanc; que nous nous oppo-
„ ſerons en toute ſorte de rencontres, au
„ péril de nos Biens & de nos Vies, à
„ tout ceux qui, dans aucun jour de l'an-
„ née, appelleront noir ce qui eſt blanc,
„ ou blanc ce qui eſt noir.

S'il y avoit une pareille Aſſociation d'honnêtes Gens, qui, ſans aucun égard pour les Emplois, tâcheroient d'extirper tous ces Zélateurs furieux, diſpoſez à ſacrifier la moitié de leur Patrie à la vengeance & aux intérêts de l'autre, de même que tous ces infames Hypocrites, qui ne cherchent que leur avantage ſous prétexte du Bien public; avec tous ceux qui menent une vie déréglée & abominable, ſoit qu'ils adhérent à l'un ou à l'autre Parti, & qui n'ont pour tout mérite qu'une ſoumiſſion aveugle aux ordres de leurs Conducteurs; ſi cela étoit, dis-je, nous

verrions bientôt éteindre ce violent esprit de Parti, qui, avec le tems, peut nous exposer à la risée & au mépris de toutes les Nations qui nous environnent.

Un Membre de cette Societé qui s'occuperoit ainsi à faire place au vrai Mérite, par le soin qu'il prendroit d'attaquer & de renverser toutes ces Personnes indignes & dépravées qui s'élevent quelquefois aux plus hautes Charges de l'Etat, & cela sans aucune vûë à son intérêt particulier, ne rendroit pas un petit service à sa Patrie.

Je me souviens d'avoir lû dans DIODORE de *Sicile*, qu'il y a un petit Animal fort actif, qu'il appelle, si je ne me trompe, * *Ichneumon*, qui cherche toûjours les Oeufs du Crocodile, & qui les casse. Cet Instinct est d'autant plus remarquable, que l'*Ichneumon* ne se nourrit pas de la substance de ces Oeufs, & qu'il ne lui en revient aucun avantage. Mais sans le travail continuel de cet industrieux Animal, l'*Egypte*, à ce que dit l'Historien, seroit pleine de Crocodiles; parce que les Gens du Païs sont si éloignez de les détruire, qu'ils les adorent comme une Divinité.

Si nous examinons la conduite des Factieux ordinaires, nous trouverons que, bien loin de ressembler à ce petit Animal desintéressé, ils suivent plutôt l'exemple

* C'est une espèce de Blaireau, mais plus menu.

de ces *Tartares* ſauvages, qui cherchent à ſe défaire d'un Homme revêtu de grandes & belles qualitez, dans la penſée qu'après ſa mort tout ſon Mérite, de quelque Emploi qu'il le rendît capable, ſe tranſporte à celui qui l'a immolé.

On peut déja voir par quelques-uns de mes DISCOURS, que j'ai travaillé de toutes mes forces à éteindre ce malheureux Eſprit de Faction, qui éclate avec la même violence dans tous les Partis ; & je me ſens d'autant plus animé à rendre quelque ſervice à cet égard, s'il y a moyen, qu'il infecte la Campagne plus que la Ville. Il contracte ici une eſpèce d'air brutal & de ferocité ruſtique, dont les Gens accoûtumez à des manières plus polies ſont tout-à-fait incapables. Il s'étend juſques aux Révérences & aux coups de Chapeau, & en même tems que les Chefs des Partis gardent un extérieur civil les uns envers les autres, & qu'ils ſe font tous les jours des honnêtetez, leurs Emiſſaires, qui ſont repandus dans ces quartiers, ne veulent pas ſe trouver enſemble à un Combat de Coqs. Cette humeur farouche eſt la ſource de pluſieurs Rendez-vous périodiques, où l'on ne voit que des Maquignons *Whigs*, ou des Chaſſeurs *Toris*; pour ne rien dire d'une infinité d'imprécations, de rebufades & de murmures qu'elle produit aux Aſſiſes qui ſe tiennent tous les trois mois.

Je ne ſais ſi j'ai remarqué dans quelcun

de mes DISCOURS précedens, que mes deux Amis, les Chevaliers ROGER DE COVERLY & * ANDRE' FREEPORT, ont des principes opposez ; que le premier est pour l'intérêt de ceux qui possedent les Terres, & l'autre pour ceux qui ont l'Argent monnoyé. Mais ils sont l'un & l'autre si moderez à cet égard, qu'ils ne passent jamais au-delà des bornes d'une agréable raillerie, qui sert même souvent à divertir le reste de nos Confreres. Quoi qu'il en soit, je trouve que le Chevalier DE COVERLY est plus zèlé *Toris* à la Campagne qu'à la Ville; ce qui lui est absolument nécessaire, à ce qu'il m'a dit à l'oreille, pour maintenir son crédit. Dans tout notre voyage de *Londres* à sa Maison de Campagne nous ne bûmes pas un seul verre de vin dans un Cabaret *Wigs*; ou si le Cocher s'arrêtoit par hazard à quelque lieu suspect, un des Valets du Chevalier ne manquoit pas de venir joindre son Maître au grand galop, pour lui dire à l'oreille, que, dans la derniere Election, l'Hôte avoit donné sa voix contre un tel. Cette Politique nous engagea souvent à être mal, & pour la Table & pour le Lit; mais nous ne cherchions pas tant les bons Cabarets que certains Cabaretiers; & pourvû que les principes de l'Hôte fûssent à la mode, nous ne regardions pas de fort près aux

* Voyez Tome I. p. 12.

méchans vivres qu'il nous donnoit. Ce qu'il y avoit de plus rude, c'eſt que, plus l'Hôte paſſoit pour zèlé, plus nous étions maltraitez; bien perſuadé que ſes Amis ſe contenteroient de ſa maigre chère & de ſes lits durs. Auſſi, pendant que nous fumes ſur la route, je tremblois toutes les fois que nous entrions dans une Hôtellerie dont le Chevalier m'avoit dit que le Maître étoit un honnête Homme.

Depuis mon arrivée à la Campagne, je vois tous les jours de nouveaux exemples de cette baſſeſſe qui eſt ordinaire à l'Eſprit de Parti. Je me trouvai l'autre jour ſur le Boulingrin d'une Ville du voiſinage, où les Gentilshommes d'un certain Parti ſe rendent une fois la ſemaine, & j'y remarquai un Etranger qui avoit l'air & les manières au-deſſus du commun; mais je fus bien ſurpris de voir que perſonne ne vouloit gager avec lui, quoiqu'il fût très-beau Parieur. On me dit enſuite, que dans une Séance de Parlement il n'avoit pas donné ſa voix comme on l'auroit ſouhaité, & que c'étoit pour cela qu'il n'y avoit pas un ſeul Homme ſur le Boulingrin qui voulût avoir la moindre correſpondance avec lui, non pas même pour gagner ſon argent.

Entre tous les exemples de cette nature qui fourmillent ici, je n'en dois pas oublier un qui me regarde moi-même. Mr. WIMBLE racontoit l'autre jour bien des choſes étranges qu'il avoit appriſes,

je ne sai où, d'un certain grand Seigneur; & sur ce que je le regardai fixement, comme une Personne étonnée d'apprendre à la Campagne, des choses dont on n'avoit jamais dit un seul mot en Ville, Mr. WIMBLE abandonna le fil de son Discours; mais à l'issuë du dîner, il demanda tout bas à mon Chevalier, s'il étoit bien assuré que je n'étois pas un Fanatique.

Je suis penétré d'une vive douleur à la vûë de cet Esprit de division qui éclate à la Campagne; non seulement en ce qu'il détruit la Vertu & le Sens commun, & qu'il nous rend en quelque manière cruels les uns envers les autres; mais en ce qu'il perpétue nos Animositez, qu'il élargit nos Bréches, & qu'il transmet nos Passions & nos Préjugez à la posterité. Pour moi, je frémis quelquefois, dans la crainte d'entrevoir les semences d'une Guerre civile au milieu de nos dissensions, & je ne saurois m'empêcher de plaindre par avance les miséres & les calamitez de nos enfans.

C.

XXVII. DISCOURS.

—— —— O quantum est in rebus inane!
PERS. Sat. I. 1.

Que de vuide dans les choses de ce monde!

LETTRE sur la Mode ridicule des grandes Jupes de baleine.

A L'arrivée de la Poste ici, nous avons accoûtumé de nous ranger autour d'une table & de boire le Caffé, pendant que notre vieux Chevalier nous lit à haute voix, & les Lunettes sur le nez, le Manuscrit de * DYER, & qu'il soûrit de tous ces petits traits satiriques dont l'Auteur assaisonne presque toûjours ses Nouvelles. Je lui communique ensuite les Pièces qu'on m'addresse en qualité de SPECTATEUR, & je vais publier, à sa requisition, une Lettre qu'il a fort approuvée. La voici.

Mr. le SPECTATEUR.

„ Après avoir diverti la Ville aux dé-
„ pens de la Campagne, un mois entier
„ ou peu s'en faut; il est juste que la
„ Campagne ait sa revanche. Depuis
„ que vous n'êtes plus avec nous, les
„ Belles sont devenues fort extravagan-
„ tes. Leurs Jupes, qui commençoient
„ à se gonfler & à s'élargir avant vo-
„ tre départ, forment aujourd'hui un
„ Con-

* Fameux Nouvelliste de *Londres*.

„ Contour prodigieux, qui augmente de
„ jour en jour; en un mot, depuis que
„ nos Dames ne ſe trouvent plus ſous vo-
„ tre inſpection, il n'y a pas moyen de
„ les retenir dans aucunes bornes. Vous
„ les avez louées un peu trop tôt ſur la
„ modeſtie de leurs Coëffures; du moins,
„ comme l'humeur peccante dans un Ma-
„ lade eſt ſouvent chaſſée d'un endroit
„ dans un autre, la ſuperfluité de leurs
„ ornemens, au lieu d'être tout-à-fait
„ bannie, ne ſemble avoir paſſé que de
„ la tête vers les parties baſſes. Elles
„ ont acquis en largeur ce qu'elles avoient
„ perdu en hauteur, & contre toutes les
„ règles de l'Architecture, elles élargiſ-
„ ſent le Fondement lorſqu'elles dimi-
„ nuent le Comble. Si, ſemblables aux
„ Haquenées d'*Eſpagne;* le Vent les ren-
„ doit enceintes, elles ne pouvoient ja-
„ mais s'aviſer d'une meilleure invention.
„ Mais il n'y a perſonne qui nous ait ap-
„ pris jusques ici l'uſage particulier de
„ ces Jupes, ni qu'elles renferment au-
„ tre choſe que les moins amples: de
„ ſorte que nous ſommes fort embarraſ-
„ ſez à découvrir le but auquel on les
„ deſtine.

„ Les Dames inſiſtent, pour la défen-
„ ſe de ces Jupes, ſur ce qu'elles ſont
„ legeres, & propres pour la ſaiſon;
„ mais ce n'eſt qu'un prétexte, & une
„ ruſe, puiſque tout le monde ſçait que,
„ depuis bien des années, nous n'avions

„ pas eu des chaleurs ſi moderées que
„ nous en avons cet Eté, & qu'ainſi la
„ chaleur dont elles ſe plaignent ne vient
„ pas de l'air. Ce n'eſt pas tout, je de-
„ manderois volontiers à ces Dames ſi
„ délicates, pourquoi elles auroient plus
„ beſoin de fraicheur que n'en ont eu
„ leurs meres?

„ Je trouve pluſieurs Perſonnes ſpecu-
„ latives qui croyent, que depuis quel-
„ que tems notre Sexe eſt devenu fort
„ hardi, & que ces Jupes garnies de cer-
„ cles de baleine ſont miſes en uſage
„ pour nous tenir éloignez. Il eſt cer-
„ tain que l'honneur d'une Femme ne
„ ſçauroit être mieux retranché que par
„ ce nombre de cercles, à quelque diſ-
„ tance les uns des autres, au milieu
„ d'une ſi grande varieté d'Ouvrages de
„ dehors, & de Lignes de circonvalla-
„ tion. Une Dame ainſi revêtuë de ba-
„ leine eſt en ſureté contre les appro-
„ ches d'un Brutal, qui pourroit auſſi
„ bien prétendre faire l'amour dans une
„ cuve, à la manière du Chevalier GEOR-
„ GE ETHEREDGE, qu'au milieu de tant
„ de cercles.

„ Il y a des Hommes ſuperſtitieux,
„ qui regardent la Jupe environnée de
„ Cercles comme une eſpèce de prodi-
„ ge. Quelques-uns croyent qu'elle pré-
„ ſage la chute du Roi de *France*, ap-
„ puyez ſur ce que le Vertugadin parut
„ en *Angleterre* un peu avant la ruine de

„ la Monarchie d'*Espagne*. D'autres s'i-
„ maginent qu'elle prédit des Batailles &
„ du Carnage, & qu'elle est d'une in-
„ fluence aussi maligne que la queuë d'une
„ Comète. Pour moi, je panche fort à
„ croire qu'elle nous annonce des Mul-
„ titudes qui vont entrer au monde, bien
„ loin d'en sortir.

„ La première fois que je vis une Da-
„ me avec une de ces Jupes, je ne pus
„ m'empêcher de la blâmer en moi-mê-
„ me, de ce qu'elle s'exposoit dans les
„ ruës lorsqu'elle étoit *si proche de son ter-*
„ *me*; mais je me desabusai bien-tôt de
„ mon erreur, lorsque toutes les autres
„ Dames à la mode parurent *aussi avan-*
„ *cées* qu'elle. La plupart des Gens
„ croyent que certaines Femmes rusées
„ ont enlacé les autres dans leurs cer-
„ cles, afin de les rendre complices de
„ leur propre honte qu'elles vouloient
„ cacher, & d'éviter par ce moyen la
„ critique du Public; à l'exemple de ces
„ Généraux prudens, qui engagent quel-
„ quefois deux ou trois douzaines de
„ leurs Amis à s'habiller de même qu'eux,
„ pour n'être pas seuls en bute aux atta-
„ ques particulieres de l'Ennemi. La Ju-
„ pe gonflée renverse toutes les distinc-
„ tions; elle met à niveau & sur la mê-
„ me base la Mere avec sa Fille, les
„ Vierges & les Matrones, les Femmes
„ mariées & les Veuves. Cependant j'ai
„ un véritable chagrin de voir tant d'in-

„ nocentes Vierges d'une belle taille ſi
„ bourſouflées, & ſe dandiner en mar-
„ chant comme des Femmes groſſes.

„ Si cette Mode gagnoit les Femmes
„ du commun, il n'y auroit preſque pas
„ moyen de paſſer dans nos ruës. Il y a
„ déja pluſieurs Egliſes conſidérables qui
„ ſe trouvent fort reſſerrées, & ſi la Mo-
„ de s'étend plus loin, il eſt à craindre
„ que pluſieurs de nos Artiſanes ne ſoient
„ obligées d'aller chercher place dans les
„ Conventicules. D'un autre côté, ſi
„ les Hommes, indignez de cette extra-
„ vagance des Femmes, s'aviſoient de
„ porter des Chauſſes de Page, un Hom-
„ me & ſa Femme rempliroient tout un
„ Banc.

„ Vous ſçavez, Monſieur, qu'ALEX-
„ ANDRE le Grand, dans ſon Expédi-
„ tion aux *Indes*, fit enterrer diverſes ar-
„ mures qui étoient de beaucoup trop
„ grandes pour aucun de ſes Soldats, afin
„ de donner à la Poſterité une haute idée
„ de ſa Perſonne, & d'inſinuer qu'il avoit
„ commandé une Armée de Géans. Je
„ ne doute pas que, ſi une de nos Jupes
„ à la mode vient à être depoſée dans
„ quelque Armoire de Curioſitez, &
„ qu'on l'y trouve au bout de quelques
„ générations, elle ne plonge dans la mê-
„ me erreur ceux qui viendront après
„ nous; à moins qu'ils ne manquent de
„ reſpect pour leurs Biſayeules, & qu'ils
„ ne s'imaginent qu'elles ſe rendoient

„ monſtrueuſes afin de paroitre aimables.
„ Lorſque j'examine cette *Lanterne* de
„ nouvelles fabrique, & que je l'enviſa-
„ ge de tous les côtez, je ne puis que
„ me rappeller cet ancien Philoſophe
„ qui, après avoir parcouru un Temple
„ en *Egypte*, & cherché l'Idole qu'on y
„ adoroit, découvrit à la fin un petit Sin-
„ ge noir, enchaſſé au milieu de ce vaſte
„ Edifice; ſur quoi il ſe recria, au grand
„ ſcandale des Adorateurs, *Eſt il poſſible*
„ *qu'un ſi magnifique Palais ſerve à loger un*
„ *ſi ridicule Habitant!*

„ Quoique vous ayez pris la reſolu-
„ tion, * dans un de vos DISCOURS,
„ de ne deſcendre point juſqu'au détail
„ des Ajuſtemens, je me flatte que, dans
„ une occaſion ſi extraordinaire, vous
„ ne jugerez pas le beau Sexe indigne de
„ vos ſoins, & que vous viendrez au plu-
„ tôt le tirer de l'embarras des cercles
„ qui l'environnent, & le guérir d'une Ma-
„ ladie à la mode qui le tyranniſe. Je
„ ne doute preſque pas que la Jupe ne
„ ſe retréciſſe d'elle-même d'abord que
„ vous paroitrez en Ville, ou que du
„ moins un trait de votre plume ne l'o-
„ blige à ſe reſſerrer, comme la Sènſiti-
„ ve ſe ferme quand on la touche. Du
„ reſte vous obligerez par-là bon nombre
„ de Perſonnes qu'un Prodige ſi nouveau

* Voyez Tome I. Diſc. XII. p. 78.

„ remplit d'épouvante & d'effroi, & en „ particulier celui qui eſt, *&c.*

C.

XXVIII. DISCOURS.

Concordia diſcors.
HOR. Lib. I. Epiſt. XII. 12.

Des principes toûjours contraires & toûjours unis.

Les Femmes préfèrent les Hommes badins & enjouez à ceux qui ont du bon-Sens.

LEs Femmes ſont d'un naturel plus gai & plus enjoué que les Hommes; mais je ne ſçaurois déterminer ſi cela vient de ce que leur ſang eſt plus rafiné, ou de ce que leurs fibres ſont plus délicates, & leurs eſprits animaux plus legers & plus volatils; ou s'il n'y auroit pas, comme d'autres ſe l'imaginent, une eſpece de Sexe à l'égard de l'Ame. Quoi qu'il en ſoit, la vivacité eſt le don des Femmes, & l'air grave le partage des Hommes. Ainſi, de part & d'autre, l'on devroit ſe tenir en garde contre le panchant de la Nature, afin qu'il ne les domine pas trop, & qu'il ne les faſſe point ſortir des bornes de la Raiſon. Ce malheur ne manque jamais d'arriver, ſi l'un affecte un Caractère de rigueur & de ſevérité dans toutes

ſes paroles & ſes actions, & l'autre un air libre & badin. Les Hommes ne doivent pas s'abandonner à une eſpece de Philoſophie ſauvage, ni les Femmes à une Galanterie imprudente. Lorſqu'on n'obſerve pas ces précautions, l'Homme degenère ſouvent en Cynique, & la Femme en Coquette; l'Homme devient triſte & de mauvaiſe humeur, la Femme impertinente & quinteuſe.

Nous pouvons conclurre de-là, que l'Homme & la Femme ont été créez pour ſervir de Contrepoids l'un à l'autre, afin que les peines & les fatigues du Mari pûſſent être adoucies par la bonne humeur & la vivacité de la Femme. Lorſque ces choſes ſe trouvent bien mêlées enſemble, la Vigilance & la Gayeté ſe donnent toûjours la main, & la Famille, comme un Vaiſſeau équippé de tout ſon attirail, ne manque jamais ni de Voilure ni de Leſt.

Puiſque je me trouve à la Campagne, il faut que j'en tire mes alluſions, & que je diſe, avec les Naturaliſtes, qu'entre les Oiſeaux il n'y a que les Mâles qui chantent, qu'ils commencent à gazouiller un peu avant qu'ils ayent des Petits, & qu'ils ceſſent un peu après; que, pendant que la Femelle couve ſes œufs, le Mâle ſe poſte d'ordinaire ſur quelque branche voiſine, d'où il l'amuſe & la divertit par ſes doux accens tout le tems qu'elle eſt occupée à ce devoir.

Mais le contract des Oiſeaux ne dure

que jusqu'à ce qu'il en résulte une Couvée, & que leurs petits ont les moyens de pourvoir à leur subsistance; de sorte que les fatigues & les soins de l'état de Mariage, s'il m'est permis d'employer ce terme à leur égard, tombent principalement sur la Femelle. Il n'en est pas ainsi de notre Espece: comme le Mari & la Femme sont unis pour toute leur vie, & que le gros du fardeau repose sur le premier, la Nature a donné à la Femme toutes les petites manières douces, flatteuses & obligeantes, capables de rejouir son Associé, & de l'animer à travailler avec ardeur pour l'entretien de sa Famille, & l'éducation de leurs Enfans. Du reste, on ne doit pas entendre ceci au pied de la lettre, puisque les mêmes devoirs regardent souvent l'une & l'autre partie; mais il faut l'entendre plutôt du but que la Nature semble avoir eu en général dans les différentes inclinations qu'elle a distribuées aux deux Sexes.

D'ailleurs, quelque raison qu'il y ait pour cette diversité, si nous observons de près la conduite des Femmes, nous trouverons qu'elles aiment mieux s'associer avec une personne de cette Humeur badine & volage, qui leur est naturelle, qu'avec ceux qui seroient en état de la moderer, & d'y joindre un contrepoids. C'est une plainte fort ancienne, que le Badin l'emporte auprès d'elles sur l'Homme de bon sens. Lorsque vous verrez

un Estafier qui parle à haute voix, à tort & à travers, d'une gayeté insipide, & qui éclate de rire à tout moment, dites à coup sûr que c'est un Favori des Dames: le bruit, les airs badins & des manières empressées sont des Vertus auxquelles il leur est impossible de resister. En un mot, la Passion d'une Femme pour un Homme n'est autre chose que l'Amour propre tourné sur un autre objet: elle souhaiteroit que l'Amant devint Femme à tous égards, pourvû qu'il ne changeât pas de Sexe. Aussi * DRYDEN a-t-il laché contre les femmes de cette humeur un trait satirique & bien delicat, lorsqu'il leur fait dire, dans une de ses Piéces: *Notre Sexe étourdi se laisse prendre à l'extérieur & à la bagatelle; il se cherche & s'admire lui-même dans les Hommes.*

C'est une source infinie de calamitez pour les Femmes qui épousent des Hommes qu'elles trouvent aussi aimables qu'elles; ces Messieurs ne servant souvent qu'à dissiper leur Bien, qu'à irriter leurs Folies, & qu'à redoubler leurs indiscretions.

La même Vivacité ne leur est pas moins fatale après qu'avant le Mariage: Elle depeint à leur imagination le Mari prudent & fidèle, comme un honnête Animal domestique; & tourne leurs pensées sur le Gentilhomme bien-fait & poli, qui sçait rire, chanter, & se mettre

* Voyez Tome I. p. 294, &c.

d'une manière beaucoup plus galante.

Si cette humeur badine & volage fait égarer la plupart des Femmes dans le choix de leurs Amans & dans la conduite qu'elles tiennent envers leurs Maris; on peut dire qu'elle eſt d'une influence très-pernicieuſe pour leurs enfans, qui ſont inſtruits à rechercher toutes ces grandes & ſublimes bagatelles qui paroiſſent ſi agréables à leur Mere. Elle eſt charmée de voir dans ſon Fils ce qu'elle admiroit dans ſon Amant, & contribuë ainſi de toutes ſes forces à ſe perpetuer elle-même dans une indigne Poſterité.

Nous voyons un exemple bien naïf de cette ſorte de Femmes dans la plus jeune des FAUSTINES. Quoiqu'elle eût épouſé MARC AURELE, un des plus grands, des plus ſages & des meilleurs Princes qui eût jamais gouverné l'Empire Romain, elle trouvoit un ſimple Gladiateur beaucoup plus aimable. Auſſi prit-elle tant de ſoin d'élever ſon Fils COMMODE d'une manière qui répondît à cette idée, que lorſqu'il fut monté ſur le trône de ſon Pere, il devint le plus cruel & le plus infame de tous les Tyrans, qu'il ſe battoit avec les Gladiateurs, & qu'il ſe divertiſſoit à leur caſſer la tête. Il avoit ſi peu de goût pour la belle Gloire, que, dans pluſieurs de ſes Médailles & de ſes Statuës, qu'on voit encore aujourd'hui, il eſt repréſenté ſous la figure d'un HER-

CULE, armé d'une massuë & couvert d'une peau de Lion.

Toutes mes reflexions sur cet article doivent leur origine [redacted] Caractère d'un Gentilhomme & de sa Femme qui demeurent à quelques miles de la Maison de mon Chevalier. La Femme est une vieille Coquette, qui soupire toûjours après les divertissemens de la Ville; & le Mari est un Rustre de mauvaise humeur, qui gronde & fronce le sourcil à l'ouïe du seul nom de *Londres*. L'Epouse est d'une Affectation ridicule, & l'Epoux d'une Brutalité inconcevable. La Dame haït le chant de l'Alouette & du Rossignol; elle ne peut souffrir la longueur ennuyeuse des Jours d'Eté, & s'évanouït presque à la vûë de l'ombre des Bois & du cristal des Ruisseaux; le Monsieur s'étonne qu'on puisse trouver quelque goût aux sottises de la Comédie & de l'Opera, &, depuis le matin jusqu'au soir, il se moque des Habits chamarrez du Damoiseau & du Courtisan. Leurs Enfans sont élevez dans ces différentes idées que l'un & l'autre leur donnent. Les Garçons suivent le Pere autour de ses Champs, de ses Prairies & des Bois, pendant que les Filles s'exercent à lire des Volumes entiers de Lettres amoureuses & de Romans à leur Mere. De-là vient que les Filles regardent leur Pere comme un gros Païsan, & que les Garçons prennent leur Mere pour ce qu'elle est.

Quelle différence n'y a-t-il pas de cette conduite à celles d'ARISTE & d'ASPATIE ? L'innocente Vivacité de l'une eſt moderée par la douce Gravité de l'autre. La Femme devient plus ſage par les diſcours du Mari, & le Mari de meilleure humeur par la converſation de la Femme. ARISTE ne ſeroit pas ſi aimable ſans ſon ASPATIE, ni ASPATIE ſi eſtimée ſans ſon ARISTE. Leurs Vertus ſont confonduës dans leurs Enfans, & répandent dans toute la Famille un eſprit continuel de bienveillance, de douceur & de ſatisfaction.

C.

XXIX. DISCOURS.

—— —— Ipſæ rurſus concedite Sylvæ.
VIRG. Ecl. X. 63.

Bois & Forêts, permettez-moi de me retirer.

Différentes idées qu'on avoit de l'Auteur à la Campagne, ce qui l'oblige de retourner en Ville.

IL eſt ordinaire à un Homme qui aime la Chaſſe, de courir quelquefois ſur les terres de ſon Voiſin, pour épargner le Gibier qui ſe trouve dans les ſiennes. Mon Ami le Chevalier eſt de ce nombre, & il s'écarte preſque toûjours à deux ou trois miles de ſa Maiſon, avant que de faire lever une Perdrix ou un Lièvre, bien convaincu que s'il n'en trouve pas à cette diſtance, il aura dequoi ſe divertir au retour. De cette manière le Gibier qui

eſt plus à ſa portée croît & multiplie; outre que la Chaſſe eſt plus agréable, lorſqu'il y a moins de Gibier, ou qu'il n'abonde pas juſqu'à confondre les Chaſſeurs, & à interrompre le divertiſſement. C'eſt à cauſe de cela même que les Gentilshommes de la Campagne, à l'exemple du Renard, ne chaſſent guères près de leurs gîtes.

J'ai ſuivi preſque la même ruſe depuis un mois que j'ai abandonné la Ville, ce champ ſi fertile en Gibier propre aux Chaſſeurs de mon eſpece, pour aller tenter fortune à la Campagne, où j'ai lancé quelque Gibier, que j'ai pouſſé à bout, avec aſſez de plaiſir pour moi-même, & de ſatisfaction, à ce que je croi, pour les autres. Cependant il faut que j'employe ici beaucoup d'induſtrie pour faire lever quelque choſe qui ſoit de mon goût, au lieu qu'en Ville, occupé à pourſuivre un Caractère, je me vois preſque auſſitôt croiſé par un autre, & il y a une ſi grande varieté d'étranges Créatures parmi les deux Sexes, que leurs traces ſe confondent & interrompent la Chaſſe. Mon plus grand embarras à la Campagne eſt de trouver du Gibier, & en Ville de le bien choiſir. Quoi qu'il en ſoit, après avoir donné un mois de relâche à *Londres* & à *Weſtminſter*, je me flatte d'y trouver, à mon retour, quantité de nouveau Gibier.

Il eſt ſans doute bien tems que je renonce à la Campagne, puiſque tout le

voiſinage s'inquiéte pour ſçavoir quel eſt mon nom & mon Caractère. J'aime la ſolitude, je ſuis d'une humeur taciturne, & un peu ſingulier dans mes manières; cela ſuffit pour exciter la curioſité de tout le monde.

On a d'ailleurs ici des idées bien différentes de ma perſonne; les uns me prennent pour un franc Orgueilleux, les autres pour un Homme fort modeſte, & la plupart me taxent d'être Miſantrope ou Mélancolique. Mr. WIMBLE, à ce que mon Ami le Sommelier m'a dit, craint beaucoup que j'aye tué quelcun, parce qu'il me voit ſouvent tout ſeul, & que je ne dis mot en Compagnie. Les Païſans me ſoupçonnent d'être un Magicien, & ſur ce qu'ils ont appris que j'avois rendu viſite à MARIE * WHITE, quelques-uns croyent que le Chevalier m'a amené ici exprès pour guérir cette Vieille, & délivrer le Païs de ſes Enchantemens. De ſorte que le titre qu'on me donne dans une partie du Voiſinage, eſt ce qu'on appelle ici un *Sorcier blanc*.

Un Juge de Paix, qui demeure à cinq miles d'ici, & qui n'eſt pas du parti de mon Chevalier, a inſinué deux ou trois fois à ſa table, qu'il craint beaucoup que Mr. DE COVERLY n'entretienne un Jéſuite dans ſa maiſon, & que les Gentilshommes de la Campagne feroient bien de

* Ce mot ſignifie *blanc*.

m'obliger à donner caution pour ma Perſonne.

D'un autre côté, quelques Amis du Chevalier appréhendent que ce bon Vieillard ne s'en laiſſe impoſer par un fin matois; & qu'accoûtumé à voir en Ville toute ſorte de gens, il n'ait amené avec lui quelque miſerable *Whig*, qui eſt de mauvaiſe humeur, & n'a pas le mot à dire, parce qu'il a perdu ſon Emploi.

Telles ſont les différentes idées qu'on ſe forme ſur mon chapitre, enſorte que les uns me traitent de Perſonne mal intentionnée, ou de Prêtre Catholique *Romain*; & les autres de Magicien, ou de Meurtrier; & tout cela ſans aucune autre raiſon qui me ſoit connuë, que parce que je ne crie & que je ne hurle pas avec les autres. Il eſt vrai que mon Ami le Chevalier leur dit *que c'eſt mon humeur*, & que je ſuis un Philoſophe; mais cela ne peut les ſatisfaire. Ils s'imaginent qu'il y a quelque choſe de plus en moi qu'il n'y découvre lui-même, & que je ne garde pas le ſilence pour rien.

Toutes ces raiſons & pluſieurs autres m'engageront à partir demain pour *Londres*, convaincu par mon experience que la Campagne n'eſt pas un endroit propre à un Homme de ma trempe, qui n'aime ni la Joye, ni les Divertiſſemens, ni ce qu'on appelle ici le bon Voiſinage. Un Homme qui ſe chagrine lorſqu'un Hôte qu'il n'attendoit pas vient dîner avec lui,

& qui n'a point du tout envie de sacrifier un après-midi au premier venu ; qui veut disposer de son tems, & suivre son inclination, ne fait qu'une triste figure dans ces quartiers. Je me retirerai donc à la Ville, s'il m'est permis d'employer ce terme, & je rentrerai au plutôt dans la foule, pour me trouver seul. C'est-là où je puis, sans qu'on prenne garde à moi, former sur les autres telles Speculations, qu'il me plait, & joindre en même tems tous les avantages de la Compagnie aux douceurs de la Solitude. Pour finir donc mes Speculations champêtres, je vais inserer ici un Billet de mon Ami * GUILL. HONEYCOMB, qui, depuis quarante ans, n'a pas été un mois hors de la fumée de *Londres*, & qui me raille en ces termes sur ma Vie rustique :

Mon cher SPECTATEUR,

„ Je suppose que ce Billet te trouvera
„ occupé à cueillir des Marguerites, à
„ flairer une poignée de Foin ou à pren-
„ dre quelque autre de ces plaisirs inno-
„ cens que la Campagne fournit. Ce-
„ pendant la Coterie te somme, & t'or-
„ donne par ma plume, de venir au plu-
„ tôt en Ville. Nous craignons tous dia-
„ blement que tu n'auras plus de goût
„ pour notre Compagnie, après avoir eu

* Voyez Tome I. p. 15, &c.

„ de ſi beaux entretiens avec MARIE
„ WHITE & Mr. GUILL. WIMBLE.
„ Ne nous envoye plus, je te prie, de
„ tes Contes de Fées, & n'allarme plus
„ la Ville avec tes Apparitions d'Eſprits
„ & tes Sorciers. Tes Speculations ſen-
„ tent furieuſement les bois & les prai-
„ ries. Si tu ne viens pas au plutôt,
„ nous conclurons que tu ès amoureux
„ de quelque Laitiere du Chevalier DE
„ COVERLY. Aſſûre le bien de mes
„ obéiſſances. Depuis qu'il nous a quit-
„ té, le Chevalier * FREEPORT eſt de-
„ venu le Coq de la Paroiſſe, & s'il ne
„ hâte pas ſon retour, il eſt à craindre
„ que ce nouveau Chef de la Societé ne
„ nous rende tous Républicains, quoi-
„ que nous ſoyons Fils légitimes de no-
„ tre bonne Mere. Je ſuis, &c.

C.

* Voyez Tome I. p. 12.

XXX. DISCOURS.

Qui aut, tempus quid poſtulet, non videt, aut plura loquitur, aut ſe oſtentat, aut eorum quibuſcum eſt rationem non habet, is ineptus eſſe dicitur.

CIC. de Orat. L. II. C. 4.

On traite de Sot & d'Impertinent celui qui n'agit point ſelon les circonſtances où les affaires ſe trouvent, ou qui parle plus qu'il ne doit, ou qui ſe vante beaucoup, ou qui n'a pas les moindres égards pour ceux avec leſquels il eſt obligé de vivre.

Relation de ce qui ſe paſſa dans le Coche, où l'Auteur ſe mit pour retourner à *Londres.*

APrès avoir dit à mon Ami le Chevalier, que je partirois le lendemain ſans faute, il ordonna qu'il y eût des chevaux prêts à une certaine heure, pour me conduire juſqu'à la Capitale de la Province, où l'on prend le Coche pour *Londres.* Je m'y rendis à l'entrée de la nuit, & ne fus pas plutôt arrivé à l'Hôtellerie, qu'à la vûë du Valet qui avoit ſoin des chambres de la maiſon, le Palefrenier, qui me ſervoit d'eſcorte, lui demanda, d'un ton ſi haut que je le pus entendre, quelle Compagnie il y auroit dans le Coche. A quoi l'autre répondit, qu'il y auroit Mademoiſelle BABET * ARABLE, cet-

* Ce mot *Anglois*, qui eſt tiré du Latin *arabilis*, ſignifie *laborable*.

te riche Héritiere si renommée, la Veuve sa Mere, Mr. * QUIKSET, son Cousin, à qui elle vouloit la marier, un jeune Officier qui levoit des recrues, & qui avoit pris une place à leur occasion, EPHRAIM le Quakre, Tuteur de la jeune Dame, avec un Gentilhomme qu'on attendoit de la Maison de Campagne du Chevalier ROGER DE COVERLY, & qui s'étoit rendu muet à force d'étudier. Je vis bien par ce qu'il disoit sur mon chapitre, que, suivant l'humeur & le genie de ceux qui occupent un tel poste, il se piquoit de connoître la Carte du pais, & je ne doutai pas qu'il n'y eût quelque fondement pour ce qu'il avançoit à l'égard des autres, de même que pour le Caractère bizarre qu'il me donnoit. Quoi qu'il en soit, le lendemain, des la pointe du jour, on nous éveilla tous; & comme je n'aime pas qu'on ait aucun sujet de se plaindre de moi, ni de me faire attendre, je sautai d'abord du lit. Avant notre départ, la demi-Pique du Capitaine fut mise près du Cocher, & son Tambour derriere le Carosse. Cependant ses Gens faisoient beaucoup de bruit, afin que tout son bagage fût placé d'une manière à ne se point gâter: Là-dessus on fixa son Porte-manteau sur un des Siéges; & le Ca-

* C'est une Epithete qu'on donne en *Anglois* à c Haye, qu'on appelle *vive*.

pitaine lui-même, ſuivant la pratique aſſez uſitée des Gens de guerre, quoiqu'un peu odieuſe, donna ordre à ſon Valet de ſe tenir alerte, & d'empêcher qu'aucun ne prît la place qu'il avoit retenuë au fond du Caroſſe, à moins que ce ne fût une des Dames.

Quand nous fumes tous placez, on vit paroître ce Dédain que des Perſonnes, qui ne ſont pas d'un trop bon naturel, conçoivent les unes pour les autres du premier abord. Mais le cahotement du Coche nous familiariſa peu-à-peu; & nous n'avions pas fait plus de deux miles, que la Veuve demanda au Capitaine, quel ſuccès il avoit dans ſes Recruës? L'Officier lui repondit d'un air dégagé, qu'il croyoit ſans doute fort agréable, „ Qu'il „ y étoit aſſez malheureux; qu'il avoit „ déja perdu bien des Soldats par la de„ ſertion; & qu'il renonceroit de bon „ cœur à la Guerre, pour ſe mettre à „ ſon ſervice, ou à celui de ſa jolie Fil„ le. En un mot, *continua-t-il*, je ſuis „ un Soldat, & la franchiſe eſt mon Ca„ ractère. Vous me voyez jeune, ro„ buſte & impudent; prenez-moi pour „ vous, belle Veuve, ou donnez-moi à „ votre Fille; vous pouvez diſpoſer de „ moi comme il vous plaira. Je ſuis un „ Soldat de fortune, ha! ha! ha!" Là-deſſus il ſe mit à éclater de rire, pendant que tout le reſte de la Compagnie garda un profond ſilence. Pour moi, je

n'avois d'autre parti à prendre que celui du ſommeil, ou qu'à faire ſemblant de dormir. Je n'eus pas plutôt fermé les yeux qu'il ajouta, du même ton ſuffiſant & guerrier: „ Allons, Madame, determinez-vous; nous célèbrerons les nôces à la prochaine Ville. Nous éveillerons ce plaiſant Dormeur, pour ſervir de Pere à l'Epoux, & ce fin Matois, (en frappant un coup ſur le genoû du Quakre) qui, n'en doutez pas, belle Veuve, entend auſſi bien que vous ou moi ce que c'eſt, ſervira de Pere à l'Epouſe." Le Quakre, qui ne manquoit pas de vivacité, lui répondit: „ Mon Ami, je prens en bonne part l'honneur que tu me fais de me donner l'autorité de Pere ſur cette jolie & vertueuſe Fille; & je te puis bien aſſûrer que, ſi elle eſt à ma diſpoſition, tu ne l'auras jamais. Ton badinage ſent un peu trop la folie. Tu as l'Eſprit leger, & ta Caiſſe, qui reſonne parce qu'elle eſt vuide, nous en fournit un bon Emblême. Sans mentir, les diſcours que tu nous as tenus juſques ici ne ſont pas une marque de ta plénitude. Mon Ami, mon Ami! nous avons loué ce Coche enſemble, pour nous conduire à la grande Ville, & nous ne ſçaurions aller aucune autre part. Si tu veux perſiſter à dire des ſottiſes, il faut que cette illuſtre Mere les enten-

„ de, auſſi bien que nous, puiſqu'il n'eſt
„ pas en notre pouvoir de l'empêcher:
„ mais ſi tu avois du bon ſens, tu ne
„ prendrois pas avantage de ta mine guer-
„ riere pour nous intimider, nous qui
„ ſommes des Enfans de paix. Tu ès
„ un Soldat, à ce que tu dis; fai donc
„ quartier à des Gens qui ne ſont pas en
„ état de ſe défendre. Pourquoi as-tu
„ regardé d'un air effronté cet honnête
„ Homme qui vouloit s'endormir? Il ne
„ diſoit mot; & comment ſçais-tu s'il ap-
„ prouvera que tu diſpoſes ainſi de lui?
„ Si tu lâches des paroles indécentes en
„ préſence de cette jeune & vertueuſe
„ Fille; c'eſt un outrage que tu fais à
„ une Perſonne qui ne ſçauroit l'éviter:
„ & ſi tu nous forces à les entendre,
„ parce que nous ſommes enclavez dans
„ la même Voiture publique, c'eſt une
„ eſpece de guet à pens commis ſur le
„ grand chemin.

Le Quakre s'arrêta ici, & le Capitaine, avec une effronterie auſſi heureuſe qu'extraordinaire, qui peut être convaincuë & ſe ſoutenir en même tems, lui répondit: „ De bonne foi, mon Ami, je
„ te remercie; J'aurois pouſſé l'impertinence un peu plus loin, ſi tu ne m'avois
„ fait cette reprimande. Va, je m'apperçois que tu ès un vieux Routier qui
„ en ſçais long; tu peux compter que je
„ ſerai diſcret pendant tout le reſte du

„ voyage. Ainſi, Meſdames, vous ne „ trouverez pas mauvais, s'il vous plait, „ que je renonce à mes grands airs.

Le Capitaine fut ſi peu choqué de cette petite bourraſque, & la Compagnie en ſouffrit ſi peu, qu'EPHRAIM & lui prirent un plaiſir tout particulier à ſe rendre agréables l'un à l'autre dans la ſuite, & qu'ils redoublerent leurs ſoins en notre faveur. EPHRAIM étoit chargé de tout ce qui regardoit la nourriture, le logement & les comptes dans les Hôtelleries où nous paſſions; & le Capitaine avoit l'œil ſur la conduite du Cocher, & le droit que nous avions de prendre l'avantage du terrein ſur toutes les Voitures qui venoient de *Londres*. Il ne ſe paſſa rien de fort extraordinaire, ni qui ſoit digne de la curioſité du Public: Mais eu égard aux différentes Perſonnes que nous étions, je pris pour un grand bonheur de ce qu'on n'employa pas toutes les journées à des impertinences, qui auroient pû ſervir de divertiſſement aux uns, & de ſupplice aux autres. Quoi qu'il en ſoit, ce qu'EPHRAIM nous dit lorſque nous fumes preſque arrivez à *Londres*, me parut non ſeulement très-ſolide, mais conforme aux principes d'une bonne éducation. Sur ce que la jeune Demoiſelle témoignoit être bien ſatisfaite de ſon voyage, & y avoir trouvé beaucoup de plaiſir, FPHRAIM s'exprima en ces termes: „ Il n'y a point „ de trait dans la Vie civile qui marque

„ tant un bon Esprit, & l'honnête Hom-
„ me intérieur, que la manière dont il
„ en use avec des Etrangers, sur tout
„ ceux qui sont d'un genie fort éloigné
„ du sien. Lorsqu'un tel Homme se trou-
„ ve avec des Personnes simples & in-
„ nocentes, quelque connoissance qu'il
„ ait du Monde, & quelques talens qu'il
„ possede, il ne s'en vantera pas; mais
„ il cachera plutôt sa supériorité, afin de
„ ne leur être pas incommode. Mon
„ bon Ami, *ajouta-t-il, en s'addressant à l'Officier*, nous allons nous séparer bien-
„ tôt, & peut-être que nous n'auront plus
„ l'occasion de nous revoir jamais: Pren
„ l'avis d'un Homme franc & sincere,
„ quelque mal habillé qu'il te paroisse;
„ les Modes & les Habits ne sont que
„ des bagatelles à l'égard de l'Homme
„ réel; ainsi ne croi pas que ton Juste-
„ au-corps rouge te rende plus terrible;
„ ni que le mien, tout uni, me rende
„ plus mépriſable. Lorsque deux Hom-
„ mes, tels que toi & moi, se rencon-
„ trent avec la bienveillance que nous
„ nous devons les uns aux autres, tu de-
„ vrois te rejouïr de voir mon humeur
„ douce & paisible, & moi je devrois
„ être bien-aise de voir ta force & ta
„ bravoure, qui te mettent en état de me
„ proteger.

T.

XXXI. DIS-

XXXI. DISCOURS.

Non est vivere, sed valere, Vita.
MART. L. VI. Epig. 70.

La Vie ne consiste proprement qu'à jouir de la santé.

IL y a de certaines Gens qui sont fort déraisonnables sur ce qu'ils attendent de leurs Amis. Ils se plaignent toûjours de quelque indisposition, ou de quelque sujet qui les chagrine, & bien loin que ce soit un motif qui les engage à se retirer chez eux, c'est une des raisons qu'ils allèguent pour se trouver en compagnie. Un Malade ne doit entretenir de ses infirmitez que son Medecin: A quoi lui sert-il d'en rompre la tête aux autres? S'il veut en faire le détail à une troupe d'Amis disposez à s'égayer un peu, il ne doit pas trouver mauvais qu'on ordonne à un Valet de lui présenter un bouillon, ou un vomitif, pour l'avertir qu'il feroit mieux de retourner à son logis, & de se mettre au lit. Ce qu'on appelle agrément de la Conversation entre de bons Amis, nous devroit obliger d'y apporter notre écot de Bienveillance ou de bonne humeur, au lieu de les fatiguer du recit de nos maux, & de les engager, bon-gré malgré qu'ils

L'égalité d'Ame doit être le but de tout Homme raisonnable, au milieu même de ses maux.

en ayent, à y paroitre ſenſibles. Pourquoi les embaraſſer de nos Chagrins, de nos Afflictions, de nos maladies, de nos Inquietudes & de nos Dégoûts? Dans cette revolution de mouvement & de repos, qu'on nomme Vie, il y en a ſi peu où l'on goûte quelque douceur, que, ſi l'on y penſoit bien, nous aurions plus de tendreſſe pour nos Amis, & nous éviterions de les charger d'un fardeau qui ne les regarde pas. La Vie ne conſiſte que dans la joye; ainſi les valétudinaires ne devroient jamais entrer en compagnie, qu'après avoir prêté ſerment qu'ils ne parleroient point d'eux-mêmes, juſqu'à ce que tout le monde fut en état de ſe retirer. Ce n'eſt pas que, pour rendre la converſation agréable, il nous faille toujours être couronnez de fleurs & de roſes: mais ſi, malgré le deſir qu'on a d'être de bonne humeur, il arrive ſouvent le contraire; quelle apparence y a-t-il qu'on le ſoit, lorſqu'on y admet des Perſonnes qui ſe plaignent toûjours de leur Mélancholie? Nous devrions ſurtout conſerver la gayeté de nos eſprits, & ne ſouffrir jamais qu'ils n'eûſſent du moins quelque penchant à la joye. Pour arriver à ce but, il faut tenir le Corps en exercice, & ſe tranquilliſer l'eſprit. On ne doit pas donner le nom de Vie, à un état d'Indolence où l'un & l'autre eſt ſans vigueur. Lorſque nous ſommes engagez dans quelque Plaiſir innocent,

ou à la pourſuite de quelque louable deſſein, c'eſt alors que nous jouïſſons de la Vie en Créatures raiſonnables. Nous avons aſſez à craindre des revers de la Fortune, & la Nature eſt aſſez accompagnée d'Infirmitez, ſans que no s ajoutions à cette longue liſte notre mauvaiſe humeur, ou le mal de Rate. Le pauvre COTTILE, au milieu de tous ſes maux réels, d'une Maladie chronique, & d'une Fortune au-deſſous de la médiocre, ne ſe plaint jamais. A l'abri de l'orgueil & de l'ambition, & borné aux ſeuls beſoins de la Nature, il jouït d'une égalité d'Ame que rien ne ſçauroit ébranler, & que tout Homme peut acquerir, s'il veut, à ſon exemple, renoncer à toutes les Paſſions tumultueuſes de la chair & du ſang. Ne ſe mettre en peine que de ce que la Nature demande, ſi ce n'eſt pas le moyen de s'enrichir, c'eſt arriver au but où les hommes tendent par l'acquiſition des richeſſes. Il n'y a que cette Moderation qui entretienne la ſanté du Corps, & le calme de l'eſprit. COTTILE voit tout le tracas où l'on s'engage dans cette Vie, avec le même dédain qu'un Homme ſobre marque à la vûë d'un Yvrogne. „ Si un tel, *dit-il*, ſe „ fut contenté de ce qui pouvoit lui ſuffire, il n'auroit pas eſſuyé un pareil re„ vers. Si tel autre n'avoit eſtimé ſa „ Maîtreſſe que par les endroits qui de„ voient la lui rendre aimable, il ne ſe-

„ roit pas tombé en ſon pouvoir: S'il avoit
„ preferé la vertu à ſes Charmes, ſon
„ humeur inconſtante & volage auroit
„ produit ſa guériſon; il ne l'auroit ja-
„ mais trouvée infidèle & aimable en mê-
„ me tems.

Puisqu'on ne ſçauroit jouïr d'une ſanté à toute épreuve, travaillons du moins à nous acquerir une certaine Humeur qui nous puiſſe être de quelque ſecours dans la maladie. CELESTIN eſt arrivé à une ſi grande égalité d'Ame, & il a conçu tant de mépris pour tout ce qui enchante la plupart des Hommes, qu'il n'y a que de vives douleurs qui lui puiſſent cauſer quelque trouble, & il a même le ſecret d'en obtenir un prompt ſoulagement, comme il le dit quelquefois à ſes Amis intimes. Il eſt ſi bien perſuadé de la réalité d'une autre Vie, & il travaille de ſi bonne foi à s'en rendre digne, que la douleur lui paroit un véritable aiguillon qui l'excite à redoubler le pas vers ſa Demeure celeſte, où il ſera infiniment mieux à tous égards, que dans cette Loge de terre. Au lieu de s'occuper des triſtes idées que les autres ſe forment, il oublie même qu'il eſt mortel: il compte que ſa naiſſance l'a fait paſſer tout d'un coup à l'Eternité, & que l'article de la mort n'eſt pas une interruption de la Vie, puiſque ce moment n'eſt pas la moitié ſi long que le ſommeil d'une ſeule nuit. C'eſt ainſi que ſa Vie eſt une ſuite continuelle &

uniforme de plaisirs innocens & de soins moderez, sans aucun mêlange de crainte ou d'esperance sur ce qui peut lui arriver dans ce Monde. Il fait plus de cas de la santé qu'un autre du Plaisir; & une grosse Maladie le touche moins qu'une legere Indisposition n'afflige les autres.

J'avouë que, si l'on ne regarde pas la vie de cet œil, il n'y a que les Idiots qui la puissent endurer avec quelque patience. Observez une belle Femme d'une constitution délicate, & depuis le moment qu'elle est hors du lit, vous lui verrez marquer un certain ennui pour tout ce qui l'environne. J'en connois plus d'une qui se croit de beaucoup trop délicate pour être tout-à-fait en vie. Elles tombent malades à la vûë de certaines Personnes affreuses qu'elles trouvent sur leurs pas; l'un a si mauvaise mine, & l'autre est si desagréable, que c'est un suplice pour elles de respirer le même air avec eux. Cela est si vrai, qu'une grande partie du Cérémoniel & de la bonne Education entre les Dames roule sur le mauvais état de leur santé; & je gagerois bien, que si les Domestiques, employez à s'informer comment les Amies de nos Femmes se portent, dressoient toutes les semaines une Liste des Malades, comme les Clercs de Paroisses font leurs Billets mortuaires, vous trouveriez que, dans l'espace de huit jours, il n'y en a pas

une en trente qui ne ſoit malade au lit, ou indiſpoſée, ou un peu mieux qu'elle n'étoit; & ainſi du reſte.

Il eſt certain que, pour jouïr de la Vie & de la ſanté, on ne doit pas s'imaginer que le Plaiſir eſt abſolument néceſſaire, mais acquerir, s'il eſt poſſible, une égalité d'Ame. Il n'y a pas moins de baſſeſſe à ſe trop rejouïr de la bonne Fortune, qu'à ſe trop affliger de la mauvaiſe. Les éclats de rire dans un certain état, ſont auſſi peu conformes à la Nature humaine que les pleurs dans un autre. Nous ne devrions pas eſperer de ſentir des tranſports en toute occaſion; mais nous devrions ſçavoir profiter de la Vie lorſqu'elle eſt ſans douleur. L'Ambition, l'Envie, les Deſirs immoderez & la Joye exceſſive ne peuvent que s'emparer de nos Eſprits, ſi nous n'avons cette Retenue & cette Sobrieté de cœur, s'il m'eſt permis de la nommer ainſi, qui ſurpaſſe tous les Plaiſirs, & qu'on peut ſentir beaucoup mieux que décrire. Mais pour bien jouïr de cette Vie, le plus ſûr eſt de n'en avoir pas trop bonne opinion, & d'avoir toûjours les yeux attachez ſur celle qui eſt à venir. * Un de nos célèbres Auteurs modernes a mis cette Vérité dans un beau jour, lorſque, touché d'une compaſſion digne d'un Philoſophe, pour tous les embarras de la Vie hu-

* TH. BURNET.

maine, il en a parlé en ces termes dans ſa *Théorie de la Terre.*

* „ En effet, *dit-il*, à quoi ſe reduit „ cette Vie qu'à un cercle continuel de „ petites actions animales? Nous nous „ couchons & nous nous levons, nous „ nous habillons & deshabillons, nous man- „ geons & la faim nous reprend, nous „ travaillons ou nous jouons, nous nous „ laſſons & nous nous remettons au lit, „ & alors le cercle revient tout de nou- „ veau. Nous employons le jour à des „ bagatelles, & lorsque la nuit vient, „ nous nous jettons entre les bras du „ ſommeil, qui eſt accompagné de rê- „ ves, de penſées interrompuës, & d'i- „ maginations extravagantes. Notre Rai- „ ſon s'endort avec nous, &, durant „ cet intervalle, nous ſommes d'auſſi „ franches Bêtes brutes que celles qui „ couchent dans les Etables ou à la Cam- „ pagne. L'Homme n'eſt-il pas capa- „ ble de quelque choſe de plus relevé? „ Son ambition & ſes Eſperances ne de- „ vroient-elles pas monter plus haut? „ Penſons à un autre Monde: C'eſt du „ moins une belle & noble Avanture, „ puiſqu'il n'y a rien dans celui-ci „ qui ſoit digne de nous occuper. Si „ l'évenement ne répondoit pas à notre

* Ce paſſage ſe trouve p. 243. de l'Edition *Latine* in 4. faite à *Amſterdam* en 1699, à quelque petite différence près, qui vient ſans doute de l'Edition *Angloiſe*, que notre Auteur a ſuivie.

„ attente, nous ne ſerions pas plus mal
„ que les autres; mais ſi nous avons ren-
„ contré juſte, nous ſommes heureux
„ pour toute l'éternité.

T.

XXXII. DISCOURS.

Maximas virtutes jacère omnes neceſſe eſt, voluptate dominante.
CIC. de Finib. *&c.* L. II. c. 35.

Lorsque la Volupté domine, il faut néceſſairement qu'on néglige les plus grandes Vertus.

Ce que c'eſt qu'un HOMME d'ESPRIT, qui aime le plaiſir & la joye, ſuivant les idées qu'on s'en fait dans le Monde.

JE ne connois point de Caractère qui choque plus la Raiſon, & qui préſente une Idée plus ridicule à l'Imagination, que celui d'un Homme d'eſprit qui aime le Plaiſir & la Joye. Ce Portrait en racourci d'un galant Homme, dont quelques-uns parlent avec mépris ou d'un ton railleur, & que d'autres louent d'un ris fort grave, eſt dans la bouche de tous ceux qui ſe mêlent de converſer en Ville. Mon Ami HONEYCOMB l'employe ſouvent, & par tout ce qu'il en dit lui-même, je n'ai jamais pû concevoir que ſon Homme d'eſprit qui aime le Plaiſir, fût autre choſe qu'un Yvrogne, trop âgé pour ſe divertir avec les Femmes de mauvaiſe vie,

vie, ou un jeune Libertin qui a quelque vivacité, qui lieroit commerce avec vous, recevroit vos bons offices, & débaucheroit en même tems votre Sœur, ou coucheroit avec votre Femme. Suivant la description qu'il en donne, un Homme d'esprit doit pousser l'extravagance jusqu'à corrompre des Domestiques, trahir les devoirs de l'Amitié, & se battre avec ses proches Parens, pour venir à bout d'une honnête Fille; quoiqu'il pût avoir des Filles de joye, dont il s'accommoderoit aussi bien, pour un Ecu la piéce: mais le Crime, tout simple & trop facile, n'est pas de son goût; il faut qu'il le releve par quelque perfidie, & peut-être même par l'assassinat. Mon Ami s'imagine que la Ville est devenue fort triste, depuis que nous n'entendons plus tant parler de ces Impertinens, qu'il décrit, sans y prendre garde, comme les plus infames Scélerats qu'il y ait au monde, soit à l'égard de l'Amitié, de l'Amour ou de la Conversation.

Lorsque le Plaisir fait le but principal de la Vie, il ne peut que s'élever de tels Monstres, qui s'abandonnent à la recherche de tous les Divertissemens, capables d'étouffer les lumieres de la Raison & les semences de la Vertu, pour substituer à leur place une foule de pensées extravagantes, & tous les desirs criminels d'une Cupidité charnelle.

Le Plaiſir ſe détruit par lui-même, & l'uſage conſtant que l'on en fait en émouſſe la pointe; mais quoique nous nous ſentions incapables d'en jouïr, nous n'en perdons jamais l'envie, & nous avons un dégoût général pour toute autre choſe. Delà vient qu'un Homme adonné au Plaiſir n'a pas un moment de relâche, d'abord qu'il eſt éloigné de l'objet de ſa Paſſion, & qu'il ſouffre, durant ces intervalles, un ſupplice qu'on ne voudroit pas impoſer au plus indigne de tous les Criminels. Prenez-le lorſqu'il s'éveille un peu trop matin après une débauche, ou la vaine pourſuite d'une Femme ſans honneur, & vous trouverez qu'il n'y pas un ſeul Homme au monde à qui la Vie ſoit plus à charge qu'à lui-même. Il ne connoit, ni le plaiſir qu'on goute à reflechir la nuit ſur un Jour bien emploié, ni la joye du Cœur, ni la gayeté de l'Eſprit qu'on a le matin, après avoir dormi profondément, ou ſommeillé d'une manière agréable & tranquille. Il ne ſçauroit jouïr d'aucun repos dans ſon lit, qu'après en avoir banni la Raiſon & le bon Sens: à moins de cela, il eſt tourmenté par des reflections accablantes ſur le naturel d'une certaine Femme, qu'il a trouvée tout autre qu'il ne croyoit. Qu'a-t-il gagné par ſa conquête, ſi ce n'eſt d'avoir méchante opinion de celle qu'il eſtimoit beaucoup deux ou trois jours auparavant, & de

se reprocher à lui-même, d'avoir fait une injure atroce à l'Homme du monde qu'il auroit voulu peut-être le moins offenser?

L'Homme qui court au Plaisir en est tout occupé, & il n'a presque jamais le tems de rendre service à ses meilleurs Amis. Ce n'est pas qu'il n'ait une certaine complaisance & des manières aisées, dont il s'est formé l'habitude par un long usage du monde; mais dites-lui vos besoins, vos inquiétudes & vos embarras, vous l'y trouverez insensible: il n'a de l'empressement que pour satisfaire ses desirs criminels & brutaux. Il ne connoît pas la solidité de la joye qu'il perd, pour courir après de vains fantômes. Le Plaisir est comme une Belle qui vous aborde d'un air riant, avec les yeux pleins de feu, & une grace admirable; mais qui se retire toute en desordre, honteuse & convaincue de son imperfection. Le Plaisir fait la honte de notre jeunesse, & l'ignominie de notre âge avancé.

HONEYCOMB nous parle quelquefois de ses anciennes débauches, & il voudroit bien qu'on l'en estimât davantage, parce qu'il prétend avoir eu ce qu'on appelle de bonnes Fortunes. Mais j'ai de la peine à croire que le souvenir de ces indignes Fortunes le puisse jamais consoler au milieu de quelque affliction. Il n'y a point, selon moi, d'occasion où le Vice joue un si triste rôle,

que lorsque deux vieilles Personnes se rencontrent, après avoir eu de trop grandes familiaritez dans leur Jeunesse. Déclarer à une Vieille édentée, qu'elle avoit autrefois un beau ratelier, ou à un Galant qui n'a plus de vigueur, qu'il étoit autrefois admiré de toute la Ville, c'est une Satire, & non pas un Eloge; mais les cheveux gris de ceux qui ont passé leurs jours dans le travail, l'étude & la pratique de la vertu, les rendent venérables, & tout le monde souhaiteroit qu'ils fussent immortels.

Quoi qu'il en soit, pour revenir plus directement à l'Homme d'esprit qui aime le plaisir & la joye, quelque rang qu'il occupe dans la Societé civile, il néglige ses Amis, sa Femme & ses Enfans, & il ne laisse pour tout héritage à ceux-ci, que des Biens hypothequez & des Maladies. Tous ces Miserables, qui font de si tristes discours à *Tyburn*, après la tenuë des Assises, étoient, à leur manière, de ces Hommes d'esprit adonnez au plaisir, avant que leurs crimes les eussent conduits à la Potence.

L'irresolution & les remises dans toutes les affaires d'un Homme, sont une suite naturelle de son attachement au plaisir. Le Gentilhomme & le Roturier qui s'y abandonnent, y trouvent à la fin leur honte & leur ruine. L'indulgence qu'on a euë dans tous les siècles pour cette recherche, est venuë sur-tout de ce que des Personnes d'un

grand mérite à divers égards ont sacrifié à cette Idole: leurs bonnes qualitez ont donné du relief à leurs défauts, & un mêlange d'Esprit à servi de Passeport à la Folie. Qu'un homme, qui a passé la meilleure partie de son tems dans la Joye, le Plaisir & les Divertissemens, se rappelle tout ce qu'il a fait ou dit de plus considerable, & il trouvera qu'une fois il piqua jusques au vif un de ses Amis qu'il ne voudroit pas avoir fâché, ou qu'il en usa trop cruellement envers un autre, qu'il s'emporta mal à propos dans une certaine occasion, qu'il eut l'imprudence de trop parler une autre fois, qu'il avoit poussé la Calomnie trop loin en quelques rencontres; en un mot, après avoir examiné tous ses plaisirs, il n'en trouvera pas un seul qui puisse donner la moindre satisfaction à son cœur, ni qu'il voulût choisir pour donner aux autres Hommes une idée de son bonheur. Ceux qui paroissent les mieux disposez à goûter les Plaisirs dont il s'agit, n'en recueilliront jamais d'autre fruit; mais que sera-ce de la plupart des Hommes qui les poursuivent sans genie & sans discernement? La Scène est alors de la derniere extravagance, & l'on diroit que des Imbeciles montent sur le théatre pour imiter les Fous. On voit des Plaisirs de cet ordre dans les Repas dissolus & les Rejouïssances tumultueuses du gros de nos Gentils-

hommes à la Campagne, qui se divertissent à éteindre, le plutôt qu'ils peuvent, cette particule de Raison qui les éclaire lorsqu'ils sont sobres. Ces agréables Débauchez n'aspirent qu'à s'abrutir les Sens avec toute la diligence possible; ils boivent jusqu'à perdre le goût du Vin, ils fument jusqu'à se crêver les yeux, & ils hurlent jusqu'à ce qu'ils ne se peuvent plus entendre.

T.

XXXIII. DISCOURS.

Οἵη πὲρ φύλλων γενεὴ τοιήδε καὶ ἀνδρῶν.
HOM. Iliad. Z. 146.

Les Hommes naissent & meurent de même que les Feuilles.

La différence qu'il y a entre le Courage machinal d'un Soldat, & celui qui est acquis par la reflexion.

IL n'y a point de Conversation si agréable que celle des Gens de guerre qui tirent leur courage d'une serieuse reflexion. La Vie qu'ils ménent est si pleine d'avantures, & leur donne un air si libre à débiter ce qu'ils ont vû, que la compagnie d'un Officier de bon sens est plus instructive que celle de bien d'autres personnes. On voit dans leurs narrations une certaine irregularité, qui a quelque chose de plus vif & de plus divertissant que ce qu'on trouve dans les discours de ceux

qui ont appris à bien ranger leurs penſées, & à s'exprimer avec juſteſſe.

Mon Ami le Capitaine *SENTRY, avec qui je me ſuis promené ce ſoir, m'a fait tant de recits de pluſieurs Actions qu'il y avoit euës lorsqu'il étoit au ſervice, que je n'ai pû m'empêcher d'admirer à cette occaſion, que la crainte de la mort, contre laquelle tous les autres Hommes ont beſoin de ſe munir par une profonde méditation, & par des raiſons tirées de la Philoſophie ou de la Religion, intimide ſi peu à l'Armée, qu'on voit de ſimples Soldats monter à la bréche & attaquer des Bataillons, ſans aucune repugnance, ou plutôt avec alégreſſe. Après en avoir marqué mon étonnement, le Capitaine me répondit en ces termes:

„ Votre ſurpriſe paroitra fort naturel-
„ le à tous ceux qui n'ont pas frequen-
„ té les Armées; mais lorsqu'on y a vé-
„ cu quelque tems, on s'apperçoit d'un
„ certain Courage machinal que la plu-
„ part des Hommes acquierent à la fa-
„ veur de la multitude où ils ſe trouvent
„ toûjours engagez. Ils en voyent tom-
„ ber pluſieurs à la verité, mais ils en
„ voyent un plus grand nombre en vie;
„ ils ſont heureuſement ſortis de quel-
„ ques périls extrêmes, & ils ne ſçavent
„ pas pourquoi ils n'en échapperoient pas

* Voyez Tome I. p. 132.

„ encore. Outre cette manière de raiſonner en l'air, ils paſſent le reſte de „ leur Vie dans les Plaiſirs, après leſquels „ ils ſoupirent avec tant d'ardeur, que „ des Travaux ou des Périls de courte „ durée ne ſont rien, en comparaiſon de „ la Joye, du Triomphe, de la Victoire, des bons Quartiers de raffraichiſſement, des nouvelles Scènes, & des „ Avantures extraordinaires dont ils ſe „ flattent. C'eſt à quoi penſe le gros „ d'une Armée, &, l'on peut ajouter „ même, du Genre humain; mais il n'y „ a point de ces Soldats revêtus d'un Courage machinal qui ayent jamais fait une „ grande figure dans la profeſſion des armes. Ceux qui ſont formez pour le „ Commandement, viennent à négliger „ ou à mépriſer la Vie, par la raiſon „ qu'il faut de toute néceſſité la reſigner „ un jour, & qu'il vaut mieux ainſi la „ riſquer à la pourſuite de glorieuſes Actions & au ſervice de ſa Patrie. Le „ ſuccès, diſent-ils, de nos Entrepriſes „ eſt incertain à l'égard des autres; mais „ par rapport à nous, il eſt toûjours heureux, puiſque nous ne cherchons qu'à „ nous acquiter de notre devoir, & que „ nous ſommes dans l'état où la Providence nous aſſure de notre bonheur, „ ſoit que nous ſurvivions à nos Exploits „ ou non. Tout ce que la Nature a preſcrit, eſt bon & légitime, & puiſque la „ Mort nous eſt naturelle, il y auroit de

„ l'abſurdité à craindre. La crainte perd
„ toute ſa force, lorsque nous ſommes
„ convaincus qu'elle ne ſçauroit prolon-
„ ger nos jours; & l'impoſſibilité qu'il y
„ a d'échapper à la Mort, nous devroit
„ inſpirer le courage d'aller à ſa rencon-
„ tre. Sans cette reſignation, il n'y a
„ pas un ſeul Homme qui puiſſe rien ten-
„ ter de glorieux: mais lorsqu'on eſt ar-
„ rivé à ce point, les plaiſirs d'une Vie
„ paſſée dans les Expeditions militaires
„ ſont auſſi grands, qu'aucun de ceux
„ dont l'Eſprit humain eſt capable. La
„ force de la Raiſon, jointe à la perſua-
„ ſion où l'on eſt de s'acquiter de ſon de-
„ voir, & un deſir de la Gloire, donne
„ une certaine beauté à tout ce qui avoit
„ paru d'abord effrayant & terrible. D'ail-
„ leurs, les riſques où les Généraux ſe
„ voyent expoſez en bonne compagnie,
„ le ſalut de divers Royaumes, la Cau-
„ ſe du Public, & la bravoure ſurprenan-
„ te de pluſieurs Officiers qui ne s'étoient
„ pas ſignalez juſques à ce jour, ſont au-
„ tant de motifs qui les animent à négli-
„ ger le ſoin de leurs Perſonnes. Tel eſt
„ le Heroïſme de ceux qui ont les qua-
„ litez requiſes pour commander. A l'é-
„ gard des autres, je ne ſçais quelle en
„ peut être la cauſe; mais il eſt certain
„ qu'ils s'accoutument à ne point reflé-
„ chir, & qu'ils enviſagent la Mort avec
„ tant d'indifférence, qu'ils conſervent le
„ même ſang froid au milieu des Ac-

„ tions les plus chaudes. Témoin ce que „ dit un * Officier *François* qui n'avoit „ pas trop bonne opinion de son Géné„ ral, & qui, après avoir reçû un coup „ mortel dans une Bataille, s'écria: *Je* „ *voudrois bien vivre une heure de plus, pour* „ *voir comment cet Etourdi se tirera d'af*„ *faire.*

„ Je me souviens aussi de deux jeunes „ Cavaliers *Anglois* qui servoient dans le „ même Escadron, & qui étoient inséparables; ils mangeoient, buvoient, & „ s'intriguoient ensemble; en un mot, „ toutes leurs inclinations paroissoient ten„ dre au même but, & ils se rendoient „ mutuellement toutes sortes de bons of„ fices. Un soir que nous devions pas„ ser une Riviere, l'un d'eux se mit dans „ un Bachot, avec divers autres, pen„ dant que son Camarade en attendoit le „ retour sur le bord. Bientôt après on „ entendit quelque bruit, causé par un „ cheval qui venoit de sauter dans l'eau „ avec son Cavalier. Là-dessus celui de „ ces deux intimes qui se trouvoit à ter„ re, cria à haute voix, *Hola, ho, qui* „ *s'est noyé?* On lui répondit aussitôt, *vo-*

* C'est le Chevalier de FOURBIN, qui étoit Lieutenant-Général, sous le grand Prince de CONDE', à la Bataille de *Seneff*, donnée en 1674. Voyez l'Hist de ce Prince, 2 Edition à *Cologne* (ou plutôt à *Amsterdam*) en 1695. p. 482. où les derniers mots du Chevalier sont rapportez d'une manière un peu différente, quoiqu'ils reviennent à la même chose.

„ *tre Ami* HENRI THOMPSON. A quoi il
„ répliqua fort gravement: *Ah! le pauvre*
„ *Diable! il avoit un Cheval bien fougueux.*
„ Une ſi courte Epitaphe pour un Ami
„ intime, que ce Cavalier prononça d'un
„ ton ſec, & ſans y ajouter le moindre
„ mot, me donna, cette fois entre mil-
„ le, une aſſez méchante opinion de l'A-
„ mitié que des Camarades ſe jurent. C'eſt
„ ainſi que la plupart des Hommes, uni-
„ quement occupez de ce qui les touche
„ eux-mêmes, deviennent inſenſibles à
„ tout autre motif. Ils ne regrettent qui
„ que ce ſoit, dont un autre peut rem-
„ plir le poſte; & lorsque les Gens n'ont
„ aucune délicateſſe, le premier qu'ils
„ trouvent leur eſt auſſi bon que celui
„ avec qui ils auront paſſé la moitié de
„ leur vie. C'eſt à cette ſorte d'Eſprits
„ à qui la deſolation des Villes, des
„ Bourgs & des Campagnes, la miſere des
„ Habitans, les cris & le morne ſilence
„ des malheureux, ne font aucune pei-
„ ne; attachez à tout ce qui peut ſatis-
„ faire leurs ſens & leurs appétits crimi-
„ nels, ils négligent les devoirs de la
„ Compaſſion, & toute leur gloire con-
„ ſiſte à éviter la Honte; ils n'ont autre
„ choſe en vûë que de ſe bien divertir,
„ après avoir eſſuyé quelque fatigue.
„ C'eſt là ce qui forme le gros de la Sol-
„ dateſque; mais le Gentilhomme poli,
„ au milieu de cette engeance, eſt tel
„ que le Heros qui s'offre ici à mes yeux,

„ & qui eſt le premier à courir au danger
„ où il expoſe les autres. Ses Officiers
„ ſont ſes Amis & ſes Compagnons de
„ fortune, en qualité de Perſonnes d'hon-
„ neur & de Gentilhommes: les ſimples
„ Soldats ſont ſes Freres, en qualité d'in-
„ dividus de la même eſpece. Il eſt ai-
„ mé de tous ceux qui le voyent; & lors-
„ qu'il les paſſe en revûë, ils ſouhaite-
„ roient qu'il fût dans le danger, pour
„ avoir occaſion de l'en délivrer au pé-
„ ril de leurs vies. L'Amour fraternel
„ eſt l'ordre qu'il donne aux rangs où il
„ commande; chacun craint de lui dé-
„ plaire, quoiqu'il n'appréhende pas d'en
„ être puni. Son Regiment eſt ſi touché
„ des calamitez du Genre humain, qu'il
„ ne penſe qu'à y remedier. Juſte à diſ-
„ tribuer à tous ce qui leur eſt dû, il ſe
„ croiroit au deſſous de leur Tailleur, ſi
„ un morceau de leurs Habits ſervoit à
„ fournir un brin d'Or ou d'Argent ſur le
„ ſien; & même au deſſous du Payeur le
„ plus avide, s'il retenoit un denier au
„ delà de ſes Appointemens. Continuez,
„ aimable Heros, à vous ſignaler; une
„ Gloire immortelle vous attend, & un
„ Bonheur éternel ſera votre partage!

T.

XXXIV. DISCOURS.

Habet Natura, ut aliarum omnium rerum, ſic vivendi modum. Senectus autem peractio ætatis eſt tanquam Fabulæ : cujus defatigationem fugere debemus, præſertim adjuncta ſatietate.

CIC. de Senect. Cap. 23.

La Nature a mis des bornes à la Vie, auſſi bien qu'à toute autre choſe. La Vieilleſſe eſt comme le dernier Acte d'une Piéce de Théatre, où l'on doit craindre de fatiguer les Spectateurs, ſur-tout lorſque la Piéce a été longue, & qu'on a vécu long-tems.

DE tous les ſouhaits ridicules qu'on entend faire tous les jours en compagnie, il n'y en a point de plus indigne d'un honnête Homme, que celui de vouloir être plus jeune qu'on n'eſt. Ce qui le produit d'ordinaire, vient de quelque objet qui nous rappelle une Action paſſée, honteuſe en elle-même, ou qu'il n'eſt pas mal-ſéant de ne pouvoir plus repéter. C'eſt la marque infaillible d'un Eſprit égaré ou diſſolu, ſi nous avons beſoin de notre Jeuneſſe, pour mettre ſeulement en uſage la vigueur des nerfs & des os que nous poſſedions autrefois. Il eſt auſſi abſurde pour un Vieillard, à ce que dit l'Orateur *Romain*, de ſouhaiter la force d'un

Les jeunes Gens qui ne cherchent que les Plaiſirs, & les Vieillards qui les regrettent, ſont également dignes de mépris.

jeune Homme, qu'à celui-ci d'aſpirer à la force d'un Taureau ou d'un Cheval. Ces Souhaits ſont également oppoſez à la Nature, qui devroit ſervir de guide dans tout ce qui n'eſt pas contraire à la Juſtice, aux Loix & à la Raiſon. Mais quoique tout Vieillard ait été jeune, & que tout Homme jeune s'attende à être vieux, il ſemble qu'il y ait une meſintelligence fort dénaturée entre ces deux ſaiſons de la Vie. Ce malheureux défaut d'un commerce mutuel vient d'un ſot orgueil, ou d'une fougue extravagante dans la Jeuneſſe, & d'un découragement peu raiſonnable, ou d'une compaſſion mal entenduë dans l'Age avancé. Un jeune Homme qui n'aſpire qu'à la vertu, & un Vieillard qui n'a pas la moindre inclination vers la débauche, ne ſont point du tout intéreſſez dans ce Diſcours; il n'y a que le petit Maſtre qui ſe donne des airs avec les plus âgez, & le vieux Fou qui envie ſes impertinentes allures, qui ſoient ici les objets de notre mépris. J'avouë que ce dernier mot eſt bien rude; mais de quelle manière peut-on traiter un jeune Etourdi qui ne cherche que les Plaiſirs ſenſuels, ou un Vieillard qui enrage de ce qu'il n'eſt plus en état de les goûter? Lorsque les jeunes Gens marquent dans les Lieux publics un entier abandon à leurs Appétits criminels, les Perſonnes ſages ne peuvent que s'atten-

dre à les voir tomber dans une Vieillesse méprisable, si la mort ne les arrête au milieu de leurs Folies. Lorsqu'un Vieillard témoigne du regret pour ses Plaisirs passez, il découvre une inclination monstrueuse pour ce que la Providence ordinaire ne sçauroit rappeller. Un vieillard, chagrin à cause de son âge, est le plus opposé de tous les Etres qu'il y ait, depuis l'Ange le plus exalté jusques au Vermisseau le plus vil, à toutes les régles du bon Sens & de la Raison. Quelles tristes idées ne fournit pas un vieux Débauché, qui peste seul, avec les Démons, contre les ordres de la Providence, pendant que toutes les autres Créatures s'y soumettent? Quoi qu'il en soit, voyons ce qu'il a perdu par le nombre des années. Il n'est plus en état de satisfaire les Passions qu'il avoit dans la Jeunesse; mais la Raison, qui n'en est pas troublée, a beaucoup plus de force. Un vieux Gentilhomme, qui s'entretenoit l'autre jour avec un de ses Amis sur quelques anciennes Avantures qu'ils avoient eües ensemble, s'écria, *Ah mon Ami, c'étoit-là un bon tems! Cela est vrai*, repliqua l'autre, *mais nous n'étions pas alors aussi tranquilles que nous le sommes aujourd'hui.* Ce ne devroit pas être une petite satisfaction pour nous, d'avoir passé dans notre voyage les grandes chaleurs de la Jeunesse. Lorsque la Vie même est une Fièvre, comme dans les

jeunes Débauchez, les Plaiſirs qu'on y goûte ne ſont que les Rêves d'un Fébricitant; & il n'eſt pas moins ridicule de ſouhaiter le retour de cette ſaiſon de la Vie, qu'il le ſeroit pour un homme en ſanté, d'avoir du regret de ce qu'il ne jouït plus de ces Palais magnifiques, de ces Promenades enchantées, & de ces Campagnes fleuries, dont il s'entretenoit durant les accès & le ſommeil interrompu d'une groſſe Maladie.

A l'égard des Plaiſirs raiſonnables, & les ſeuls dignes de notre Nature, qui conſiſtent à jouïr d'une bonne Renommée, de l'eſperance d'un Bonheur éternel, & du Commerce des honnêtes Gens, nous ſommes plus en état de les goûter à meſure que nous vieilliſſons. Si l'on diſtingue la Vie en divers Actes, & que l'on ſuive les lumieres de la Raiſon, le dernier mérite la préference, ſur-tout lorſqu'on ſe porte bien. Le ſouvenir d'une Jeuneſſe employée à la pratique de la Vertu, donne à l'Eſprit un Plaiſir noble, tranquille & ſans mêlange. D'un autre côté, ceux qui ont le malheur de ne pouvoir pas reflechir avec ſatisfaction ſur leur Vie paſſée, peuvent ſe conſoler du moins de ce qu'ils ne ſont plus expoſez aux mêmes tentations, ni à retomber dans leurs premieres folies. On a dit bien à propos, *Que celui qui veut être vieux long-tems, doit commencer de bonne heure à le devenir.* En effet, ſi l'on ne re-

rènonce à toutes ſes Habitudes criminelles avant que l'âge nous en rende incapables, on s'en aviſe trop tard, & la Paſſion reſte dans le cœur, quoiqu'on ſoit hors d'état de la ſatisfaire. Le pauvre Soldat, qui eſt ici aux Invalides de *Chelſea*, & qui perdit un de ſes bras dans le dernier Siege qu'il y eut en *Flandres*, ſent tous les matins, lorsque le froid devient piquant, de la douleur au bout de ſes doigts, qui ſont enterrez au delà de la Mer.

L'envie qu'on a de paroître dans le beau monde, & d'y être applaudi pour des qualitez de néant, fait que les jeunes Gens mépriſent les Vieillards, & que ceux-ci reſignent de ſi mauvaiſe grace les qualitez de la Jeuneſſe: mais c'eſt un renverſement général dans l'un & l'autre Sexe, & au lieu de ſuivre la deſtination naturelle de nos Eſprits, qui devroient choiſir ou deſapprouver ce que la Nature & la Raiſon nous dictent, c'eſt embraſſer le deſordre, & courir après des Fantômes.

L'âge avancé dans une Perſonne-vertueuſe, de l'un ou de l'autre Sexe, eſt accompagné d'une certaine Autorité qui le rend préferable à tous les Plaiſirs de la jeuneſſe. Si les reſpects, les ſoumiſſions & les égards donnent quelque plaiſir à ceux qui les reçoivent, on peut dire qu'une Perſonne âgée, qui a de la Vertu, n'en manque jamais. A comparer les défauts & les avantages de l'un

& de l'autre état, on y trouve tant d'égalité, qu'on est surpris de voir si peu de liaison entre les Vieillards & la Jeunesse. Celle-ci approche de la Mort par beaucoup plus d'endroits, suivant la remarque de CICERON; & où est le jeune Homme qui puisse dire, plutôt qu'un Vieillard, qu'il passera cette nuit? La Jeunesse est sujette à plus de maux, ses maladies sont plus violentes, & son rétablissement est plus douteux. Elle espere à la verité de plus longs jours; mais son esperance est malfondée, puisqu'il n'y a rien de plus ridicule que de s'appuyer sur une incertitude. Le Vieillard, qui n'a pas la moindre occasion de se flater à cet égard, est en cela même plus heureux: il a joui déja de ce que l'autre ne fait qu'esperer: l'un souhaite de vivre longtems, l'autre a vécu longtems. Mais hélas! y a-t-il quelque chose dans la Vie humaine à quoi l'on puisse donner ce titre? Tout ce qui doit finir un jour, ne mérite aucune estime pour sa durée. Si les Heures, les Jours, les Mois & les Années s'écoulent, il n'importe à quelle Heure, dans quel Jour, quel Mois, ou quelle Année que nous mourions. On doit applaudir à un bon Acteur, dans quelle Scène de la Pièce qu'il finisse son rôle, & qu'il se retire du Théatre. Il en est de même à l'égard d'un Homme de bon sens: une Vie courte lui suffit pour donner des preuves qu'il a de l'Honneur &

de la Vertu; s'il renonce à ſon devoir, il a vécu trop longtems; mais pourvû qu'il s'en acquite juſques à la fin de ſes jours, il n'eſt d'aucune conſéquence pour lui qu'ils ſoient d'une longue ou d'une courte durée.

T.

XXXV. DISCOURS.

— Sed tu, ſimul obligaſti
Perfidum votis caput, enitescis
Pulchrior multò. — —

Hor. L. II. Ode VIII. 5.

* *Et cette même Perfidie qui devroit vous faire avoir en horreur, ſemble ne ſervir qu'à vous rendre plus beau.*

JE ne croi pas qu'aucun ſujet pût jamais fournir matiere à un Entretien plus agréable, que l'Hiſtoire des Favoris qui ſont de tems en tems à la mode entre les Dames de cette Ville; ſurtout ſi chacune diſoit de bonne foi ce qui l'engage à donner la préference à tel ou tel, & ſi chaque Homme avouoit par quelle de ſes actions, ou quelle ſorte

Le Portrait du Favori des Dames.

* Quoiqu'Horace ait dit ceci d'une Femme, notre Auteur l'applique aux Hommes, & c'eſt pour cela qu'on le traduit dans la même vûë.

d'ajuſtement il réuſſit le mieux auprès des Belles. Du reſte, il m'eſt auſſi facile de connoître qu'un Homme s'ajuſte pour plaire aux Dames, que de voir qu'il eſt en équipage de Chaſſe. Le Favori des Belles a la mine & les allures toutes différentes de celles qu'ont les autres Individus de notre eſpèce: il affecte un air plus negligé dans ſes Habits, & il a des manieres plus indolentes; c'eſt-à-dire qu'il tâche de paroître à l'un & à l'autre égard ce qu'il n'eſt pas. Si les Oiſeleurs imitent la voix des Oiſeaux qu'ils veulent attirer dans leurs filets, on peut remarquer auſſi, que les Favoris des Dames ont toûjours quelque reſſemblance avec la Belle qu'ils cherchent à ſurprendre. Ils ſçavent tout ce qui ſe paſſe dans les Familles; ils ont quantité de petits ſoins officieux; ils n'ignorent pas ce qu'il faut pour vous guérir d'un Rhûme, & ils ne marchent preſque jamais ſans avoir dans la poche une petite Bouteille d'Extraits, en cas de quelque indiſpoſition ſubite.

La Curioſité, qui fait ma Paſſion dominante, & j'oſe dire l'unique Plaiſir de ma vie, m'a engagé quelquefois à examiner le cours de certaines Intrigues amoureuſes, auſſi bien que les manieres & les qualitez de ceux qui y ont eu le plus de ſuccès. Mais, avec toutes mes recherches, je n'ai pas connu un ſeul Homme de bon ſens qui ait été le Favori général des Dames: un air ſingulier, quelque

travers d'Esprit, ou une Imagination grotesque, en un mot, ce qui l'auroit pû rendre le jouët des Hommes, est cela même qui l'a recommandé aux Belles. Je serois bien marri de choquer des Gens si fortunez que ceux dont je parle; mais qu'on repasse dans son esprit la conduite des vieux Damoiseaux, & l'on trouvera que l'Homme à bonne Fortune s'est distingué par des querelles impertinentes en faveur du beau Sexe, par la singularité de ses Habits, & par une insipide assiduité auprès des Belles. Il faut d'ailleurs que, pour plaire à une Dame galante, il ait la reputation d'être bien venu auprès de quelques autres; car, afin que vous le sçachiez, il y a une si grande jalousie entre ces Créatures, qu'elles ne pensent qu'à s'assujettir les Esclaves de leurs Rivales. Mon Ami HONEYCOMB dit, que c'étoit là tout son jeu, & que, pour se faire aimer d'une jolie Dame, il n'avoit qu'à lui donner quelque soupçon que son Ennemie, ou sa Rivale en Beauté, ne le regardoit pas de mauvais œil. Le dépit est naturel aux Belles, & vous les voyez quelquefois s'attacher à un Homme desagréable, de peur qu'une autre ne l'enleve. Cet effronté de LE PAGE n'est bien reçu de toutes les Dames qu'il voit, que par cela seul, qu'il a l'adresse de les empêcher d'en venir à une explication entre elles. Si elles sçavoient qu'il n'y en a pas une

ſeule qui le trouve à ſon goût, chacune lui marqueroit d'abord du mépris ; mais il en eſt ſouffert, parce que c'eſt la Mode, & que l'envie de ſe croiſer les unes les autres les engage inſenſiblement à ſuivre le même train. Ce qui lui donne le plus de relief, eſt que le Fripon, comme il leur plait de le qualifier, eſt le Corps le plus inconſtant que l'on puiſſe voir, qu'il a beaucoup d'eſprit & de gayeté, qu'il a toûjours le petit mot pour rire, & que, par deſſus tout, c'eſt la plus terrible & la plus dangereuſe Langue qu'il y ait au monde, ſi l'on vient à le provoquer.

Le Favori des Dames ne doit être, ni un Sot, ni un Homme de bon ſens : il ne s'agit que de cauſer, de fournir à la Converſation, & non pas de raiſonner juſte. De tous ceux qui les viſitent, il n'y en a point qui jouënt un ſi plaiſant rôle que ces Volontaires qui les ſervent gratis, & qui n'en attendent aucune paye, ni le moindre avancement : il ſuffit qu'ils leur donnent la main à la ſortie d'une Egliſe ou de quelque autre Lieu public ; qu'ils ſoient admis à leur compagnie un Jour de Viſites, & qu'ils ayent la liberté de paſſer avec elles une portion de ce tems qui leur eſt ſi à charge. Mais parlez-moi ſur-tout de ces petits-Maîtres qui en veulent à l'honneur de toutes les Belles, & qui ſe regardent comme les plus beaux Eſprits du Siècle, à qui rien ne

peut resister. Nous avons nombre de ces Conquerans en Ville, lorsque la Noblesse y est revenuë de la Campagne. Ils sçavent toutes les Intrigues de la Ville & de la Cour, & ils ont une espèce d'éducation qui en exclut les bonnes mœurs, c'est-à-dire qu'ils observent les bienséances en public, & qu'ils sont dissolus en particulier.

Les Dames qui se plaisent à nouer des Intrigues amoureuses, ont si bonne opinion de leur mérite, qu'elles ne veulent pas qu'un seul Homme leur échappe, non pas même un de ces Galans de profession. Peu accoûtumées à entendre raisonner les Hommes de bon sens, elles n'ont du goût que pour les flatteries dont on les berce, & ne sçavent pas distinguer ceux qui leur en content. Quelque mauvaise reputation qu'ait un de leurs Amans pour toutes ses perfidies, elles ne l'en estiment que d'avantage; &, comblé des faveurs de plusieurs autres Belles, il est regardé comme un Héros victorieux, qui mépriſe tous ses Triomphes pour devenir la Victime de celle qui le charme alors.

Si vous voyez un Homme qui se donne des airs dans une Assemblée publique, qui parle fort haut sans aucun sujet, qui n'a point d'égards pour la Compagnie où il se trouve, & qui affecte des manieres negligées, vous pouvez decider à coup sûr qu'il a ruiné bon nombre de Belles. Une démarche fiere, la poitrine élevée,

un chapeau dont la forme eſt enfoncée, un pas cadencé, & des œillades jettées adroitement de tous côtez, ſont les marques qui diſtinguent le Favori des Dames. On ne voit gueres toutes ces admirables qualitez réünies dans le même objet ; mais helas ! une ſeule ſuffit pour enchaîner un million de Belles. Si quelqu'un joignoit à ces talens un Sçavoir proportionné, & qu'il réſidât en Ville, on devroit en avertir le Public, afin que nous miſſions nos Femmes & nos Filles en lieu de ſureté. Il arrive quelquefois que cet Homme charmant a lû tous les Mélanges de nos Poëmes, quelques-unes de nos Comédies, & qu'il ſçait par cœur la traduction des épitres d'OVIDE. Oh ! s'il étoit poſſible qu'il fût auſſi fidèle qu'il eſt aimable ! mais vous en demanderiez trop ; tout perfide qu'il eſt, les Dames ſont diſpoſées à lui témoigner de la bienveillance : „ On lui accorderoit volon-„ tiers quelque petite faveur, pour avoir „ le plaiſir de l'entendre cauſer, ſoit „ qu'il badine ſur les petits Amours d'un „ Eventail, dont il compte les bâtons, „ ou qu'il vous regale d'une infinité de „ jolies épithètes, qui ne lui manquent „ jamais au beſoin. On ne peut ſans dou-„ te qu'excuſer la fragilité d'une Femme „ qui ſuccombe à de pareilles attaques". C'eſt là ce que bien de nos Dames, qu'on pouroit nommer, ſe diſent intérieurement, à la vûë d'un de ces Conquerans qui

qui ne ſe font aucun ſcrupule de les perdre d'honneur & de reputation.

Il eſt certain que, dans la plupart des Amours qui ſe forment, on préfere des qualitez de néant aux Vertus les plus ſolides. Une Belle craint ſi peu de s'attirer le mépris des Hommes par ſon ignorance & ſa bêtiſe, qu'elle eſt aſſurée d'être toûjours l'objet de la Paſſion de quelqu'un, pourvû qu'elle conſerve ſes traits & ſa bonne mine. Vous diriez que les deux Sexes ne s'amuſent à la lecture de tous nos inſipides Romans, & à voir des Compagnies auſſi frivoles, que pour encherir ſur leurs imperfections, & devenir un aimable Impoſteur, ou une Belle perfide.

T.

XXXVI. DISCOURS.

—— Omnem, quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, & humida circum
Caligat, nubem eripiam: —— ——
VIRG. Æneid. II. 604.

Je dissiperai ce Nuage que les yeux des Hommes ne sçauroient pénetrer, & qui vous cache tous les objets des environs.

La premiere Vision de MIRZA sur la brieveté de la Vie Humaine.

J'Ai divers Manuscrits Orientaux, qui me tomberent entre les mains lorsque j'étois au *grand Caire*. Il y en a un qui a pour titre, *Les Visions de* MIRZA, & que j'ai lû avec beaucoup de plaisir. Mon dessein est de le donner au Public par morceaux, lorsque je n'aurai pas dequoi l'entretenir d'ailleurs, &je vai commencer par la premiere Vision, que j'ai traduite en ces termes.

„ Le cinquième jour de la Lune, qui „ est une Fête que j'observe toujours, „ suivant la coûtume de mes Ayeux, „ après m'être lavé le corps & avoir fait „ mes dévotions du matin, je me rendis „ sur les hautes Montagnes de *Bagdat*, „ pour y passer le reste de la journée „ dans la Priere & la Méditation. Arri„ vé au sommet, je m'y assis, & occupé „ à reflechir profondement sur la vanité

„ de la Vie humaine, je mē disois à moi-
„ même, *Sans doute, l'Homme n'est qu'une*
„ *ombre, & sa Vie n'est qu'un songe.* Après
„ avoir tourné les yeux vers la pointe
„ d'un Roc qui n'étoit pas éloigné de
„ moi, j'y découvris un Homme en ha-
„ bit de Berger, qui avoit un Instrument
„ de Musique à la main, & qui ne s'ap-
„ perçut pas plutôt que je le regardois,
„ qu'il en joua d'abord. Le son de cet
„ Instrument étoit d'une si grande dou-
„ ceur, & d'une mélodie si variée, que
„ je n'avois jamais rien entendu de pareil.
„ Cela me fit souvenir de ces divins Con-
„ certs qu'on jouë pour les Ames ver-
„ tueuses à leur arrivée dans le Paradis,
„ & qui servent à effacer les impressions
„ de leurs dernieres agonies, aussi bien
„ qu'à les mettre en état de goûter les
„ plaisirs de cet heureux sejour. En un
„ mot, j'étois presque ravi en extase.

„ Le bruit couroit depuis long-tems
„ qu'un Genie fréquentoit ce Rocher,
„ & que diverses Personnes, qui avoient
„ entendu ses Airs harmonieux; ne l'a-
„ voient jamais vû lui-même. Quoi qu'il
„ en soit, après m'avoir ainsi élevé l'Es-
„ prit à goûter les charmes de sa conver-
„ sation, il me fit signe de la main de
„ m'approcher de lui. J'obéïs avec le
„ respect que nous devons à une Nature
„ d'un ordre superieur, & le cœur péné-
„ tré de ses doux Accords, je me jettai à
„ ses pieds, les larmes à l'œil. Il me sou-

„ rit d'un air si plein de compassion & si
„ affable, qu'il dissipa tous d'un coup la
„ crainte qui m'avoit saisi. Ensuite il me
„ tendit la main pour me relever, &
„ m'addressa ces paroles: MIRZA, *j'ai*
„ *entendu vos Soliloques, suivez moi.*

„ Alors il me conduisit jusques à la plus
„ haute cime du Rocher, & après m'y
„ avoir placé, il me dit: Tournez les
„ yeux à l'Est, & dites-moi ce que vous
„ voyez. Je vois, lui dis-je, une gran-
„ de Vallée, & un prodigieux Courant
„ d'eau qui la traverse. La Vallée que
„ vous voyez, ajouta-t-il, est la Vallée
„ de Misere, & le Courant d'eau fait
„ partie de l'immense Océan de l'Eter-
„ nité. D'où vient, repris-je, que cette
„ Eau sort d'un Brouillard épais à l'un de
„ ses bouts, & se perd à l'autre dans une
„ sombre Nuée? Ce que vous voyez,
„ me répondit-il, est cette portion de
„ l'Eternité qu'on appelle Tems, qui se
„ mesure par le cours du Soleil, & qui
„ doit s'écouler jusques à la fin du Mon-
„ de. Examinez à présent, continua-t-
„ il, cette Mer qui est ainsi bornée par des
„ ténèbres à ses deux bouts, & dites-moi
„ ce que vous y découvrez. J'y vois, lui
„ dis-je, un Pont qui la traverse par le
„ milieu. Ce Pont, me dit-il, que vous
„ voyez est la Vie humaine, considé-
„ rez-le bien à votre loisir. Après en
„ avoir fait une revûë plus exacte, je
„ trouvai qu'il y avoit soixante-dix Ar-

„ ches entieres, & plusieurs rompuës,
„ qui, jointes ensemble, pouvoient aller
„ au nombre de cent ou environ. Lors-
„ que je comptois les Arches, le Genie
„ me dit, qu'il y en avoit eu d'abord
„ jusques à mille; mais qu'un Déluge
„ avoit emporté celles qui manquoient,
„ & laissé le Pont dans l'état ruineux
„ où je le voyois. Mais, ajouta-t-il,
„ n'y découvrez-vous pas autre chose?
„ J'y vois, lui dis-je, une infinité de
„ monde qui passe dessus, & un Nuage
„ épais à l'un & à l'autre bout. Je vis
„ d'ailleurs un grand nombre de Passa-
„ gers qui tomboient dans l'eau à tra-
„ vers le Pont, & je m'apperçus qu'il
„ y avoit quantité de Trapes cachées,
„ sur lesquelles ils n'avoient pas plutôt
„ mis le pied, qu'ils s'enfonçoient &
„ disparoissoient tout d'un coup. Ces
„ Trapes étoient si nombreuses à l'en-
„ trée du Pont, que, de cette foule de
„ monde qui sortoit du Nuage, il y en
„ avoit plusieurs qui échouoient d'abord.
„ Elles n'étoient pas si fréquentes vers
„ le milieu, mais vers l'extrêmité des
„ Arches entieres elles se multiplioient
„ beaucoup. Il n'y avoit au reste qu'un
„ petit nombre de Personnes qui clopi-
„ noient sur les Arcades rompuës, mais
„ qui, fatiguées par une si longue mar-
„ che, tomboient l'une après l'autre dans
„ le sein de ce vaste Océan.

„ Je contemplois cette surprenante

„ Fabrique, & la grande varieté d'ob-
„ jets qu'elle m'offroit, lorſque je me
„ ſentis accablé d'une profonde mélan-
„ cholie à la vûë de tant de Perſonnes
„ qui venoient à ſuccomber au milieu de
„ la joye & des Plaiſirs, & qui s'accro-
„ choient à tout ce qui les environnoit
„ pour ſauver leur vie. Quelques-uns,
„ qui regardoient vers le Ciel d'un air
„ fort penſifi, s'éclipſoient tout d'un coup
„ au milieu de leurs ſpeculations. Il y
„ en avoit une infinité d'autres qui cou-
„ roient avec ardeur après de petites
„ Veſſies pleines d'air qui brilloient à
„ leurs yeux & qui danſoient en leur pré-
„ ſence; mais lorſqu'ils ſe croyoient ſur
„ le point de les atteindre, le pied ve-
„ noit à leur manquer, & ils culbutoient
„ en bas. Malgré cette diverſité d'objets,
„ qui cauſoient une eſpèce de confuſion,
„ j'en obſervai quelques-uns avec des
„ Cimeterres, & d'autres avec des Phio-
„ les à la main, qui alloient & venoient
„ ſur le Pont, & qui ne faiſoient aucun
„ ſcrupule d'en pouſſer un grand nom-
„ bre ſur les Trapes, qui ne ſembloient
„ pas être dans leur chemin, & qu'ils
„ auroient pû éviter, ſi on ne les avoit
„ forcez à changer de route.

„ Lorſque le Genie s'apperçut que
„ je m'abandonnois à ce triſte ſpecta-
„ cle, il me dit d'en détourner la vûë,
„ & d'examiner s'il y avoit quelque
„ autre choſe que je ne compriſſe pas.

„ Là-dessus je lui demandai, ce que si-
„ gnifioient ces grandes Volées d'Oi-
„ seaux qui voltigeoient autour du Pont,
„ & qui s'y perchoient de tems en tems;
„ ce que vouloient dire ces Corbeaux,
„ ces Harpies, ces Vautours, ces Cor-
„ morans, & sur-tout ces petits Garçons
„ ailez qui se perchoient en foule sur les
„ Arcades du milieu. Ces Oiseaux, me
„ repondit-il, sont la Superstition, l'A-
„ varice, l'Envie, le Desespoir & l'Amour,
„ avec toutes les autres Passions & les
„ Soucis rongeans qui tourmentent les
„ Hommes.

„ Helas, dis-je alors en soupirant,
„ l'Homme donc a été fait en vain, puis-
„ qu'il est abandonné à la misere durant
„ sa vie, & qu'il est englouti par la
„ Mort! Le Genie, ému de compassion
„ envers moi, me dit, de ne regarder
„ plus à l'Homme dans la premiere
„ scène de son existence, lorsqu'il se
„ met en chemin pour arriver à l'Eter-
„ nité; mais de tourner les yeux sur ce
„ Nuage épais où le Courant entraine
„ les différentes générations des Hom-
„ mes. J'obéis à ses ordres, & (soit
„ qu'il me fortifiât la vûë d'une façon
„ toute extraordinaire, ou qu'il dissipât
„ une partie de ce Nuage qui étoit d'a-
„ bord impenétrable à mes yeux) je
„ vis que la Vallée s'ouvroit de ce côté-
„ là, & s'étendoit en un vaste Océan,
„ à travers le milieu duquel passoit un

„ gros Rocher de Diamant, qui le divi-
„ soit en deux parties égales. Mais l'u-
„ ne demeura toujours ensevelie sous
„ les ténèbres, où je ne voyois goute,
„ pendant que l'autre me parut semée
„ d'une infinité d'Isles, couvertes de
„ Fleurs & de Fruits, & environnées
„ d'une eau qui ressembloit à du Cry-
„ stal. J'y pouvois distinguer des Per-
„ sonnes revêtuës d'Habits magnifiques,
„ avec des guirlandes sur la tête, qui
„ se promenoient entre les Arbres, se
„ couchoient au bord des Fontaines, ou
„ se reposoient sur des Lits de fleurs. J'y
„ entendis en même tems une harmonie
„ confuse d'un chant d'Oiseaux, d'un
„ bruit de Cascades, de Voix humaines
„ & d'Instrumens de Musique, ensorte
„ que la Joye s'empara de mon cœur à
„ la vûë & à l'ouïe d'une si agréable scè-
„ ne. J'aurois souhaité les ailes d'un Ai-
„ gle, pour voler au plutôt à cet heu-
„ reux sejour; mais le Genie m'avertit,
„ qu'on ne pouvoit s'y rendre qu'à tra-
„ vers les portes de la Mort, qui s'ou-
„ vroient à toute heure sur le Pont. Les
„ Isles, continua-t-il, que vous voyez si
„ fraiches & si verdoyantes, & qui vous
„ paroissent couvrir toute la surface de
„ l'Océan, aussi loin que votre vûë se
„ peut étendre, sont plus nombreuses
„ que le Sable qui est sur le bord de la
„ Mer; il y en a des millions & des mil-
„ liars, outre celles qui s'offrent à vos

„ yeux, au delà de tout ce que votre
„ imagination en peut concevoir. C'eſt
„ le Sejour deſtiné aux Gens de bien a-
„ près la Mort, qui, ſuivant les diffé-
„ rentes Vertus qu'ils auront pratiquées,
„ ou le degré qu'ils en auront atteint,
„ doivent être diſtribuez ſur ces Iſles,
„ dont chacune forme un Paradis, où
„ abondent toutes ſortes de Plaiſirs, pro-
„ portionnez au goût & aux qualitez de
„ ceux qui les habitent. N'eſt-ce pas là
„ un Sejour après lequel vous devez ſou-
„ pirer? N'eſt-il pas digne, MIRZA, de
„ vos ſoins & de vos peines? La Vie
„ vous paroit-elle malheureuſe, puiſ-
„ qu'elle vous fournit l'occaſion d'obte-
„ nir une ſi grande Recompenſe? De-
„ vez-vous craindre la Mort, qui vous
„ transporte à un ſi heureux Etat? Ne
„ vous imaginez donc pas que l'Homme
„ ait été fait envain, puiſqu'il doit jouïr
„ d'une Gloire éternelle. Après avoir
„ goûté un plaiſir extrême à la vûë de
„ ces Iſles fortunées, je ſuppliai le bon
„ Genie de me dire ce qu'il y avoit de
„ l'autre côté du Rocher de Diamant,
„ qui paroiſſoit couvert d'affreuſes téné-
„ bres. Il ne me répondit pas un ſeul
„ mot, & lorsque je voulus inſiſter de
„ nouveau, je m'apperçus qu'il s'étoit
„ éclipſé. Je tournai donc la vûë vers
„ les objets qui avoient occupé mon at-
„ tention: mais, au lieu de l'Océan, du
„ Pont & des Iſles, je ne vis que la lon-

„ gue & profonde Vallée de *Bagdat*, „ avec des Bœufs, des Brebis & des „ Chameaux, qui paiſſoient ſur les col- „ lines.

C.

XXXVII. DISCOURS.

Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

HOR. L. I. Sat. IV. 34.

* *Honorez de ce beau Nom, celui qui joint à un genie ſublime & divin, le talent de s'exprimer d'une maniere noble & majeſtueuſe.*

Qui ſont ceux qui méritent le titre de GRANDS GENIES entre les Anciens & les Modernes.

IL n'y a point de titre qu'on donne plus ſouvent à un Ecrivain que celui de *beau Genie.* Je l'ai entendu appliquer à bon nombre de miſerables Faiſeurs de Sonnets. Nous n'avons pas un ſeul Barbouilleur de Vers héroïques qui n'ait ſes Admirateurs, & qui ne paſſe pour un *grand Genie;* & à l'égard de ceux qui ſe mêlent d'écrire des Tragédies, à peine y a-t-il un ſeul Novice qu'on n'exalte comme un *Eſprit ſublime* qui tient du prodige.

* C'eſt ainſi que l'exact & judicieux Mr. COSTE a traduit cet endroit dans ſes Notes ſur la Verſion du P. TARTERON.

Mon but dans ce DISCOURS eſt, d'examiner en gros ce qui forme un grand Genie, & de ne donner, ſur un Sujet ſi peu commun, que des reflexions détachées.

Entre les grands Genies, ce petit nombre qui s'attire l'admiration de tout le monde, & qu'on peut regarder comme des Prodiges de la Nature humaine, ſont ceux qui, par la ſeule force de leurs talens naturels, & ſans aucun ſecours des Arts ou des Sciences, ont produit des Ouvrages qui faiſoient les Délices de leurs Contemporains, & l'Admiration de la Poſterité. Il y a quelque choſe de noble au milieu de l'irrégularité qu'on trouve dans ces grands Genies, qui eſt infiniment plus beau que tous ces tours & cette délicateſſe que les *François* appellent *bel Eſprit*, c'eſt à-dire un Genie poli par la converſation, la reflexion, & la lecture des Ecrivains les plus exacts. Le Genie le plus élevé, qui s'eſt imbu des Arts & des Sciences, en contracte je ne ſçai quelle teinture qui l'engage à l'imitation, malgré qu'il en aît.

On trouve pluſieurs de ces grands Genies naturels, qui ne ſont point diſciplinez par les règles de l'Art, entre les Anciens, & ſur-tout entre ceux des Païs les plus Orientaux. HOMERE a une infinité de Saillies que VIRGILE ne pouvoit pas atteindre, & dans les Livres de l'Ancien Teſtament nous avons divers paſſages d'un ſublime beaucoup plus noble que

celui d'HOMERE. Mais ſi nous accordons aux Anciens un Genie plus hardi & plus élevé que celui des Modernes, il faut avouër en même tems, que les uns n'approchoient pas, ou plutôt qu'ils étoient fort au-deſſous de l'exactitude & de la délicateſſe des autres. Dans les Similitudes & les Alluſions, pourvû qu'il y eût quelque raport éloigné, les premiers ne ſe mettoient pas en peine du reſte, ni de la bienſéance: Ainſi le Roi SALOMON compare * le nez ou le viſage de ſa Bien-aimée à la Tour du *Liban*, qui regarde vers *Damas*; & la † venuë de JESUS CHRIST, pour châtier *Jeruſalem* ou juger le Monde, eſt comparée à un Larron qui perce les Maiſons de nuit. On ne finiroit pas, ſi l'on s'amuſoit à recueillir tous les exemples de cette nature qui ſe trouvent dans les Anciens: HOMERE nous repréſente un de ſes Héros, environné de l'Ennemi, comme un Ane qui paît dans un champ ſemé d'avoine, & qui ne branle point, quoique tous les Enfans du Village ſoyent à ſes trouſſes. Il en compare un autre, qui, plein d'ardeur pour aſſouvir ſa vengeance, ne trouve aucun repos dans ſon Lit, à un morceau de viande qu'on grille ſur des charbons. Ce défaut des Anciens ouvre un vaſte champ à la railleric des petits Eſprits, qui

* *Cant. des Cant.* Ch. VII. 4.
† MATTH. XXIV. 43. 44. & 1 *Theſſ.* V. 2.

peuvent se moquer d'un manque de bienséance, mais qui ne goûtent pas le Sublime de cette sorte d'Ouvrages. Le Grand SOPHI de *Perse*, qui regne aujourd'hui, entre une foule de titres pompeux qu'il se donne à la maniere des Orientaux, prend celui du *Soleil de gloire*, & de l'*agréable Noix Muscade*. En un mot, pour couper queuë à une Critique trop severe des Anciens à cet égard, sur-tout de ceux qui habitoient les Climats les plus chauds, & qui, à cause de cela même, avoient l'Imagination la plus vive, il faut sçavoir que ce qu'on appelle *Bienséance* dans une Allusion, est une découverte moderne de nos Païs plus temperez, où, par une délicatesse & une exactitude scrupuleuse, nous voudrions supléer à ce qui nous manque de force & de vivacité d'Esprit. Notre Compatriote * SHAKESPEAR étoit un exemple bien remarquable de cette premiere sorte de grand Genie.

Je ne sçaurois abandonner cet Article, sans ajouter que PINDARE étoit aussi un grand Genie du premier ordre, que l'impétuosité de son feu naturel transportoit à de vastes conceptions des choses, & à de nobles saillies d'imagination. D'un autre côté, peut-on rien voir de plus ridicule que des Hommes d'une imagination chaste & médiocre, qui veulent imiter sa maniere d'écrire, & qui nous donnent

* Voyez le Tome I. p. 84. &c.

des Pièces monſtrueuſes, ſous le beau nom d'Odes *Pindariques*? Lorsque je voi des Gens qui s'aviſent d'imiter des Ouvrages qu'HORACE nous repréſente comme ſinguliers en leur genre & inimitables; lorsque je les voi ſuivre des irrégularitez avec méthode, & que, par les petits tours de l'Art, ils s'efforcent d'atteindre aux ſaillies les plus vives de la Nature, je ne puis que leur appliquer cet endroit de TERENCE: * „ Si vous prétendez que la „ Raiſon fixe des choſes qui ſont tout-à-„ fait inconſtantes & incertaines, c'eſt „ juſtement vouloir allier la Folie avec „ la Raiſon.

† —— —— Incerta hæc ſi tu poſtules
Ratione certâ facere, nihilo plus agas,
Quàm ſi des operam, ut cum ratione inſanias.

Enfin un de ces Poëtes modernes, comparé à PINDARE, aproche d'une Sœur *Camiſarde* comparée avec la Sibylle de VIRGILE: Les contorſions, les grimaces & l'exterieur s'y trouvent; mais il n'y a rien de cette Impulſion divine qui éleve l'Eſprit au deſſus de lui-même, & lui fournit une Eloquence plus qu'humaine.

Il y a une autre ſorte de grands Genies, que je mets dans une ſeconde Claſſe, pour les diſtinguer des premiers,

* Je me ſers de la Traduction de Mad. DACIER.
† *Eunuch.* Act. I. Sc. I. 16.

quoiqu'ils ne leur soient pas inferieurs. Ces Genies du second ordre sont ceux qui, formez par les règles de l'Art, y ont soumis la beauté de leurs Talens naturels. Tels étoient entre les *Grecs* PLATON & ARISTOTE, entre les *Romains* VIRGILE & CICERON, entre les *Anglois* MILTON & le Chevalier FRANÇOIS BACON.

Le Genie dans ces deux classes d'Auteurs peut être également beau, mais il paroit d'une maniere différente. Dans la premiere, il ressemble à un terroir fertile sous un heureux Climat, où il produit une infinité de belles Plantes, qui forment des millions de Païsages charmans, sans aucun ordre ou aucune symmetrie. Dans l'autre, c'est le même terroir, sous le même Climat, où il a été disposé en Allées & en Parterres, & où l'adresse du Jardinier en a fait plusieurs Compartimens agréables.

Ce qu'il y a le plus à craindre à l'égard des derniers, est qu'ils ne se gênent trop par l'Imitation; qu'ils n'ayent toûjours en vûë des Modèles sur lesquels ils se forment, & qu'ils ne donnent pas une pleine liberté à leurs talens naturels. L'Imitation des meilleurs Ecrivains n'approche pas d'un bon Original, & l'on voit même qu'il y a très-peu d'Auteurs qui occupent un rang considerable dans la République des Lettres, s'il n'ont quelque chose de particulier & de leur crû, soit dans

les Penſées ou dans la maniere dont ils les expriment.

N'eſt-ce pas dommage de trouver quelquefois de grands Genies qui ne s'amuſent qu'à des bagatelles? Un célèbre Auteur *Italien* nous dit, qu'il avoit vû un Berger, qui ſe divertiſſoit à faire ſauter des Oeufs en l'air, & à les ratraper ſans en caſſer aucun; & qui étoit arrivé à un ſi haut degré de perfection dans cet exercice, qu'il en balotoit quatre de cette maniere pluſieurs minutes de ſuite. „ Je „ ne croi pas, *ajoute-t-il*, avoir vû de „ ma vie un air plus ſerieux que celui de „ cet Homme, qui, à force de s'appli„ quer à ce badinage, étoit devenu auſſi „ grave qu'un Senateur; & il y a grande „ apparence, que la même attention aſſi„ duë, tournée du bon côté, l'auroit „ pû rendre plus habile Mathématicien „ qu'ARCHIMEDE.

C.

XXXVIII. DIS-

XXXVIII. DISCOURS.

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.
HOR. A. P. 126.

Qu'il soutienne toûjours le même caractère, & qu'il ne se démente point, depuis le commencement jusques à la fin.

Sur l'Inconstance & la Legereté des Hommes qui ne suivent pas les lumieres de la Raison.

IL n'y a rien, au-dessous du Crime, qui rende un Homme plus mépriſable aux yeux du monde que l'Inconſtance, ſurtout en fait de Religion & de Partis Politiques. Dans l'un & l'autre de ces cas, quoiqu'un Homme s'acquite peut-être de ſon devoir, il s'attire non ſeulement la haine de ceux qu'il abandonne, mais il ne gagne preſque jamais l'eſtime de ceux auxquels il ſe joint.

Il faut donc que, dans ces démarches capitales de la Vie, on aît une pleine conviction, & qu'on ne puiſſe pas ſoupçonner un Homme qu'il y trouve ſes avantages temporels; autrement le monde eſt aſſez malin, pour croire qu'il n'agit pas par connoiſſance de cauſe, mais plutôt par Legereté, ou par des vûës d'intérêt. Les nouveaux Convertis, & les Apoſtats de toutes les ſortes, devroient prendre un ſoin tout particulier, de faire voir au

monde qu'ils agiſſent par un principe d'Honneur & de Vertu; puiſque, malgré l'indulgence qu'ils ont pour eux-mêmes, & les applaudiſſemens qu'ils peuvent recevoir de ceux qui les fréquentent, ils ſeront toûjours l'objet du mépris de tous les honnêtes gens, & porteront les marques d'une éternelle infamie.

L'Irréſolution ſur le genre de vie qu'on doit mener, & l'Inconſtance à le pourſuivre, ſont les cauſes les plus univerſelles de nos inquiétudes & de notre malheur. Lorſque l'Ambition nous entraîne d'un côté, l'Intérêt d'un autre, le Penchant à un troiſième, & que la Raiſon vient peut-être s'oppoſer à tous, un Homme, qui a tous ces partis à prendre, ne peut que mal-paſſer ſon tems. Lorſque l'Eſprit balance entre divers objets, il vaudroit mieux ſe déterminer pour celui qui ne ſeroit pas tout-à-fait le meilleur, que de vieillir dans l'incertitude, & de ſortir du monde, comme font la plupart des Hommes, avant qu'on aît choiſi de quelle manière on y doit vivre. Il n'y a qu'un ſeul moyen de nous mettre en repos de ce côté-là, qui eſt d'avoir toûjours un but fixe, où tendent toutes nos actions. Si nous ſommes fortement réſolus de nous gouverner par les lumieres de la Raiſon, ſans avoir aucun égard pour les richeſſes, la reputation, ou les autres avantages de cette nature, à moins qu'ils ne s'accordent avec notre

but principal, nous pouvons mener une Vie douce & tranquille ; mais ſi nous agiſſons par différentes vûës, & que, non contens de la Vertu, nous voulons être riches, populaires, & tout ce que le monde eſtime, nous vivrons & nous mourrons dans la miſere & le repentir.

On devroit ſe munir d'une façon toute particuliere contre ce foible, puiſque notre penchant nous y entraîne avec violence, & que, ſi l'on s'examine de près, on trouvera que nous ſommes les Créatures les plus inconſtantes de l'Univers. A l'égard de l'Entendement, nous embraſſons & rejettons bien des fois les mêmes Opinions ; au lieu que les Etres au-deſſus & au-deſſous de nous n'en ont peut-être aucune, ou que du moins ils ne chancelent pas dans l'Incertitude. Les premiers ſe conduiſent par la vûë intime qu'ils ont des objets, & les autres par l'inſtinct. A l'égard de la Volonté, nous tombons dans le Crime & nous nous en relevons, nous devenons aimables ou dignes de haine aux yeux de notre ſouverain Juge, & nous paſſons toute notre vie à l'offenſer & à lui demander pardon. Au contraire, les Etres qui nous ſont inférieurs ne ſçauroient jamais pécher, ni les ſupérieurs ſe repentir. Les uns ſont incapables d'aucun devoir, & les autres ſont fixez à vivre éternellement dans le Crime ou dans la Vertu.

A peine y a-t-il aucun état, ou aucun âge de la Vie, qui ne produiſe des revolutions dans l'Eſprit de l'Homme. Les idées de l'enfance ſe perdent dans celles de la jeuneſſe; les unes & les autres prennent un nouveau tour dans l'âge viril, juſqu'à ce que la vieilleſſe nous ramene dans notre premier état. Un nouveau titre, un ſuccès inopiné, nous jette hors de nous-mêmes, & détruit en quelque manière notre identité. Les brouillards d'un jour ſombre, ou quelques petits rayons du ſoleil, ont autant d'influence ſur nos corps, que le malheur ou le bonheur le plus réel. Un ſonge nous métamorphoſe, & bouleverſe notre état pendant qu'il dure: chaque paſſion, pour ne rien dire de la ſanté & de la maladie, ni des plus grandes alterations qui arrivent au Corps ou à l'Eſprit, nous rend preſque des Créatures toutes différentes. Si ce foible nous diſtingue des Etres qui ſont au-deſſus ou au-deſſous de nous, quelle idée doit-on avoir de ces Hommes qui ſe font remarquer par-là entre les Individus de la même eſpèce? Il n'y a point de ſi chetif Caractère, que celui d'être un des plus inconſtans de l'eſpèce la plus inconſtante qu'il y aît dans l'Univers; ſur-tout puisque le grand Modèle de la Perfection n'a pas la moindre ombre de changement, mais qu'il étoit hier le même qu'il eſt aujourd'hui, & qu'il ſera éternellement.

Cette humeur variable & cette contradiction perpetuelle avec soi-même, qui est la plus grande Foiblesse de la Nature humaine, donne plus de ridicule à celui qui en est atteint, que tout autre defaut, en ce qu'elle l'expose sous une infinité de vûës grotesques, & qu'elle le distingue de lui-même par l'opposition de plusieurs Caractères bigarrez. Le plus plaisant Caractère qu'on trouve dans HORACE est fondé sur cette inégalité d'humeur & cette conduite irréguliere. Le voici mot pour mot:

——— ——— ——— ——— * Sardus habebat.
Ille Tigellius hoc. Cæsar, qui cogere posset,
Si peteret per amicitiam patris, atque suam, non
Quidquam proficeret: si collibuisset, ab ovo
Usque ad mala citaret, Io Bacche, modò summâ
Voce, modò hac, resonat, quæ chordis quattuor imâ.
Nil æquale homini fuit illi. Sæpe velut qui
Currebat, fugiens hostem: persæpe velut qui
Junonis sacra ferret. Habebat sæpe ducentos,
Sæpe decem servos: modò Reges atque Tetrarchas,
Omnia magna loquens: modò, sit mihi mensa tripes, &
Concha salis puri, & toga, quæ defendere frigus,

* Lib. 1. Sat. III. 3-19.

Quamvis crassa, queat. Decies centena dedisse
Huic parco, paucis contento; quinque diebus
Nil erat in loculis. Noctes vigilabat ad ipsum
Mane: diem totum stertebat. Nil fuit unquam
Sic impar sibi.

C'est-à-dire : „ TIGELLIUS étoit un „ Homme rare en ce genre. CESAR, „ tout CESAR qu'il fût, n'avoit pas „ plus de pouvoir sur lui qu'un autre, „ quoiqu'il le conjurât de chanter, par „ l'amitié que son pere avoit euë pour „ lui, & par celle qu'il lui portoit lui-„ même. Mais quand la fantaisie lui „ en prenoit, il vous entonnoit une „ Chanson *Bachique*, faisant tantôt le dessus, & tantôt la basse: cela ne finissoit point; vous en aviez pour tout „ le repas. Il étoit l'Inconstance même; il couroit souvent à perte d'haleine, comme si l'Ennemi l'eût poursuivi; & souvent il marchoit à pas „ comptez, comme les Filles qui portent en cérémonie les Vases destinez „ aux Sacrifices de JUNON. Il avoit „ quelquefois deux cens Esclaves, & „ quelquefois il n'en avoit que dix. „ Tantôt il faisoit l'Homme important, „ ne parlant que de Princes & de grands „ Seigneurs: il s'avisoit ensuite de prendre un ton plus modeste. Hélas, disoit-il, une petite table à trois pieds; „ un peu de sel dans une coquille; un „ habit de gros drap pour mon hyver, „ en voilà autant qu'il m'en faut. Qu'on

„ eût donné quatre mille pistoles à ce „ bon ménager, trois jours après il n'a„ voit pas le sou. Il dormoit tout le „ jour & veilloit toute la nuit : on ne „ vit jamais d'Homme si inégal ni si bi„ zarre.

XXXIX. DISCOURS.

— Si quid ego adjuĕro, curamve levasso,
Quæ nunc te coquit, & versat in pectore fixa,
Ecquid erit pretii? — — — — — — — —
ENN. ap. TULL. de Senect. C. 11

Que me donnerez-vous, si je puis vous être de quelque secours, & diminuer le chagrin qui vous ronge, & qui s'est emparé absolument de votre Esprit?

LEs recherches après le Bonheur, & les moyens d'y parvenir, ne sont pas si nécessaires ni si utiles au Genre humain, que l'art de se consoler & d'être inébranlable au milieu des afflictions. Le contentement de l'Esprit est tout ce que nous pouvons attendre dans ce monde; si nous voulons aspirer plus haut, il n'y a pour nous que des traverses & des chagrins à essuyer. Nous devrions employer tous nos efforts & toute notre étude à nous rendre tranquilles ici-bas, & heureux dans le siècle à venir.

La Tranquillité de l'Esprit, au milieu de tous les divers états de la vie, est le seul Bonheur auquel on doive aspirer dans ce monde.

Il eſt certain que, ſi tout le Bonheur qui ſe trouve diſperſé entre tous les Hommes, étoit réüni en un ſeul, il ne ſeroit pas capable de le rendre fort heureux. Tout au contraire, ſi les Calamitez de toute l'eſpèce venoient à réſider en une ſeule perſonne, elles en feroient une Créature très-miſerable.

La Lettre ſuivante, qui n'eſt pas une Pièce en l'air, comme j'ai raiſon de le croire, quoique le ſeing, qui eſt au bas, ſoit un nom ſuppoſé, m'a fourni l'occaſion d'entamer ce ſujet. La voici telle que je l'ai reçuë.

Mr. le SPECTATEUR,

Lettre d'ELEONORE ſur la mort imprévûë de ſon Amant,

„ Je ſuis du nombre de vos Diſci-
„ ples, & je tâche de pratiquer vos
„ maximes: ce qui vous diſpoſera, ſans
„ doute, à compâtir à mon état, que
„ je vous découvrirai en peu de mots.
„ Il y a trois années, ou environ, qu'un
„ Gentilhomme, que vous auriez ap-
„ prouvé vous-même, je m'aſſûre, me
„ fit la cour, dans la vûë de m'épouſer,
„ Il avoit tout le mérite qu'on peut
„ ſouhaiter, aux biens de la Fortune
„ près; de ſorte que mes Parens, qui
„ avoient tous de l'eſtime pour ſa per-
„ ſonne, ne voulurent pas admettre ſa
„ paſſion & nous ſatisfaire tous deux.
„ Pour moi, je m'en remis abſolument
„ à la conduite de ceux qui connoiſ-
„ ſoient

„ ſoient le monde mieux que moi; mais
„ je vivois toûjours dans l'eſperance,
„ qu'il ſe trouveroit quelque conjonc-
„ ture favorable qui me rendroit heu-
„ reuſe, avec l'Homme que je préfé-
„ rois, dans mon cœur, à toute la ter-
„ re; bien reſoluë, ſi je ne pouvois
„ l'obtenir, de n'en avoir jamais aucun
„ autre. Il n'y a gueres plus de trois
„ mois que je reçus une de ſes Let-
„ tres, où il m'apprenoit, qu'il avoit hé-
„ rité d'un Bien conſiderable par la
„ mort d'un de ſes Oncles, & qu'il
„ n'en reſſentoit de la joye, que dans
„ l'eſperance que cet héritage éloi-
„ gneroit tous les obſtacles qui s'étoient
„ oppoſez à notre Bonheur mutuel. Je
„ vous laiſſe à deviner, Monſieur,
„ quels furent mes tranſports à la vûë
„ de cette Lettre, qui fut ſuivie de
„ pluſieurs autres, toutes pleines de
„ ces marques de tendreſſe & de ſatis-
„ faction, que perſonne au monde ne
„ pouvoit mieux ſentir, ni exprimer
„ d'une maniére plus vive, que lui-mê-
„ me. Mais helas! aurai-je la force de
„ vous le dire? par la Poſte qui arri-
„ va la ſemaine derniere, j'eus une
„ Lettre d'un de ſes Amis intime, qui
„ m'annonçoit que cet infortuné Gentil-
„ homme, après avoir réglé toutes ſes
„ affaires, & ſur le point de venir ici
„ étoit mort d'une fiévre en très-peu
„ de jours. Je ne ſçaurois vous expri-
„ mer la douleur qui m'accable, quoi-

» que je m'attache aux exercices de
» Pieté, & à la lecture des Livres de de-
» votion ; mais pénétrée des bons &
» salutaires avis que vous donnéz sou-
» vent au Public, il me semble que vous
» feriez un acte de charité tout ex-
» traordinaire, si vous me prêtiez votre
» secours dans une si triste conjoncture.
» Du reste, si, après avoir lû ma Let-
» tre, vous vous trouvez d'humeur à
» railler & à badiner, plutôt qu'à me
» départir vos consolations, je vous
» prie de la jetter au feu, & de n'y
» penser plus ; mais si vous êtes sensi-
» ble à ma disgrace, dont le poids, je
» l'avouë, est au-dessus de mes forces,
» vos conseils peuvent aider beaucoup
» à me soutenir, & obligeront infini-
» ment l'affligée

ELEONORE.

Réflexions qui doivent servir à consoler ELEONORE.

Un revers en Amour est plus difficile à supporter que tout autre ; la passion elle-même attendrit & surmonte le cœur d'une telle manière, qu'il n'est pas en état de soutenir les disgraces qui lui arrivent. A l'égard de tous les autres accidens, l'Esprit, recueilli en lui-même, en soutient le choc avec toute la force qui lui est naturelle ; mais un cœur amoureux est sapé par les fondemens, & croule sous le poids des assauts qui attaquent sa passion favorite.

Dans les afflictions ordinaires de la

vie, on cherche à se consoler par la lecture des Livres de Morale, qui peuvent en effet être alors d'un grand secours. Mr. de S. EVREMOND n'approuve pas cette méthode; mais il voudroit qu'on lût des Auteurs divertissans, capables d'exciter la joye dans l'Esprit, & il s'imagine que *Don* QUIXOTE soulageroit plutôt un cœur abbatu que PLUTARQUE ou SENEQUE; sous prétexte qu'il est plus aisé de faire diversion au chagrin, que de le vaincre. Il y a des tempéramens, sans doute, à qui cela peut être de quelque usage. Pour moi, j'aurois plutôt recours à des Auteurs d'une toute autre espèce, qui nous fournissent des exemples de toutes les calamitez auxquelles la Nature humaine se trouve exposée ici bas.

Si notre affliction est fort pesante, nous avons dequoi nous consoler, puisqu'il y en a bien d'autres qui, avec plus de Mérite & de Vertu, souffrent autant que nous. Si notre affliction est legere, nous aurons moins de peine à nous consoler, puisqu'il s'en trouve une infinité de plus malheureux que nous-mêmes. Une perte soutenuë en mer, une maladie qui nous retient au lit, ou la mort d'un Ami, sont si peu de chose, comparées avec des Royaumes entiers réduits en cendres, des Villes saccagées, des Forçats de Galere, des miserables qui gemissent dans les fers, & tous ces desastres qui poursuivent la

Nature humaine, qu'on doit rougir de ſa foibleſſe, ſi l'on vient à plier ſous de tels coups de la Fortune.

Que l'inconſolable ELÉONORE ſe ſouvienne, qu'à l'heure même qu'elle regrette ſon Amant défunt, il y a des Perſonnes en divers endroits du monde ſur le point de faire naufrage; qu'il y en a d'autres qui, allarmées aux approches de la mort, demandent grace & miſericorde pour leur repentance tardive; qu'il y en a d'autres qui expirent dans les douleurs d'un infame ſupplice, ou au milieu de quelque rude calamité: & alors elle trouvera que ſes chagrins diſparoiſſent à la vûë de ceux qui ſont plus terribles & plus effrayans.

D'ailleurs je voudrois qu'elle conſiderât, que ce qui lui paroît aujourd'hui comme le plus grand malheur, n'eſt peut-être pas tel en lui-même. Du moins je ne doute pas que nos Ames, ſéparées de nos Corps, n'ayent des idées bien différentes de celles que nous avons dans ce monde; & que les choſes, que nous traitons aujourd'hui d'infortunes & de revers, ne ſe trouvent, au bout du compte, des benedictions & des graces.

Enfin l'Eſprit, qui a quelque goût pour la Pieté, y cherche naturellement ſon aſyle dans les afflictions. J'en donnerai un exemple digne de remarque, dans le DISCOURS ſuivant, & tel qu'un Prêtre Catholique *Romain* me le

rapporta, lorſque je voyageois en *France*, & que je me trouvai avec lui dans le même Coche. Cette avanture, arrivée à deux Perſonnes qui s'aimoient tendrement, peut ſervir à faire voir, que la Religion eſt d'une grande influence pour calmer le trouble qui agite ELEONORE. Mais ſi une Foi corrompuë & une Pieté mal-reglée fourniſſent des motifs de conſolation aux Affligez; que ne doit-on pas attendre de l'une & de l'autre, lorſqu'elles ſont fondées ſur l'Ecriture Sainte & ſur les plus pures lumieres de la Raiſon?

XL. DISCOURS.

Illa: Quis & me, inquit, miseram, & te perdidit, Orpheu?
Jamque vale: feror ingenti circumdata nocte
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas.

VIRG. Georg. IV. 494.

Là-dessus elle s'exprima en ces termes: Qui est-ce, mon cher ORPHÉE, *qui nous accable l'un & l'autre d'un si grand malheur? Déja une nuit sombre m'envelope de tous côtez: Je ne suis plus à vous; je vous dis un éternel Adieu, & c'est envain que je vous tends les bras.*

Avanture de CONSTANCE & de THEODOSE, qui, n'ayant pû se marier ensemble, embrasserent, à l'insçû l'un de l'autre, l'état religieux dans le

CONSTANCE étoit une jeune Demoiselle d'un Esprit & d'une Beauté fort extraordinaires, mais assez malheureuse, pour avoir un Pere qui avoit acquis de grands biens par son industrie, & qui faisoit consister son bonheur à les posseder, ou plutôt à en être lui-même l'esclave. THEODOSE étoit le Fils puîné d'un Gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'Esprit, de l'Education, du Sçavoir & de la Vertu. A l'âge de vingt ans il eut le plaisir de se trouver pour la première fois avec CONSTANCE, qui étoit alors dans sa quinzième année. Leurs maisons pa-

ternelles n'étoient qu'à peu de lieuës même Lieu. l'une de l'autre; de sorte qu'il eut souvent occasion de la revoir ensuite, & que, par les avantages de sa bonne mine, & d'une conversation agréable, il fit une si profonde impression sur le cœur de la Demoiselle; que le tems ne put jamais l'effacer: d'ailleurs il n'étoit pas moins sensible lui-même aux charmes de CONSTANCE. Une longue habitude ne servit qu'à leur découvrir de nouveaux attraits, & à les animer d'une passion mutuelle, qui influa sur tout le reste de leur vie. Mais, au milieu des plaisirs innocens qu'ils goûtoient ensemble, il arriva, par malheur, que les deux Peres devinrent ennemis irréconciliables, sur ce que l'un s'estimoit trop par sa Naissance, & l'autre par ses Richesses. Le Pere même de CONSTANCE porta son animosité si loin, qu'il eut de l'aversion pour THEODOSE, lui défendit l'entrée de son logis, & ordonna à sa Fille de ne le voir plus, sous peine d'encourir son indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, &, afin d'ôter à ces Amans l'esperance dont ils se flattoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jetta les yeux sur un jeune Gentilhomme bien fait & riche, qu'il destina pour Mari à sa Fille. Il n'eut pas plutôt pris ses mesures à cet égard, qu'il dit à CONSTANCE, qu'il avoit dessein de la don-

ner à un tel Gentilhomme, & que les nôces seroient célébrées un tel jour. CONSTANCE, intimidée par l'autorité de son pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un mariage si avantageux, en reçut la proposition avec un silence plein de respect, que son pere ne manqua pas de louër, puisqu'il sied toûjours bien à une jeune Fille en pareil cas. Le bruit de ce mariage parvint bientôt jusqu'aux oreilles de THEODOSE, qui, après un long tumulte de differentes passions qui s'éleverent alors dans son cœur, écrivit à sa Maîtresse le Billet suivant.

„ Il y a quelques années que je fai-
„ sois tout mon bonheur de penser à
„ ma chere CONSTANCE; mais cela
„ même fait aujourd'hui mon plus
„ grand supplice. Faut-il donc que
„ j'aye le chagrin de vous voir pos-
„ sedée par un autre? Les ruisseaux,
„ les prairies & les champs, où nous
„ avons eu de si longs & de si doux
„ entretiens, me sont devenus insup-
„ portables; la Vie même est un far-
„ deau que je ne puis soutenir. Puis-
„ siez-vous vivre long-tems heureuse
„ dans ce monde! mais oubliez qu'il
„ y aît jamais eu un Homme tel que

THEODOSE.

Ce Billet fut rendu dès le soir même à CONSTANCE, qui s'évanouït en le

liſant; mais elle eut bien de plus grandes allarmes le lendemain matin, lorſque deux ou trois meſſagers vinrent coup ſur coup à ſon logis pour s'informer de THEODOSE, qui étoit ſorti de ſa chambre environ minuit, & qu'on ne retrouvoit plus. La profonde mélancholie qui l'avoit ſaiſi depuis quelque tems, faiſoit tout craindre à ſon égard. CONSTANCE, perſuadée qu'il n'y avoit que le ſeul bruit de ſon mariage qui pût le reduire à quelque extrêmité fâcheuſe, étoit inconſolable. Elle ſe reprochoit la trop grande facilité qu'elle avoit euë à y donner les mains, & regardoit ſon nouvel Amant comme le meurtrier de THEODOSE: en un mot, elle reſolut de s'expoſer à toute l'indignation de ſon Pere, plutôt que de conſentir à un mariage qui lui paroiſſoit ſi criminel & ſi plein d'horreur. Le Pere, ſatisfait d'être délivré de THEODOSE, & de pouvoir garder ſon argent, ne ſe mit pas fort en peine du refus obſtiné de ſa Fille; & trouva les moyens de s'excuſer auprès de ſon prétendu Beau-fils, qui n'avoit accepté ſes offres que par des vûës d'intérêt, ſans que l'Amour y eût aucune part. CONSTANCE ne chercha plus de remede à ſon mal que dans la Devotion & les exercices de Pieté; elle s'y adonna d'une telle manière, qu'au bout de quelques années elle obtint une certaine tranquillité d'Eſprit, & qu'elle

réſolut de paſſer le reſte de ſes jours dans un Cloître. Son Pere fut ſi peu choqué de ce deſſein, qui alloit à épargner ſa bourſe, qu'il y conſentit de bon cœur, & qu'il la mena lui-même à une Ville voiſine, pour en voir l'exécution. Elle étoit alors dans la vingt-cinquième année de ſon âge, & dans toute la fleur de ſa beauté. D'ailleurs, il y avoit ici un Religieux, qui étoit en grande reputation pour ſa Vertu & ſa vie exemplaire; & comme les Catholiques *Romains*, qui ſe trouvent accablés ſous le poids de quelque épreuve, s'addreſſent à leurs plus célèbres Confeſſeurs pour en obtenir des avis charitables; notre Affligée voulut ſe confeſſer à ce bon Religieux.

Mais revenons à THEODOSE, qui, le même jour de ſon départ, ſe rendit à un Couvent de la Ville où CONSTANCE alla demeurer enſuite, & qui, après avoir exigé le ſecret de tous les Peres, ce qu'on ne refuſe pas en certaines occaſions importantes, ſe fit de leur Ordre, avec une ferme reſolution de ne penſer plus à ſa Maîtreſſe, qu'il croyoit mariée à ſon Rival depuis le jour fixé pour les nôces. Plein d'ardeur pour ſe dévouer à la Religion, il avoit ſi bien étudié, qu'il ne tarda pas à recevoir les Ordres ſacrez, & qu'en peu d'années il devint célèbre par la ſainteté de ſes mœurs, & les pieux ſentimens qu'il inſpiroit à tous

ceux qui converſoient avec lui. C'étoit le ſaint Homme que CONSTANCE avoit choiſi pour être le dépoſitaire de ſes plus ſecrettes penſées, quoiqu'elle ignorât ſon véritable nom, & qu'il n'y eût perſonne qui connût ſa famille que le ſeul Prieur du Couvent. Le gai, l'aimable THEODOSE portoit aujourd'hui le nom de Pere FRANÇOIS, & il étoit ſi déguiſé par ſa longue barbe, ſa tête raſée, & l'habit de l'Ordre, qu'on n'auroit jamais trouvé l'Homme du monde dans le vénérable Religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans ſon Confeſſional, notre belle Affligée vint ſe proſterner à ſon côté, & lui ouvrir l'état de ſon ame : après lui avoir fait l'hiſtoire d'une Vie pleine d'innocence, elle ne put retenir ſes larmes, quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. „ Je „ crains, *lui dit-elle*, que ma conduite „ n'aît cauſé la mort d'un Homme, qui „ n'avoit d'autre défaut que celui de „ me trop aimer. Il n'y a que Dieu „ ſeul qui ſache juſques à quel point je „ l'aimois lorſqu'il étoit en vie, & quel„ le a été ma douleur depuis ſa mort ". Elle fit ici une pauſe, & leva ſes yeux baignez de larmes vers le bon Pere Confeſſeur, qui étoit ſi ému de ſon triſte recit, qu'à peine eut-il la force de lui dire, d'une voix entrecoupée de ſanglots & de ſoupirs, de vouloir conti-

nuer ſon hiſtoire. Elle obéit à ſes ordres, & au milieu d'un torrent de larmes, elle acheva de lui expoſer tout ce qu'elle avoit ſur le cœur. Le bon Religieux ſentit une ſi vive émotion de l'état où il voyoit ſa Pénitente, qu'il ne put arrêter le cours de ſes larmes, & que, dans les tranſports de ſon agonie, la planche, ſur laquelle il étoit aſſis, branloit ſous lui. CONSTANCE, qui le crut touché de compaſſion envers elle, & penétré d'horreur pour ſon crime, lui parla du vœu où elle étoit reſoluë de s'engager, comme d'une démarche capable d'expier ſes fautes, & du ſeul ſacrifice qu'elle pouvoit offrir à la mémoire de THEODOSE. A l'ouïe de ce nom, qu'il n'avoit pas entendu proconcer depuis ſi long-tems, & à la vûë d'une fidélité ſans exemple, de la part d'une Demoiſelle qu'il croyoit, depuis bien des années, entre les bras d'un autre, le bon Pere, qui s'étoit déja un peu remis, éclata de nouveau & fondit en larmes. Au milieu des intervalles de ſa douleur, à peine avoit-il la force d'exhorter ſa Pénitente, accablée ſous le poids de ſon affliction, à prendre courage & à ſe conſoler, —— de lui dire que ſes péchez lui étoient pardonnez, —— que ſon crime n'étoit pas ſi grand qu'elle ſe l'imaginoit, —— qu'elle ne devoit pas s'affliger outre meſure. A la faveur de ces courtes periodes, il ſe remit aſſez

bien pour lui donner l'Absolution dans les formes, & la prier de revenir le lendemain, afin qu'il l'encourageât à exécuter ses pieuses intentions, & qu'il lui départît de salutaires avis à cet égard. CONSTANCE se retira, pleine d'un nouveau zèle, & ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de son Directeur. THEODOSE, qui s'étoit muni de bonnes & saintes pensées, propres à cette occasion, anima sa Pénitente, le mieux qu'il lui fut possible, à remplir tous les devoirs de la Vie Religieuse qu'elle vouloit embrasser, & à bannir de son esprit ces craintes malfondées qui le tirannisoient, avec promesse de lui donner de tems en tems ses avis charitables, d'abord qu'elle auroit pris le voile. „ Les Règles, *ajouta-t-il*, „ de nos différens Ordres, ne permet„ tent pas que je vous aille voir; mais „ comptez que je me souviendrai toû„ jours de vous dans mes prieres, & „ que je vous instruirai souvent par „ mes Lettres. Marchez avec joye dans „ la glorieuse carriere qui vous est ou„ verte, & vous trouverez bientôt cet„ te paix & cette satisfaction de l'A„ me que le monde ne sçauroit don„ ner.

CONSTANCE fut si animée par le discours du Pere FRANÇOIS, qu'elle fit son Vœu dès le lendemain. D'abord qu'on eut achevé toutes les cérémonies de sa reception, pour suivre la coûtu-

me, elle se retira dans son apartement avec l'Abbesse.

Celle-ci, informée, dès la nuit précedente, de tout ce qui s'étoit passé entre le Pere FRANÇOIS & sa Novice, remit à la derniere un Billet de l'autre, qui lui écrivoit en ces termes:

„ Pour vous faire goûter les prémi-
„ ces de ces joyes & de ces consola-
„ tions que vous devez attendre de
„ la Vie que vous venez d'embrasser,
„ je dois vous avertir, que ce THEO-
„ DOSE, dont vous déplorez la mort,
„ est encore en vie, & que le Pere, à
„ qui vous vous êtes confessée, étoit
„ autre fois ce THEODOSE que vous plai-
„ gnez tant. Le mauvais succès de nos
„ Amours nous attirera plus de bon-
„ heur que nous n'en aurions pû espe-
„ rer de leur réussite. La Providence
„ à disposé de nous pour notre avanta-
„ ge, quoique ce n'ait pas été selon
„ nos desirs. Oubliez que THEODO-
„ SE soit au monde; mais souvenez-
„ vous qu'il y a un Homme qui ne ces-
„ sera de prier Dieu pour vous en
„ qualité de Pere.

FRANÇOIS.

CONSTANCE, qui, à la vûë de ce Billet, refléchit sur le ton de voix, les manières & l'émotion de son Confesseur, ne manqua pas d'y trouver d'abord THEODOSE. Après avoir pleuré

de joye, „ C'eſt aſſez, *ditelle*, THEODOSE eſt en vie; je paſſerai le reſte „ de mes jours en paix, & ſans aucun „ chagrin.

Toutes les Lettres que le Pere lui écrivit enſuite, ſont gardées dans le Monaſtere où elle reſidoit, & l'on en fait ſouvent la lecture aux jeunes Religieuſes, pour leur inſpirer la Vertu & de bonnes reſolutions. Il y avoit dix années, ou environ, que CONSTANCE étoit ici, lorſqu'une fiévre maligne y emporta pluſieurs perſonnes, & entr' autres THEODOSE. Sur le point de mourir, ce bon Pere lui envoya ſa benediction conçuë en des termes fort tendres; mais attaquée alors du même mal, elle étoit déja en délire, & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, CONSTANCE eut un de ces bons intervalles qui précedent d'ordinaire la mort dans les maladies de cette nature: de ſorte que l'Abbeſſe, avertie par les Medecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit, que THEODOSE venoit de la dévancer, & que, dans ſes derniers momens, il lui avoit envoyé ſa benediction. CONSTANCE la reçut avec un plaiſir extrême, & ſupplia l'Abbeſſe de permettre qu'elle fût enterrée auprès de THEODOSE. „ Mon Vœu, *ajouta-t-elle*, ne s'é- „ tend pas au-delà du tombeau, & je „ me flatte que ma demande ne ſçauroit „ le violer ". Elle mourut bientôt après, & on lui accorda ſa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs Tombes, avec une courte Inſcription *Latine* gravée au deſſus, où il eſt dit mot pour mot: „ Ici repoſent les Corps du „ Pere FRANÇOIS & de la Sœur CONSTANCE: Ils s'aimoient durant leur „ Vie, & la Mort ne les a point ſépa„ rez.

C.

XLI. DISCOURS.

—— —— Quod nec Jovis ira, nec ignes
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas.
OVID. Metam. L. XV. 871.

Ni la colere de JUPITER, *ni le Feu, ni le Fer, ni le Tems qui conſume tout, ne détruiront jamais un bon Livre.*

Les AUTEURS ſont reſponſables, même après leur mort, du mal que leurs Livres font dans le Monde.

ARISTOTE nous dit, que le Monde eſt une copie de ces Idées qui ſont dans l'Eſprit du ſouverain Etre, & que les Idées qui ſont dans l'Eſprit de l'Homme, ſont une copie du Monde. Nous pouvons ajouter à ceci, que les Paroles ſont la copie des Idées qui ſe trouvent dans l'Eſprit de l'Homme, & que l'Ecriture ou l'Impreſſion eſt la copie des Paroles.

De même que l'Etre ſouverain a marqué, &, pour ainſi dire, gravé ſes Idées dans la Création, ainſi les Hommes expriment leurs Idées dans les Livres, qui,

à

à la faveur de ce bel Art, inventé depuis quelques siècles, peuvent durer autant que le Soleil & la Lune, & ne perir que dans le naufrage universel de la Nature. Le fameux COWLEY, dans son Poëme sur la Resurrection, & à l'endroit où il parle de la ruine de l'Univers, s'y énonce en ces termes: *Alors*, dit-il, *toute cette vaste étenduë du Ciel, & tous ces Mondes qui roulent sur nos têtes, périront avec les Oeuvres sacrées de* VIRGILE.

Il n'y a pas d'autre moyen de fixer les pensées qui s'élevent & qui s'évanouissent dans l'Esprit de l'Homme, & de les transmettre jusques à la fin des siècles; il n'y a pas d'autre moyen de perpétuer nos Idées, non plus que le souvenir d'un Particulier, lorsque son corps est confondu avec la matière de l'Univers, & que son ame s'est envolée au sejour des Esprits. Les Livres sont des Legs qu'un grand genie laisse au Genre humain, & qui passent d'une génération à l'autre, jusques à la posterité la plus éloignée.

Tous les autres Arts qui servent à perpétuer nos Idées, ne continuent que peu de tems. Les Statues peuvent durer quelques milliers d'années; les Edifices ne sont pas de si longue durée, & les Couleurs durent moins que les Edifices. MICHEL ANGE, FONTANA & RAPHAEL seront à l'avenir, ce que PHIDIAS, VITRUVE & APELLES sont à présent; les noms d'habiles Sta-

tuaires, Architectes & Peintres, dont les Ouvrages ne subsistent plus. Les différens Arts sont exprimés sur des materiaux qui dépériſſent, & qui ne ſçauroient conſerver les Idées qu'ils repréſentent.

Ce qui donne aux Ecrivains un avantage conſiderable ſur tous ces grands Maîtres, vient de ce qu'ils peuvent multiplier leurs Originaux, ou en tirer autant d'Exemplaires qu'ils veulent, qui ne ſont pas d'un moindre prix que les Originaux mêmes. Ceci flatte un habile Auteur d'une eſpèce d'Immortalité; mais le prive en même tems des benefices dont l'Artiſte jouït. Le dernier amaſſe plus d'argent, & l'autre acquiert une renommée plus ſolide. Que ne payeroit-on pas d'un VIRGILE ou d'un HOMERE, d'un CICERON ou d'un ARISTOTE, ſi leurs Ouvrages étoient confinés dans un ſeul lieu, ou entre les mains d'une ſeule perſonne, comme une Statue, un Edifice, ou un Tableau?

Puis donc que les Livres peuvent ſe communiquer ainſi d'un ſiècle à l'autre, quel ſoin ne doit pas avoir un Auteur, de ne rien écrire qui puiſſe infecter l'Eſprit des Hommes du poiſon mortel du Vice ou de l'Erreur? Ceux qui employent leurs talens à répandre l'Erreur ou le Vice, & à les aſſaiſonner de quelque joli tour doivent être regardés comme les Peſtes de la Societé & les ennemis du Genre humain.

On peut dire de leurs Livres, ce qu'on dit des personnes qui meurent de quelque maladie contagieuse, qu'ils ne laissent après eux que de la puanteur & de l'infection. Ils prennent le contrepied d'un CONFUCIUS ou d'un SOCRATE, & il semble qu'ils n'ont été envoyés au monde que pour corrompre la nature humaine.

J'ai vû des Auteurs Catholiques *Romains*, qui prétendent que les Ecrivains d'une Morale relâchée séjournent en Purgatoire, aussi long-tems que leurs Ouvrages ont quelque influence sur la posterité ; „ parce, *disent-ils*, que le „ Purgatoire n'est autre chose que la „ purification de nos péchés, & qu'on „ ne sçauroit en être purgé, pendant „ qu'ils corrompent le Genre humain. „ Un Auteur qui a écrit, *ajoutent-ils*, „ en faveur du Vice, péche après sa „ mort, & il doit être puni tout le „ tems qu'il péche „. Quoique l'idée que l'Eglise *Romaine* donne du Purgatoire ne soit pas trop solide, on ne sçauroit presque douter que, si l'Ame, séparée du Corps, a quelque connoissance de ce qui arrive ici bas, celle d'un Ecrivain relâché n'ait plus de regret de corrompre ses Admirateurs, qu'elle n'a de satisfaction de leur plaire.

Je me souviens d'avoir entendu parler d'un Athée, qui, se voyant accablé d'une maladie dangereuse, fit venir un Curé du voisinage, pour lui témoigner

la douleur qu'il avoit de ſes fautes paſſées, & ſur-tout d'avoir écrit un Livre, dont la maligne influence ne pouvoit que s'étendre après ſa mort. Le Curé, qui ne manquoit ni de bon ſens ni d'érudition, lui dit, que ſon cas n'étoit point ſi deſeſpéré qu'il le craignoit, puiſqu'il lui paroiſſoit touché d'un vif & ſérieux repentir. Le malade inſiſta de nouveau ſur le but criminel de ſon Livre, qui alloit à ruiner toute ſorte de Religion & de Vertu, & qu'il n'y avoit point de ſalut pour un Homme, dont les Ecrits continueroient à infecter le Monde, lorſqu'il n'y ſeroit plus lui-même. Le Curé, qui s'apperçut qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour le conſoler, avoua que ſa douleur étoit juſte & bien fondée; qu'il avoit eu grand tort de publier un tel Livre; mais qu'il devoit s'eſtimer heureux de ce qu'il n'étoit pas à craindre qu'il fît aucun mal; qu'il y ſoutenoit une très-méchante cauſe par des argumens auſſi foibles, que ſon Livre produiroit auſſi peu de mal à l'avenir, qu'il en avoit fait par le paſſé; que d'ailleurs il n'y avoit que ſes intimes Amis qui ſe fûſſent donnés la peine de le lire, & qu'il ne croyoit pas que perſonne s'aviſât de le demander après ſa mort. Le Pénitent, qui n'avoit pas renoncé à la tendreſſe que les Auteurs ont pour leurs Ouvrages, fut ſi outré des motifs de conſolation que cet honnête Homme lui offroit, que, ſans lui répondre un

ſeul mot, il dit à ceux qui l'environnoient, avec cet air chagrin ſi naturel aux Malades : „ Où avez-vous été „ chercher cet Animal ? Croyez-vous „ qu'il fût propre à conſoler un Homme „ qui ſe trouve dans mon état „ ? Le Curé, qui vit bien qu'il avoit jugé trop favorablement de ſa repentance, lui fit une courte exhortation & ſe retira, perſuadé qu'on ne manqueroit pas de le rappeller, ſi le mal devenoit incurable. Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur en échappa, & il ne fut pas plutôt guéri, qu'il écrivit deux ou trois Brochures dans le même goût, & pour le bonheur de ſon ame, avec auſſi peu de ſuccès.

C.

XLII. DISCOURS.

Sic vita erat: facilè omnes perferre ac pati:
Cum quibus erat cunque una, iis sese dedere,
Eorum obsequi studiis, advorsus nemini;
Numquam præponens se aliis. Ita facillimè
Sine invidiâ invenias laudem, & amicos pares.
TER. Andr. Act. I. Sc. I. 35.

* *Voici la manière dont il vivoit: Il avoit une Complaisance extrême pour les gens avec qui il étoit d'ordinaire, il se donnoit tout à eux, il vouloit tout ce qu'ils vouloient; il ne contredisoit jamais, & jamais il ne s'estimoit plus que les autres. De cette manière il n'est pas difficile de s'attirer des louanges sans envie, & de se faire des amis.*

LE BON NATUREL est une Qualité aussi estimable, que le mauvais est indigne de l'Homme.

LEs Hommes, quoique naturellement sujets à une infinité de peines, d'embarras & de chagrins, sont industrieux à se tourmenter: Vous diriez que la Vie n'est pas environnée d'assez de maux, & qu'ils ne cherchent qu'à en augmenter le nombre, & qu'à les aggraver, par les manières dures & cruelles dont ils en usent les uns à l'égard des autres. Le fardeau des afflictions, que chacun porte, est rendu plus pesant

* C'est de la Traduction de Made. DACIER.

par l'envie, la malice, la trahiſon ou l'injuſtice de ſon voiſin. Dans le tems que l'orage accable toute l'eſpèce, nous ſommes aſſez malheureux pour nous attaquer les uns les autres.

On pourroit prévenir une bonne moitié des miſeres qui accompagnent cette vie, ſi l'on y employoit les offices mutuels de la Compaſſion, de la Bienveillance & de l'Humanité. Il n'y a donc rien qui mérite plus d'être encouragé, ſoit en nous-mêmes ou dans les autres, que cette diſpoſition d'Eſprit que nous appellons ordinairement un *bon Naturel*, & qui ſera le ſujet de ce DISCOURS.

Le *bon Naturel* eſt plus agréable en converſation que l'Eſprit, & donne au viſage un certain air qui a plus d'attraits que la Beauté. Il met la Vertu dans ſon plus grand jour, diminue en quelque maniére la laideur du Vice, & rend la Folie & l'Impertinence même ſupportables.

On ne ſçauroit avoir aucune Societé dans le monde ſans ce bon Naturel, ou quelque choſe qui en ait l'apparence, & qui tienne ſa place. De là vient qu'on s'eſt vû reduit à forger une Humanité artificielle, qu'on exprime par le mot de *bonne Education*. Du moins, ſi l'on examine de près l'idée que l'on attache à ce terme, on verra que ce n'eſt autre choſe que la Copie ou le Singe du bon Naturel, ou, ſi l'on veut l'affabilité, la complaiſance & la douceur du temperament reduite en art.

Ces dehors d'Humanité rendent un Homme les délices du peuple, lorsqu'ils se trouvent fondés sur la Bonté réelle du cœur; mais sans elle, ils ressemblent à l'hypocrisie en fait de Religion, ou à une vaine apparence de Sainteté, qui n'est pas plutôt découverte, qu'elle rend un Homme plus abominable que l'Athéisme.

Le bon Naturel naît d'ordinaire avec nous. La santé, la prospérité & le bon accueil le suivent par tout où il se trouve; mais rien n'est capable de le produire là où il ne croît pas de lui-même. C'est un des fruits d'un heureux Temperament, que l'Education peut cultiver, mais qu'elle ne donne pas.

XENOPHON,* dans la Vie de son Prince imaginaire, qui doit servir de modèle aux véritables, ne cesse de louer le bon Naturel de son Héros. Il nous dit, que cette Humanité nâquit avec lui, & il rapporte diverses preuves qu'il en donna dans son enfance, aussi bien que dans tous les autres périodes de sa vie. Ce n'est pas tout, il nous le dépeint content & satisfait à son lit de mort, de ce que son ame retourneroit à son Créateur, & que son corps, réuni à la mere commune de toutes choses, deviendroit par-là utile au Genre humain. Ce fut aussi pour cette même raison, qu'il laissa un ordre exprès à ses

* C'est la *Cyropédie*, ou *l'Histoire de* CYRUS,

ſes fils, de ne le point mettre dans des Châſſes d'or ou d'argent, mais de l'enterrer d'abord qu'il auroit rendu l'eſprit.

Un Auteur, capable de ſe former un ſi beau portrait de l'Humanité, ne pouvoit qu'avoir l'Ame remplie de grandes idées, & d'une bienveillance univerſelle pour le Genre humain.

Dans ce fameux paſſage de SALUSTE, où CESAR & CATON ſont mis dans un ſi beau jour, quoiqu'en oppoſition l'un à l'autre, ce qui fait le principal caractère de CESAR, eſt la Bonté de ſon Naturel, qui paroiſſoit à l'égard de ſes Amis ou de ſes Ennemis, de ſes Domeſtiques ou de ſes Créatures, des Coupables ou des Affligés. Mais la Severité de CATON imprime plutôt le reſpect que l'amour. Il ſemble que la Juſtice ſied mieux à la Nature de Dieu, & la Compaſſion à celle de l'Homme. Un Etre, qui n'a rien à ſe pardonner à lui-même, peut recompenſer chacun ſuivant qu'il le mérite; mais celui dont les meilleures actions ont beſoin de quelque ſupport, ne ſçauroit avoir trop de douceur, de moderation & de charité. C'eſt auſſi pour cela, qu'entre tous les caractères monſtrueux de la Nature humaine, il n'y en a point de ſi deteſtable, ni même de ſi ridicule, que celui d'un Eſprit ſevere, cruel & vindicatif.

D'ailleurs, cet acte d'un bon Natu-

rel, qui consiste à ne pas relever, & même à pardonner les fautes de son Prochain, ne doit s'exercer qu'entre les Particuliers, & dans le commerce ordinaire de la vie civile; puisqu'à l'égard de la Justice publique, la compassion qu'on auroit pour les uns, peut devenir une cruauté pour les autres.

C'est presque une maxime reçuë dans le monde, que *les Gens d'un bon Naturel n'ont pas toûjours le plus d'Esprit*: mais elle me paroit très-mal fondée. Du moins les plus grands Esprits que j'ai connus, se distinguent par leur Humanité. Ainsi je croirois que cette opinion doit son origine à deux sources. L'une est, que le méchant Naturel passe d'ordinaire pour de l'Esprit. Un trait malin & hardi flatte tant de petites passions dans ceux qui l'entendent, qu'il ne manque presque jamais d'être bien reçu. On en rit d'abord, & l'Auteur du bon Mot est regardé comme un bel Esprit satirique. De là vient sans doute qu'une infinité de ces agréables Railleurs paroissent si plats, lorsqu'ils se mêlent de faire imprimer leurs niaiseries: le Public est plus Juste que les assemblées des particuliers où ils brillent, & il sçait mieux distinguer le bon Esprit de l'Envie ou de la Malice.

L'autre source qui me paroit avoir donné lieu à la fausse idée que je combats, vient peut-être de ce qu'un bon

Naturel eſt diſpoſé à compâtir à ces malheurs ou à ces infirmités, qu'un autre tourneroit en ridicule, pour obtenir la reputation de bel Eſprit. L'Homme d'un méchant Naturel, quoiqu'il n'ait pas des talens ſuperieurs, ſe donne une plus vaſte carriere. Il expoſe à la vûë de tout le monde ces défauts de la Nature humaine, ſur leſquels l'autre voudroit tirer le voile; il ſe jouë de tous les Vices, dont l'autre ne dit mot, ou qu'il excuſe; il laiſſe échapper tout ce qui lui vient dans la penſée, & que l'autre étouffe; il attaque indifféremment ſes Amis & ſes Ennemis; il décrie la perſonne qui lui a rendu ſervice, & il ne fait ſcrupule de rien, pourvû qu'on diſe qu'il a de l'Eſprit. Peut-on donc s'étonner qu'il réüſſiſſe mieux à cet égard que l'Homme d'un bon Naturel? Celui qui veut s'enrichir à tout prix, & qui n'épargne aucune voye indirecte pour en venir à bout, l'emportera toûjours ſans doute ſur l'honnête Négociant.

L.

XLIII. DISCOURS.

In amore hæc omnia insunt vitia: injuriæ, Suspiciones, inimicitiæ, induciæ, Bellum, pax rursum. ——— ———

TER. Eun. Act. I. Sc. I. 14.

En Amour on est nécessairement exposé à tous ces maux, à des rebuts, à des soupçons, à des brouilleries; aujourd'hui trêve, demain guerre, & enfin l'on refait la paix.

Description de la JALOUSIE, & les différentes Classes des Maris jaloux.

APRÈS avoir examiné les Lettres de mes Correspondantes, j'en ai trouvé plusieurs où des Femmes se plaignent de la Jalousie mal-fondée de leurs Maris, & me prient de leur donner quelque conseil là-dessus. Je leur obéirai d'autant plus volontiers, que le Marquis de HALLIFAX, qui, dans ses *Avis d'un Pere à sa Fille*, enseigne à une Femme la conduite qu'elle doit tenir à l'égard du Mari infidèle, du débauché, du violent, du chagrin, de l'avare, ou du niais, n'a pas dit un seul mot du Mari jaloux.

La Jalousie est cette douleur qu'un Homme sent, lorsqu'il craint de n'être pas autant aimé qu'il aime la personne qui fait l'unique objet de ses desirs. Il est même impossible que le Jaloux se guérisse entierement de ses soupçons,

parce qu'il eſt toûjours dans le doute & l'incertitude ; & qu'il ne peut recevoir aucune ſatisfaction du côté avantageux ; c'eſt-à-dire que ſes recherches ſont les plus heureuſes lorſqu'il ne découvre rien. Son plaiſir naît de ſon mauvais ſuccès, & il paſſe la vie à la pourſuite d'un ſecret, qui ruine ſon bonheur s'il vient à le trouver.

Un Amour plein d'ardeur eſt toûjours un des principaux ingrédiens de cette paſſion ; car ce qui nourrit les deſirs du Jaloux, & donne à la perſonne qu'il aime une ſi grande beauté dans ſon imagination, lui fait croire qu'elle excite la même paſſion dans les autres, & qu'elle paroit auſſi aimable à tous ceux qui la voyent. Ce n'eſt pas tout : la Jalouſie eſt d'une trempe ſi délicate, que rien ne peut la contenter qu'un Amour auſſi vif que le ſien. Les aſſûrances les plus fortes & les expreſſions les plus tendres ne ſçauroient calmer l'eſprit du Jaloux, s'il n'eſt perſuadé qu'elles ſont ſinceres, & que la ſatisfaction eſt reciproque. Il voudroit s'ériger en une eſpèce de Divinité à l'égard de la perſonne qu'il aime, être l'unique objet de ſes yeux & de ſes penſées, toûjours prêt à ſe fâcher ſi elle admire quelque autre choſe que lui ſeul.

La demande qu'un Amant fait à ſa Maîtreſſe, dans l'*Eunuque* de TERENCE, lorſqu'il doit s'éloigner d'elle pour trois jours, eſt d'une beauté inimitable : „ Je

„ voudrois, *lui dit-il*, que, pendant tout
„ le tems que vous ſerez près du Capi-
„ taine, vous en ſoyez toûjours loin;
„ que vous ſongiez à moi jour & nuit;
„ que vous m'aimiez; que vous me de-
„ ſiriez; que vous m'attendiez avec
„ impatience; que vous n'ayez de plai-
„ ſir qu'à penſer à celui que vous aurez
„ de me revoir; que vous ſoyez toute
„ avec moi; enfin que votre cœur ſoit
„ tout à moi, puiſque le mien eſt tout
„ à vous.

——— * PH. Egóne quid velim?
Cum milite iſto præſens, abſens ut ſies;
Dies, noctéſque me ames: me deſideres:
Me fomnies: me exſpectes: de me cogites;
Me ſperes: me te oblectes: mecum tota ſis:
Meus fac ſis poſtremò animus, quando ego
ſum tuus.

L'Eſprit jaloux eſt d'une ſi maligne influence, qu'il corrompt tout ce qu'il voit ou qu'il entend, & ſe nourrit de ſon propre venin. Une reception froide le met à la torture, & il l'attribue à la haine ou à l'indifférence, l'empreſſement lui paroit ſuſpect, & il approche trop de la diſſimulation & de l'artifice. Si la perſonne qu'il aime eſt de bonne humeur, il en conclut qu'elle penſe à tout autre qu'à lui; & ſi elle eſt triſte, il s'imagine en être ſeul la

* Act. I. Sc. II. III.

cause. En un mot, l'expression la plus innocente, ou le geste le moins criminel, lui fournit de nouvelles vûës, redouble ses soupçons, & lui sert à étendre ses pernicieuses découvertes : de sorte qu'à considérer les effets de cette manie, on croiroit qu'elle vient plutôt d'une haine inveterée que d'un excès d'Amour; puisqu'il n'y a pas d'inquiétude qui approche de celle où tombe une Femme soupçonnée d'infidelité, si ce n'est le trouble d'un Mari jaloux.

Mais, pour comble de malheur, l'esprit jaloux tend, par une suite naturelle, à perdre cette même affection dont il voudroit jouïr tout seul, parce que d'un côté, il fait trop de violence aux paroles & aux actions de la personne soupçonnée, & que de l'autre, il témoigne en avoir mauvaise opinion; double démarche qui ne peut que lui attirer sa haine.

Cependant ce n'est pas le seul triste effet de la Jalousie, puisqu'elle a des conséquences bien plus terribles, & qu'elle rend la personne soupçonnée coupable de ces mêmes crimes dont l'ombre seule épouvante le Jaloux. Il est fort naturel à ceux qui sont maltraités & qu'on censure à faux, de trouver quelque Ami fidéle, qui écoutera leurs plaintes, prendra part à leurs souffrances, & tâchera d'adoucir ou de calmer les chagrins qui les rongent. D'un autre côté, la Jalousie inspire sou-

vent un mauvais deſſein, qui peut-être ne ſeroit jamais venu dans l'eſprit d'une Femme, & remplit ſi bien ſon imagination de cette malheureuſe idée, qu'elle s'y familiariſe avec le tems, & perd toute l'horreur qu'elle y avoit excité d'abord. On ne doit pas même s'étonner qu'une Femme, dont un Homme entretient des ſoupçons injuſtes, & qui ne peut ainſi rien perdre dans ſon eſtime, ſe réſolve à lui en fournir un véritable ſujet, & à ſe procurer un plaiſir criminel, puiſqu'elle en doit ſubir la honte. Il ſemble que JESUS, fils de SIRACH, eut tout cela devant les yeux, lorſqu'il donnoit ce conſeil aux Maris: * *Ne ſoyez pas jaloux de la Femme qui eſt dans votre ſein, & ne lui donnez aucune mauvaiſe leçon qui tourne à votre préjudice.*

On remarque auſſi d'ordinaire, qu'il n'y a point de douleur qui approche de celle des Maris jaloux qui viennent à perdre leurs Femmes. C'eſt alors que leur Amour éclate dans toute ſa force, & qu'il diſſipe tous les ſoupçons qui avoient paru l'obſcurcir, ou même l'éteindre. Ils ne penſent plus qu'aux bonnes qualités de la perſonne qui leur eſt enlevée, & ils ſe reprochent d'en avoir mal uſé à ſon égard, pendant qu'ils extenuent & qu'ils baniſſent de leur ſouvenir tous ces petits défauts

* Eccléſiaſtique, Ch. IX. 1.

qui leur avoient causé tant d'inquiétude.

Il est aisé de voir par tout ce que je viens de dire, que cette passion jette de plus profondes racines dans les Hommes d'une complexion amoureuse, & nous pouvons distinguer ceux-ci en trois Classes.

Les premiers sont ceux qui se reconnoissent entachés de quelque foible, soit de vieillesse, d'infirmité, d'ignorance, de laideur, ou de quelque autre défaut de cette nature. Ils sont si pénetrés de ce qu'il y a de choquant en eux-mêmes, qu'ils n'osent pas se flatter d'être véritablement aimés; & ils se défient si bien de leur propre mérite, que toutes les caresses qu'on leur fait les déconcertent, & semblent destinées à les tourner en ridicule. Tout leur devient suspect, d'abord qu'ils jettent les yeux sur un miroir, & la vûë d'une simple ride est capable d'enflamer leur Jalousie. Dès qu'ils voyent paroître un bel Homme, ils en prennent l'allarme; & tout ce qui sent la jeunesse ou l'enjouement porte coup à l'honneur de leurs Femmes.

Les Esprits défians, pleins de précautions & rusés, font la seconde Classe des Jaloux. On reproche avec raison aux Historiens grands Politiques, de ne donner jamais rien au hasard ni au caprice, & d'attribuer la moindre démarche à des mesures bien concertées; de faire toûjours dépendre les é-

venemens de certaines causes, & d'établir une exacte correspondance entre les progrès de l'Armée & les ordres du Cabinet. Les Hommes qui ont l'esprit trop subtil, & qui veulent un peu trop rafiner, en usent de même en Amour. Ils expliquent un coup d'œil, & trouvent du dessein dans un soûris; ils donnent un nouveau sens & de nouvelles vûës aux paroles & aux actions; & industrieux à se tourmenter, ils s'effrayent de leurs propres fantômes. Toûjours deguisés eux-mêmes, ils prennent pour hypocrisie dans les autres, ce qui n'en a que la seule apparence. En un mot, je ne croi pas qu'il y ait des personnes au monde qui découvrent moins la vérité des choses, que ces grands Speculatifs, qui se felicitent de leur penetration, & qui se regardent comme les modèles de la Prudence.

Enfin, si ces beaux Esprits s'imaginent de connoitre les Femmes par la réflexion, les Débauchés & les Vicieux prétendent sçavoir ce qu'elles sont par l'expérience, & ceux-ci font ma troisième Classe de Jaloux. Ils ont vû tant de pauvres Maris être les dupes de leurs Femmes, & si bien deforientés au milieu des labyrinthes d'une intrigue amoureuse, qu'ils craignent toûjours quelque souterrein dans toutes les allures du Sexe. Si un Débauché trouve sur-tout, que la conduite de sa Femme

a quelque rapport éloigné avec celle d'une autre qui ne vaut pas grand' chose, il ne manque jamais de lui attribuer les mêmes principes & les mêmes vûës. C'eſt auſſi pour cela qu'il l'obſerve de près, qu'il la ſuit dans tous ſes faux-fuyans, & qu'il connoit trop bien le gibier pour ſe laiſſer donner le change. Accoutumé d'ailleurs à ne voir que des Filles de joye, on ne doit pas s'étonner qu'il regarde tout le Sexe du même œil, & qu'il l'accuſe d'impoſture. Mais ſi, malgré toute ſon expérience, il peut vaincre ſes préjugés, & avoir bonne opinion de quelques Femmes, ſes deſirs criminels ne peuvent que le remplir de nouveaux ſoupçons d'un autre côté, & lui perſuader, que tous les Hommes ont le même penchant qui l'entraine.

Quoi qu'il en ſoit, les Hiſtoires modernes de l'*Amerique*, & notre expérience dans cette Partie du Monde, nous apprennent, que la Jalouſie n'eſt pas un Vice du Nord, & qu'elle regne avec plus de fureur au milieu de ces Nations qui ſe trouvent les plus expoſées aux influences du Soleil. C'eſt un malheur pour une Femme d'avoir pris naiſſance entre les Tropiques, ſous les plus ardens climats de la Jalouſie, qui ſe refroidit peu à peu, à meſure que vous avancez vers le Nord, & qui eſt preſque éteinte ſous le Cercle Polaire. Nous ſommes à cet égard dans un climat aſſez tem-

peré ; mais, s'il y en a quelques-uns d'entre nous agités de cette passion violente, on peut dire qu'ils ne sont pas de notre crû, ou que du moins leur temperament est beaucoup plus près du Soleil que notre climat.

Après avoir donné cette description effrayante de la Jalousie, & de ceux qu'elle possede, il est juste de faire voir par quels moyens on peut l'adoucir, & ramener les Esprits qui en sont tourmentés. Les autres défauts d'un Mari ne sont pas en quelque manière sous la jurisdiction de sa Femme, & ne devroient pas même, s'il étoit possible, venir à sa connoissance; mais la Jalousie demande tous ses soins & son attention, & mérite qu'elle y cherche un prompt remede. Elle y est d'autant plus encouragée, que ses efforts seront toûjours bien reçus, & que la tendresse de son Mari envers elle augmentera, à mesure que ses doutes s'évanouïront. Du moins il est clair, par tout ce que nous avons dit, qu'il y a dans la Jalousie un grand mêlange d'Amour, qui vaut bien la peine qu'on le sépare, & que j'en fasse moi-même le sujet d'un autre DISCOURS.

L.

XLIV. DISCOURS.

Credula res amor est ——— ———
OVID. Heroïd. Ep. VI. 1.

L'amour est d'ordinaire fort crédule.

APRÈS avoir examiné la nature de la Jalousie, & marqué les personnes qui s'y trouvent les plus sujettes, il faut que je m'addresse ici à mes belles Correspondantes qui cherchent à bien vivre avec un Mari jaloux, & à délivrer son esprit de ses injustes soupçons.

Règles que les Femmes doivent suivre, pour guérir leurs Maris de la JALOUSIE: avec l'Histoire d'HERODE & de MARIANNE.

La première Règle que je leur offre, est de ne desapprouver jamais dans un autre, le même défaut dont le Mari jaloux est coupable, & de n'admirer aucune chose en quoi il n'excelle pas lui-même. Fort vif dans ses applications, il sçait trouver un double sens à une invective, & prendre le panegyrique d'un autre pour une satire qui tombe sur lui. Il ne s'embarrasse pas d'examiner la personne, mais d'appliquer le caractère; & il a de la joye ou de la honte, suivant qu'il s'y trouve plus ou moins conforme. Le moindre éloge que vous donniez à quelqu'un, excite sa Jalousie, en ce qu'il fait voir que vous ne l'estimez pas tout seul; mais si vous louez ce qu'il ne possede pas, il entre

en fureur, parce qu'à certains égards vous en préferez d'autres à lui-même. HORACE, dans une de ſes Odes à LYDIE, où il enviſage cette paſſion du même côté, la décrit admirablement bien en ces termes:

* Cùm tu, Lydia, Telephi
Cervicem roſeam, & cerea Telephi
Laudas brachia, væ, meum
Fervens difficili bile tumet jecur:
Tunc nec mens mihi, nec color
Certa ſede manet; humor & in genas
Furtim labitur, arguens
Quàm lentis penitus macerer ignibus.

Ce'ſt-à-dire: „ Lorſque vous louez en „ ma préſence la blancheur du col de „ TELEPHE, que vous louez la beauté „ de ſes bras, ah, LYDIE, je ſuis dans „ une colere qu'il n'eſt pas en mon „ pouvoir de diſſimuler. Mon eſprit „ n'eſt plus dans ſon aſſiette ordinaire; „ je change de couleur, & les larmes, „ qui m'échappent, trahiſſent le feu qui „ me dévore ".

Le Mari jaloux n'eſt pas ſans doute fâché qu'un autre vous déplaiſe; mais ſi vous relevez certains defauts qu'il trouve en ſa perſonne, vous découvrez non ſeulement qu'un autre vous déplait, mais qu'il vous choque auſſi lui-même.

* Lib. I. Ode XIII. 1.

En un mot, il a une si grande envie de jouïr tout seul de toute votre tendresse, qu'il est au desespoir s'il n'a pas quelqu'un de ces charmes qu'il croit propres à se l'attirer; & s'il voit, par ce que vous critiquez dans les autres, qu'il n'est pas si agréable à vos yeux qu'il le pourroit être: il conclut de là, que vous l'aimeriez davantage s'il avoit d'autres qualités, & qu'ainsi votre affection pour lui ne va pas aussi loin qu'elle devroit aller suivant ses idées. S'il est donc d'une humeur serieuse ou chagrine, vous ne devez pas témoigner prendre trop de plaisir à la raillerie, à la joye ou au divertissement. S'il n'est pas le mieux fait du monde, vous devez admirer la Prudence, ou toute autre bonne qualité qu'il posséde, ou qu'il croit du moins avoir en partage.

La seconde Règle que je vous propose, est d'être franche & ouverte avec lui, de souffrir qu'il éclaire vos actions, de lui developper tous vos desseins, & de n'avoir aucun secret pour lui, non pas même sur les moindres bagatelles. Un Mari jaloux a de l'antipathie pour tous les clins d'œil, & les petits murmures de ceux qui causent à l'oreille; & s'il ne voit tout ce qui se passe jusques au fond, à coup sûr il portera ses craintes au delà des bornes. Vous ne sçauriez lui ôter de l'esprit, que vous devez le choisir pour votre principal Confident, & s'il trouve qu'on lui a fait un

myſtère de quelque choſe, il s'imaginera qu'il y a plus de mal qu'il n'en paroit. De ſorte que vous êtes fort intéreſſée à maintenir votre franchiſe, & à ne rien avancer qui la combatte; parce que, s'il découvre une fois que vous lui avez deguiſé le but de quelque démarche, toutes les autres lui deviennent ſuſpectes; c'eſt une ſource féconde pour ſon imagination, qui travaille d'abord là-deſſus, & en tire des conſéquences à perte de vûë, qui ne ſervent qu'à redoubler ſes chagrins.

Si ces deux méthodes ne produiſent pas leur effet, le meilleur expédient ſera, de paroître abattue & affligée, à cauſe de la mauvaiſe opinion qu'il a de vous, & du tourment qu'il ſe donne à votre conſideration. Il y a bien des Femmes qui prennent un plaiſir cruel à exciter la Jalouſie de ceux qui les aiment, à inſulter un pauvre cœur langoureux, & à triompher de voir que leurs charmes peuvent cauſer tant d'inquiétude. C'eſt ce qui a fait dire à * JUVENAL:

Ardeat ipſa licet, tormentis gaudet amantis.

Quoiqu'elle ait beaucoup de tendreſſe pour ſon Mari, elle ſe divertit à lui cauſer du tourment. Mais les Femmes de cette humeur la portent d'ordinaire ſi loin, que leur in-

* Sat. VI. 209.

indifference affectée ruine toute la tendresse d'un Epoux, & qu'elles ne manquent pas de s'attirer alors tout le mépris & le dédain que leur insolence mérite. Au lieu qu'un air triste & abbatu, l'effet naturel de l'Innocence opprimée, peut adoucir un Mari jaloux, exciter sa compassion, le rendre sensible au tort qu'il vous fait, & banir de son esprit toutes ces craintes & ces soupçons qui empoisonnent le bonheur de l'un & de l'autre. Une pareille conduite l'engagera du moins à cacher sa Jalousie, & à ne murmurer qu'en secret, parce que, convaincu de son foible, il ne voudra pas vous le découvrir, dans la pensée qu'il pourroit avoir quelque suite fâcheuse, vous refroidir à son égard, & vous enflamer pour un autre.

Il y a d'ailleurs un expedient qui est infaillible, pourvû que vous puissiez trouver créance auprès de la personne intéressée, & qui est souvent mis en usage par des Femmes qui ont plus de ruse que de vertu. Je veux dire, de jouër le rôle du Mari jaloux, & de tourner sa batterie contre lui-même; de prendre quelque occasion pour lui témoigner de la Jalousie, & de suivre l'exemple qu'il vous en a donné. Cette Jalousie masquée ne peut que le chatouiller agréablement, s'il la croit sincere; puisqu'il sçait par expérience qu'il s'y mêle beaucoup d'Amour; &

il sentira d'ailleurs une espèce de satisfaction maligne à vous voir souffrir les mêmes inquiétudes qui le désolent. Mais il faut avouer que c'est un rôle si difficile à jouer, & si éloigné de la franchise, qu'on ne doit jamais le mettre en œuvre, à moins qu'on n'ait assez d'habileté pour bien couvrir la supercherie, & assez d'innocence pour la rendre excusable.

Quoi qu'il en soit, je rapporterai ici l'histoire d'HERODE & de MARIAMNE, telle qu'on la trouve dans * JOSEPHE, & qui nous fournit un exemple de tout ce qu'on peut dire sur un si triste sujet.

„ MARIAMNE avoit tous les charmes „ que la beauté, la naissance, l'esprit „ & la jeunesse peuvent donner à une „ Femme, & HERODE toute la passion „ que ces charmes sont capables d'in„ spirer à un naturel bouillant & amou„ reux. Au milieu de tous les excès „ de sa tendresse, il mit à mort le fre„ re, & ensuite le pere de MARIAM„ NE. On se plaignit de cette barbarie „ à MARC ANTOINE, qui somma HE„ RODE qu'il eût à passer au plutôt en „ *Egypte*, pour y répondre du crime

* *Hist. de la Guerre des* Juifs *contre les* Romains, traduite par MR. ARNAUD D'ANDILLY, impr. à *Amsterdam* chez H. SCHELTE, en 1703. Voyez Tome IV. où cette Histoire est rapportée avec des circonstances un peu différentes de celles que notre Auteur *Anglois* y a mises.

„ dont on l'accuſoit. HERODE ne manqua pas d'attribuer cette ſommation „ à l'envie qu'ANTOINE avoit de poſſeder MARIAMNE : de ſorte qu'avant ſon „ départ il la mit entre les mains de ſon „ oncle JOSEPH, avec un ordre ſecret, „ de la faire mourir s'il venoit à mourir „ lui-même dans ſon voyage. Charmé de „ la converſation de cette Princeſſe, „ JOSEPH employa toute ſa Rhétorique „ pour lui perſuader qu'HERODE l'aimoit tendrement, & ſur ce qu'elle „ y paroiſſoit inſenſible, il eut l'imprudence de lui dire l'ordre qu'il en „ avoit reçu, & qu'il regardoit comme „ une preuve convaincante de ſa paſſion ; „ puiſque le Roi ne pouvoit ni vivre „ ni mourir ſans elle. Cette cruelle „ marque d'une paſſion furieuſe banit „ pour quelque tems de ſon cœur les „ foibles reſtes de reconnoiſſance qu'elle y avoit. Uniquement occupée de „ la cruauté de cet ordre, & incapable de reflechir ſur la cauſe qui l'avoit produit, elle enviſagea l'Auteur „ ſous l'idée effrayante d'un meurtrier, „ ſans faire aucune attention à celle de „ l'Amant. HERODE n'eut pas été plutôt abſous & congedié par ANTOINE, „ qu'il revint animé de nouveaux feux „ pour ſa chere MARIAMNE ; mais à „ l'ouïe de la grande familiarité qu'il „ y avoit eu, pendant ſon abſence, entre elle & ſon oncle JOSEPH, il fut „ ſaiſi de cruelles allarmes ; de ſorte

„ qu'à leur première entrevûë il falut
„ en venir à des éclairciſſemens, où
„ elle eut beaucoup de peine à calmer
„ ſes ſoupçons. Enfin elle y réuſſit, &
„ il parut ſi convaincu de ſon innocen-
„ ce, que des plaintes & des reproches
„ il paſſa aux larmes & aux embraſſa-
„ des. Ils pleurerent tous deux à cet-
„ te occaſion avec une extrême ten-
„ dreſſe ; mais lorſqu'HERODE, au mi-
„ lieu des ſanglots & des ſoupirs, lui
„ faiſoit les plus vives proteſtations
„ d'un amour & d'une conſtance à tou-
„ te épreuve, elle s'aviſa de lui de-
„ mander, ſi l'ordre ſecret qu'il avoit
„ donné à ſon oncle JOSEPH en étoit
„ une bonne marque. Le Roi n'eut
„ pas plutôt ouï cette queſtion ſi peu
„ attenduë, qu'enflamé de jalouſie, il
„ en conclut, que JOSEPH ne pouvoit
„ qu'avoir pouſſé trop loin ſa familiari-
„ té avec elle, puiſqu'autrement il ne
„ lui auroit jamais revélé un ſecret de
„ cette nature. En un mot, il fit mou-
„ rir ſon oncle, &, par un effort tout
„ extraordinaire ſur lui-même, il laiſſa
„ vivre MARIAMNE.

„ Quelque tems après, obligé de re-
„ tourner en *Egypte*, il recommanda ſon
„ Epouſe à SOHEMUS, avec le même
„ ordre ſecret qu'il avoit donné à ſon
„ oncle, en cas qu'il vînt à perir dans
„ ce voyage. Malgré toutes ſes pré-
„ cautions, MARIAMNE, gagna ſi bien
„ l'eſprit de SOHEMUS, par ſes préſens

„ & ſes manières obligeantes, qu'elle
„ tira de lui le ſecret qu'HERODE lui
„ avoit confié. Lors donc que, revenu
„ d'*Egypte*, il voulut l'embraſſer avec de
„ grands tranſports de joye & de ten-
„ dreſſe, elle n'y répondit que par des
„ ſanglots & des pleurs, accompagnez
„ de toutes les marques d'indifférence
„ & de haine dont elle put s'aviſer.
„ Irrité d'une ſi froide reception, il
„ n'auroit pas manqué de l'immoler à
„ ſon reſſentiment, s'il n'avoit craint
„ d'en être lui-même la principale vic-
„ time. Bientôt après il eut un ſi vio-
„ lent retour de tendreſſe pour elle,
„ qu'il la fit venir en ſa préſence, &
„ qu'il tâcha de la ramener par toutes
„ les voyes & les careſſes que l'Amour
„ conjugal lui put inſpirer en cette oc-
„ caſion; mais elle n'y répondit que
„ par des invectives, & de cruels re-
„ proches ſur la mort de ſon pere &
„ de ſon frere. HERODE fut ſi outré
„ de cette conduite, qu'il eut de la pei-
„ ne à ſe retenir. La diſpute s'échauf-
„ foit de plus en plus, lorſqu'un té-
„ moin, ſuborné par les ennemis de
„ MARIAMNE, entra tout d'un coup
„ dans la chambre, & l'accuſa d'avoir
„ formé le deſſein d'empoiſonner le
„ Roi. Prêt à écouter alors tout ce
„ qu'on auroit dit contre elle, HERODE
„ fit auſſi-tôt mettre à la torture un des
„ principaux Domeſtiques de ſon Epou-
„ ſe. Celui-ci, preſſé par la violence

„ des tourmens, avoua que l'averſion
„ de ſa Maîtreſſe pour le Roi venoit de
„ quelque choſe que SOHEMUS lui avoit
„ dit ; mais à l'égard d'aucun attentat
„ ſur la vie du Roi, il proteſta qu'il n'en
„ ſçavoit rien. Cette confeſſion ne man-
„ qua pas d'être fatale à SOHEMUS, qui
„ ſe vit expoſé aux mêmes ſoupçons &
„ à ſubir le même ſort que JOSEPH.
„ La vengeance d'HERODE ne ſe borna
„ pas à cette ſeule victime : il accuſa
„ MARIAMNE d'avoir conſpiré contre
„ ſa vie, & par l'autorité qu'il avoit ſur
„ les Juges, il la fit condamner & exé-
„ cuter en public. Bientôt après la
„ mort de cette Princeſſe il tomba dans
„ une profonde mélancholie, & aban-
„ donna l'adminiſtration des affaires,
„ pour ſe retirer dans une ſolitude,
„ où il ſe vit en proye à tout ce qu'un
„ violent Amour, la Pitié, les Remords
„ & le Deſeſpoir ont de plus cruel.
„ Au milieu de ſes rêves, & du trou-
„ ble qui l'agitoit, il appelloit ſouvent
„ ſa chere MARIAMNE, & il n'auroit
„ pas tardé, ſelon toutes les apparen-
„ ces, à la ſuivre, ſi des calamitez pu-
„ bliques, qui le menaçoient de près,
„ ne l'avoient detourné d'un ſi triſte
„ objet.

L.

XLV. DISCOURS.

Non solùm Scientia, quæ est remota à Justitiâ, Calliditas potiùs quàm Sapientia est appellanda; verùm etiam animus paratus ad periculum, si suâ cupiditate, non utilitate communi impellitur, Audaciæ potiùs nomen habeat, quàm Fortitudinis.

PLATO, apud Cic. de Offic. L. I. c. 19.

Non seulement l'Habileté, qui s'éloigne de la Justice, mérite plutôt le nom de Ruse que celui de Prudence; mais cette disposition d'esprit, par laquelle un Homme affronte le péril, doit plutôt être appellée Audace que Bravoure, lorsqu'il n'a pour but que sa propre gloire, & non pas l'utilité du Public.

ON ne sçauroit faire plus de tort à la Societé civile, que d'estimer ceux qui possedent de beaux talens, sans avoir aucun égard à la manière dont ils les employent. Les dons naturels & acquis sont estimables, lorsqu'on les exerce pour les intérêts de la Vertu, ou qu'on les soumet aux principes de l'Honneur. Il faudroit mettre à l'écart les bonnes qualitez de ceux avec qui nous vivons, jusqu'à ce que nous eûssions quelque connoissance de la disposition de leur cœur; puisqu'autrement

On ne doit estimer ou mépriser les Hommes & les Femmes, qu'à proportion du bon ou du mauvais usage que les uns & les autres font de

leurs talens naturels ou acquis

la beauté de leurs perſonnes, ou les charmes de leur Eſprit, peuvent nous donner de l'amitié pour ceux que nous devrions avoir en horreur, à ſuivre les lumieres de la Raiſon.

Lorſqu'on ſe laiſſe ainſi entrainer par la ſimple Beauté ou le ſeul Eſprit, on riſque d'avoir autant de bienveillance pour * ANDROPHILE, avec tous ſes vices, que pour la Vierge la plus innocente ou la Dame la plus vertueuſe; & il n'y a point d'eſclavage plus vil dans ce Monde, que celui d'aimer ce qu'on croit digne de mépris. Il faut, malgré tout cela, que nous ayons un tel ſort durant tout le cours de notre vie, ſi nous approuvons autre choſe que ce qui tend à favoriſer la Juſtice, l'Honneur & la Vertu. Si on vouloit bien prendre la peine d'examiner toutes choſes par les lumieres de la Raiſon & de l'Equité, un Homme, quoique dans le grand feu de la jeuneſſe, regarderoit une Coquette avec le même degré d'indifférence & de mépris qu'il auroit pour un Sot : les manières laſcives d'une jolie Femme la priveroient de cette admiration qu'elle recherche avec tant d'ardeur ; & la vaine parure ou le diſcours folâtre d'un Homme, ruineroit ſa bonne mine, ou la beauté de ſon Eſprit. Je dis la beauté de ſon

* C'eſt un mot *Grec*, qui ſignifie *celle qui aime les hommes*.

ſon Eſprit, puiſqu'il n'eſt pas moins ordinaire de voir des Hommes de bon ſens devenir ridicules, que de belles Femmes devenir impudiques. Lorſque ceci leur arrive aux uns ou aux autres, le penchant que nous avons à eſtimer leurs Perſonnes à cauſe de leurs bonnes qualitez, devroit diminuer à proportion. Mais quelque juſte que ſoit cette règle, d'eſtimer les Hommes par l'uſage qu'ils font de leurs talens, & non point par l'excellence de ces qualitez en elles-mêmes, on a ſuivi le contrepied dans tous les ſiècles du monde, auſſi bien que de nos jours. Quel nombre d'inventions mal-honnêtes n'a-t-on pas conſervé d'un ſiècle à l'autre, qui auroient péri dès leur naiſſance, ſi l'on avoit autant eſtimé les Peintres & les Sculpteurs pour le but que pour l'exécution de leurs deſſeins ? Les imaginations chaſtes & bien réglées ont perdu, à l'occaſion de ce mauvais goût, une infinité de charmans tableaux, qui leur auroient fait ſentir la beauté naturelle de la Vertu, la généroſité du Zèle, le courage de la Foi, & la tendreſſe de l'Humanité; au lieu qu'on a ſubſtitué à leur place, à la honte éternelle de ces beaux Arts, des Satires, des Monſtres & des Furies.

La plupart des Hommes tolerent le mauvais uſage qu'on fait de ſes dons naturels ou acquis, non ſeulement à l'égard des choſes que je viens de ſpe-

cifier, mais auſſi dans ce qui touche la Vie civile. Si un Avocat n'obtenoit l'eſtime du public que lorſqu'il employe ſon éloquence pour défendre la Juſtice, & qu'il ſe rendît mépriſable d'abord qu'il paroitroit dans une mauvaiſe Cauſe, dont l'injuſtice ne peut que lui être connuë, quel honneur ne feroit-il pas à ſon caractère? N'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui s'attirent le reſpect de tout le monde, parce qu'ils travaillent à proteger l'Innocence, à bannir l'Oppreſſion, à faire condamner le Débiteur négligent, & à maintenir le droit de l'Artiſan laborieux. Mais leur nombre eſt bien petit, comparé à ceux qui tâchent de couvrir un endroit foible dans la Cauſe de leur partie, d'éluder une Enquête, ou de pallier une Fauſſeté; & qui, malgré tout cela, obtiennent le prix de l'éloquence, quoiqu'il ſoit auſſi raiſonnable de louer la bravoure d'un Aſſaſſin.

Si, lorſqu'on juge des autres, on avoit toûjours égard au but qu'ils ſe propoſent, tout menſonge ſeroit bientôt banni de la Societé; & l'adreſſe d'en impoſer au monde ſeroit également mépriſable dans tous les états de la vie. Deux Courtiſans, qui ſe donnent des aſſurances d'une eſtime reciproque, feroient un auſſi triſte perſonnage, après avoir manqué de parole, que deux faux Témoins convaincus de parjure. Mais le commerce de la vie civile eſt ſi dé-

chû en fait de Morale, qu'on en peut dire ce qui se dit d'un marché, *Que l'Acheteur y prenne garde.* Il en est de même en Amitié : celui-là risque le plus qui est le plus crédule, & qui témoigne le plus d'ardeur à former cette liaison.

Quoi qu'il en soit, ceux-là seuls méritent le titre de grands Hommes, qui exécutent de nobles entreprises, sans avoir aucun égard à la gloire qui leur en peut revenir. Ces Genies supérieurs aimeroient mieux avoir rendu quelque service signalé au Public, & demeurer inconnus, que d'en avoir la reputation sans en être eux-mêmes les auteurs. Lors donc qu'un mérite de cet ordre est attaqué par les ruses & les calomnies de ses ennemis, c'est alors qu'il brille avec le plus d'éclat. Les efforts qu'ils employent pour le ternir, ou le transporter sur une foule d'autres, produisent un effet tout contraire à celui qu'ils en attendoient : ils ont beau cacher ce feu sous la cendre, il en sortira des étincelles qui brûleront tout ce qu'on y met dessus pour l'éteindre.

La Patience, qui sert à l'acquisition de la véritable gloire, est la seule vertu qui puisse en faire jouir, & qui tranquillise l'ame au milieu de toutes les oppositions. Lorsqu'un Homme est persuadé qu'il ne cherche, n'admire & ne poursuit rien qui ne soit exactement conforme à son devoir, il n'est pas en la puissance de tous les revers de

la Fortune, ni de ſes ennemis, de porter coup à ſon mérite. Il peut négliger les applaudiſſemens de la multitude, & ne dépendre point de ſa faveur. La tâche eſt rude à la vérité ; mais c'eſt auſſi le plus haut degré de perfection où la Nature humaine puiſſe atteindre. Les triomphes & les acclamations flattent agréablement l'orgueil de l'Homme ; mais il vaut mieux être en état de ſe dire à ſoi-même qu'on s'eſt acquité de ſon devoir, que de s'entendre applaudir de tous les Hommes en corps, à moins que vous n'y puiſſiez donner votre voix. Un Eſprit égal & inébranlable peut être abandonné par de petits Admirateurs à la mode ; mais il ſera toûjours reſpecté & honoré par ceux qui lui reſſemblent. Le Chêne conſerve ſes branches durant toutes les ſaiſons de l'année, quoiqu'il perde ſes feuilles en Automne, & qu'il ne les recouvre qu'au retour du Printems.

T.

XLVI. DISCOURS.

Hæc memini, & victum frustra contendere Thyrsin.
VIRG. Eclog. VII. 69.

Je me souviens de cette dispute, & que THYRSIS *fut vaincu, malgré tout ce qu'il put dire pour sa défense.*

IL n'est rien de plus commun que de voir des animosités entre des Partis qui ne peuvent subsister que par leur union. C'est ce que l'ancienne Fable *Romaine* nous représente dans la revolte des Membres du Corps humain. Tel est souvent le cas de plusieurs petits Etats liguez contre une Puissance supérieure : ils ont de la peine à bien agir de concert, quoique leur salut en dépende. Il en est toujours de même dans la *Grande Bretagne*, entre ceux qui possédent les terres & ceux qui s'appliquent au négoce : le Marchand est nourri du produit des terres, & le Maître foncier ne s'habille que par l'Industrie du Négociant; malgré tout cela, ils sont toujours aux prises l'un avec l'autre, & leurs disputes ne finissent point.

Dispute entre les Chev. DE COVERLY & FREEPORT, sur le chapitre des Négocians & des Gentilshommes.

L'hyver dernier, les Chevaliers ROGER DE COVERLY & ANDRÉ FREEPORT,

qui ne s'accordent presque jamais, quoique bons Amis, nous en donnerent un exemple dans notre *Coterie*. Sur ce qu'un de la troupe, qui faisoit une histoire, nous dit, que la *Foi Carthaginoise* passoit en proverbe, pour dire manquer de parole, ou violer une Alliance, Mr. DE COVERLY ajouta, qu'on ne devoit pas s'en étonner, puisque les *Carthaginois* étoient les plus grands Négocians du monde. Il prit occasion de-là d'accuser les Marchands en général, de n'avoir autre chose en vûë que le profit, sans se mettre en peine des moyens qu'ils employent pour l'obtenir. „ S'ils „ peuvent gagner facilement, *continua-t-il*, par des voyes honnêtes, alors ils „ les suivent; mais si elles manquent „ de toucher au but, ils ne font aucun „ scrupule d'y tendre par la fraude & „ la supercherie. A quoi servent aussi „ tous leurs Livres de Comptes? N'est-„ ce pas pour duper celui qui se fie à „ sa memoire? Supposé d'ailleurs qu'ils „ n'ayent pas un tel dessein, quelle ac-„ tion noble ou généreuse peut-on at-„ tendre de celui qui est toûjours occu-„ pé à régler ses Comptes, & à exami-„ ner sa dépense? En un mot, que l'é-„ pargne & la frugalité soient tant „ qu'on voudra les vertus du Mar-„ chand, son exactitude, poussée jusqu'à „ la vetille, me paroit fort au-dessous „ de la Charité qu'un Gentilhomme „ exerce envers les Pauvres, ou de

„ l'Hoſpitalité qu'il pratique à l'égard „ de ſes Voiſins.

Le Capitaine SENTRY, qui vit le Chevalier FREEPORT trés-attentif à ce diſcours, & prêt ſans doute à le relever, dit là-deſſus, pour rompre les chiens, que, dans toutes les Societez civiles, depuis le plus haut rang juſques au plus bas, il y avoit une injuſte & ſecrette envie, qui engageoit les Hommes à comparer leur état avec celui d'un autre, & à murmurer de ce que leur Voiſin étoit en auſſi bonne ou meilleure ſituation qu'eux-mêmes. „ C'eſt „ ainſi, *ajouta-t-il*, que les Officiers ci- „ vils & militaires ſe regardent les uns „ les autres de fort mauvais œil: le „ Soldat critique le pouvoir du Courtiſan, & le Courtiſan ſe moque de „ l'honneur du Soldat: ou, pour venir „ à des exemples d'un ordre inférieur, „ les ſimples Cavaliers & les Fantaſſins „ d'une Armée, les Chartiers & les Co- „ chers dans les ruës de *Londres*, ſe „ regardent de travers & avec mépris, „ toutes les fois qu'ils ſont en concur- „ rence pour des quartiers de rafraichiſſement, ou le paſſage de leurs „ voitures.

„ Voilà qui va le mieux du monde, „ *repliqua le Chevalier* FREEPORT: il „ vous eſt permis, cher Capitaine, „ d'interrompre le diſcours, ſi vous le „ trouvez bon; mais il faut, avec tout „ cela, que j'en diſe deux mots à Mr.

„ DE COVERLY, qui ſemble croire, à
„ ſa mine, m'avoir bien rivé les cloux,
„ lorſqu'il a drapé le Marchand. Je ne
„ lui rappellerai pas les magnifiques
„ Hôpitaux, & tous ces autres Edifices
„ publics, que des Marchands ont éle-
„ vez dans cette grande Ville depuis la
„ Reformation; mais je me bornerai à
„ l'epargne & à la frugalité qu'il nous
„ accorde. Si le ſoin de tenir des
„ Comptes, ou de meſurer les choſes
„ par la voye la plus infaillible, je veux
„ dire celle du calcul, n'étoit au-deſ-
„ ſous de la qualité d'un auſſi ancien
„ Baronet que Mr. DE COVERLY, il
„ préfereroit ſans doute notre Economie
„ à ſon Hoſpitalité. Si, donner tant de
„ barils de Biere à vuider dans un jour,
„ eſt pratiquer la derniere de ces ver-
„ tus, il faut avouer que nous n'aſpi-
„ rons pas à cette gloire; mais je vou-
„ drois bien qu'on examinât, leſquels
„ des uns ou des autres, ou de mes
„ Ouvriers que j'employe ſix jours de
„ la ſemaine, ou des Païſans que mon
„ Antagoniſte regalera ſix jours de ſui-
„ te, nous doivent avoir le plus d'obli-
„ gation. Pour moi, je croi que les
„ familles de mes Ouvriers me ſeront
„ plus redevables, que celles des Païſ-
„ ſans ne le peuvent être à Mr. DE
„ COVERLY; parce que, s'il n'en coû-
„ te rien à ceux-ci, je mets les autres
„ en état de n'avoir pas beſoin de ma
„ liberalité. Le proverbe *Latin* ſur les

„ *Carthaginois* ne m'embaraſſe guères,
„ puiſque les *Romains* étoient leurs en-
„ nemis declarez. Le malheur eſt, que
„ nous n'avons aucune Hiſtoire écrite
„ par des *Carthaginois*, qui n'auroient
„ pas manqué ſans doute de nous ap-
„ prendre quelque bon proverbe ſur la
„ généroſité *Romaine*, qui envahiſſoit les
„ païs des autres Nations, & diſtribuoit
„ leurs terres à ceux à qui elles n'ap-
„ partenoient pas. Mais puiſque mon
„ Antagoniſte a pris occaſion de cet
„ ancien proverbe pour attaquer les
„ Marchands, il ne trouvera pas mau-
„ vais que j'en allégue un moderne
„ pour leur défenſe. Lorſqu'un Hom-
„ me fait banqueroute en *Hollande*, on
„ dit de lui, qu'*il n'a pas bien tenu ſes*
„ *Comptes*. Peut-être que cette phraſe
„ nous paroitroit une manière douce
„ ou même plaiſante de s'exprimer;
„ mais chez cette Nation exacte, c'eſt
„ le plus grand reproche que l'on puiſ-
„ ſe faire à un Homme. Il n'y a pas
„ moins de honte, ſelon eux, à ſe
„ tromper dans le calcul de ſa dépen-
„ ſe, ou du fonds que l'on a pour ré-
„ pondre au payement de ſes dettes,
„ ou à trop haſarder ſon Crédit, qu'on
„ en trouve, parmi les Nations d'un
„ eſprit plus vif & plus bouillant, à
„ manquer de courage ou de bonne
„ foi.

„ Le calcul eſt ſi bien la meſure de
„ tout ce qu'on eſtime dans le monde,

„ qu'on ne ſçauroit démontrer le ſuccès
„ d'aucune action, ou la juſteſſe d'aucu-
„ ne entrepriſe, ſans y avoir recours.
„ Ceci doit ſervir de réponſe à ce que
„ Mr. le Baronet a dit, qu'on ne peut
„ rien attendre de grand ni de noble
„ d'un Homme qui eſt toûjours occupé
„ à examiner ſon Livre de Caiſſe, ou à
„ régler ſes Comptes. Lorſque j'ai re-
„ çu mes cargaiſons du dehors, je puis
„ dire, à vingt ſols près, par le moyen
„ du calcul, la perte ou le profit qui
„ m'en reviendra: mais je dois auſſi
„ être en état de faire voir, que j'avois
„ raiſon d'entreprendre un tel négoce,
„ ſoit par mon experience ou celle des
„ autres, ou la grande probabilité qu'il
„ y avoit que les retours répondroient
„ à ma dépenſe & au riſque; ce qui
„ ne ſe peut jamais exécuter ſans l'in-
„ telligence du calcul. Par exemple,
„ ſi je veux négocier en *Turquie*, il faut
„ que je ſçache, avant toutes choſes,
„ quelles de nos Manufactures y ſont
„ propres, & quelles Etoffes de ce païs-
„ là ſeront ici de bon débit, avec le
„ prix courant des unes & des autres
„ ſur les lieux. Il faut enſuite que je
„ compte les fraix de l'embarquement,
„ du tranſport & des Aſſûrances; les
„ droits d'entrée & de ſortie, l'intérêt
„ de mon argent, & qu'il y ait d'ail-
„ leurs un honnête profit pour moi.
„ Où eſt donc le ſcandale en tout ce-
„ ci, & d'où vient que le Marchand

„ eſt ſi peu dans les bonnes graces de no-
„ tre Baronet? Cependant il ne renver-
„ ſe pas les cloiſons, & ne foule pas
„ les bleds de ſes voiſins; il n'ôte rien
„ à l'induſtrieux Laboureur; il paye le
„ travail du Pauvre; il communique
„ ſes profits à tout le monde; par ſes
„ Cargaiſons & par ſes Retours il fait ſub-
„ ſiſter un plus grand nombre de per-
„ ſonnes que le plus riche Seigneur
„ n'en ſçauroit entretenir; toute la No-
„ bleſſe même lui eſt obligée de ce
„ qu'il trouve des moyens de vendre au
„ dehors le produit de leurs terres, &
„ de ce qu'il augmente ainſi leurs re-
„ venus; mais il eſt certain qu'il ne
„ viendroit jamais à bout d'un ſi grand
„ detail, s'il n'étoit fort expert dans
„ la Science des nombres.

„ C'eſt à cela que ſe reduit la fruga-
„ lité du Marchand, & le Gentilhom-
„ me doit ſuivre une pareille route, à
„ moins qu'il n'ait honte d'être lui-mê-
„ me ſon Econome, & qu'il ne veuille
„ que ſon Intendant prenne ſa place.
„ Le Gentilhomme, non plus que le
„ Marchand, ne peut jamais rendre
„ compte du ſuccès d'aucune entrepri-
„ ſe qu'à la faveur du calcul. Si la
„ Chaſſe, par exemple, eſt tout ſon
„ trafic, il ne lui en doit revenir que
„ la tête du Cerf, pour ſervir à l'orne-
„ ment de ſa grande Salle, & le muſeau
„ du Renard, pour être cloué à la por-
„ te de ſon Ecurie. Mr. DE COVERLY

„ connoit ſans doute tout le prix de
„ ces retours ; mais s'il avoit bien cal-
„ culé par avance tous les fraix de la
„ Chaſſe, j'ai trop bonne opinion de
„ lui pour ne pas croire, qu'il auroit
„ pendu tous ſes chiens, plutôt que
„ d'y avoir ruiné tant de bons Che-
„ vaux, & fait un auſſi terrible dégât
„ que la foudre dans les bleds de ſes
„ voiſins. D'ailleurs, ſi tous ſes Ancê-
„ tres avoient eu le même principe, il
„ pourroit ſe vanter aujourd'hui, que ſa
„ famille ne s'eſt jamais deshonorée par
„ aucune alliance avec la Bourgeoiſie;
„ un Marchand de ſon nom n'auroit ja-
„ mais eu l'honneur d'employer tout ſon
„ bien pour obtenir une place dans
„ la Galerie des COVERLYS, ni oſé pré-
„ tendre à ſortir de la même tige. Mais
„ notre Baronet a été fort heureux de
„ ce que le Marchand voulut payer ſi
„ cher pour ſon ambition. En un mot,
„ c'eſt le ſort d'un bon nombre de Gen-
„ tilshommes, de ſe voir reduits à ceder
„ l'héritage de leurs peres à de nou-
„ veaux Maîtres, qui ont été plus exacts
„ qu'eux à tenir leurs Comptes ; & il
„ ne faut pas douter que celui qui s'eſt
„ acquis un Domaine par ſon induſtrie
„ ne mérite beaucoup mieux de le poſ-
„ ſeder, que celui qui l'a perdu par ſa
„ négligence.

XLVII. DISCOURS.

Parvula, pumilio, χαρίτων μία, tota merum sal.

LUCR. L. IV. 1155.

C'eſt une gentille Naine, une des Graces, mais patrie de ſouffre & de ſalpêtre.

IL y a de certaines choſes dans la Lettre ſuivante, qu'on doit ſuppoſer m'être inconnuës, à moi qui ſuis garçon: ainſi je ne me haſarderai pas à raiſonner là-deſſus, juſqu'à ce que j'y aye mieux refléchi; & cependant je laiſſerai mon Auteur exprimer à ſa maniére l'état où il ſe trouve.

M. le SPECTATEUR.

Lettre de NATH. JUCHOIR, ſur les *bequetez de la Poule.*

„ On voit, par pluſieurs de vos Diſ-
„ COURS, que vous n'êtes pas mal ver-
„ ſé dans ce qui regarde en général la
„ Societé civile; mais il y a bien des
„ choſes dont vous ne ſçauriez avoir
„ une juſte idée, dans la vie de Gar-
„ çon que vous menez, & qui roulent
„ ſur l'état du Mariage. C'eſt la ſeule
„ raiſon qui puiſſe vous juſtifier de n'a-
„ voir rien dit juſques ici d'une eſpè-
„ ce de fort bonnes Gens qu'on trou-
„ ve dans le monde, & qu'on y appel-
„ le, par dériſion, les *bequetez de la*

„ *Poule.* Il faut que vous ſçâchiez que
„ je ſuis du nombre de ces pauvres In-
„ nocens dont on ſe moque ſous ce ti-
„ tre, parce que je me laiſſe gouverner
„ par la meilleure de toutes les Fem-
„ mes. Il ſeroit digne de vos ſoins d'ex-
„ aminer, quelle eſt la nature de la
„ tendreſſe; de nous dire, ſuivant les
„ principes de votre Philoſophie, d'où
„ vient que nos cheres Moitiez en uſent
„ avec nous tout comme il leur plait;
„ qu'elles ſont de mauvaiſe humeur,
„ imperieuſes & malignes; qu'elles par-
„ lent quelquefois d'un ton plaintif, &
„ grondent un moment après; qu'elles
„ tombent en défaillance, & en revien-
„ nent auſſi-tôt; qu'elles ont une prodi-
„ gieuſe volubilité de langue, & la
„ perdent enſuite tout d'un coup; &
„ tout cela, parce qu'elles nous aiment
„ ſi tendrement, qu'elles ne peuvent pas
„ s'imaginer que nous ayons la même
„ ardeur pour elles. Je dis, Monſieur,
„ qu'un de ces bons Maris, que les Dé-
„ bauchez & les Libertins appellent *be-*
„ *quetez de la Poule*, verra jouër tous
„ ces différens perſonnages à ſa chere
„ Moitié, & qu'il en découvrira l'affec-
„ tion, ſans être aſſez dur pour la ta-
„ xer d'hypocriſie. Cette eſpèce de
„ bonnes gens fourmille ſur-tout dans la
„ grande Cité de *Londres*, & ce ſont
„ les véritables *bequetez de la Poule.* Ils
„ n'ont pas la force d'en venir à une
„ explication avec cette chere Ame, le

„ centre de tous leurs desirs; c'est pour
„ cela qu'ils la consolent lorsqu'elle ne
„ sent aucun mal, qu'ils l'appaisent lors-
„ qu'elle n'est point en colére, & qu'ils
„ lui donnent leur bourse, quoiqu'ils
„ sçachent qu'elle n'en a pas besoin:
„ mais ils aiment mieux prendre ce
„ parti, que de s'exposer à tout ce
„ manége l'espace d'un mois, qui est
„ le terme ordinaire que les Femmes
„ de cette trempe employent à revenir
„ à elles-mêmes suivant le calcul qu'en
„ ont fait les Maris insensibles & cruels.

„ Il y a plusieurs autres sortes de *be-*
„ *quetez de la Poule*, qui sont, à mon
„ avis, les meilleurs sujets de la Rei-
„ ne, & c'est pour cela que votre de-
„ voir vous engage à ne pas souffrir
„ qu'on se moque de nous en public.

„ Je ne sçais si je me suis fait enten-
„ dre dans ce que je vous ai dit jus-
„ ques ici sur l'état d'un homme *beque-*
„ *té de la Poule*; mais je prendrai la li-
„ berté de vous donner un détail de ce
„ qui se passe entre moi & mon Epou-
„ se. Vous sçaurez donc qu'on ne me
„ regarde pas comme un niais dans le
„ monde, qu'on a voulu essayer diver-
„ ses fois de quelle manière je rece-
„ vrois un affront, & que l'évenement
„ s'est toujours declaré en ma faveur:
„ malgré tout cela, il n'y a point d'Es-
„ clave en *Turquie*, qui le soit autant
„ que je le suis de ma chere Moitié.
„ Elle a beaucoup d'esprit, & l'on peut

„ dire en général, que, c'eſt une fort jo-
„ lie Femme. J'ai pour elle une ſi gran-
„ de paſſion, qu'elle me cauſe toutes
„ les inquiétudes imaginables, ſi vous
„ en excluez celles de la Jalouſie. L'aſ-
„ ſurance que j'ai de ſa fidelité, m'en-
„ gage, du moins ſi je me connois, à
„ trouver quelque choſe d'aimable dans
„ tout ce qu'elle fait, quoique ſouvent
„ il n'y ait rien de plus oppoſé à mon
„ humeur. Elle me regarde quelquefois
„ d'un air imperieux, ſous prétexte que
„ je n'ai pas fait aſſez de cas de ſon a-
„ vis en certaine compagnie où nous
„ étions enſemble. Je ne ſçaurois m'em-
„ pêcher de ſourire à la vûë du joli dé-
„ pit qu'elle témoigne, & alors elle
„ m'accuſe de la traiter comme un En-
„ fant. En un mot, notre principale
„ diſpute roule ſur la ſupériorité du
„ Genie. Elle forme ſans ceſſe des ar-
„ gumens là-deſſus, auxquels je répons
„ avec beaucoup d'indolence: *Tu ès*
„ *bien jolie, ma chere Mignone.* Elle me
„ replique d'abord: *Tout le monde ſçait*
„ *que j'ai autant d'eſprit que vous, & il*
„ *n'y a que vous ſeul qui l'ignoriez.* Je lui
„ repéte de nouveau: *En vérité, mon*
„ *Cœur, vous êtes fort jolie.* Là-deſſus
„ elle s'échappe; elle renverſe tout ce
„ qui l'environne, elle frappe des pieds
„ & s'arrache la coëffure. *Fi, fi*, lui
„ dis-je alors, *mon Amie, comment eſt-ce*
„ *qu'une Femme d'auſſi bon ſens que vous,*
„ *peut tomber dans un pareil écart? En ve-*
„ *ri-*

„ *rité, mon Cher,* me dit-elle, *vous me*
„ *faites enrager quelquefois; oui, vous me*
„ *desolez, avec votre sotte maniere de me*
„ *traiter comme une belle Idiote.* Eh bien,
„ qu'eſt-ce que j'ai gagné pour l'avoir
„ miſe de bonne humeur? Rien du
„ tout; mais il faut que je la convain-
„ que par mes actions, que j'ai bonne
„ opinion d'elle; que je lui donne ma
„ bourſe, & que, pendant un jour &
„ demi de ſuite, je condamne tout ce
„ qui lui déplait, & que je louë tout ce
„ ce qu'elle approuve. J'aime ſi ten-
„ drement cette chere Mignonne, que
„ je ne vois preſque jamais aucun de
„ mes Amis, & que je n'ai point de re-
„ pos dans les compagnies où elle n'eſt
„ pas; mais lorſque je retourne au lo-
„ gis, elle eſt toute chagrine, parce,
„ dit-elle, qu'il n'y a que ſa beauté qui
„ m'ait obligé de revenir ſi-tôt. Je n'o-
„ ſe pas rire à cette occaſion, &, quoi-
„ qu'un des plus zèlez Membres de
„ l'Egliſe *Anglicane* qu'il y ait dans le
„ Royaume, je me vois forcé à dire
„ des invectives contre le Gouverne-
„ ment, parce qu'elle eſt entêtée pour
„ les *Whigs.* Nous raiſonnons alors de
„ Politique à perte de vûë, & je lui
„ donne enfin un baiſer, qu'elle prend
„ pour un hommage rendu à ſon grand
„ Sçavoir. Je lui fais même d'ordinaire
„ quelques demandes ſur la conſtitution
„ de l'Etat: elle y répond par des gé-

„ néralitez qui ſe trouvent dans * l'*Oceana* de HARINGTON; je la félicite d'une ſi heureuſe memoire, & „ auſſi-tôt elle m'embraſſe. Pendant „ que je l'entretiens dans cette bonne „ humeur, elle badine devant moi, „ quelquefois elle danſe au milieu de la „ chambre, ou joüe un Air ſur ſon Epinette; elle varie ſa mine & ſes charmes d'une telle maniere, qu'elle me „ donne un plaiſir continuel: en un „ mot, elle fera mille ſingeries, ſi je „ lui accorde qu'elle eſt fort ſenſée; „ mais ſi elle ſoupçonne que je l'aime „ à cauſe de ſon badinage, elle revêt „ d'abord un air grave & ſerieux.

„ C'eſt-là un abregé de mes pénibles „ travaux, & je ſupporte mon eſclavage „ d'auſſi bonne grace que la plupart „ des autres Maris; mais je m'addreſſe „ à vous, en faveur de tous ceux qui „ ſont *bequettez de la Poule* en général, & „ je vous prie de vouloir publier une „ Diſſertation pour notre défenſe. Vous „ avez, à ce que j'ai ouï dire, de très-„ bonnes Autoritez qui peuvent ſervir à notre Cauſe, & vous nous parlerez ſans doute du fameux SOCRATE, & de ſa reſignation philoſophique à ſa femme XANTIPPE. Vous

* Ce Livre *Anglois* eſt un *in Folio*, impr. à *Londres* en 1656. Il a pour titre, *La République d'Oceana*. L'Auteur y travailla par ordre de CROMWEL, auquel il eſt dedié, & qui lui avoit promis de ſuivre ſon Plan; mais il n'en fit rien.

„s rendrez par-là un grand ſervice à
„ tout le monde, puiſque les *bequettez*
„ *de la Poule* ſont fort conſidérables, ſoit
„ à l'égard de leur nombre ou de leur
„ qualité, non ſeulement dans les Vil-
„ les, où ils ſont les plus riches, mais
„ auſſi dans les Cours, où ils ſont les
„ plus ſoumis. Lorſque vous aurez
„ bien reflechi ſur l'état du Mariage,
„ vous en examinerez, s'il vous plait,
„ toutes les avenues & les fauxbourgs;
„ vous nous rendrez un compte exact
„ de l'eſclavage où ſe trouvent les Ber-
„ gers fidèles, & les Amans irréſolus;
„ ces Bergers qui ne peuvent abandon-
„ ner leurs Belles, quoique leur per-
„ ſeverance entraîne leur ruine; ces
„ Amans qui n'oſent pas ſe marier, quoi-
„ qu'ils ne puiſſent jamais être heureux
„ ſans leurs Maîtreſſes, qu'ils ne ſçau-
„ roient obtenir à d'autres conditions.

„ Vous pouvez d'ailleurs embellir vo-
„ tre Diſcours par divers Exemples pris
„ des Hommes fiers, hautains, en-
„ jouez & opiniâtres, qui ſont tous en
„ ſecret, malgré tout ce qu'ils en peu-
„ vent dire ou penſer, Eſclaves de leurs
„ Femmes ou de leurs Maîtreſſes. Je
„ vous prie en dernier lieu, d'inſiſter
„ ſur ce que les Sçavans & les Héros de
„ tous les ſiècles ont eu le ſort d'être
„ *bequettez de la Poule*; & que les revê-
„ ches, qui ont ſecoué le joug de la
„ tendreſſe, ne doivent leur délivran-
„ ce qu'à l'ambition, à l'avarice, ou

„ à quelque autre paſſion plus infame
„ qui les domine. J'aurois mille autres
„ choſes à vous dire là-deſſus ; mais je
„ craindrois que ma chere Moitié, qui
„ me voit occupé à écrire, ne voulût,
„ ſuivant ſa louable coûtume exami-
„ ner ma Lettre, ſi je ne la cachetois
„ au plus vîte. Je ſuis Monſieur, tout
„ à vous.

NATHANAEL JUCHOIR.

T.

XLVIII. DISCOURS.

——— Quis enim bonus, aut face dignus
Arcanâ, qualem Cereris vult eſſe Sacerdos,
Illa aliena ſibi credit mala ?

JUV. Sat. XV. 140.

Car un Homme de bien, tel que le Prêtre de CERES *veut qu'on ſoit, a-t-il jamais tenu pour maxime, qu'il dût compter pour rien le mal d'autrui ?*

Deſcription du BON NATUREL, enviſagé comme une Vertu morale.

DAns * un de mes derniers DISCOURS j'ai parlé du bon Naturel qui eſt une production du tempérament, & j'en traiterai ici ſur le pied d'une Vertu morale. Le premier peut rendre un Homme tranquille en lui-

* C'eſt le XLII.

même & agréable aux autres; mais il ne donne aucun mérite à celui qui le poſſede. On ne ſçauroit non plus louer un Homme à cette occaſion, que parce qu'il a un pouls bien reglé, ou un bon eſtomac. Quoi qu'il en ſoit, ce bon Naturel machinal, que Mr. DRYDEN appelle quelque part une *douceur du ſang*, eſt un fondement admirable pour l'autre. Afin donc de ſçavoir, ſi notre bon Naturel vient du Corps ou de l'Eſprit; s'il eſt fondé ſur la partie animale ou raiſonnable de nous-mêmes; en un mot, s'il eſt tel qu'il mérite quelque choſe de plus que cette ſatisfaction intérieure qui l'accompagne toûjours, & que l'honnête reception qu'il nous procure dans le monde, nous devons l'examiner par les Règles ſuivantes.

I. Il faut voir en premier lieu, s'il agit d'une maniere conſtante & uniforme dans la maladie & la ſanté, dans la proſperité & l'adverſité; puiſque, s'il varie dans l'un ou l'autre de ces cas, on ne peut le regarder que comme une illumination ſubite de l'Ame, cauſée par une affluence nouvelle d'eſprits animaux, ou comme une plus favorable circulation du ſang. Le Chevalier FRANÇOIS BACON nous parle d'un Solliciteur ruſé, qui ne demandoit jamais une grace à un Homme en crédit avant le dîner; mais qui s'addreſſoit à lui lorsqu'il le voyoit à table, loin du tracas des affaires, manger de bon appétit, & de

belle humeur. Un bon Naturel de cet ordre, qui dépend des lieux & des circonſtances, n'eſt pas cette *Philanthropie*, cet amour du Genre humain, qui mérite le nom d'une Vertu morale.

II. Le ſecond moyen qu'on a pour connoitre ſon bon Naturel, eſt d'examiner s'il opere ſuivant les principes de la Raiſon & ce que le Devoir exige: car ſi, malgré ſa bienveillance univerſelle pour tous les Hommes, il ne met aucune diſtinction entre ſes objets; s'il ſe déploye également ſur les dignes & les indignes; s'il donne le même ſecours au Pareſſeux qu'au véritable Pauvre; s'il ſe livre au premier venu, & qu'il ſe repande en faveur de qui que ce ſoit, plutôt par accident que par choix; il peut bien paſſer pour un Inſtinct aimable, mais il ne doit pas s'arroger le titre d'une Vertu morale.

III. La troiſième épreuve du bon Naturel conſiſte à nous ſonder nous-mêmes, pour voir ſi nous ſommes en état de ſuivre tous ſes mouvemens, en faveur de ceux qui en ſont les objets legitimes, quoiqu'il nous en revienne quelque petit embaras, quelque perte; ou quelque inconvenient; en un mot, ſi nous voulons haſarder une partie de nos biens, de notre réputation, de notre ſanté, ou de nos aiſes, pour l'avantage du Genre humain. Entre toutes ces marques d'un bon Naturel, je m'étendrai ſur celle qui porte le nom

de Charité, & qui s'exerce à ſecourir les Pauvres; puiſque c'eſt une épreuve qui s'offre à nous presque en tout tems & en tous lieux.

Je conſeillerois donc à tous ceux qui ont au-delà de ce qu'il leur faut pour ſubvenir à leurs beſoins, de mettre à part une certaine portion de leurs revenus, & de la deſtiner aux Pauvres. C'eſt une offrande que nous devons à celui qui a un ſouverain droit ſur le total, & par conſéquent à ceux qui le repréſentent ſur la Terre, comme il nous le dit lui-même dans un beau Paſſage, que j'allegueraï dans la ſuite. D'ailleurs, nous devons menager notre Charité avec tant de prudence, qu'il n'en reſulte aucun mal à nos Parens ou à nos Amis, pendant que nous travaillons à ſecourir les autres.

Peut-être qu'un Exemple developpera mieux ceci que la Règle ou le Conſeil que je viens de donner. EUGENE eſt d'un Naturel ſi bon & ſi genéreux, qu'il en donne des marques au-delà de ſa Fortune; mais il eſt, avec tout cela, d'une ſi grande économie dans ſes affaires, que ce qu'il diſtribuë en aumônes eſt compenſé par le bon menage. Il a deux cens Livres ſterlin de revenu, qu'il n'évaluë jamais qu'à cent quatre-vingt, parce qu'il ſuppoſe n'avoir aucun droit ſur la dixme, qu'il employe toûjours en œuvres charitables. Il ajoute ſouvent quelque choſe

de plus à cette épargne, enſorte que, dans une bonne année, c'eſt-à-dire, pour m'exprimer avec lui, du nombre de celles où il ſe trouve en état de porter ſa libéralité plus loin qu'à l'ordinaire, il a deſtiné le double de cette ſomme à ſecourir des Pauvres, malades ou ſains. D'un autre côté, il ſe préſcrit pluſieurs jours d'abſtinence & de jeûne, & il met à quartier, pour le même uſage, la dépenſe qu'il auroit pû faire alors. Il va ſouvent à pied aux endroits où ſes affaires l'appellent, &, au bout de ſa courſe, il donne au premier Mendiant qu'il rencontre ſur ſes pas, le Chelin qu'il auroit payé pour un Fiacre. Diſpoſé quelquefois à voir jouer une Comédie ou un Opera, je l'ai vû employer, en faveur d'un objet de charité qu'il trouvoit dans la ruë, l'argent qu'il avoit deſtiné à cet uſage, & paſſer enſuite la ſoirée dans un Caffé, ou chez quelque Ami, avec beaucoup plus de ſatisfaction qu'il n'en auroit eu de tous les divertiſſemens les plus exquis du Théâtre. C'eſt par de tels moyens que ſa Liberalité ne ſçauroit l'appauvrir, & qu'il jouït de ſes revenus, par le bon uſage qu'il en fait.

Il y a peu de Gens ſi bornez dans leur fortune, ou ſi à l'étroit, qu'ils ne puiſſent être charitables ſur ce pied-là, ſans qu'il en reſulte aucun préjudice à eux-mêmes ou à leurs Familles. On n'a qu'à ſacrifier un Divertiſſement ou une

une Commodité à l'avantage des Pauvres, & détourner le cours ordinaire de nos dépenſes dans un meilleur canal. Il me ſemble du moins, que c'eſt l'acte de Charité, non ſeulement le plus prudent & le plus commode que l'on puiſſe mettre en pratique, mais auſſi le plus méritoire. C'eſt alors que nous partageons en quelque ſorte, avec les Pauvres, les néceſſitez où ils ſe trouvent, & que nous ſommes en même tems leurs Bienfaiteurs & les Compagnons de leurs ſouffrances.

Le Chevalier THOMAS BROWN, dans ſon Livre intitulé *la Religion du Medecin*, après avoir cité ce paſſage des Proverbes de SALOMON: * *Celui qui a pitié du Pauvre, prête à l'Eternel, qui lui rendra ſon bienfait*; s'exprime en ces termes: „ „ † Il y a plus d'éloquence, *dit-il*, dans „ cette ſeule periode, que dans une Bi„ bliothèque entiere de Sermons, & ſi „ nous avions de tous ces Proverbes des „ idées auſſi exactes qu'en avoit l'Au„ teur qui nous les a donnez, nous „ connoîtrions la Vertu par une voye „ fort abregée, & nous n'aurions pas „ beſoin de tous ces gros Volumes de „ Morale qu'on nous debite.

Ce paſſage de l'Ecriture me paroit bien touchant & bien perſuaſif; mais je

* Ch. XIX. 17.

† Voyez p. 230. de l'Edition *Latine* de cet Ouvrage in 12. *Lugd. Batavorum*, apud FRANC. HAGENIUM, *Anno* 1644.

trouve que notre Sauveur encherit beaucoup ſur cette penſée, * lorſqu'il nous promet de regarder tous les actes de Charité ou d'Hoſpitalité, pratiquez envers les Pauvres, les Malheureux ou les Etrangers, comme s'il les avoit reçus lui-même, & de les honorer d'une gloire éternelle. Je me ſouviens à cette occaſion, d'avoir vû quelque part l'Epitaphe d'un Homme charitable, dont la lecture me fit un plaiſir extrême. J'en ai oublié les paroles; mais le ſens revenoit à ceci: „ j'ai „ perdu ce que j'ai depenſé; j'ai laiſſé „ à d'autres ce que je poſſedois, & „ j'ai mis en reſerve ce que j'ai donné.

Engagé inſenſiblement à citer l'Ecriture, je ne ſçaurois m'empêcher de copier, ici quelques endroits du Livre de JOB qui m'ont toûjours paru d'une grande beauté. Ce ſaint Homme y décrit ſa Conduite lorſqu'il vivoit dans l'abondance; & à ne les regarder que comme un Ouvrage purement humain, il faut avouer que c'eſt le plus beau portrait d'un Cœur charitable & d'un bon Naturel que l'on puiſſe trouver dans aucun autre Auteur.

„ † Oh, que ne ſuis-je encore, *dit-il*, „ dans mon premier état, lorſque Dieu „ me gardoit, qu'il faiſoit luire ſon „ flambeau ſur ma tête, & que je mar-

* MATTH. Chap. XXV. 35—40.
† JOB Ch. XXIX. 2, 3, 5, 6.

„ chois dans les ténèbres à la faveur
„ de ſa clarté ; lorſque le Tout-puiſ-
„ ſant m'accordoit ſa protection, &
„ que mes jeunes Gens m'environ-
„ noient ; lorſque je lavois mes pieds
„ dans le beurre, & que des ruiſſeaux
„ d'huile découloient du rocher *dans mes*
„ *cuves*.

„ * Ceux qui m'entendoient *venir*, diſ-
„ ſoient que j'étois bienheureux, &
„ ceux qui me voyoient, me rendoient
„ *bon* témoignage ; parce que je déli-
„ vrois l'Affligé qui crioit *vers moi*, de
„ même que l'Orphelin qui n'avoit per-
„ ſonne pour le ſecourir. La bénédic-
„ tion de celui qui s'en alloit perir ve-
„ noit ſur moi, & je faiſois que le
„ cœur de la Veuve chantoit de
„ joye. —— Je ſervois d'yeux à l'Aveu-
„ gle, & de pieds au Boiteux. J'étois
„ le Pere des Pauvres, & je m'infor-
„ mois exactement de la Cauſe qui m'é-
„ toit inconnuë.

„ † Ne pleurois-je pas pour celui qui
„ tomboit dans l'adverſité, & mon ame
„ ne s'affligeoit-elle pas à cauſe du Pau-
„ vre ?

„ ‡ Qu'on me peſe dans de juſtes ba-
„ lances, & Dieu connoîtra mon inté-
„ grité. —— Si j'ai dédaigné de rendre
„ Juſtice à mon ſerviteur ou à ma ſervan-

* Job Ch. XXIX. vſ. 11, 12, 13, 15, 16.
† *Ibid.* Ch. XXX. 25.
‡ *Ibid.* Ch. XXXI. 6, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 29, 30, 32, 38, 39, 40.

„ te, lorſqu'ils ont diſputé avec moi.
„ Car, qu'aurois-je fait, ſi Dieu ſe fût
„ levé *contre moi*, & que lui aurois-je
„ répondu, s'il m'eût interrogé *à cette*
„ *occaſion*? Celui qui m'a formé dans le
„ ſein *de ma mere*, ne l'a-t-il pas formé
„ auſſi, & ne nous a-t-il pas façonnez
„ de même dans la matrice? Si j'ai re-
„ fuſé aux Pauvres ce qu'ils m'ont de-
„ mandé; ſi j'ai été inſenſible aux lar-
„ mes de la Veuve; ſi j'ai mangé tout
„ ſeul les morceaux *qu'on ſervoit à ma*
„ *table*, & ſi l'Orphelin n'en a pas eu
„ ſa part: —— Si j'ai laiſſé périr quel-
„ qu'un faute d'habits, & le Pauvre man-
„ que de couverture: Si ſes reins ne
„ m'ont pas béni, & ſi la laine de mes
„ Brebis n'a pas été employée à le te-
„ nir chaudement: Si j'ai levé la main
„ contre l'Orphelin, lorſque je me
„ voyois le plus fort dans l'Aſſemblée
„ des Juges, que mon épaule ſe ſepa-
„ re de ſa jointure & tombe en terre,
„ & que mon bras ſe briſe avec tous
„ ſes os. —— Si je me ſuis réjoui de
„ la perte de celui qui me haïſſoit, ou
„ ſi j'ai temoigné de la ſatisfaction lorſ-
„ qu'il lui eſt arrivé quelque malheur:
„ Je n'ai pas même permis à ma bou-
„ che de prononcer aucune malediction
„ contre lui. —— Je n'ai pas ſouffert
„ que l'Etranger paſſât la nuit dans la
„ ruë, mais j'ai ouvert ma porte au
„ Voyageur. —— Si mes champs crient
„ contre moi, & ſi leurs ſillons ſe plai-

„ gnent *de ma conduite*; ſi j'en ai mangé
„ les fruits ſans argent, ou ſi j'ai cauſé
„ la mort de ceux qui les cultivoient;
„ qu'ils ne produiſent *à l'avenir* que
„ des épines au lieu de froment, & de
„ l'yvraye au lieu d'orge.

L.

XLIX. DISCOURS.

Comis in uxorem ——— ——— ———
HOR. L. II. Ep. II. 133.

Complaiſant pour ſa Femme.

VOici une Lettre qu'une Dame vient de m'écrire, & que je ne puis différer plus longtems de communiquer au Public.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je ne ſuis que trop capable de bien
„ juger de * l'un de vos DISCOURS, qui traite de la Jalouſie, & qui me paroît un Chef-d'œuvre; mais, après y avoir parlé du tourment qu'elle cauſe à un Homme, il me ſemble qu'il eſt indigne de vous, de n'avoir pas dit un ſeul mot des tranſes qu'elle excite dans le cœur d'une Femme. Vous avez remarqué, avec beaucoup

Lettre de CELINDE, ſur la Jalouſie des Femmes.

* C'eſt le XLIV. de ce Volume.

„ de juſteſſe & de penétration, que
„ la Femme en eſt le principal objet;
„ mais vous ne dites rien d'un Hom-
„ me qui eſt aſſez impitoyable pour
„ donner de la Jalouſie à ſa Femme,
„ ſans ſe mettre en peine ſi elle y eſt
„ ſenſible ou non. Peut-être que vous
„ ne croyez pas qu'il y ait de pareils
„ tirans au monde; mais, helas! je
„ puis vous en citer un qui eſt toûjours
„ de mauvaiſe humeur auprès de ſa
„ Femme, & l'Homme du monde le
„ plus agréable toute autre part. Faut-
„ il, Monſieur, qu'un Homme qui
„ me voit aſſujettie à ſes loix, ſans en
„ pouvoir implorer d'autres, m'en ait
„ ſi peu d'obligation, qu'il puiſſe être
„ choqué & ſe mettre en fureur, par-
„ ce que mon cœur eſt gros, & que
„ mes yeux fondent en larmes, d'a-
„ bord qu'il me paroit d'une humeur
„ ſombre & chagrine? Je n'attens au-
„ cun ſecours que de lui ſeul; & quoi-
„ qu'il ne manque pas de bon ſens ni
„ d'équité en toute autre choſe, il ne
„ conſidére jamais, qu'un Homme qui
„ ne ſe rend chez lui que pour y cu-
„ ver ſon vin, & qui regarde com-
„ me un ſupplice tout le tems qu'il y
„ eſt, ne peut que donner de la jalou-
„ ſie & des inquiétudes mortelles à ſa
„ Femme. Il ſort toûjours du logis
„ comme s'il alloit à la Cour, & il re-
„ tourne chez lui comme s'il entroit
„ dans une priſon. Je pourrois ajou-

» ter à ceci, qu'il ne se fait aucun scru-
» pule de passer pour un Homme qui
» a des principes fort relâchez sur la
» Morale. Vous pouvez bien juger là-
» dessus, quel doit être mon état.
» D'ailleurs il n'est pas d'un méchant
» naturel, & il se plaît à la lecture de
» vos DISCOURS. Je souhaiterois donc
» que vous daignassiez lui représenter,
» qu'il n'est pas plutôt sorti de la mai-
» son, que je me jette sur mon lit, où
» je baigne de mes larmes ce petit en-
» fant qui lui est si cher, & que je
» l'effraye souvent par mes cris; qu'il
» me fait maudire le jour de ma nais-
» sance; que je cours toute éplorée à
» mon miroir, & qu'à la vûë de mon
» visage baigné de pleurs, je soulage le
» trouble de mon Ame. Vous croirez
» peut-être que c'est une description
» faite à plaisir; mais il n'est que trop
» vrai que c'est un de mes passe-tems
» ordinaires. Il me seroit même im-
» possible de vous exprimer en dé-
» tail cette foule de pensées accablan-
» tes qui s'élevent dans mon Esprit. Si
» vous pouviez concevoir jusqu'où va
» quelquefois la cruauté de mon ressen-
» timent, & quelle est, au bout d'une
» minute, ma compassion pour l'objet
» de ma colére, vous auriez quelque
» id[illegible]e mon triste sort, & vous ver-
» r[illegible]ombien peu je le mérite. Lors-
» qu'il est le mieux disposé à recevoir
» mes avis, & que je lui remontre,

„ avec toute la douceur imaginable, „ que ſes manières ſont indécentes, & „ que les Perſonnes mariées doivent „ obſerver certaines règles, il me ré- „ pond froidement, que je haſarde ma „ reputation ſi je parois jalouſe. Quoi „ qu'il en ſoit, je voudrois bien, mon „ cher Monſieur, que vous priſſiez la „ peine d'examiner à fond un ſujet de „ cette importance, & d'inſtruire les „ Maris & les Femmes des meſures „ qu'ils doivent garder les uns envers „ les autres. Vos reflexions là-deſſus ne „ peuvent qu'obtenir la plus haute de „ toutes les recompenſes que méri- „ tent ceux qui s'affligent avec les af- „ fligez. Permettez enfin que je me „ diſe,

MONSIEUR,

„ Votre infortunée & très-
„ humble ſervante,

CELINDE.

Avant que je reçûſſe la Lettre de cette Dame, j'avois reſolu d'examiner cette violente Paſſion, telle qu'on la voit dans l'eſprit d'une Femme. La vive douleur ſous le poids de laquelle CELINDE paroit gémir, augmente le penchant que j'avois à recommander aux Maris une conduite plus reglée, afin de ne pas cauſer le plus cruel des tourmens

à celles qui les aiment, & qui ne le ſentiroient preſque pas, ſi elles n'avoient une grande tendreſſe pour eux.

C'eſt une choſe bien étrange, de voir le peu de cas qu'on fait de l'injure du monde la plus atroce, & avec quelle facilité les Hommes contractent l'habitude de ſe rendre moins agréables, lorsqu'ils ſont les plus obligez à le devenir. Le ſujet demande un DISCOURS en particulier, & j'obſerverai un ou deux jours de ſuite la maniere dont en uſent deux ou trois heureux Couples de ma connoiſſance, avant que de me haſarder à donner au Public un Syſtême ſur les Devoirs du Mariage. Il faudra même que je me tranſporte à quelques lieuës hors de la Ville, pour y trouver un Gentilhomme qui pratique tous les devoirs d'un honnête Homme & d'un bon Mari. Lorsqu'il étoit garçon, la multiplicité de ſes affaires le rendoit fort negligé dans ſes habits; mais aujourd'hui il n'y a pas de jeune Galant qui ait plus de ſoin de ſa perſonne. Sur ce qu'un de ſes Amis lui demandoit un jour, pourquoi il étoit ſi longtems à ſe rincer la bouche, ſi curieux dans le choix de ſon Linge? il lui répondit, „ Parce qu'il y a une Femme de mérite „ qui eſt obligée de m'accorder ſon Amitié, & que je ſuis bien-aiſe que „ ſon Inclination marche de concert „ avec ſon Devoir.

Si un Homme vouloit ſe donner la

peine de reflechir un peu, il ne seroit jamais assez déraisonnable pour attendre que la Débauche & l'Innocence puissent vivre de bonne amitié entre elles ; ou se flatter que la chair & le sang soient capables d'une fidélité si rigide, qu'une belle Femme puisse travailler à se perfectionner, jusqu'à ce qu'elle ait atteint à la nature des Anges, dans la seule vûë d'être fidèle à une Bête brute & à un Satire. Je suis bien persuadé, que la Dame qui m'a prié de finir un de mes DISCOURS par le Billet suivant, ne croit pas qu'une perseverance de cet ordre se puisse mettre en pratique. Voici son Billet

„ Mon Epoux,

„ Je vous prie de rester à la Maison „ plus que vous ne faites. Je sçai l'en„ droit où vous eutes un Rendez-vous „ Jeudi au soir à sept heures. Le Co„ lonel que vous m'avez ordonné de „ ne plus recevoir est en Ville.

MARTHE MESNAGER.

T.

L. DISCOURS.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis;
Celsi prætereunt austera Poëmata Rhamnes.
Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, paritérque monendo.
Hor. Art Poet. v. 341.

Les Sénateurs aiment le serieux, & les Chevaliers le plaisant. Le grand secret pour enlever tous les suffrages, est de sçavoir joindre l'utile à l'agréable, de plaire & d'instruire en même tems.

Réflexions de l'Auteur. sur la nature de ses ECRITS, & les différens Caractères de ceux qui les lisent.

JE puis distinguer mes Lecteurs en deux Classes, dont l'une renferme les *Mercuriens*, & l'autre les *Saturniens*. Les premiers sont la Bande joyeuse de mes Disciples, qui demandent des speculations pleines d'esprit & d'enjoue. ment; les autres, qui sont d'une tournure plus grave & plus serieuse, ne trouvent du plaisir que dans les Discours de Morale & fondez sur le bon Sens: ceux-là traitent de stupide tout ce qui est serieux, & ceux-ci taxent de ridicule tout ce qui est comique. Si je gardois toûjours mon air grave, la moitié de mes Lecteurs m'abandonneroit; & si je voulois toûjours badiner, je risquerois de perdre l'autre. C'est pour cela même que je cherche à les entretenir toutes deux, & cette méthode pourroit bien leur être plus avantageu-

ſe, que ſi j'écrivois toûjours ſuivant le goût particulier des uns ou des autres. Puisqu'ils ignorent tous, quel ſera le ſujet de mes nouveaux DISCOURS, il peut arriver qu'un Lecteur enjoué, qui prend une de mes Feuilles volantes pour ſe divertir, ſe trouve engagé, lorsqu'il y penſe le moins, dans une ſuite de raiſonnemens ſerieux & utiles; ou que, de l'autre côté, un Homme grave, qui ſe flatte d'y trouver quelque choſe de ſolide, & plein de profondes reflexions, eſt inſenſiblement amené à la Joye. En un mot, chaque Lecteur s'aſſied à mon Feſtin, ſans qu'il ſçâche quels mets on lui ſervira; de ſorte qu'il a du moins le plaiſir d'eſperer qu'il y en peut avoir quelqu'un à ſon goût.

Ce n'eſt pas que je n'aimaſſe mieux m'appliquer à inſtruire qu'à divertir; mais ſi nous voulons être utiles au Monde, il faut le prendre tel qu'il eſt. Les Auteurs reconnus pour ſeveres empêchent la plupart des Hommes qui ménent une vie libertine, de jetter les yeux ſur leurs Ecrits. Un Homme doit avoir déja quelques principes de Vertu, avant qu'il s'engage à la lecture d'un SENEQUE ou d'un EPICTETE. Le ſeul titre d'un Livre de Morale a quelque choſe de rebutant pour les Perſonnes indolentes & incapables de reflechir.

De-là vient que pluſieurs de ceux qui n'apporteroient aucune attention à des

Leçons debitées avec l'air ſerieux d'un Prédicateur ou la gravité d'un Philoſophe, donnent dans mes filets. Ils s'y enlacent d'eux-mêmes, & adoptent, preſque ſans y penſer, des maximes de Sageſſe & de Vertu: de ſorte que, s'ils arrivent de cette manière à un certain degré de connoiſſance, qui les diſpoſe à prêter l'oreille à des Discours plus étudiez, je ne croirai pas mes Speculations inutiles. On peut remarquer d'ailleurs, que l'Eſprit des plus honnêtes Gens ſe trouve quelquefois enveloppé dans de ſombres nuages, & qu'ils ont beſoin de quelque choſe de cette nature pour les exciter à la joye, diſſiper leur mélancholie, & mettre leurs facultez en mouvement. Il y a même des perſonnes qui croyent, que de pareils entretiens ſont plus néceſſaires aux Habitans de la *Grande Bretagne* qu'à ceux de tout autre climat.

Si ce que je viens de dire ne juſtifie pas à tous égards la varieté de mes Speculations, il peut ſervir du moins à l'excuſer. Lorsque je m'occupe à divertir mes Lecteurs, je voudrois auſſi les inſtruire; ou ſi j'échouë dans ce deſſein, & que mon badinage ne ſoit plus inſtructif, il ne ceſſera jamais d'être innocent. Une conduite ſcrupuleuſe à cet égard a peut-être plus de mérite qu'on ne s'imagine d'ordinaire; ſi l'on ſçavoit combien de penſées pleines de feu & de vivacité ſe preſentent à

l'Esprit lorsqu'il badine, & qu'un Auteur discret & modeste supprime; si l'on sçavoit combien de traits satiriques s'offrent d'eux-mêmes, qui ne manqueroient pas de plaire au goût général du monde, mais qu'il étouffe dès leur naissance, à cause de quelque rapport éloigné qu'ils ont avec les idées corrompuës de certaines gens; si l'on sçavoit combien d'insinuations malignes il évite avec soin, de crainte de porter coup à la reputation des autres; si l'on sçavoit, dis-je, tout cela, on auroit meilleure opinion de ces Ecrivains qui tâchent de divertir, sans blesser personne, & de se rendre agréables sans être vicieux. En un mot, on peut leur appliquer ce que WALLER a dit des Poëtes, *qu'ils perdent la moitié des éloges qui leur sont dûs, parce qu'on ne sçait pas tout ce que la discretion les oblige d'effacer.* Il n'est rien de plus facile que d'avoir de l'Esprit lorsqu'on se donne carriere sur toutes ces libertez; mais de paroitre spirituel sans leur secours, cela demande quelque Genie & de l'Invention.

Cette remarque n'a pas le seul Public en vûë, mais aussi un de mes Correspondans, qui m'a écrit la Lettre suivante, dont j'ai retranché quelques endroits, pour les raisons qui viennent d'être alleguées. Quoi qu'il en soit, en voici tout l'essentiel.

MONSIEUR.

„ APrès avoir lû votre * DISCOURS sur une Partie de Grimaciers, je ne puis m'empêcher de vous rendre compte d'une Partie de Siffleurs, dont je fus regalé à *Bath*, avec bien d'autres, il y a trois années ou environ. Le Prix étoit une Guinée, qui devoit revenir à celui qui siffleroit d'un ton plus distinct, & qui acheveroit un Air entier sans rire, quoiqu'il y fût excité par les postures grotesques d'un Boufon, placé sur le même Théâtre, & à la vûë des Acteurs. Il y eut trois Concurrens, dont le premier étoit un Laboureur, qui payoit de mine: il avoit le regard fixe, pour ne pas dire stupide, & les muscles de son visage paroissoient si infléxibles, qu'on craignit d'abord qu'il n'emportât la Guinée. Cependant il n'eut pas plutôt commencé à siffler une Gigue, que *Jean Potage* se mit à danser, & à faire tant de gambades, de contorsions & de grimaces, qu'il ébranla son Homme, qui ne pût s'empêcher à la fin de sourire, & de manquer ainsi le Prix.

„ Le second qui monta sur le Théâtre, étoit un petit Artisan de *Bath*,

LETTRE sur une Partie de SIFFLEURS.

* C'est un de ceux qu'on n'a pas jugé à propos de traduire.

„ Perſonnage remarquable entre le „ menu Peuple par ſa grande pruden- „ ce & ſon rabat large. Il reſſerra ſes „ lèvres avec beaucoup de gravité, & „ pour s'affermir l'Eſprit à un ſerieux „ tout extraordinaire, il entonna l'Air „ qui commence par ces mots, *Les* „ *Enfans dans le Bois.* Il en avoit ſifflé „ une bonne partie aſſez heureuſe- „ ment, lorſque *Jean Potage*, qui ſe „ tenoit à ſon côté, de la manière du „ monde la plus grave & la plus at- „ tentive, lui toucha l'épaule gauche, „ & ſe mit en même tems à le regarder „ d'un air ſi groteſque, que le Siffleur „ relâcha ſes fibres, & en vint d'abord „ à une eſpèce de ſouris, qui ſe termi- „ na par un éclat de rire.

„ Le troiſième qui parut ſur la Scè- „ ne, étoit un Valet de pied, qui, mal- „ gré toutes les ſingeries de *Jean Po-* „ *tage*, ſiffla un Air *Ecoſſois* & une So- „ nate *Italienne*, d'un ſi grand ſerieux, „ qu'il emporta le Prix, & qu'il fut ad- „ miré par quelques centaines de Spec- „ tateurs, qui ſe trouverent, avec moi, „ à ce beau défi.

„ Il me ſemble donc, Monſieur, „ quelque bonne opinion que vous „ ayez des Grimaciers, qu'on devroit „ encourager les Siffleurs, non ſeule- „ ment parce que leur Art s'exerce „ ſans aucune contorſion, mais auſſi „ parce qu'il ſert à perfectionner la „ Muſique de la Campagne, qu'il met

en-

„ en credit la Gravité, & qu'il enſeigne aux gens du commun à garder „ leur contenance, lorſqu'ils voyent „ quelque choſe de ridicule dans leurs „ Supérieurs, outre que c'eſt un divertiſſement tout propre pour les „ *Bains*, puiſqu'un Cavalier ſiffle d'ordinaire à ſon Cheval, pour lui faciliter le paſſage de ſon urine.

„ Après avoir expedié ces deux Articles des Grimaces & de la Sifflerie, je compte, mon cher Monſieur, „ que vous voudrez bien honorer le „ Public de quelques reflexions ſur le „ Bâaillement, que j'ai vû pratiquer le „ jour ou la nuit des Rois, entre pluſieurs gambades qui ſe font alors, „ auſſi bien qu'à *Noël*, chez un illuſtre „ Gentilhomme, qui regale toûjours „ ſes Fermiers dans cette ſaiſon de l'année. Le Prix, pour lequel on bâaille, eſt un Fromage de *Cheshire*, ou „ de la Province de *Cheſter*; & l'on commence l'exercice environ à minuit, „ lorſque tout le monde eſt diſpoſé au „ ſommeil. Celui qui ouvre davantage „ la gueule, & qui bâaille en même tems „ d'un air ſi naturel qu'il entraîne le „ plus grand nombre de ſes camarades „ à ſuivre ſon exemple, emporte le „ Fromage. Si vous traitez ce ſujet-là „ comme il faut, je ne doute pas que „ votre Discours ne faſſe bâailler la „ moitié du Royaume, quoique je ſois

„ bien persuadé que vous n'endormi-
„ rez jamais personne. Je suis &c.

LI. DISCOURS.

His lacrymis vitam damus, & miserescimus ultro.

VIRG. Æneid. II. 145.

Nous lui donnons la vie à cause de ses larmes, & nous avons même Compassion de son triste sort.

JE suis plus sensible à une Lettre où la Nature parle, qu'à celle où l'Esprit domine. En voici une du premier ordre, que j'ai reçuë d'une Dame.

MONSIEUR,

LETTRE d'une Dame, qui s'étoit mariée sans le consentement de son Pere & de sa Mere.

„ Entre toutes les disgraces qui arri-
„ vent dans les familles, je ne me sou-
„ viens pas que vous ayez touché au
„ Mariage que les Enfans contractent
„ sans l'aveu de leurs Peres & de leurs
„ Meres. Je suis du nombre de ces in-
„ fortunées personnes. Je n'avois
„ qu'environ quinze ans lorsque je pris
„ la liberté de me choisir un Epoux;
„ & depuis ce moment j'ai traîné une
„ vie languissante, pour avoir encouru
„ l'indignation d'un Pere inexorable,
„ qui ne veut point me pardonner,

„ quoique je poſſede le meilleur de
„ tous les Maris, & que, par la grace
„ de Dieu, nous ayons de fort jolis En-
„ fans. Il avoit autrefois tant de bonté
„ pour moi, que cela même aggrave
„ ma faute, & redouble ſi bien ma ten-
„ dreſſe pour lui, que je l'aime plus
„ que toutes choſes au monde, & que
„ je ſouffrirois la mort de bon cœur,
„ s'il vouloit, à cette condition, me
„ recevoir en grace. Je me ſuis jettée
„ à ſes pieds, & l'ai ſupplié, les lar-
„ mes aux yeux, de me pardonner;
„ mais il me renvoye toûjours, & me
„ repouſſe avec dédain. Je lui ai écrit
„ pluſieurs lettres, ſans qu'il ait jamais
„ voulu les ouvrir, ni même les pren-
„ dre. Il y a deux années que je lui
„ envoyai mon petit Garçon, habillé de
„ neuf: mais le pauvre Enfant revint
„ baigné de pleurs, parce que ſon
„ grand-Pere ne l'avoit pas voulu voir,
„ & qu'il avoit ordonné qu'on le chaſ-
„ ſât de la maiſon. Quoique ma Me-
„ re ſoit dans mes intérêts, elle n'oſe
„ ouvrir la bouche en ma faveur, de
„ peur que cela n'irrite mon Pere. Il
„ y a un mois, ou environ, qu'il étoit
„ malade à la mort. Je fus penétrée
„ de douleur à l'ouïe de cette nouvel-
„ le, & je ne pus m'empêcher de m'in-
„ former de ſon état. Ma Mere prit
„ cette occaſion pour l'entretenir de
„ moi, & lui repréſenter, au milieu
„ d'un torrent de larmes, que j'étois

„ venuë le voir ; que mon affliction é-
„ toit ſi grande, que je n'avois pas la
„ force de parler, & que je mourrois
„ de chagrin s'il refuſoit de me don-
„ ner ſa benédiction & de ſe reconci-
„ lier avec moi. Mais bien loin d'être
„ appaiſé à mon égard, il la pria de
„ ne lui parler plus en ma faveur, ſi
„ elle ne vouloit pas l'interrompre dans
„ les derniers momens de ſa vie : car
„ il faut que vous ſçâchiez, Monſieur,
„ qu'il a la reputation d'un Homme ſa-
„ ge & vertueux ; ce qui rend mon
„ malheur d'autant plus cruel. Graces
„ à Dieu, il eſt revenu de cette ma-
„ ladie ; mais ſa rigueur exceſſive m'a
„ porté un coup ſi fatal, que je
„ ne puis qu'y ſuccomber au plutôt,
„ à moins que la lecture de cette Let-
„ tre, inſérée dans un de vos DISCOURS,
„ ne faſſe quelque impreſſion ſur lui,
„ & ne me le rende plus favorable. Je
„ ſuis, *&c.*

Reflexions de l'Auteur ſur les PERES inexorables envers leurs Enfans qui en ont mal uſé à leur égard ; avec l'Hiſtoire d'EGINHART.

De toutes les duretez que les Hommes ont les uns pour les autres, il n'y en a pas qu'on puiſſe moins excuſer que celle des Peres & des Meres envers leurs Enfans. Une humeur obſtinée, inflexible, & qui ne pardonne jamais, eſt odieuſe en toute occaſion, mais ici elle repugne à la Nature. L'Amour, la Tendreſſe & la Compaſſion, qui s'élevent dans nos cœurs pour ceux qui dépendent de nous, entretiennent la vie de tout le Monde animé. L'Etre ſuprê-

me par l'excellence & la bonté infi & de la nie de ſa nature, étend ſa miſericorde Princeſſe ſur tous ſes ouvrages; & parce que IMMA. ſes Créatures n'ont pas cette Bienveillance volontaire envers celles qui ſont commiſes à leurs ſoins, & qui ſe trouvent ſous leur protection, il leur a donné un inſtinct qui leur ſert de Bonté naturelle. J'ai raiſonné ſur ce principe dans quelques-uns de mes DISCOURS précedens, où j'ai fait voir qu'il coule à travers toutes les eſpèces de Bêtes brutes, & qu'il ſoutient, en un mot, tout ce qui reſpire.

Cet inſtinct eſt plus général & moins borné dans les Hommes que dans les Bêtes, parce que la Raiſon & le Devoir lui donnent de l'étendue. En effet, ſi nous nous examinons avec quelque attention, nous trouverons, non ſeulement que nous penchons à aimer ceux qui tirent leur origine de nous, mais auſſi, que nous avons une eſpèce d'affection naturelle pour toutes les Créatures qui s'attendent à recevoir quelque avantage, ou leur ſubſiſtance même, de nos ſoins. La Dépendance en appelle toûjours à l'Humanité, & c'eſt le plus puiſſant motif qu'il y ait à la Tendreſſe & à la Compaſſion.

De ſorte qu'un Homme qui peut vaincre cet inſtinct, ou étouffer cette Affection naturelle, degenére de ſon état, ſe met au deſſous des Bêtes bru-

tes, renverſe, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, le grand but de la Providence, & bannit de ſon cœur un des Principes les plus divins que la Nature y ait planté.

Entre une infinité d'argumens qu'on pourroit alléguer contre un procedé ſi déraiſonnable, je n'en choiſirai qu'un ſeul. Dans la PRIERE DOMINICALE nous demandons à Dieu, qu'il nous traite de la même maniere dont nous en uſons envers les autres, & qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſez. Le cas dont il s'agit eſt tout juſte le point en queſtion, puiſque la relation entre un Enfant & ſon Pere, approche le plus de celle qui eſt entre une Créature & ſon Créateur. Quelque griéve que ſoit la faute d'un Enfant envers ſon Pere, ſi celui-ci eſt inexorable à ſon égard, comment peut-il s'addreſſer au ſouverain Maître de l'Univers, lui donner le tendre nom de Pere, & le ſupplier de lui accorder un pardon qu'il refuſe lui-même?

Je pourrois ajouter à ceci pluſieurs autres argumens que la Religion & la Prudence humaine nous fourniſſent; mais ſi le motif que je viens de toucher ne produit pas un bon effet, il ſeroit inutile d'en indiquer d'autres; ainſi je finirai mon DISCOURS par une Hiſtoire fort remarquable, qui ſe trou-

ve dans une ancienne Chronique, publiée par FREHER, entre les Ecrivains de l'Hiſtoire d'*Allemagne*.

* „ EGINHART, Chapelain & Secretaire de CHARLEMAGNE, s'acquitoit „ ſi bien de ſes emplois, qu'il étoit aimé de tout le monde. Il le fut même ardemment d'IMMA, fille de cet „ Empereur, & il conçut auſſi pour elle „ beaucoup de paſſion. La crainte des „ ſuites les empêchoit de ſe joindre, „ mais elle n'empêchoit pas que de „ part & d'autre le feu de l'Amour n'allât toûjours en augmentant. Il ſe reſolut enfin à faire un coup de hardieſſe, ne pouvant plus refrener l'ardeur qui le tranſportoit. Il ſe gliſſa „ de nuit dans l'apartement de la Princeſſe, frappa tout doucement à la „ porte, & fut admis dans la chambre „ ſur le pied d'un Homme qui avoit à „ parler de la part de l'Empereur; il „ parla tout auſſi-tôt d'autre choſe, & „ il appaiſa ſa flamme le plus agréablement du monde. Il vouloit ſe retirer avant la pointe du jour; mais il „ s'apperçut que, pendant qu'il s'étoit „ bien diverti avec IMMA, il étoit tombé beaucoup de neige. Il craignit „ donc que la trace de ſes pieds ne le „ découvrît, & il s'entretint de ſon inquietude avec la Princeſſe. Après

* Voyez le *Dictionaire Hiſtor. & Crit.* de Mr. BAYLE, au mot EGINHART.

„ avoir deliberé sur les moyens de sor-
„ tir de ce mauvais pas, la Princesse
„ trouva un expedient : elle s'offrit de
„ charger sur ses épaules son Amant,
„ & de le porter jusques au-delà de
„ la neige. L'Empereur avoit passé
„ cette nuit-là sans dormir, & l'on
„ croit que cette insomnie fut un ef-
„ fet tout particulier de la Provident-
„ ce. Il se leva de grand matin, &
„ regardant par la fenêtre, il vit sa fille
„ qui avoit de la peine à marcher sous
„ le fardeau qu'elle portoit, & qui, a-
„ près s'en être défaite, se retiroit au
„ plus vîte. Il fut emû, & d'admira-
„ tion & de douleur ; mais croyant
„ qu'il y avoit quelque chose de divin
„ à tout cela, il prit le parti de dissimu-
„ ler. EGINHART, bien assuré que son
„ action ne demeureroit pas long-tems
„ inconnuë, resolut de se retirer, &
„ se jetta aux pieds de son Maître
„ pour lui en demander la permission.
„ Il allegua que ses longs services n'a-
„ voient pas été recompensez. L'Em-
„ pereur lui répondit qu'il y penseroit,
„ & lui marqua un certain jour où il
„ lui feroit sçavoir ses intentions. Le
„ jour venu, il assembla son Conseil,
„ & y déclara le crime de son Secre-
„ taire : il raconta de point en point
„ ce qu'il avoit vû, & demanda les
„ avis de la Compagnie sur une affaire
„ qui deshonoroit sa Maison. Les avis
„ furent partagez : plusieurs Conseillers
„ opi-

„ opinerent à une rude punition; les
„ autres, ayant bien pesé la chose, con-
„ seillerent à l'Empereur de la decider
„ lui-même selon sa divine prudence.
„ Voici quelle fut sa decision. Il dé-
„ clara, qu'en châtiant EGINHART, il
„ augmenteroit plutôt la honte de sa
„ Famille qu'il ne la diminueroit, &
„ qu'ainsi il aimoit mieux couvrir cet-
„ te ignominie sous le voile du Maria-
„ ge. On fit entrer le Galant, & il
„ lui fut dit que, pour satisfaire aux
„ plaintes qu'il avoit faites de n'être
„ pas payé de ses longs services, on
„ lui donnoit en mariage la fille de
„ l'Empereur: *Je vous donnerai ma Fille*,
„ lui dit CHARLEMAGNE, *cette Porteuse*
„ *qui vous chargea si benignement sur son*
„ *dos*. Sur le champ on fit venir la
„ Princesse, & on la mit entre les
„ mains d'EGINHART, aussi bien dotée
„ que le pouvoit être la Fille d'un si
„ grand Prince.

L.

LII. DISCOURS.

Plus aloës quam mellis habet.

JUV. Sat. VI. 181.

On y trouve plus d'amertume que de dou-
ceur.

TOut ce qui regarde la Vie humai-
ne est de mon ressort, ainsi je me

flatte que mes Lecteurs ne trouveront pas mauvais que je leur communique les deux Lettres ſuivantes, & qu'ils auront la charité de croire, que le Crime dont elles traitent ne m'eſt connu que par la voye de mes Correſpondans. Les voici l'une & l'autre, quoique d'un ſtile bien oppoſé.

Mr. le SPECTATEUR,

Lettre d'ALIX COUTURIER, ſur les Hommes qui ne penſent qu'à débaucher les jeunes Filles, & à les abandonner enſuite, avec l'Avanture d'une de ſes Apprentiſſes, gagnée par un *Irlandois*.

„ Je m'étonne, qu'entre tous les Vices énormes dont vous avez parlé, vous n'ayez rien dit juſques ici du Commerce illégitime avec les Femmes, & ſur-tout des piéges qu'on leur tend; je veux dire, que c'eſt un ſujet digne de votre plume, de faire voir la baſſeſſe & la turpitude qu'il y a à tromper ou à ſeduire les Filles. Vous ſçaurez, Monſieur, que je ſuis du nombre de ces Malheureuſes, & cela par les inſinuations adroites d'un inſigne Fripon, qui en a uſé de même à l'égard de bien d'autres, avant & après ma ruine. Auſſitôt que ce Miſerable m'eut abandonnée, j'eus aſſez de force & de vertu pour ne courir pas le guilledou, comme on parle, & pour chercher à gagner ma vie par le travail, dans un lieu obſcur, loin de toutes mes anciennes connoiſſances.

„ C'eſt l'occupation ordinaire d'une troupe de Fainéans qu'il y a dans

» cette Ville, d'écrire des Billets a-
» moureux, d'envoyer des Messages,
» & de marquer des Rendez-vous à de
» jeunes Filles étourdies, qui n'ont
» aucun usage du monde; &, après les
» avoir seduites, de les abandonner
» sans misericorde à la Honte, à l'In-
» famie, à la Pauvreté & au Desespoir.
» Si vous entendiez les fades impertis-
» nences qui s'écrivent à cette occa-
» sion, & les soupirs que poussent alors
» ces innocentes Créatures, vous ne
» sçauriez vous empêcher d'en rire, &
» d'en avoir pitié. Il y a quelque tems
» qu'une de mes jeunes Aprentisses est
» recherchée par un *Irlandois*, qui se
» met proprement, qui trote par les
» ruës en habit galonné, & qui fait
» l'admiration de toutes nos jeunes
» Couturieres. Depuis que cette in-
» trigue est venuë à ma connoissance,
» j'ai ôté les plumes, l'encre & le
» papier à mon Aprentisse. Mais l'au-
» tre jour, qu'il m'avoit commandé
» quelques Cravates, je sortis de la
» boutique, & j'ordonnai à sa Maîtres-
» se de les ranger dans une boëtte de
» carton, pour les donner à son Va-
» let. Revenuë de ma promenade, je
» pris occasion de l'envoyer dehors, &
» cependant j'examinai la boëtte. J'y
» trouvai au fond ces mots écrits de
» sa main: *pourquoi voudriez-vous ruiner*
» *une innocente Créature qui vous aime?*
» Au dedans du couvercle ceux-ci: *Il*

» *eſt impoſſible de reſiſter aux charmes de*
» STREPHON; & vers un des bords il y
» avoit: *Ce ſoir à onze heures trouvez-vous*
» *avec un Fiacre au bout de notre ruë.* Il
» n'en fallut pas davantage pour m'alar-
» larmer. Quoi qu'il en ſoit, j'envoyai
» la boëtte avec les Cravates au Galant
» *Irlandois*, & je diſpoſai toutes choſ-
» ſes, afin de parer le coup qu'ils
» méditoient l'un & l'autre. Une heu-
» re ou deux avant celle du Rendez-
» vous, je queſtionnai ma petite Fri-
» ponne, & je trouvai dans ſon coffre
» quantité de Lettres impertinentes,
» avec une vieille Paperaſſe écrite
» en *Latin*, où ſon Amant lui avoit
» fait croire qu'il lui conſtituoit un
» revenu de cinquante Livres ſterlin
» par an. J'y remarquai d'ailleurs,
» entre quelques hardes qu'elle m'a-
» voit priſes, la plus belle piéce de
» Dentelle qu'il y eut dans ma boutique,
» & que cette petite Voleuſe deſtinoit à faire des Cravates pour ſon
» beau Monſieur. Je fus d'autant plus
» ravie de ce dernier trait, que je
» pouvois jurer en conſcience qu'il l'a-
» voit engagée à quitter mon ſervice,
» & qu'il avoit eu part à ſon vol. Là-
» deſſus j'obtins une Priſe de corps
» contre lui. Lors donc que tout fut
» mis en état, & que l'heure du Ber-
» ger approchoit, inſtruite à jouer un
» tel rôle, par la ſotte & cruelle ex-
» perience que j'en avois faite dans

» ma jeuneſſe, j'enfermai mon Apren-
» tiſſe ſous la clef, & comme je ne
» lui reſſemblois pas ſi mal à l'égard de
» la taille, qu'on ne pût me prendre
» pour elle dans l'obſcurité, envelop-
» pée ſur-tout de mon écharpe, je re-
» mis le coffre au Valet de ſon Amant,
» qui vint le recevoir avec le ſignal
» dont on étoit convenu. Je le ſuivis
» juſques au Caroſſe, où je ne lui eus
» pas plutôt vû délivrer le fardeau à
» ſon Maître, que je criai de toute
» ma force, *Au Voleur, au Voleur!* &
» que les Sergens, poſtez dans le voiſi-
» nage, ne manquerent pas de ſaiſir
» mon Homme. Je me tins un peu à
» l'écart, juſqu'à ce qu'il y eut aſſez
» de monde attroupé; alors je m'avan-
» çai, pour déclarer que les effets qui
» étoient dans ce Caroſſe m'aparte-
» noient, & j'eus la ſatisfaction de voir
» amener ce beau Monſieur au Corps
» de garde, avec les marchandiſes vo-
» lées, qui devoient ſervir le lende-
» main à ſa conviction. C'eſt un Fait
» de notorieté publique; mais conten-
» te d'avoir ſauvé mon Apprentiſſe, &
» d'obliger le Galant à me payer une
» année du revenu qu'il avoit promis
» à ſa Belle, je me deſiſtai de ma pour-
» ſuite. J'avouë que ce fût quelque
» punition pour lui; mais doit-elle
» ſuffire, Monſieur, pour une infamie
» d'une conſéquence beaucoup plus
» pernicieuſe que ne le pouvoit être

» le Vol pour lequel je l'aurois mis en » Justice? Ne devriez-vous pas vous-» même, & tous ceux qui ont quel-» que principe d'Honneur ou de Ver-» tu, mettre les choses sur un meil-» leur pied, & faire ensorte qu'un tel » Scelerat ne pût se moquer impuné-» ment du crime dont il étoit bien » coupable; & qu'il craignît d'être ac-» cusé de celui qui avoit produit son » arrêt?

» En un mot, il est en votre pou-» voir, Monsieur; & au pouvoir, si » je ne me trompe, de ceux qui vous » ressemblent, de rendre l'action de » ravir l'Honneur à une pauvre Créa-» ture aussi infame que celle de lui vo-» ler ses Habits. C'est sur quoi vous » ferez, s'il vous plait, vos reflexions; » mais je ne sçaurois m'empêcher de » vous dire, penetrée d'une vive dou-» leur, que si l'on avoit eu, il y a » trente ans, une si juste idée, je n'au-» rois pas vécu dans la honte & dans » la pauvreté. Je suis, *&c.*

ALIX COUTURIER.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE du Galant *Irlandois* dont il s'agit

» Je suis un Homme qui cherche à » me divertir dans la Ville; mais, par » la stupidité d'un miserable Juge de » Paix, & l'insolence d'un Commissaire » de Quartier, sur le ferment d'u-

„ ne vieille Haridelle, je me vois em- dans la
„ prisonné pour Vol, lorsque je n'a- précé-
„ vois autre chose en vûë qu'une Ga- dente.
„ lanterie. Ce Magistrat nocturne par-
„ la de vous en chemin, & repeta plus
„ d'une fois, que mon Avanture vous
„ fourniroit un beau sujet pour entre-
„ tenir le Public. Cependant je me
„ flatte, Monsieur, que vous avez trop
„ d'esprit, pour vouloir prendre le
„ parti de ces malheureux Recors &
„ autres Gens d'affaires. Le monde est
„ si changé depuis quelques années, qu'il
„ ne se trouva pas un seul Homme qui
„ voulût casser la tête à un des Sol-
„ dats du Guet en ma faveur, & qu'on
„ me conduisit en prison avec autant
„ de triomphe que si j'avois été un
„ Coupeur de bourse. Sur ce pied-là,
„ c'en est fait de la Joye & des Plai-
„ sirs. J'ai vû le tems que tous les
„ honnêtes Débauchez du voisinage se-
„ roient venus à mon secours, malgré
„ tous les efforts des Maris jaloux. Si
„ la Galanterie est scandaleuse, la moi-
„ tié des jolies choses, que la plupart
„ des beaux Esprits du dernier siècle
„ ont écrites, doit être brûlée par la
„ main du Bourreau. Ecoutez, Mr.
„ le SPECTATEUR, ne faites pas le
„ Cagot; après avoir assez bien réussi
„ sur quelques Sujets, ne vous avisez
„ pas de le prendre sur un nouveau ton:
„ vous rebuteriez tout ce qu'il y a de
„ Gentilshommes polis. Soyez fidèle à

„ l'Amour, & brûlez votre SENEQUE,
„ Vous n'attendez pas sans doute que
„ je me nomme, eu égard à l'endroit
„ d'où je vous écris ; mais cela n'em-
„ pêchera pas que je ne me dise, quoi-
„ qu'inconnu, *&c.*

LIII. DISCOURS.

Ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα·
Ἴδμεν δ' εὖτ' ἐθέλωμεν, ἀληθέα μυθήσασθαι.

HESIOD. Theog. vſ. 27.

Nous ſçavons dire bien des Menſonges qui reſſemblent à la Verité ; mais nous ſçavons auſſi dire la Vérité toute pure, quand il nous plait.

Sur l'utilité des FABLES & des ALLEGORIES, dont l'Auteur donne un Exemple de ſa façon, qui regarde le *Plaiſir* & la *Douleur.*

LEs Fables ſont les premieres Pièces d'Eſprit qui ayent paru dans le monde, & on les a toûjours fort eſtimées, non ſeulement dans les tems de la plus grande ſimplicité, mais auſſi dans les ſiècles les plus polis. * Celle de JOTHAM ſur les Arbres eſt la plus ancienne que nous ayions, & auſſi belle qu'aucune qu'on ait compoſée depuis ce tems-là. † Celle du Prophéte NATHAN, à l'égard d'un pauvre Homme & de ſa Brebis, qui n'eſt guères moins ancienne, eût un ſi bon effet, qu'elle ſervit à inſtruire un grand Prince, ſans le cho-

* Juges IX. 8--15.
† 2. SAM. XII. 1. *&c.*

quer, & à ramener l'Homme *selon le cœur de Dieu* à un juſte ſentiment de ſon crime & de ſon devoir. Nous trouvons ESOPE dans les ſiècles les plus reculez de la *Grece*; & ſi nous portons les yeux ſur la République *Romaine*, lorſqu'elle entroit dans ſon adoleſcence, nous y verrons calmer une Sedition populaire, * par le recit d'une Fable, qui ſuppoſoit une guerre inteſtine entre les Membres du Corps humain. Cet Emblême ne pouvoit qu'attirer l'attention d'une populace effrenée, capable de mettre en pièces tout Homme qui auroit voulu lui prêcher la même doctrine en termes directs & à découvert. Si l'uſage des Fables s'eſt introduit avec l'étude des Sciences & des beaux Arts, on peut dire qu'elles n'ont jamais tant fleuri que lorſque le Sçavoir eſt monté à ſon plus haut point. On en ſera convaincu, ſi l'on ſe rappelle HORACE, le meilleur Critique & le plus beau Genie qu'il y eut dans le ſiècle d'AUGUSTE; & ſi l'on tourne la vûë ſur BOILEAU, le Poëte le plus exact & le plus châtié que nous ayions entre les Modernes: pour ne rien dire de LA FONTAINE, qui, par ce genre d'écrire, s'eſt mis plus en vogue qu'aucun autre Ecrivain de nos jours.

Les Fables dont je viens de parler, n'introduiſent ſur la Scène que des Bê-

* FLORUS Lib. I. C. XXIII.

tes brutes & des Vegetaux, avec quelques-uns de notre Eſpèce qu'on y mêle de tems en tems, lorſque la Moralité le requiert. Mais il y en a d'une autre ſorte, où les Paſſions, les Vertus, les Vices, & autres qualitez de cette nature, qu'on perſonaliſe, jouënt leur rôle. Quelques-uns des anciens Critiques prétendent, que l'*Iliade* & l'*Odyſſée* d'HOMERE ſont des Fables de cet ordre, & que les differens noms de ſes Dieux & de ſes Heros ne ſont autre choſe que les Affections de l'Eſprit, revêtuës d'une forme humaine & d'un caractère viſible. Ils nous débitent là-deſſus, qu'ACHILLE, dans le I. Livre de l'*Iliade*, repréſente la Colere, ou l'Appétit iraſcible du cœur humain; que PALLAS, qui le cenſure & lui donne des avis, lorſqu'en pleine aſſemblée il tire l'épée contre ſon Supérieur, ne deſigne que la Sageſſe ou la Prudence, & qu'elle lui touche d'abord la tête, parce que c'eſt le ſiége de la Raiſon. Ils allegoriſent ainſi tout le reſte du Poëme. A l'égard de l'*Odyſſée*, je ne doute pas qu'HORACE ne l'ait priſe pour une de ces Fables allegoriques, puiſqu'il nous donne la Morale de pluſieurs paſſages qu'on y trouve. Les plus grands Genies *Italiens* ſe ſont appliquez à écrire cette ſorte de Fables; & la *Reine Enchantereſſe* de SPENCER eſt une Allegorie perpetuelle depuis le commencement juſques à la fin. Si l'on

examine les plus célèbres Ecrivains en proſe de l'Antiquité, par exemple, CICERON, PLATON, XENOPHON, & divers autres, on verra que cette eſpèce de Fable étoit leur genre favori. Quoi qu'il en ſoit, la premiere de cet ordre qui eut quelque vogue dans le monde, fut celle d'HERCULE qui rencontra le Plaiſir & la Vertu. PRODICUS, qui vivoit avant SOCRATE, & lorſque les premiers rayons de la Philoſophie venoient de paroître, l'avoit inventée *. A l'occaſion de cette Fable il voyagea par toute la *Grèce*, où il étoit reçu à bras ouverts: dès qu'il arrivoit dans une Ville, il ſe rendoit à la Place publique, & il n'y avoit pas plutôt aſſemblé quelque nombre d'Auditeurs, qu'il leur débitoit ſon Allegorie.

Après cette courte ou longue Préface, que j'ai compoſée des materiaux qui me ſont venus dans l'eſprit, avant que de narrer une Fable de cette eſpèce, qui doit ſervir à l'entretien de ce

* Mylord SHAFTSBURY a fait une Diſſertation ſur ce ſujet, qui n'a paru en *Anglois* qu'après ſa mort, dans la derniere Edition de ſes Oeuvres. Mais elle avoit été publiée auparavant en *François*, dans le *Journal des Sçavans*, de l'Ed. de *Holl. Nov.* 1712. p 483. & traduite par M. COSTE, ſous le titre de *Jugement* d'HERCULE, *ou Diſſertation ſur un Tableau dont le Deſſein eſt pris de l'Hiſtoire de* PRODICUS, *qu'on trouve dans les* Choſes Memorables *de* XENOPHON, *Liv. II.*

jour, j'en marquerai ici l'occaſion en peu de mots.

Lorſque PLATON nous parle de la Mort de SOCRATE, il nous dit, qu'aſſis au milieu de ſes Diſciples, après qu'on lui eut ôté les fers des pieds, le jour même de l'execution, comme cela ſe pratiquoit à l'égard des Perſonnes condamnées au dernier ſupplice, il mit une jambe ſur l'autre, d'un air fort tranquille, & grata l'endroit où le fer l'avoit bleſſé. Il ajoute que, ſoit qu'il voulût montrer l'indifference avec laquelle il enviſageoit ſa mort prochaine, ou que, ſuivant ſa coûtume, il prît occaſion de tout ce qui s'offroit, pour raiſonner ſur quelque choſe d'utile, il remarqua, qu'il ſentoit du plaiſir à ſe frotter cet endroit même où le fer lui avoit cauſé tant de douleur. Là-deſſus il reflechit ſur la nature du Plaiſir & de la Douleur en général, ſans oublier qu'ils ſe ſuccedent tour à tour. Il vint enſuite à dire, que, ſi un Homme d'un genie propre pour la Fable vouloit repréſenter, ſous cette enveloppe, la nature du Plaiſir & de la Douleur, il y avoit grande apparence qu'il les joindroit enſemble d'une telle maniere, que l'un ne ſe montreroit jamais aucune part, ſans que l'autre le ſuivît de près.

Suppoſé que PLATON eût trouvé à propos de nous dépeindre ici SOCRA-

TE engagé dans un pareil Discours, quoique peu convenable à une si triste occasion, il n'auroit pas manqué sans doute d'encherir sur cette pensée, & d'en former une belle Allegorie. Mais puisqu'il ne l'a pas fait, j'essayerai d'en composer une moi-même dans l'esprit de ce divin Auteur.

„ Il y avoit deux Familles dès le commencement du Monde, aussi opposées „ l'une à l'autre que la lumiere & les „ ténèbres. L'une demeuroit dans le „ Ciel, & l'autre dans l'Enfer. Le plus „ jeune de tous les descendans de la „ premiere étoit le *Plaisir*, qui devoit „ sa naissance au *Bonheur*, fils de la „ *Vertu*, qui tiroit son origine des „ *Dieux*. Le dernier rejetton de l'autre „ étoit la *Douleur*, fille de la *Misere*, en„ gendrée par le *Vice*, que les *Furies* „ avoient produit.

„ Entre le Ciel & l'Enfer, où ces „ deux Familles sejournoient, il y avoit „ la Terre, habitée par des Créatures „ d'une espèce mitoyenne, qui n'étoient „ ni si vertueuses que les uns, ni si vi„ cieuses que les autres, mais qui par„ ticipoient des bonnes & des méchan„ tes qualitez de ces deux Familles op„ posées. JUPITER n'eut pas plutôt „ consideré que cette derniere espèce, „ qu'on appelle communément Hom„ mes, avoit trop de vertu pour être „ miserable, & trop de vices pour être „ heureuse, qu'afin de pouvoir distinguer

„ les Bons des Méchans, il ordonna au „ *Plaisir* & à la *Douleur* de se rendre „ sur la Terre, avec promesse qu'il en „ disposeroit en faveur de l'un & de „ l'autre, pourvû qu'ils pûssent conve„ nir d'un partage.

„ Aussitôt que le *Plaisir* & la *Douleur* „ se furent trouvez dans ce nouveau „ sejour, ils tomberent d'accord, que „ le premier gouverneroit les Bons, „ que l'autre domineroit sur les Mé„ chans. Mais lorsqu'ils vinrent à „ l'examen des Individus qui leur de„ voient appartenir, il se trouva que „ l'un & l'autre y avoient quelque „ droit; puisqu'au contraire de ce „ qu'ils avoient observé dans leurs an„ ciennes demeures, il n'y avoit aucu„ ne Personne si vicieuse qu'elle n'eût „ quelque chose de bon, ni si vertueu„ se qu'elle n'eût quelque defaut. Il „ est certain, qu'après une longue dis„ cussion, ils trouverent en général, „ que, dans l'Homme le plus abandon„ né au Vice, le *Plaisir* pouvoit pré„ tendre à un centième, & que, dans „ l'Homme le plus illustre par sa Ver„ tu, la *Douleur* pouvoit aspirer du „ moins aux deux tiers de sa vie. Ils „ s'apperçurent d'abord que ceci cau„ seroit des disputes infinies entre eux, „ s'ils n'en venoient à quelque accom„ modement: de sorte que, pour vi„ vre de bonne intelligence, ils se ma„ rierent ensemble. De-là vient que le

„ *Plai-*

„ *Plaisir* & la *Douleur* se tiennent toû-
„ jours par la main, & qu'ils font leurs
„ visites en même tems, ou que l'un ne
„ tarde guères à venir après l'autre.
„ Si la *Douleur* s'empare de quelqu'un,
„ le *Plaisir* y succède bientôt; & si le
„ *plaisir* arrive le premier, comptez
„ que la *Douleur* n'en est pas éloignée.
„ Mais quoique ce Mariage fut bien
„ convenable aux deux Parties intéres-
„ sées, il ne répondoit pas à l'intention
„ que JUPITER avoit euë lorsqu'il
„ les envoya sur la Terre. Pour réme-
„ dier donc à cet abus, il fut stipulé,
„ du consentement de l'une & de l'au-
„ tre Famille, que si, malgré l'empire
„ que ce couple exerçoit sur l'Espèce
„ humaine, il se trouvoit, dans cha-
„ que Individu qui viendroit à mourir,
„ une certaine quantité de mal, il se-
„ roit envoyé dans les Regions inferna-
„ les, muni d'un passeport de la *Douleur*,
„ pour y sejourner avec la *Misere*, le
„ *Vice* & les *Furies*; & qu'au contrai-
„ re, s'il y avoit en lui une certaine
„ quantité de Bien, il seroit admis dans
„ le Ciel, un passeport du *Plaisir* à la
„ main, pour y habiter avec le *Bon*
„ *heur*, la *Vertu* & les *Dieux*.

LIV. DISCOURS.

Verum opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.

HOR. A. P. v. 360.

Il eſt pardonnable de ſuccomber un peu au ſommeil dans un ouvrage de longue haleine.

LOrſqu'un Homme a découvert une nouvelle ſource de badinage, elle l'entraîne ſouvent plus loin qu'il ne s'étoit figuré. Mes Correſpondans ont pris la bale au bond, & à l'occaſion de mon DISCOURS ſur une Partie de Grimaciers, ils ont pouſſé leurs Speculations juſques à un point où je ne les aurois jamais attendus. Voici la deuxième Lettre qu'il a produit, & que j'ai reçuë par la derniere Poſte. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'elle roule ſur un Fait connu de tout le monde.

Relation du Sommeil périodique, dont NIC. HART eſt ſaiſi toutes les années.

„ Vous avez, Monſieur, diverti le „ Public par un DISCOURS ſur les „ Grimaces; d'où vous êtes venu à la „ Sifflerie; d'ici vous avez paſſé au „ Bâillement; & il me ſemble que la „ tranſition ſeroit fort naturelle, ſi „ vous y joigniez enfin le Sommeil. „ C'eſt pour cela que je vous offre l'A„ vertiſſement qui ſuit; on le diſtribua „ dans les ruës, il y a environ deux „ mois,

„ Mois, & on peut le voir, avec quel-
„ ques additions, dans la *Gazette jour-*
„ *naliere* du 9 ou 20 d'*Août* dernier 1711.
„ Le voici mot pour mot:

„ NICOLAS HART, *qui dormoit l'année*
„ *derniere dans l'Hôpital de* S. Barthele-
„ my, *a deſſein de dormir cette année à l'En-*
„ *ſeigne du* Coq *& de la* Bouteille, *dans*
„ *la ruë qu'on nomme la* petite Bréta-
„ gne.

„ Après m'être enquis du Fait, je
„ trouve que le dit NICOLAS HART
„ eſt ſaiſi toutes les années d'un accès
„ periodique de Sommeil, qui com-
„ mence le 5 d'*Août*, & finit le 11.

„ Que le 1. de ce mois ſes yeux s'ap-
„ peſantirent;

„ Le 2. il parut aſſoupi;
„ Le 3. il ſe mit à bâiller;
„ Le 4. il commença à ſommeiller;
„ Le 5. il s'endormit profondement;
„ Le 6. on l'entendit ronfler;
„ Le 7. il ſe tourna dans ſon lit;
„ Le 8. il reprit ſa premiere ſitua-
„ tion;
„ Le 9. il étendit ſes bras;
„ Le 10. environ minuit il s'éveilla;
„ Le 11. au matin il demanda un peu
„ de Biere.

„ J'ai tiré ce détail du Journal exact
„ & fidèle, qu'un Etudiant en Droit du
„ College de *Lincoln* a fait des proueſ-
„ ſes de cet inſigne Dormeur, dont il
„ veut être l'Hiſtoriographe. Je vous
„ l'envoye, non ſeulement parce qu'il

„ contient les actions de NICOLAS „ HART, mais auſſi parce qu'il repré„ ſente au naturel la Vie de bien „ d'honnêtes Gentilshommes *Anglois*, „ qui ſe bornent à bâiller, à ſommeil„ ler, à étendre les bras, à ſe tourner „ de l'autre côté, à dormir, à boire, „ & à telles autres occupations dignes „ de leur rang. Je ne doute pas, Mon„ ſieur, que, ſi l'envie vous en pre„ noit, vous ne puſſiez donner un A„ vertiſſement, comme celui qui pré„ cede, à l'égard de pluſieurs Perſon„ nes diſtinguées, & faire ſçavoir au „ Public, que Mr. JEAN tel, Gentil„ homme, ou Mr. THOMAS tel, E„ cuyer, qui dormit l'Eté dernier à la „ Campagne, viendra dormir cet Hy„ ver en Ville. Le malheur eſt, que „ les plus aſſoupis de notre Eſpèce ſont „ de fort honnêtes Gentilshommes, qui „ vivent en paix avec leurs voiſins, & „ qui ne troublent jamais l'Etat. Ce „ ſont de véritables bourdons, ſans au„ cun aiguillon. Je ſouhaiterois de tout „ mon cœur, que bien de nos Eſprits „ turbulens, inquiets & ambitieux, vou„ luſſent changer de rôle pour quelque „ tems avec ces bons Meſſieurs, & ſe „ placer dans la Confrairie de NICO„ LAS HART. Si l'on pouvoit endor„ mir un petit nombre de Têtes à nou„ veaux Projets & pleines de ruſes, que „ je pourrois nommer, je ne doute „ pas que leur ſommeil ne tournât au

„ repos de plusieurs Particuliers, & à
„ l'avantage même du Public.

„ Mais, pour revenir à NICOLAS
„ HART, je croi, Monsieur, que vous
„ trouverez fort extraordinaire qu'un
„ Homme gagne sa vie à dormir, &
„ que le Sommeil tienne lieu d'Indus-
„ trie; cependant il est certain que
„ NICOLAS amassa l'Hyver dernier
„ dequoi s'entretenir une année de suite.
„ J'ai appris d'ailleurs, qu'il a déja fait
„ cette année une assez longue Méridien-
„ ne, qui l'a bien rafraichi. Les Poë-
„ tes s'estiment beaucoup pour avoir
„ dormi sur le *Parnasse*; mais je n'ai
„ jamais ouï dire qu'ils en ayent profi-
„ té d'un sol: tout au contraire, no-
„ tre Ami NICOLAS gagne plus par le
„ Sommeil qu'il ne pourroit gagner par
„ son travail, & l'on peut assurer de
„ lui, à plus juste titre qu'on ne le di-
„ soit d'HOMERE, qu'il a des Songes
„ d'or. Il est vrai que JUVENAL parle
„ d'un Mari Dormeur, qui fit sa fortu-
„ ne en ronflant, mais il nous le repré-
„ sente comme plongé dans un Som-
„ meil que le vulgaire appelle un
„ dormir le Chien; ou supposé qu'il
„ dormît tout de bon, sa Femme veil-
„ loit & s'occupoit à ses affaires. Vo-
„ tre genie, qui se plaît à moraliser
„ sur toute sorte de sujets, peut, si je
„ ne me trompe, tirer de cette cir-
„ constance quelque chose d'utile, &
„ nous indiquer ces Hommes qui, au

„ lieu de s'enrichir par une honnête
„ industrie, se recommandent à la fa-
„ veur des Grands, par le soin qu'ils
„ prennent de se rendre agréables dans
„ les débauches & les excès où ils se
„ plongent avec eux.

„ Enfin, Monsieur,* je dois vous a-
„ vertir, qu'un des plus célèbres Ecri-
„ vains de ** Grub-street* est occupé à
„ nous donner le Songe de ce miracu-
„ leux Dormeur, & un détail de tout
„ ce qui s'est passé dans son Imagina-
„ tion durant un si long Sommeil; ce
„ qui ne peut aller que loin. Il en a
„ déja expedié trois Jours & trois
„ Nuits, qui comprennent, à ce que
„ l'on m'assure, tout ce qui est arrivé
„ de plus remarquable dans les quatre
„ premiers Empires du Monde. S'il
„ peut renoncer à l'esprit de Parti, ou
„ à ses traits piquans, son ouvrage ne
„ manquera pas d'être bien reçu; mais
„ je doute beaucoup qu'il ait la force
„ de s'en abstenir, du moins un de ses
„ intimes Amis m'a dit en confidence,
„ qu'il a déja parlé de NIMROD avec
„ un peu de liberté. Je suis *&c.*

L.

* C'est le nom d'une Rue de *Londres*, où il y a quantité de misérables Imprimeurs, qui gagnent leur vie à publier des Ballades, des Vaudevilles, & de fausses Nouvelles, qu'on appelle, à cause de celle même, en commun Proverbe, *Nouvelles de* Grub-street.

LV. DISCOURS.

—— Tantæne animis cœlestibus iræ?
VIRG. Æneid. I. 15.

**Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Devots?*

Le Zèle en fait de Religion n'est souvent qu'Orgueil, Intérêt, & Malignité; mais le Zèle pour l'Athéisme est quelque chose de monstrueux.

IL n'y a rien sur quoi les Hommes se trompent davantage qu'en ce qui regarde le Zèle. Tant de passions se cachent sous ce masque, & il est la source de tant de maux, qu'on a poussé jusques à dire, qu'il seroit à souhaiter, pour le bonheur du Genre humain, qu'on ne l'eût pas mis au nombre des Vertus Chrétiennes. Il est certain que, pour une fois qu'il peut être louable & accompagné de prudence, on le verra cent fois criminel & dans l'erreur. Il faut même que cela soit ainsi, puisqu'il opere avec une égale violence dans toute sorte de Religions, quelque oppoſées qu'elles soient les unes aux autres, & dans toutes les subdivisions de chacune d'elles en particulier.

Quelques Rabbins nous disent, que le premier Meurtre qui se commit dans le monde, vint d'une dispute sur la Religion. Quoi qu'il en soit, si nous

* BOILEAU, *Lutrin*, Chant I. 12.

avions toute l'hiſtoire du Zèle, depuis le tems de CAIN juſques à nos jours, nous la verrions remplie de tant de ſcènes tragiques, de tant de Meurtres & de Carnage, qu'un Homme de bon ſens ne pourroit que ſe tenir en garde contre un principe de cette nature, lorſqu'il n'en veut ſur-tout qu'aux opinions, & à des matieres de Speculation.

Si tout Zélateur examinoit bien ſa conſcience, je ne doute pas qu'il ne trouvât ſouvent, que ce qu'il nomme Zèle pour ſa Religion, n'eſt autre choſe qu'*Orgueil*, *Intérêt*, ou *Malignité*. Un Homme qui ſuit des opinions reçues, mais differentes de celles d'un autre, s'éleve au-deſſus de lui dans ſon propre jugement, & ſe croit beaucoup plus habile à divers égards. Cette ſuperiorité imaginaire excite ſon *Orgueil*, & enflame ſon Zèle. Cependant on voit quelques-uns des plus grands Zélateurs pour l'Orthodoxie vivre de très-bonne amitié avec des Perſonnes débauchées & vicieuſes, par cela ſeul qu'elles profeſſent les mêmes Articles de Foi. D'où peut venir cette conduite? Si ce n'eſt de ce que l'Orthodoxe vicieux donne la préference à l'Orthodoxe honnête Homme, avouë qu'il l'emporte ſur lui, & qu'il ne ſçauroit atteindre lui-même à un ſi haut degré de perfection, ſuivant ce paſſage ſi rebattu qu'on trouve dans tous les Syſtêmes de Morale, & où le Poëte fait dire

à MEDÉE : *Je vois bien quel eſt le meilleur parti ; je l'approuve ; mais je choiſis le plus mauvais.*

—— —— * Video meliora, proboque;
Deteriora ſequor. —— —— ——

Du reſte, il eſt certain que, ſi notre Zèle étoit véritable & légitime, nous ſerions plus animez contre un Homme de mauvaiſe vie que contre un Heretique ; puiſqu'il y a divers cas qui peuvent excuſer celui-ci devant le ſouverain Juge du Monde, au lieu qu'il n'y en a point qui puiſſent diſculper l'autre.

L'*Intérêt* n'engage pas moins un Homme à s'enflamer, & à perſecuter ſous ombre de Zèle. C'eſt pour cela qu'on ne voit point de Perſonnes ſi ardentes à établir le Culte divin par le fer & le feu, que celles qui y trouvent leur compte. Mais je donnerai ici au mot *Intérêt* plus d'étenduë qu'il n'en a d'ordinaire, & je l'appliquerai à ce qui regarde le Spirituel, auſſi bien que le Temporel. Un Homme ſe plaît à voir augmenter le nombre de ſes partiſans, en ce qu'ils aident à le fortifier dans ſes opinions. Chaque proſelyte eſt une eſpèce de nouvelle preuve qui établit ſa créance. Il conclut de-là, que ſes principes ſont démonſtratifs, & d'au-

* OVID. Metam. VII. 20.

tant mieux fondez, qu'il les trouve conformes à la Raiſon des autres, de même qu'à la ſienne. Vous voyez que l'Athée travaille à la propagation de ſes dogmes impies, avec la même ardeur que l'Orthodoxe le plus rigide témoigne pour la gloire de Dieu : preuve convaincante qu'on ſe fait une grande illuſion ſur le chapitre du Zèle, & que l'Intérêt y a ſa bonne part.

Il n'eſt pas moins à craindre que la *Malignité* ſe cache ſous les apparences du Zèle. Bien d'honnêtes gens peuvent avoir quelque Malice dans le cœur, qu'ils ont aſſoupie & preſque étouffée par un principe de Religion; mais ſi elle trouve quelque prétexte pour éclater, qu'ils ne jugent pas incompatible avec les devoirs d'un Chrétien, elle n'admet plus de bornes, & s'abandonne à toute ſorte d'excès. Le Zèle eſt ainſi d'un grand ſecours pour un eſprit malin, qui croit rendre ſervice à Dieu, lorſqu'il ne cherche qu'à ſatisfaire ſon humeur cruelle & vindicative. De-là vient que la plupart des maſſacres qu'il y a eu dans le monde, doivent leur origine à ce prétendu Zèle plein de rage & de fureur.

J'aime à voir un Homme zèlé pour l'avancement des bonnes mœurs, & l'intérêt commun du Genre humain: mais lorſqu'il employe les rouës & les gibets, les galeres & les cachots; qu'il empriſonne ceux qu'il lui plait de nom-

mer;

mer Heterodoxes, confisque leurs biens, ruine leurs familles, & les condamne au feu pour sauver leurs Ames, je ne sçaurois m'empêcher de dire à haute voix, quelque bonne opinion qu'il ait de sa Créance & de sa Pieté, que l'une est vaine, & l'autre frivole, ou plutôt criminelle.

Après avoir parlé des faux Dévots pleins de zèle pour leur Religion, je ne puis que tourner les yeux sur une espèce de Monstres, qu'on ne croiroit pas exister dans la Nature, si l'on n'en voyoit quelqu'un dans presque toutes les Compagnies, je veux dire les Zélateurs pour l'Athéïsme. On s'imagineroit que ces grands Philosophes, quoique bien au-dessous, à tout autre égard, de ceux qui professent quelque Religion, les surpasseroient du moins en ceci, & qu'ils n'auroient pas un foible qui ne paroit devoir son origine qu'à l'envie de plaire à Dieu. Mais il n'est que trop vrai qu'ils cherchent à établir leur dogme impie avec autant de violence & de contention, de rage & de fureur, que si le salut du Genre humain en dépendoit. Il y a quelque chose de si ridicule & de si pervers dans cette espèce de Zélateurs, qu'on ne sçait de quelle maniere s'y prendre pour les représenter au naturel. C'est une sorte de Joueurs qui se dépitent & grondent sans cesse, quoiqu'ils ne jouent rien. Ils harassent continuellement leurs

Amis pour les entraîner dans leur Parti, quoiqu'ils avouënt eux-mêmes qu'il n'y a rien à gagner, ni pour les uns ni pour les autres. En un mot, le Zèle pour la propagation de l'Athéïsme est plus absurde, s'il est possible, que l'Athéïsme même.

Puisqu'il s'agit de ce Zèle inconcevable qui paroît dans les Athées & les Incredules, je remarquerai d'ailleurs, qu'ils sont possedez, d'une façon tout extraordinaire, de l'esprit de Bigoterie. Quoique prévenus d'opinions absurdes & contradictoires, la moindre petite difficulté dans un Article de Foi leur suffit pour le rejetter. Ils taxent d'erreurs & de préjugez, des Idées qui s'accordent avec le Sens commun de tout le Genre humain, reçuës dans tous les Siècles & parmi toutes les Nations, pour ne rien dire du but naturel qu'elles ont à procurer le bonheur de la Societé civile & des Particuliers; pendant qu'ils introduisent à leur place des Systêmes tout-à-fait monstrueux & deraisonnables, qu'on ne peut admettre sans la plus grande crédulité du monde. Supposé donc qu'on reduisît en une espèce de Symbole tous les principaux Articles de l'Athéïsme, comme la Formation éternelle du Monde, la *Materialité* d'une Substance qui pense, la Mortalité de l'Ame, l'Organisation fortuite du Corps, le Mouvement & la Gravitation intrinséque de la Matiere,

avec de tels autres dogmes, soutenus par les Athées les plus célèbres; supposé, dis-je, qu'on dressât un pareil Symbole, & qu'on voulût en imposer la créance à quelqu'un, cela ne demanderoit-il pas une mesure de Foi beaucoup plus étenduë, qu'aucune de nos Confessions Chrétiennes, qu'ils attaquent avec tant de fureur, n'en exige? Que le plus habile de leur Secte me réponde là-dessus, & qu'il me soit permis en même tems d'exhorter ces grands Disputeurs du Siècle, à vouloir agir, pour leur intérêt & celui du Public, d'une maniere du moins qui s'accorde mieux avec leurs principes, & non pas de brûler de Zèle pour l'Irreligion, & d'être bigots pour un vrai galimatias.

C.

LVI. DISCOURS.

Cælum ipsum petimus stultitiâ. ——
HOR. Lib. I. Od. III. 38.

L'excès de notre folie va jusqu'à brayer le Ciel.

Parallèle entre les vûës d'un CHRETIEN & celles d'un ATHE'E. aussi-bien qu'entre les suites & les effets de leurs divers principes.

JE reçus hier au soir une Lettre de mon illustre Ami * le Théologien, qui me dit avoir lû avec plaisir le DISCOURS précedent, sur-tout les deux derniers Articles, & me prie d'y joindre celui qui suit, qu'il a composé lui-même de ses reflexions, ou de celles des autres qu'il a mises dans un plus beau jour. Je vais l'inserer ici mot pour mot, & je ne doute pas que le Public ne m'en ait quelque obligation.

„ Un Chrétien, qui travaille à la „ conversion de l'Athée le plus endur„ ci, mérite d'être excusé, parce qu'il „ a en vûë les intérêts de l'un & de l'au„ tre. L'Athée, qui cherche à gagner „ un Chrétien, est inexcusable, parce „ qu'il ne se propose aucun avantage, „ ni pour lui-même, ni pour son Dis„ ciple.

„ L'esperance d'une Vie à venir est „ ce qui console & rejouit mon Ame;

* Voyez Tome I. p. 17.

„ c'eſt ce qui rend toute la Nature rian-
„ te autour de moi ; c'eſt ce qui re-
„ double tous mes plaiſirs, & qui me
„ ſoutient au milieu de toutes mes af-
„ flictions. Je puis regarder avec in-
„ différence les échecs & les revers de
„ la fortune, les douleurs & les mala-
„ dies, la mort même, &, ce qui eſt
„ pire que la mort, la perte de ceux
„ qui me ſont les plus chers au mon-
„ de, pendant que j'ai en vûë les déli-
„ ces de l'Eternité, & un nouvel état,
„ où il n'y a ni craintes ni frayeurs,
„ ni peines ni chagrins, ni maladie
„ ni aucune ſéparation d'Amis. Pour-
„ quoi faut-il qu'un homme ſoit aſſez
„ incivil pour me dire, que tout ceci
„ n'eſt qu'illuſion & chimère ? Y a-t-il
„ quelque mérite à être le porteur de
„ fâcheuſes nouvelles ? Si c'eſt un ſon-
„ ge, qu'il m'en laiſſe jouïr, puiſqu'il
„ ſert à me rendre plus heureux & plus
„ honnête homme.

„ Je ne voi pas d'ailleurs que je puiſ-
„ ſe me confier à un homme qui ne
„ croit pas qu'il y ait un Ciel à eſpe-
„ rer ou un Enfer à craindre, des Re-
„ compenſes ou des Peines à venir.
„ Non ſeulement l'Amour propre, mais
„ auſſi la Raiſon, nous dicte, que nous
„ devons préferer nos intérêts à toute
„ autre choſe. Un Chrétien ne peut
„ jamais avoir intérêt à me faire du
„ mal, perſuadé qu'il doit un jour ren-
„ dre compte de ſes actions, & qu'il

„ en souffriroit lui-même. Bien loin
„ de-là, s'il veut travailler à son bon-
„ heur, il tâchera de me rendre toute
„ sorte de bons offices. Mais un Athée
„ n'agit pas en Créature raisonnable,
„ s'il me favorise contre son intérêt
„ présent, ou s'il ne me fait pas quel-
„ que injustice, lorsqu'elle tourne à son
„ avantage. Il est vrai qu'une bonté
„ naturelle & l'honneur du monde lui
„ peuvent lier les mains; mais si, d'un
„ côté, ces motifs acquiérent un nou-
„ veau degré de force, soutenus par
„ les principes de la Raison & de la
„ Vertu, on peut dire, de l'autre, que,
„ sans leur secours, ce ne sont que de
„ purs instincts, ou des idées flotantes
„ & incertaines, qui ne s'appuyent sur
„ aucun fondement.

„ Il y a quelques années que nos ha-
„ biles Ecrivains ont poursuivi l'Athéis-
„ me avec tant de succès, qu'ils l'ont
„ chassé de tous ses retranchemens, &
„ que l'Athée, forcé à quitter son pos-
„ te, a pris son refuge dans le Déisme,
„ & s'est reduit à nier la Revelation.
„ Mais il est certain que la plupart de
„ ces Impies, soit faute d'une bonne
„ Education, ou d'un examen serieux
„ de nos principes, entendent si peu
„ de quoi il s'agit, que leur incrédulité
„ n'est qu'un autre terme pour mar-
„ quer leur ignorance.

„ Si la folie & l'inattention sont les
„ fondemens de l'incrédulité, on peut

„ dire que ſes colomnes & ſes grands
„ appuis ſont, ou la vanité de paroitre
„ plus habile que le reſte du Genre
„ humain, ou d'avoir le courage de
„ mépriſer les terreurs d'un autre Mon-
„ de, qui ont tant d'influence ſur ceux
„ qu'ils appellent Eſprits foibles, ou
„ une averſion à croire ce qui leur ra-
„ viroit bien de ces plaiſirs qu'ils ſe pro-
„ mettent, ou qui leur cauſeroit de
„ cruels remors pour ceux qu'ils ont
„ déja goûtez.

„ Les Articles eſſentiels du Chriſtia-
„ niſme ont été ſi bien prouvez par l'au-
„ torité de cette Divine Revélation où
„ ils ſe trouvent, qu'il eſt impoſſible
„ que ceux qui ont des oreilles pour en-
„ tendre, & des yeux pour voir, n'en
„ ſoient convaincus. Mais ſuppoſé qu'il
„ y eût quelque erreur dans la Foi
„ Chrétienne, je ne voi pas qu'il en
„ pût revenir aucun mal à celui qui la
„ croiroit. Les grands points de l'In-
„ carnation & des Souffrances de no-
„ tre Sauveur produiſent naturellement,
„ dans l'eſprit de l'Homme, de ſi heu-
„ reuſes diſpoſitions à la Vertu, que,
„ malgré toute l'erreur qu'il y pour-
„ roit avoir, ſi l'on veut, il faut que
„ l'Incrédule avouë du moins, qu'on ne
„ ſçauroit trouver aucun autre Syſtême
„ de Religion, qui contribuât avec
„ tant d'efficace à établir les bonnes
„ mœurs & la tranquillité publique.
„ Ces Articles nous donnent une haute

„ idée de la dignité de la Nature humai-
„ ne, & de l'amour que Dieu porte à
„ ſes Créatures, & nous engagent par
„ conſéquent à nous acquiter de tous
„ nos devoirs envers lui, notre pro-
„ chain & nous-mêmes. Quels excel-
„ lens motifs à la pratique de la Vertu
„ à ces trois égards S. PAUL n'a-t-il pas
„ tiré des principaux dogmes de notre
„ Créance? Pour n'en donner qu'un
„ exemple de chaque ſorte, y a-t-il rien
„ qui nous engage plus fortement à
„ nous confier en Dieu, & à nous at-
„ tendre à ſa miſericorde, que la bon-
„ té qu'il a euë d'expoſer ſon Fils à la
„ mort pour nous? Y a-t-il rien qui
„ nous porte à l'amour & à l'eſtime de
„ l'Homme du monde le plus mépriſa-
„ ble avec tant de force, que la pen-
„ ſée que JESUS-CHRIST a ſouffert
„ pour lui? Y a-t-il rien qui nous ex-
„ cite davantage à mener une vie chaſ-
„ te & reglée, que l'honneur que nous
„ avons d'être les Membres du *Saint* &
„ du *Juſte*, auſſi bien que de ce Corps
„ myſtique dont il eſt le Chef? Mais
„ ce n'eſt-là qu'un petit échantillon
„ des nobles encouragemens à la Vertu
„ que S. PAUL a recueillis de l'Hiſtoi-
„ re de notre Divin Sauveur.

„ Si nos Incrédules modernes exami-
„ noient ces choſes avec l'attention &
„ la bonne foi qu'elles méritent, nous
„ ne les verrions pas diſputer avec tant
„ d'aigreur, d'arrogance & de malice:

„ ils n'avanceroient pas tant de chicanes,
„ de doutes & de scrupules absurdes,
„ qu'on peut alléguer contre tout ce
„ qui n'est pas capable d'une démon-
„ stration mathematique, pour embar-
„ rasser l'esprit des Ignorans, troubler
„ le repos de l'Etat, ruiner les bonnes
„ mœurs, & jetter le desordre & la
„ confusion par-tout. Si aucune de ces
„ réflexions ne les ébranle, il y en a
„ une autre qui pourroit les émouvoir,
„ parce qu'elle s'accommode avec leur
„ Vanité, qui leur sert presque toû-
„ jours de guide, plutôt que la Raison.
„ Je voudrois donc qu'ils se souvinssent,
„ que les plus sages & les plus habiles
„ hommes de l'Antiquité ont suivi la
„ Religion de leur Païs, lorsqu'ils n'y
„ voyoient rien de contraire à la bon-
„ ne Morale, ou aux idées qu'ils avoient
„ de la nature Divine. Le premier
„ précepte de PYTHAGORE, à y
„ donner le sens le plus naturel qu'il
„ puisse recevoir, engageoit les Hom-
„ mes *à honorer les Dieux, de la manière*
„ *qu'il étoit ordonné par les Loix.* SO-
„ CRATE, le plus renommé de tous
„ les Payens pour la prudence & la
„ vertu, prie ses Amis, dans les der-
„ niers momens de sa vie, d'offrir un
„ Coq à ESCULAPE, pour se confor-
„ mer sans doute au culte religieux
„ établi dans son Païs. XENOPHON
„ nous dit, que son Prince, qu'il nous
„ donne comme le modèle de tous les

„ autres, n'eut pas plutôt ſenti les ap-
„ proches de la mort, qu'il offrit, ſur
„ les montagnes, des victimes au JU-
„ PITER de ſon païs, & au Soleil,
„ *ſuivant la coûtume des* PERSES; car
„ c'eſt ainſi que l'Hiſtorien s'exprime.
„ Que dis-je? Les *Epicuriens* & les Phi-
„ loſophes Atomiſtes marquoient beau-
„ coup de diſcretion à cet égard, puiſ-
„ que, malgré leur Syſtême de Phyſi-
„ que, qui banniſſoit la Divinité du
„ monde, ils ſe bornoient à nier la
„ Providence, & à ſoutenir en géné-
„ ral qu'il y avoit des Dieux, pour ne
„ pas choquer l'opinion reçuë entre
„ les hommes, ni la Religion de leur
„ païs.

L.

LVII. DISCOURS.

—— Miſeri, quibus
Intentáta nites. —— ——

HOR. Lib. I. Od. V.

Malheureux ceux qui, trompés par de belles apparences, jugent de vous ſans vous connoître!

L'Avis qu'un de mes Correſpondans m'a donné, eſt d'une ſi grande importance, & ſi utile au Public, pour éviter les perſonnes dont il parle, que je vais inſerer ici ſa Lettre tout du long.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je ne sçâche pas que vous ayez parlé jusques ici d'une certaine espèce de Femmes, que nous appellons communément des *Rusées*. Vous ne pouvez jamais mieux employer votre tems, qu'à examiner & à nous dépeindre ces dangereuses Créatures. La *Coquette* approche bien à la vérité de la *Rusée*; mais la premiere ne s'occupe qu'à s'admirer elle-même, & à donner de fausses espérances à ses Amans; au lieu que la derniere, non contente d'être fort aimable, se fait un plaisir malin de tourmenter les autres. Ainsi, lorsque l'Amant se flatte d'un heureux succès, la *Rusée* lui marquera tout d'un coup de l'indifference, & tournant la tête d'un autre côté avec un air dédaigneux, s'étonnera de ce qu'il est surpris de sa froide reception. Là-dessus le pauvre infortuné se retire chez lui, triste & abbattu; il prend la plume, & lui écrit dans les termes les plus soumis, *Qu'il ne sçait d'où peut venir sa disgrace; qu'il a toujours été devoué à son service; qu'elle faisoit toute la joye & la douceur de sa vie, & qu'il est au desespoir d'être privé d'un si grand bonheur.* Il ne la voit pas de quelque tems; il ronge son frein en secret; il languit, il se chagrine & se morfond à la vûë

LETTRE sur les RUSE'ES avec le Caractere de quelques-unes d'entr'elles.

» de tout ce qu'il rencontre. Enfin il
» prend la réſolution de tenter fortune,
» & d'en venir à un éclairciſſement a-
» vec elle ſur l'étrange procedé qu'elle
» a tenu à ſon égard. Il ſe met donc
» en chemin pour l'aller trouver, plein
» de doutes & d'inquiétudes ſur le
» premier coup d'œil qu'il en recevra;
» mais il ne paroit pas plutôt, qu'elle
» court à lui, s'étonne où il a demeu-
» ré ſi long-tems, le blâme de l'avoir
» negligée, & le traite avec une auſſi
» grande familiarité qu'elle lui avoit
» d'abord marqué de froideur. Cette
» bonne intelligence continuë juſqu'à
» ce que la Belle s'apperçoit que ſon A-
» mant ſe felicite de l'heureux état
» dont il jouït, & alors elle ne man-
» que pas de l'interrompre par quelque
» nouvelle boutade. Car, comme je
» l'ai déja inſinué, tout le bonheur d'u-
» ne *Ruſée* conſiſte à chagriner les au-
» tres. Mais tel eſt le foible de cette
» ſorte de Femmes, qu'elles pouſſent
» une humeur ſi bizarre, juſqu'à ce
» qu'elles n'ont plus de charmes pour
» la rendre ſupportable. CORINNE,
» qui gagnoit autrefois le cœur de tous
» ceux qui la voyoient, par des re-
» gards affectez, ou de petites minau-
» deries innocentes, qui ſembloient lui
» échapper & trahir l'inclination qu'el-
» le avoit pour l'homme qu'elle cher-
» choit à faire donner dans le paneau,
» trouve aujourd'hui que toutes ſes

„ ruſes ſont inutiles, & ſe voit reduite, pour ſuivre ſon humeur, à tramer des intrigues, à écrire des lettres équivoques ſous des noms ſuppoſez, & à captiver le cœur de tous „ nos jeunes Galans, juſqu'à ce qu'ils „ viennent à découvrir qui elle eſt. De „ cette maniere, celle qui déguiſoit „ autrefois ſon inclination pour cauſer „ du tourment, eſt obligée de la montrer aujourd'hui pour arriver à ſon „ but, & de cacher ſa perſonne.

„ J'avouë, Monſieur, à mon grand „ regret, que j'ai été la dupe de ces „ Créatures depuis ma plus tendre jeuneſſe; mon penchant me portoit aux „ intrigues amoureuſes, & à lier commerce avec les Femmes d'eſprit; de „ ſorte que j'ai paſſé toute ma vie dans „ un cercle continuel de lourdes bevûës à cet égard. Mais afin que nos „ jeunes Gens puiſſent profiter de mon „ malheur, je vous donnerai ici en „ peu de mots l'hiſtoire de mes Amours. Je ne ſçai ſi vous avez entendu parler d'une fameuſe Donzelle de „ cette Ville qu'on appelloit CATO: Je „ vous dirai, à ma honte, que j'entretenois cette Créature, lorſque cela „ étoit à la mode, & que tout Gentilhomme devoit avoir ſa Maîtreſſe. „ CATO, ſous les apparences d'être „ volage, imprudente & irréguliere „ dans toutes ſes paroles & ſes actions, „ cachoit la plus parfaite *Ruſée* qu'il y

„ eût de ſon tems. Son indolence
„ avoit pour moi les attraits de la chaſ-
„ teté, & la moderation de ſes déſirs
„ criminels me ſembloit avoir autant
„ de mérite que ſi elle en eût trium-
„ phé. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe don-
„ noit des airs d'une jeune folâtre, &
„ lorſque je lui diſois quelque douceur,
„ elle m'enlevoit ma perruque, la
„ mettoit ſur ſa tête, & regardoit au
„ miroir, mettoit les mains ſur les cô-
„ tez, tiroit mon épée & pouſſoit quel-
„ ques bottes contre la muraille;
„ ou bien elle ſaiſiſſoit ma cravate pour
„ employer la dentelle à quelque autre
„ uſage, & faiſoit mille ſingeries de
„ cette nature, juſqu'à ce que le tems
„ que je lui deſtinois fût paſſé. Je
„ me retirois, charmé d'avoir à ma diſ-
„ poſition une ſi belle Fille, qui, trop
„ indiſcrette pour me plaire, ſembloit
„ trop indifférente pour me jouer au-
„ cun mauvais tour. Sa compagnie me
„ ſervit ainſi long-tems à me deſennuyer
„ aux heures qui m'étoient à charge,
„ & quoique je ne la trouvaſſe ni fort
„ criminelle ni fort innocente, je riois
„ quelquefois en moi-même du ſot plai-
„ ſir que je prénois à l'entretenir à mes
„ dépens, juſqu'à ce qu'enfin ma belle
„ Inſenſible parut enceinte des œuvres
„ de mon Valet.

„ Cete Avanture excita mon dédain
„ contre toutes les Femmes libertines,
„ ſous quelques apparences qu'elles ca-

„ chent leur perfidie & je résolus dès
„ lors, de n'avoir plus aucune liaison
„ qu'avec celles qui suivent les maxi-
„ mes de la bienséance & de l'hon-
„ neur. Pour cet effet je menai une
„ vie plus reglée, je m'occupai à ren-
„ dre des visites, à frequenter les As-
„ semblées, à conduire les Dames par
„ la main au sortir de la Comedie, &
„ à m'acquiter de tous ces autres im-
„ portans devoirs auxquels les Admira-
„ teurs du beau Sexe sont toûjours dis-
„ posez. Héritier d'un Bien assez con-
„ siderable, les Peres & les Meres me
„ regarderent bientôt comme un Parti
„ avantageux pour leurs Filles; de
„ sorte que je n'eus aucune peine à
„ m'introduire dans les meilleures Mai-
„ sons de *Londres*; mais, par la mal-
„ heureuse influence de mon étoile,
„ destiné à servir inutilement le beau
„ Sexe, je m'attachai trois fois de sui-
„ à des *Rusées*.

„ HYÆNE, qui fut la premiere, est
„ une de celles qui revêtent un air mé-
„ lancholique & indolent, & qui cher-
„ chent à gagner des Admirateurs par
„ leur inattention à tous ceux qui les
„ environnent. Elle peut se bercer
„ dans son carosse d'un air si grave,
„ qu'on auroit de la peine à concevoir
„ que toute sa méditation ne roule que
„ sur ses Habits & ses Charmes dans
„ cette attitude. Si la comparaison
„ n'étoit pas trop basse, je dirois

„ qu'HYÆNE, ſous la figure où elle
„ veut paroître, eſt une Araignée au
„ milieu de ſa toile, qui compte d'at-
„ traper toutes les Mouches qui en ap-
„ prochent. Le filet qu'elle tend eſt
„ ſi délié, que vous y êtes pris avant
„ que vous ayez apperçu aucune par-
„ tie de ſon ouvrage. Je me fatiguai long-
„ tems à la pourſuivre; mais je trou-
„ vai que toute ſa paſſion ſe bornoit à
„ être admirée, & qu'elle ne ſe met
„ pas en peine de l'inconſtance de ſes
„ Amans, pourvû qu'elle ſe puiſſe van-
„ ter qu'ils lui ont fait la Cour.

„ BIBLIS, la ſeconde à qui j'addreſ-
„ ſai mes vœux, ſe piquoit de la ſotte
„ vanité d'enlever les Adorateurs des
„ autres, quoique peu ſenſible elle-mê-
„ me à la paſſion qu'ils lui témoignoient.
„ Pour la dépeindre d'un ſeul coup de
„ pinceau, BIBLIS n'étoit la Maîtreſ-
„ ſe d'aucun Homme; mais elle étoit
„ la Rivale de toutes les Femmes.

„ Je ne l'eus pas plutôt apperçuë,
„ que je devins amoureux de CHLOÉ,
„ qui fait aujourd'hui tout mon plaiſir
„ & toute ma peine. Je lui ai écrit
„ des Billets doux, j'ai danſé avec el-
„ le; je me ſuis battu à ſon occaſion,
„ & il y a trois années que toute la
„ Ville regarde notre mariage comme
„ arrêté. Je me croyois moi-même
„ parvenu au comble de mes deſirs,
„ lorſque l'autre jour elle m'appella
„ dans ſon Cabinet, pour me dire d'un

„ air

„ air fort grave, qu'elle étoit Fille
„ d'honneur, & qu'elle ne tromperoit
„ jamais un Homme qui avoit autant
„ d'amitié pour elle que je lui en té-
„ moignois; qu'elle se croyoit obligée
„ de m'avertir de bonne foi, qu'elle
„ étoit la Créature la plus inconstante
„ du monde; qu'elle me prioit ainsi
„ d'abandonner le dessein que j'avois
„ de l'épouser, quoique résolue à me
„ complaire, si je le voulois; mais
„ qu'au moins elle en aimoit un autre
„ depuis peu. Je ne sçai quel parti
„ prendre là-dessus; ayez donc la bon-
„ té de m'en instruire vous même, &
„ vous obligerez infiniment celui qui
„ est, *&c.*

T.

LVIII. DISCOURS.

——— Patriæ pietatis imago.
VIRG. Æneid. IX. 294.

L'exemple de l'Amour paternel.

LA Lettre suivante a été addressée à mon Libraire, sous une envelope, où on l'assure, que c'est la Pièce même en original, qu'un Pere a écrite à son Fils, quoique celui-ci ne lui en eût donné que peu ou point d'occasion, & où on le prie de vouloir bien m'engager à la rendre publique, puisque j'oblige-

rai par-là bon nombre de mes Lecteurs, & qu'elle regarde un sujet dont j'ai traité moi-même dans * un de mes derniers DISCOURS. La voici mot pour mot.

MARAUT,

LETTRE d'un Pere irrité à son Fils, qui en avoit mal usé envers lui.

„ Vous êtes un impertinent Fripon, „ un Sot, un Fou & un Malheureux; „ je me soucie fort peu que vous m'o„ béissiez, ou non; cela n'effacera ja„ mais les impressions que j'ai reçuës „ de votre Insolence, pendant que „ vous me déchirez de tous côtez par „ vos railleries piquantes, & que vous „ avez l'audace de me demander quel„ que faveur dès le lendemain. Ce sont „ des contradictions qui marquent l'é„ garement de votre Esprit. En un „ mot, je ne veux pas vous voir le „ reste de mes jours. Si vous êtes re„ duit à gagner votre vie dans un Ate„ lier, je ne m'en ferai pas un des„ honneur; & si vous mouriez de faim „ dans les ruës, je ne donnerois pas „ une maille pour vous en garantir. „ Qu'il ne vous arrive plus de m'écrire „ de vos galimatias, ou je vous casse„ rai la tête la premiere fois que je „ vous rencontrerai sur mon chemin. „ Vous êtes un Brutal & un Opiniâtre: „ est-ce là votre gratitude pour l'ar-

* Voyez le Disc. LI.

„ gent que je vous ai donné ? Je redref-
„ ſerai vos idées, Maraut que vous
„ êtes, & vous rendrai plus ſenſible à
„ ce que vous devez à celui qui s'ap-
„ pelle, avec regret, votre Pere, *&c.*

„ *P. S.* Il eſt de votre prudence d'é-
„ viter ma vûë ; car, ſi je vous trou-
„ ve ſur mes pas, vous aurez la ba-
„ ſtonnade, pour avoir mis ſur le dos
„ de votre Lettre, que *la Force l'em-*
„ *porte ſur le Droit.*

A-t-on jamais vû une pareille image de la Tendreſſe paternelle ? Quelques anciens Peuples de la *Grèce* faiſoient enyvrer leurs Eſclaves, & les expoſoient enſuite à la vûë de leurs Enfans, pour les détourner d'un vice qui rend les Hommes pires que des Bêtes, & qui leur ôte l'uſage de la Raiſon. C'eſt dans le même deſſein que j'ai mis ici le Portrait d'un Pere dénaturé, afin que ſa laideur monſtrueuſe empêche les autres de l'imiter. Si l'on a quelque envie de voir un Pere de la même trempe, depeint avec les couleurs les plus vives, on le trouvera dans une des meilleures Comedies qui ait jamais paru ſur le Théatre *Anglois* ; c'eſt le rôle que le Chevalier SAMPSON jouë dans la Pièce intitulée, *L'Amour produit l'Amour.*

Reflexions de l'Auteur ſur la Lettre précedente, & ſur le devoir des Peres & des Enfans.

Avec tout cela, je ne dois pas embraſſer aveuglément le parti du Fils, à qui la tendre Lettre, que je viens de rapporter, eſt addreſſée. Son Pere le traite d'*impertinent Fripon* dès la premiç-

re ligne, & il eſt à craindre qu'à la fin du compte ce jeune-Homme ne ſoit un Ingrat. *Déchirer* ſon Pere *de tous côtez par des railleries piquantes*, & ne trouver aucun endroit plus commode que *le dos de ſa Lettre*, pour lui dire que *la Force l'emporte ſur le Droit*; ſi cela n'eſt pas une marque de *l'égarement de ſon Eſprit*, ou qu'il eſt *un Sot & un Malheureux*, comme le Vieillard irrité l'en accuſe, il faut convenir du moins, que le Pere feroit très-bien de s'appliquer *à lui redreſſer les idées*, & *à le rendre plus ſenſible à ſon devoir*. Mais ſi, pour en venir à bout, il doit *lui caſſer la tête*, ou *lui donner la baſtonnade*, c'eſt ce qui mérite, ſi je ne me trompe, d'être examiné de près. Quoi qu'il en ſoit, je ſouhaiterois que ce Pere n'eût pas trouvé ſon Egal, & qu'on ne pût pas le joindre avec ſon Fils, de même que cete Mere, dont VIRGILE parle dans ſa VIII. Eclogue, vſ. 48 -- 50, où il eſt dit: *Vous êtes une Mere ſi cruelle, qu'on doute ſi la méchanceté de votre Fils ſurpaſſe votre cruauté: s'il eſt méchant, il faut avouer que vous êtes bien cruelle.*

—— —— Crudelis tu quoque mater:
Crudelis mater magis an puer improbus ille?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

Je voudrois bien auſſi qu'on n'eût pas ſujet de lui appliquer le Proverbe *Grec*

qui revient à ceci, que * *chacun engendre son semblable.*

Du reſte, un Gentilhomme qui m'eſt inconnu m'a écrit une Lettre, où il paroit craindre, que le LI. Discours de ce Volume ne porte les Enfans à déſobéïr à leurs Peres & à leurs Meres; mais, s'il veut ſe donner la peine de le relire avec quelque ſoin, je me flatte que ſa crainte s'évanouïra d'abord. La Fille pénitente n'y cherche qu'à obtenir grace, & à ſe reconcilier avec ſon Pere; c'eſt-là tout ce que je demande en ſa faveur; & je puis bien alleguer ici l'expreſſion d'un de nos grands Genies, qui répondit à quelques Perſonnes de qualité, qui l'exhortoient à pardonner à ſa Fille, ſur ce qu'elle s'étoit mariée ſans ſon conſentement, qu'il n'avoit rien à leur refuſer; mais qu'il les prioit de ſe ſouvenir de la différence qu'il y a entre *donner* & *pardonner.*

J'avouë que dans toutes les diſputes qui s'élevent entre les Peres ou les Meres & leurs Enfans, je penche toûjours du côté des premiers. On ne ſçauroit jamais s'acquiter des obligations qu'on leur a, & il me ſemble que c'eſt un des plus grands reproches qui puiſſent tomber ſur la Nature humaine, de voir qu'en fait de Tendreſſe l'inſtinct Paternel l'emporte de beaucoup ſur la re-

* Κακοῦ κόρακος κακὸν ὠόν Mali corvi malum ovum.

connoiſſance Filiale; que les Faveurs reçuës ſont un plus foible motif à la bienveillance, à l'amour & à la compaſſion, que les Faveurs accordées; & que les ſoins pris rendent l'Enfant ou le Vaſſal plus cher au Pere ou au Protecteur, que le Pere ou le Protecteur à l'Enfant ou au Vaſſal. Il arrive même que, pour un Pere cruel, on trouve mille Enfans rebelles. A la vérité c'eſt un des admirables reſſorts de la Providence, qui l'employe à la conſervation des Eſpèces, comme je l'ai remarqué dans * un de mes DISCOURS; mais s'il nous montre la Sageſſe du Créateur, il nous découvre auſſi l'imperfections & le déreglement de la Créature.

L'obéïſſance des Enfans à ceux qui les ont mis au monde eſt la baſe de tout Gouvernement, & la meſure de celle que nous devons à nos Superieurs.

Le Pere LE COMTE nous dit, † que les *Chinois* puniſſent la violation de ce devoir avec tant de ſeverité, que ſi un Fils venoit à tuer ou même à battre ſon Pere, non ſeulement le Criminel ſeroit mis à mort, mais auſſi toute ſa famille; que tous les habitans du lieu ſeroient paſſez au fil de l'épée; que le lieu même ſeroit détruit, & qu'on y jetteroit du ſel; parce, diſent-ils, qu'il

* C'eſt le Diſc. XXI. de ce Volume.

† Voyez ſes *Nouveaux Memoires ſur l'Etat préſent de la* CHINE, Tom. II. p. 32 Edit. d'*Amſterdam*, en 1698. On les trouve chez les WETSTEIN.

doit y avoir une entiere dépravation de mœurs dans cette Societé de gens qui ont pû nourrir un tel monstre. J'ajouterai ici un passage tiré du premier Livre d'HERODOTE, qui, dans l'endroit où il parle des Coûtumes & de la Religion des *Perſans*, nous dit, qu'ils ne croyoient pas qu'aucun Homme eût jamais tué ſon Pere, ni qu'il fût poſſible d'en venir à un tel excès de fureur; mais que, s'ils le voyoient arriver quelque jour, ils concluroient d'abord que le prétendu Fils étoit illégitime, ou né en adultere. Cette opinion fait bien voir quelle idée ils avoient de la deſobéïſſance en général.

L.

LIX. DISCOURS.

——— ——— Οὖλον ὄνειρον.

HOM. Iliad. II. 6.

C'eſt un Songe pernicieux.

CErtains Scholaſtiques ridicules ont mis en queſtion, ſi un Ane, placé entre deux bottes de foin qui le tenteroient également, & qui frapperoient ſes organes avec le même degré de force, mangeroit de l'une ou de l'autre. Plaiſantes idées que ſe font quelques-uns de ceux qui mettent aux LOTERIES.

La plupart la décident au defavanta-

ge de l'Ane, qui mourroit de faim, disent-ils, au milieu de l'abondance, parce qu'il n'a pas un grain de liberté ou de franc-arbitre, pour se déterminer plutôt d'un côté que de l'autre : ainsi les deux bottes de foin le tiendroient dans un équilibre continuel, à peu près comme les deux pierres d'Aiman qu'on voit enchassées, l'une à la voute de la Chapelle de MAHOMET à la *Mecque*, & l'autre sur le pavé, & qui tiennent la caisse de fer, où son corps repose, suspendu en l'air, s'il en faut croire les Voyageurs. Pour moi, je n'oserois décider que l'Ane, qui se trouve dans une situation aussi délicate, mourroit plutôt entre les deux bottes de foin, que de violer sa neutralité à leur égard; mais je ferai quelques remarques sur la conduite de ceux de notre Espèce en pareil cas. Lorsqu'un Homme veut hasarder son argent à une Loterie, chaque Nombre lui paroit avec autant d'attraits & de disposition à réussir qu'aucun de ses collégues.

Ils ont tous le même droit à la bonne Fortune; ils sont tous sur le même pied de concurrens, & l'on ne sçauroit donner aucune raison pourquoi l'un seroit préferé à l'autre avant que la Loterie soit tirée. De sorte que le caprice agit en ceci à la place de la Raison, & qu'il se forme quelque motif chimerique, là où il n'en trouve point de réel. Je connois un honnête Hom-

Homme qui se plait beaucoup à risquer sur le Nombre 1711, parce que c'est l'année courante depuis la nativité de notre Sauveur. Il y a un *Tory* de ma connoissance, qui payeroit bien cher le Nombre 134. D'un autre côté, j'ai ouï dire qu'un certain *Non-Conformiste* zèlé, grand ennemi de l'Eglise *Romaine*, & persuadé que les Méchans sont les plus heureux dans ce monde, parieroit deux contre un pour le Nombre 666, préferablement à tout autre, parce, dit-il, que * c'est le nombre de la Bête. Il y en a plusieurs qui voudroient avoir le Numero 12000, parce que c'est le nombre des Livres Sterlin du gros Lot. Enfin, les uns sont ravis de trouver leur âge dans leur Numero, ou de voir que les chifres, dont il est composé, ont bonne grace Joints ensemble; & d'autres cherchent un de ces Numeros qui réussirent le mieux dans la Loterie précedente. Chacun de ces Avanturiers, sans de meilleurs fondemens que ceux-là, s'imagine qu'il a plus de droit au gros Lot, & qu'il possede ce qu'on pourroit appeller à juste titre le *Nombre d'Or*.

Ces principes, qui déterminent à un choix, sont les passetems & les extravagances de la Raison humaine, qui est d'une si grande activité, qu'elle s'occupe des moindres bagatelles, & qu'el-

* Apocalypse Ch. XIII. 18.

le ne ſçauroit demeurer en repos, lors même qu'elle manque de materiaux. Les plus ſages de tous les Hommes ſe laiſſent quelquefois entraîner à des motifs de cette nature, qui ſervent à regler toute la vie des Fous & des Superſtitieux.

Je m'étonne que les Diſeurs de bonne avanture, qui repandent leurs Billets dans tous les Quartiers de la Ville, n'ayent pas tourné juſques ici nos Loteries à leur avantage. Si quelqu'un d'eux s'érigeoit en Pronoſtiqueur de Nombres fortunez, que ne pourroit-il pas gagner par ſes prétendues découvertes?

Entre les Avertiſſemens qui ſe trouvent dans le *Jeune Poſtillon* du 27. du mois de *Septembre* dernier, il y en a un qui eſt conçu en ces termes: *On avertit le Public, que* NATHANAEL CLIFF, *à l'Enſeigne de la* Bible & *des* trois Couronnes, *dans la Ruë de* Cheapſide, *donnera dix Chelins au-deſſus du Cours pour le Billet* N. 132. *dans la Loterie de* 1500000. *Livres Sterlin.*

Cet Avertiſſement a fourni grand ſujet aux ſpeculations de nos Raiſonneurs des Caffez. On a épluché à cette occaſion les principes & la vie de Mr. CLIFF, & l'on a pouſſé diverſes conjectures pour deviner le motif qu'il a eu de s'attacher à ce N°. plutôt qu'à un autre. J'ai examiné toutes les puiſſances de ces chifres, je les ai reduits en

fractions, j'en ai tiré la Racine quarrée & cubique, je les ai diviſez & multipliez de toutes les manieres; mais je n'ai pû arriver au Secret que depuis trois jours, par le moyen de la Lettre ſuivante qu'un Inconnu m'a écrite, d'où il paroit que Mr. NATHANAEL CLIFF n'eſt que l'Agent, & non pas le Principal, dans cette Négociation. Quoi qu'il en ſoit, la voici telle que je l'ai reçuë.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je ſuis la Perſonne qui ai fait avertir le Public en dernier lieu, que je donnerois dix Chelins au deſſus du Cours pour le Billet N. 132. dans la Loterie qui ſe tire actuellement; c'eſt un Secret que j'ai communiqué à quelques-uns de mes Amis, qui ne ceſſent de m'en railler à toute heure. Vous ſçaurez donc que je n'y voulois mettre qu'un Billet, qu'à cauſe de cela même, & d'un certain rêve que j'ai eu plus d'une fois, je ſouhaitois avoir le Nombre qui s'accordoit le mieux à ma fantaiſie. Je croi même l'avoir ſi bien rencontré, que je parierois preſque tout ce que j'ai au monde de gagner le gros Lot. Mes viſions là-deſſus ſont ſi fréquentes & ſi vives, que je compte non ſeulement de l'attraper; mais que, réſolu de le vendre, j'ai déja diſpoſé de la ſomme qu'il pourra valoir ſelon

„ toutes les apparences. D'ailleurs j'ai
„ levé dès ce matin un Equipage, le
„ plus leſte qu'il y ait en Ville, &
„ quoique ma Livrée ſoit fort riche,
„ elle n'eſt ni trop voyante, ni affectée.
„ je ſerois bien aiſe de voir une ou
„ deux de vos *Speculations* ſur les Lote-
„ ries; en quoi vous obligeriez beau-
„ coup tous ceux qui s'y trouvent in-
„ téreſſez, & en particulier &c.

GEORGE GOSLING.

P. S. „ Mon cher SPECTATEUR, ſi
„ je gagne les 12000 Pièces, je te pro-
„ mets un fort joli préſent.

Après avoir ſouhaité bonne Fortune à mon nouveau Correſpondant, & l'avoir remercié de ſa généreuſe intention à mon égard, je renverrai pour le coup le ſujet des Loteries, & remarquerai ſeulement ici, que la plupart des Hommes ſont coupables de l'extravagance où mon Ami GOSLING eſt tombé. Nous avons toûjours quelque nouvelle proſperité en vûë, & nous reglons là-deſſus notre dépenſe, quoique nous ne ſoyons riches qu'en idée: c'eſt-à-dire que nous vivons ſur le pied de nos Revenus chimeriques, & que nous voulons paroitre plus que nous ne ſommes, dans l'eſperance de nous en dédommager par un Emploi, par le ſuccès d'un Projet, ou par un Heritage

que nous attendons. De-là vient que tant de nos Marchands font banqueroute, ſans avoir eſſuyé aucune perte dans leur Negoce, & que tant de nos Gentilshommes ſont reduits à la beſace, quoiqu'ils n'ayent employé que peu de choſe en reparations, en taxes, ou en procès, & que leurs Fermiers ſoient à leur aiſe. En un mot, la ſotte manie de compter ſur des évenemens incertains produit la Généroſité romaneſque, la Grandeur chimerique, l'Oſtentation inſenſée, & ſe termine enfin à la Pauvreté & à la Miſere. Tout Homme qui veut depenſer au-delà de ſon revenu, court grand riſque de vivre bientôt au deſſous, ou, pour me ſervir du Proverbe ITALIEN, *Celui qui vit d'Eſperance eſt en danger de mourir à l'Hôpital.*

Nous devrions tenir pour une maxime indiſpenſable, de proportionner nos deſirs à notre état, & de vivre dans les bornes de ce que nous poſſedons actuellement, quelque eſperance que nous puiſſions avoir d'ailleurs. Nous ſerons toûjours aſſez à tems de jouir d'un Héritage, lorſqu'il viendra à nous écheoir; mais ſi nous anticipons ſur notre bonne Fortune, nous en aurons perdu le goût à ſon arrivée, & peut-être même que nous ne l'obtiendrons jamais, après y avoir compté ſi mal à propos.

L.

LX. DISCOURS.

—— —— —— Uno ore omnes omnia
Bona dicere, & laudare fortunas meas,
Qui gnatum haberem tali ingenio præditum.
TER. Andr. Act. I. Sc. I. 69.

Tout le monde le louoit tout d'une voix, & ne parloit que de mon bonheur d'avoir un Fils si bien né.

Exemple d'un bon PERE, avec quelques Remarques sur la bonne & la mauvaise EDUCATION des Enfans.

JE m'arrêtai l'autre jour à examiner un Pere, qui étoit assis au milieu d'une chambre avec une troupe de ses Enfans, & il me sembla remarquer une secrette joye sur son visage, lorsqu'il tournoit les yeux sur l'un ou l'autre de ces chers objets qui l'environnoient. C'est un Homme qui n'a que des vûës fort modérées pour les établir & les pousser dans le monde; & qui, maître d'un assez joli Bien, n'aspire pas à une plus haute Fortune. Son Fils aîné est d'un très-bon Naturel, & quoique le Pere l'aime beaucoup, j'ose avancer qu'il ne fera jamais aucune friponnerie pour devenir riche. Je ne connois personne qui ait une plus juste idée de la Vie, & qui en goûte mieux les douceurs, que celui dont je parle, ou qui se tienne plus en garde contre les appréhensions de la Pauvreté ou l'esperance du Profit. Il est as-

fez ordinaire à ceux qui ont des Enfans d'en avoir bonne opinion, de les croire capables de tout, & de leur destiner les plus beaux Emplois de l'Etat. Je connois une bonne Femme qui a trois Garçons, & vous ne lui ôteriez pas de l'esprit que l'un d'eux sera Evêque, l'autre Juge, & le troisième Medecin de la Cour. Le bon est, que chacun attend pour son Fils ce qui peut arriver au Fils de tout autre: mais l'Ami, dont j'ai commencé à parler, ne se flatte pas de ces vaines esperances; il est plus attentif à donner une bonne Education à ses Enfans, qu'à leur procurer des Honneurs ou des Richesses. La Vertu acquise de bonne-heure ne manque presque jamais d'établir la Fortune & la Réputation d'un Homme, au lieu que les grands Biens ne produisent pas toûjours la bonté de l'Esprit & du Cœur.

Il est naturel à un Homme qui cherit ses Enfans, de se repaître l'imagination de leur heureux état à l'avenir, & de se les représenter sur un bon pied dans le monde, lorsqu'il n'y sera plus lui-même. S'il n'a que des vûës raisonnables à cet égard, sa tendresse contribuë en quelque maniere à prolonger ses jours; & la survivance d'un honnête-Homme en la personne de son Fils, lui cause un plaisir qui n'est pas de beaucoup inferieur à celui que l'esperance de vivre plus long-tems lui pourroit donner.

Cet Homme-là eſt heureux, qui peut croire que ſon Fils évitera toutes les folies & les indiſcretions dont il étoit lui-même coupable, & qu'il ſuivra, ou pouſſera plus loin, tout ce qu'il y avoit de bon, de ſage & de régulier dans ſa Conduite. La prolongation, pour ainſi dire, de ſa Vertu, doit être infiniment plus eſtimée que celle de ſa Vie; mais il n'y a rien de plus triſte que de penſer, que l'Heritier du Bien d'un Homme regardera de mauvais œil tous les Amis de ſon Pere, qu'il embraſſera de tout autres principes, & qu'il recherchera tout ce qu'il condamnoit. Le Domaine d'un tel Succeſſeur ne peut que tomber en décadence, & la Famille, dont il eſt le Chef, ſe trouve dans un plus cruel état que ſi elle venoit à s'éteindre.

Lorſque je viſite la belle Maiſon de Campagne de l'illuſtre * RURICOLA, que je paſſe d'une chambre à l'autre; que je me rappelle ces agréables converſations que j'y ai euës tant de fois avec lui, & les nobles ſentimens de ſon cœur; & que je vois ſon Héritier, un vrai Nigaut, embarraſſé à faire les honneurs de ſa Maiſon & à recevoir l'Ami de ſon Pere, je ne ſaurois exprimer le dépit que cela me cauſe. On ne doit pas blâmer un Homme qui manque de genie; mais c'eſt ſa faute s'il eſt incivil. Le fils de RURICOLA, dont tou-

* Ce mot *Latin* ſignifie un *Laboureur*.

te la vie étoit une suite continuelle de bonnes actions & de sentimens généreux, se familiarise avec des Brutaux & des Yvrognes, & n'a de goût que pour les flatteries de ses Domestiques; ses plaisirs sont infames & dereglez; son langage est bas & obscène, sa conduite grossiere & absurde. Cet Animal doit-il passer pour le Successeur d'un Homme plein de vertu, d'esprit & de politesse? Quoi qu'il en soit, si je ne vois plus dans cette maison aucunes traces de mon ancien Ami, je n'ai qu'à me rendre chez un Gentilhomme de ses Voisins, & j'y trouve une de ses Filles, qui est le Portrait de son Corps & de son Esprit, relevez tous deux par la beauté & la modestie particulieres à son Sexe. C'est elle qui nous dédommage de la mort de son Pere, & qui, sans porter son nom, ou jouïr de son Bien, le représente mieux que son Frere, qui a herité de l'un & de l'autre. Un Enfant tel que ce Fils ainé de mon Ami est l'Image de son Pere, à peu près comme le seroit l'apparition de son fantôme; c'est à la verité RURICOLA, mais RURICOLA devenu un objet qui excite la frayeur & l'épouvante.

Je ne sçai à quoi attribuer les inclinations basses & brutales de ce jeune Homme, à moins qu'elles ne viennent de la trop grande severité que son Pere exerçoit à son égard, & qui peut-

être lui avoit donné de l'averſion pour les bonnes mœurs, qu'on ne lui rendoit pas aimables par un air libre, familier & obligeant.

Il n'eſt pas à craindre qu'on voye jamais ſortir un pareil rejetton de la Famille des CORNEILLES; où le Pere vit avec ſes Fils comme s'il étoit leur Frere aîné; & où les Fils s'entretiennent avec leur Pere, comme s'ils le prenoient pour le plus ſage & le plus experimenté de leurs Amis. Les CORNEILLES ſont de fameux Négocians, & la bonne intelligence dont ils vivent eſt utile à tous ceux qui les connoiſſent, auſſi bien qu'à eux-mêmes. Ils diſpoſent de leur amitié, de leur bienveillance & de leurs bons offices en commun, de même que de leur fortune: ainſi, d'abord qu'on oblige l'un d'eux, on s'attire la reconnoiſſance de tous les autres.

Le plus agréable objet dont on ſe puiſſe repaître la vûë, eſt un Homme de mérite, qui vit de ſi bonne intelligence avec ſon Fils, qu'ils n'ont rien de caché l'un pour l'autre. Leur Tendreſſe mutuelle donne une ſatisfaction tout extraordinaire à ceux qui les connoiſſent, & leur fait goûter à eux-mêmes un plaiſir délicat, qui redouble à meſure qu'il ſe communique. Elle eſt auſſi ſacrée que l'Amitié, auſſi charmante que l'Amour, & auſſi douce que la Dévotion. Elle n'aide pas ſeulement

à dissiper les chagrins, qui seroient insuportables sans un tel secours; mais elle donne du relief & de l'étenduë à des plaisirs, qui, sans elle, ne mériteroient aucune estime. La chose la plus indifferente acquiert de la force & de la beauté lorsqu'elle sort de la bouche d'un bon Pere, & la moindre bagatelle a du poids lorsqu'elle vient de la part d'un Fils obéïssant. Je ne sçai de quelle maniere l'exprimer; mais il me semble qu'on pourroit y donner le nom d'un Amour propre transplanté. Tous les avantages & les malheurs qui arrivent à un Homme en ce cas, ne l'intéressent qu'à cause de la relation où il est avec un autre. Son Honneur même lui devient plus cher, lorsqu'il pense qu'après sa mort, on dira que le Pere d'un tel a fait une telle action. Ces idées ne peuvent qu'adoucir les mauvais jours d'un Vieillard, & le remplir de joye, lorsqu'il se peut dire à lui-même: „ On „ ne sçauroit reprocher à mon Fils que „ son Pere étoit injuste ou impitoyable: „ mon Fils trouvera plus d'un honnête-Homme qui lui dira, J'ai beaucoup „ d'obligation à feu votre Pere, & je „ souhaite que mon Fils soit votre Ami „ jusques au tombeau.

Il n'est pas au pouvoir de tous les Hommes de laisser de magnifiques Titres ou de grandes Richesses à leur posterité; mais ils peuvent bien contribuer à lui donner de l'estime pour l'Indus-

trie, la Probité, la Valeur & la Justice. Chacun peut laisser à son Fils l'honneur de sortir d'un Pere vertueux, & ajouter à son heritage les benedictions du Ciel. Je finirai cette rapsodie par une Lettre que j'ai été obligé d'écrire à un jeune-Homme de ma connoissance qui a du mérite, & à qui la mort vient d'enlever un illustre Pere.

„ Je ne croi pas, mon cher Mon-
„ sieur, qu'il y ait aucun devoir plus
„ difficile à remplir dans la vie, que ce-
„ lui de consoler à propos; aussi je ne
„ cherche pas à m'en acquitter envers
„ vous, puis sur-tout que votre dou-
„ leur est très-juste. Les principes de
„ Vertu que vous tenez de cet illu-
„ stre Défunt dont vous pleurez au-
„ jourd'hui la perte, ont eu assez d'in-
„ fluence sur vous, à l'âge de vingt-
„ trois ans, pour vous rendre inconso-
„ lable, quoique sa mort vous ait mis
„ en possession d'un grand Bien. Je ne
„ doute pas que vous ne lui en fassiez
„ honneur par un bon usage, & que
„ vous ne trouviez indigne de vous,
„ d'employer à la débauche & à des
„ vanitez superflues, ce qu'il avoit ac-
„ quis lui-même par sa prudence & par
„ son industrie. C'est le vrai moyen de pa-
„ roître sensible à sa perte, & de con-
„ soler tous ceux qui en sont affligez.
„ Vous ne sçauriez lui redonner la vie
„ par votre douleur; mais vous pou-
„ vez le faire revivre en votre person-

„ ne par une conduite ſage & reglée
„ Je ſuis &c.

T.

LXI. DISCOURS.

—— Ingentem foribus domus alta ſuperbis
Mane ſalutantum totis vomit ædibus undam.
VIRG. Georg. II. 460.

Dès le matin, auſſitôt que les portes de ce magnifique Palais ſont ouvertes, on y voit entrer une foule d'Adulateurs, qui vont faire la reverence au grand Seigneur qui l'habite.

Portrait naïf des grands Seigneurs, des Favoris, ou des Miniſtres d'Etat, & de ceux qui leur font la Cour, ou qui ſe rendent à leur Lever.

LOrſqu'on marche dans les ruës, on peut ſe divertir d'une maniere aſſez agréable, à juger, ſur la contenance & les allures de ceux qu'on y voit empreſſez à courir de toutes parts, quelles ſont leurs differentes recherches, & à quoi ſe termine l'ardeur qui les agite. De toute cette foule de Gens occupez, il n'y en a point qui puiſſent entretenir plus agréablement un Eſprit tourné de ce côté-là, que ceux qu'on appelle bons Courtiſans, & qui ſe piquent d'être aſſidus au Lever des grands Seigneurs, ou des Perſonnes élevées en autorité ou en crédit à la Cour du Prince. On peut dire que ces Adulateurs ont contracté l'habitude d'ê-

tre Eſclaves de bonne grace, & qu'ils ſe font une ſotte vanité de s'imaginer, qu'on les croit inſtruits de ce qui ſe paſſe dans le monde. Charmez de ce plaiſir en idée, ils ſe levent de grand matin, & ſe mettent fort proprement, pour aller faire la reverence à un Homme qui eſt en faveur à la Cour, & recevoit de ſa part un petit ſouris qui ne ſignifie rien, mais qui peut inſinuer, qu'il s'intéreſſe beaucoup à tout ce qui les regarde. C'eſt une choſe étonnante qu'on puiſſe renoncer à ſoi-même juſques à ce point, qu'on trouve du goût à rendre ou à recevoir des civilitez ſi froides & ſi ridicules. Mais ce qui entretient le badinage, eſt l'exterieur éclatant que la plupart des Hommes recherchent, plutôt qu'un bonheur ſolide. C'eſt ainſi que l'Idole & l'Idolâtre ſont également les dupes de leur imagination. Mais puiſqu'il y a quantité de fidèles ſujets de Sa Majeſté qui s'ennuyent à leurs Maiſons de campagne, où tout ce qui les environne leur appartient, depuis l'Atmoſphere juſques au centre de la Terre, & qui l'anguiſſent de briller à la Cour ou d'y jouir de quelque Emploi, il me ſemble que, pour leur inſtruction, & l'avantage de tous ceux qui aſpirent à la faveur des Grands, ou à vexer leurs Voiſins par le crédit qu'ils voudroient obtenir aux Aſſiſes; il me ſemble, dis-je, qu'il ne ſeroit pas mal à propos de leur don-

ner un détail de ce qui se passe au Lever d'un Ministre d'Etat, où les Charges sont exposées en vente.

Je crois même qu'une description naïve du Commerce qu'il y a entre les Grands & leurs Esclaves pourroit avoir un bon effet, qu'elle engageroit les uns à penser plutôt aux affaires qu'à l'éclat exterieur, & les autres, à connoître si bien le prix de leur tems, qu'ils ne l'employeroient jamais à de vaines poursuites.

On dit que le fameux Devin, qui logeoit à la Place de *Moorfields*, & qui s'étoit acquis une si grande reputation, avoit, dans sa petite Salle basse, plusieurs cordons attachez à des sonnettes, pendues dans la Chambre au-dessus, où il se tenoit lui-même, & où il prononçoit ses Oracles. Si une jeune Fille avoit eu le malheur d'être la dupe de son Galant, le Valet, qui recevoit le monde en bas, & qui étoit dressé au manège, tiroit une certaine sonnette; & si un Païsan avoit perdu une Vache, il en tiroit une autre. Il en usoit de même à l'égard de toutes les autres Passions ou Avantures de la Vie, & après avoir, par ses demandes rusées, attrapé le secret des Consultans, il ne manquoit pas d'en donner à son Maître les avis qu'il falloit. C'est une image naïve de ce qui se passe au Lever d'un Ministre d'Etat, ou d'un grand Seigneur en crédit; il y a vingt fausses allarmes,

& autant d'informations secrettes, qui vont & viennent entre le Portier, le Valet de Chambre & le Maître, avant que la troupe béante, qui lui vient faire sa Cour, soit assemblée: alors la Comédie est prête à se jouër; les portes s'ouvrent, & son Excellence paroit.

Il y a diverses manieres de se produire en cette occasion. On peut être en Robe de chambre, & occupé à se laver les mains, ce qui sent beaucoup plus la Grandeur; mais cette mode est affectée aux Gens de guerre, qui paroissent avoir bonne grace à s'exposer tout nuds. Il n'en est pas de même à l'égard des Ministres d'Etat, ou des Officiers de la Justice & de la Police, qui sont plus reservez, & qui gardent une certaine gravité dans toute leur conduite. Si cette difference qu'on voit entre les uns & les autres est hiéroglyphique ou non, c'est ce que je ne déterminerai pas; mais j'ai toûjours ouï dire, que l'habile Ministre est alors boutonné jusques au cou, & que le brave Officier a le sein découvert.

Quoi qu'il en soit, il me semble que le but d'un Lever est, de recevoir les hommages d'une foule d'Adulateurs, qui certifient qu'un Homme est habile, bienfait, courageux & puissant. Aussitôt que les premiers coups d'œil sont donnez, on ne peut qu'admirer jusqu'où va la modestie de l'un & la soumission des autres. Au milieu de tout l'embar-

ras des affaires qui l'accablent, & de la multitude qui l'environne, l'Homme de Cour a tant de préſence d'Eſprit, qu'au grand étonnement de toute l'Aſſemblée, il a quelque choſe à dire à chacun de ceux qui la compoſent, & cela ſi proportionné à leurs differentes capacitez, que tout le monde voit bien que ce n'eſt pas ſans un genie ſuperieur qu'on arrive aux premieres Charges de l'Etat. J'ai connu moi-même un habile Miniſtre, qui demandoit à un Chef d'Eſcadre, de quel côté ſouffloit le vent, à un Général de Cavalerie, quel étoit le prix de l'avoine, & à un Actioniſte, ſur quel pied ſe trouvoit alors un tel Fonds public, d'un air auſſi degagé, que s'il avoit été lui-même de toutes ces profeſſions. Il faut avouer que ces manières ſont bien obligeantes, puiſqu'en même tems que le Miniſtre s'informe de ce qui ſe paſſe, il donne occaſion à la Perſonne qu'il interroge de ſe diſtinguer. Ce qui ajoute à la pompe de ces entrevûës eſt, qu'elles s'exécutent preſque dans le ſilence, & dans le plus bel ordre du monde. L'Homme en crédit ſe tient d'ordinaire au milieu de la chambre, où quelqu'un de ſes vils eſclaves lui ſouffle un mot à l'oreille avec beaucoup d'humilité, à quoi il repond à haute voix: *Cela va bien: Oui, je ſuis de votre avis. Je vous prie de continuer vos perquiſitions, & ſoyez ſûr que je vous appuyerai.* Celui-ci ſe retire, char-

mé de ſon heureux ſort, pendant qu'un autre s'avance, & parle d'une toute autre affaire à Monſeigneur, qui lui donne ſur le champ une réponſe auſſi valable qu'aucun Miniſtre d'Etat ſoit obligé d'en donner. Car le principal eſt alors, de s'en tenir à des généralitez, & de marquer, ſi l'on veut deſcendre à quelque détail, que vous n'avez pas le loiſir de vous y engager.

Mais nous voici arrivez au plus fort de l'action, lorſque le Spectacle eſt devenu preſque univerſel, & que, pour bien jouer la farce, chacun des aſſiſtans doit avoir ſon petit mot de la bouche de Monſeigneur. Il jette les yeux ſur un des coins de la chambre, & il demande à un Gentilhomme qu'il y apperçoit: *Depuis quel tems êtes-vous de retour en Ville?* Il en voit auſſitôt un autre, auquel il crie: *Ah, Monſieur, je ſuis ravi de vous voir; je me rappelle votre affaire.* Ces deux Hommes ne ſe poſſedent pas de joye vingt-quatre heures de ſuite, pendant que les autres, qui ſont rangez en haye, & qui le ſaluent par douzaines, ſe nourriſſent de l'eſperance d'atteindre, au bout de ſix mois, à ce même degré de bonheur.

Le Poëte ſatirique nous dit, que le Sens commun ne ſe trouve guères avec une haute Fortune: & à voir ce qui ſe paſſe à un Lever, on croiroit que les Grands ne ſont pas ſeulement entêtez de leur élevation, mais qu'ils s'imagi-

sent aussi, que tous leurs inferieurs sont prévenus de la même chimère. A moins de cela, comment est-ce que les uns & les autres oseroient jouer une pareille farce? Mais telle est la foiblesse de notre nature, qu'on ne voit pas plutôt quelques-uns de nos Individus élevez aux premiers Emplois, qu'on les croit enrichis de nouveaux talens, au-dessus de tout ce que les autres possedent, & de la capacité même de l'Esprit humain. C'est ainsi que l'on voit un grand Seigneur attentif à ce qu'un Homme lui dit à l'oreille, en saluer un autre de loin, & en appeller un troisième presque au même instant. Une petite Fille, qui a de belles fontanges neuves, n'en est pas plus charmée, & ne fait pas plus de minauderies, qu'un Homme, quelque habile & vertueux qu'il soit, au milieu de ses Courtisans. Je ne croi pas avoir jamais trouvé rien de si dégoûtant que l'affectation qu'on attribuë à CESAR, d'avoir voulu dicter à trois différentes Personnes à la fois. Il me semble que c'étoit une vanité au-dessous de la noblesse de son genie & de sa candeur naturelle. J'avouë que, si jamais Homme a dû prétendre à une superiorité d'Esprit sur les autres, c'étoit lui; mais cette manière d'agir est puérile, & ne s'accorde point avec le bon Sens. Il est certain d'ailleurs, qu'on ne sçauroit expedier à fond aucune chose au milieu de l'em-

barras d'un Lever public; mais tout cela ne paroit qu'un complot d'une troupe d'eſclaves, qui vendent leur liberté, pour faire perdre l'Eſprit à leur Protecteur.

T.

LXII. DISCOURS.

— Difficili bile tumet jecur.
HOR. L. I. Od. XIII. 4.

Je ſuis dans une colere qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de diſſimuler.

JE vais publier deux Lettres, qui relevent certains defauts en Amour & en Amitié, auxquels il eſt facile d'apporter du remede. A l'égard de l'Amitié, & ſur-tout du plaiſir de la converſation, la Perſonne qui neglige de voir un Ami agréable, eſt aſſez punie par ſa negligence même, puiſqu'un tel Homme ne ſe trouve pas dans tous les coins des ruës. Mais l'Amour eſt quelque choſe de bien plus délicat, & le tourment qu'il donne eſt inconcevable, ſi les moindres civilitez ne ſont pas reciproques. Il y a de certains je ne ſçais quoi dans ce commerce qui ſont au-deſſus des paroles, & quoiqu'un Homme ne puiſſe pas exprimer ce qu'il ſent, il a le cœur dechiré en mille pièces. Si une Femme paroit grave lorſ-

que ſon Mari eſt enjoué, ſi elle ne fait aucune attention à ce qu'il dit, ou ſi elle s'aviſe de l'interrompre, & d'inſinuer que ſon diſcours lui déplait, on ne peut rien voir de ſi deſobligeant, ni qui cauſe de ſi vives douleurs à un Mari paſſionné pour ſa Femme, à moins que d'en venir à une rupture ouverte. L'enjouée CORINNE, qui ſe pique d'indifférence, & d'une certaine diſtraction qu'elle croit du bel air, donne à ſon Mari les plus cruels tourmens, par un principe de badinage, & a la ſotte vanité de vouloir paroitre auſſi gaye qu'une jeune Fille. De quelque ſource que vienne ce chagrin, il n'importe pas de le ſçavoir; il ſuffit qu'il ſoit réel. Son infortuné Mari eſt convaincu qu'elle n'en veut pas à ſon honneur; mais le pauvre homme languit & ſéche à vûë d'œil, parce qu'elle n'eſt pas aſſez complaiſante pour menager les apparences. Celui qui m'a écrit la Lettre ſuivante ſouffre une injuſtice qui n'eſt pas tout-à-fait ſi criminelle; mais qui ne le rend pas moins malheureux. Voyons de quelle manière il dépeint ſon état.

Mr. le SPECTATEUR.

„ J'ai lû vos DISCOURS ſur la Jalouſie: Lettre
„ j'implore vos bons avis à l'égard de d'un MARI ſur les airs myſterieux & le peu de
„ mon état, qui vous paroitra peu com-
„ mun. J'ai une Femme dont la Ver
„ tu ne m'eſt point du tout ſuſpecte; &

complaisance de sa FEMME, quoiqu'elle soit vertueuse.

„ cependant je ne ſçaurois croire qu'el-
„ le ait de l'amitié pour moi ; ce qui
„ me cauſe autant d'inquiérude que ſi
„ elle m'étoit infidèle. Peut-être mê-
„ me que je ſuis plus malheureux que
„ je ne le ſerois dans ce dernier cas,
„ puiſqu'elle eſt toujours la maîtreſſe de
„ mon cœur, ſans que je poſſede le
„ ſien. Vous m'obligeriez beaucoup
„ d'examiner l'humeur de certaines
„ Femmes, qui, bien loin de chercher
„ à convaincre leurs Maris de leur in-
„ nocence ou de leur Amour, ne ſe
„ mettent guères en peine de ce qu'ils
„ croyent de leur conduite, pourvû
„ qu'ils ne la puiſſent pas taxer de cri-
„ minelle ; quoique d'ailleurs quelques
„ petits égards fuſſent capables de leur
„ tranquilliſer l'Eſprit. Les Femmes de
„ ce caractère ne s'expoſent-elles pas à
„ tous les ſoupçons qu'elles negligent
„ de prévenir ? Ou ne tombent-elles pas
„ actuellement dans le crime, puiſ-
„ qu'elles ne ſe ſoucient pas qu'on les
„ en croye coupables ou non ? Ma Fem-
„ me ne fait pas la moindre démarche
„ qui ne ſoit accompagnée d'un air
„ myſterieux, quand il ne s'agiroit que
„ d'aller voir ſa Sœur, ou de ſe pro-
„ mener avec ſa Mere. Enſuite elle me
„ dira quelquefois une bagatelle qui ne
„ ſignifie rien, comme ſi elle avoit ou-
„ blié d'abord de m'en parler, & tout
„ cela dans la ſeule vûë de ſe jouer de
„ mon inquiétude. Je m'en ſuis plaint

„ à elle dans les termes les plus doux
„ que l'on ſe puiſſe imaginer, & je l'ai
„ ſuppliée de ne me traiter pas comme
„ le Mari du monde le plus bizarre
„ & le plus miſantrope; mais plutôt
„ comme un Homme qui ſouhaitoit de
„ vivre avec elle ſur le pied d'un Ami
„ indulgent. Il n'eſt pas facile de vous
„ dépeindre notre ſituation, quoiqu'aſ-
„ ſez malheureuſe; & ce qu'il y a de
„ plus cruel, c'eſt qu'on pourroit y
„ trouver facilement un remede, ſi l'on
„ vouloit ſe donner la peine de le cher-
„ cher. Ma Femme lit vos DISCOURS,
„ & j'ai employé ici une ou deux phra-
„ ſes, qu'elle ne manquera pas de m'at-
„ tribuer. Si, par votre moyen, nous
„ en venons à un éclairciſſement qui
„ nous donne le calme, nous vous en
„ remercierons l'un & l'autre; cepen-
„ dant je ſuis, autant que je puis être
„ quelque choſe dans l'état ambigu où
„ je me trouve, *&c.*

La ſeconde Lettre, dont j'ai promis de regaler aujourd'hui le Public, eſt conçuë en ces termes:

Mr. le SPECTATEUR,

„ Permettez-moi de vous offrir un
„ Caractère que je n'ai pas vû juſques-
„ ici dans vos DISCOURS; je veux dire
„ celui d'un Homme qui traite ſon Ami
„ avec la même bizarrerie qu'une Maî-
„ treſſe imperieuſe exerce à l'égard de

Lettre ſur un AMI le plus inconſtant du monde.

„ ſon Amant. J'ai eu depuis quelque
„ tems un Ami de cette humeur bour-
„ ruë. Je ſçais qu'il m'aime; & avec tout
„ cela il eſt ſi bien perſuadé de ma ten-
„ dreſſe pour lui, qu'il en uſe à mon é-
„ gard tout comme il lui plait. Nous
„ ſommes tour à tour les meilleurs
„ Amis, & les plus grands Etrangers du
„ monde. Vous diriez quelquefois que
„ nous ſommes inſéparables, & une au-
„ tre fois, que nous ne devons plus nous
„ revoir, puiſqu'il m'évite des ſemai-
„ nes entieres, ſans qu'il en ſçâche la
„ raiſon, non plus que moi. Lorſque
„ nous venons enſuite à nous rencon-
„ trer par haſard, il s'étonne où j'ai
„ demeuré ſi long-tems; il languit de
„ m'entretenir, & il me donne un ren-
„ dez-vous pour le ſoir même; mais,
„ au lieu de s'y trouver, il va toute
„ autre part; il s'amuſe dans un Caffé
„ à lire des nouvelles ſurannées; il y
„ fume une pipe, ſans y prendre au-
„ cun goût; & il regarde de tous cô-
„ tez, ſurpris de ſe voir au milieu d'u-
„ ne troupe de gens avec leſquels il
„ n'a rien à faire.

„ Pour vous en donner une idée plus
„ exacte, je tranſcrirai ici quelques Mi-
„ nutes que j'en ai priſes dans mon Al-
„ manac depuis le Printems dernier;
„ car, afin que vous le ſçâchiez, notre
„ Amitié, ou plutôt ſon degré, hauſſe
„ & baiſſe, ſuivant les différentes ſai-
„ ſons de l'année. Au mois de *Mars* &
„ d'*A-*

„ d'*Avril*, mon Ami fut auſſi variable
„ que le tems; en *May* & partie de *Juin*,
„ je le trouvai de la meilleure humeur
„ du monde; dans les Jours Caniculai-
„ res, il penchoit beaucoup vers l'in-
„ dolence; au mois de *Septembre*, il étoit
„ fort gai & fort actif; mais depuis que
„ l'eſprit de vin dans mon Thermomè-
„ tre eſt deſcendu au Tems variable, il
„ m'a donné trois rendez-vous, & il y
„ a toujours manqué. Avec tout cela,
„ j'ai bonne eſpérance de lui cet hyver,
„ ſur-tout ſi vous daignez lui départir
„ vos bons avis; en quoi vous oblige-
„ rez infiniment, *&c.*

T.

LXIII. DISCOURS.

Νήπιοι, οὐδ' ἴασιν ὅσῳ πλέον ἥμισυ παντὸς,
Οὐδ' ὅσον ἐν μαλάχῃ τε καὶ ἀσφοδέλῳ μέγ' ὄνειαρ.
HESIOD. Opera & Dies, vſ. 40.

Ce ſont des Fous, qui ne ſçavent pas la différence qu'il y a entre le Tout & ſes parties, ni les grandes vertus de la Mauve & de l'Ache Royale.

DAns les *Mille & une Nuit*, ou les *Contes* ARABES *, il y en a un d'un Prince *Grec*, qui n'avoit jamais pû L'EXER-CICE & la TEMPERANCE

* Voyez Tom I. page 137. *&c.* de l'Edition de la *Haye* en 1714.

ſont les deux grands Préſervatifs de la Santé.

ſe délivrer de la Lèpre, quelques remedes qu'il y eût employez, juſqu'à ce qu'un très-habile Médecin le guérit de la manière ſuivante: „ Il prit un Mail, „ qu'il creuſa en dedans par le manche, „ où il mit la drogue dont il prétendoit ſe ſervir; il accommoda une Boule de même, & le lendemain il dit au „ Roi: *Tenez, Sire, exercez vous avec ce „ Mail, & pouſſez vigoureuſement cette Boule, „ juſqu'à ce que vous ſentiez votre main & „ votre corps en ſueur.* Cela fait, le remede opera ſi bien, que le Roi fut guéri de ſa Lèpre. ". Cette Allegorie n'eſt pas mal imaginée, pour inſinuer que l'Exercice du corps eſt très-utile à la ſanté, & la meilleure Médecine que l'on puiſſe prendre. J'ai déja ſoutenu, dans le XX. Discours de ce Volume, fondé ſur la ſtructure générale, & le méchaniſme du Corps humain, que l'Exercice eſt d'une abſolue néceſſité pour ſa conſervation: j'offrirai ici un autre Préſervatif, qui a ſouvent la même vertu que l'Exercice, & qui peut, en quelque manière, tenir ſa place, lorſqu'il n'y a pas moyen de les mettre tous deux en uſage. Le Préſervatif dont je veux parler eſt la Temperance, qui ſurpaſſe tous les autres moyens de ſe conſerver la ſanté, en ce qu'elle eſt praticable par toute ſorte de perſonnes, en tout tems, & en tout lieu. C'eſt une eſpèce de regime que chacun peut s'impoſer ſans interrompre ſes affaires,

dépenſer de l'argent, ou perdre ſon tems. Si l'Exercice décharge le Corps de toute ſorte de ſuperfluitez, la Temperance les prévient; ſi l'Exercice nettoye les conduits, la Temperance ne les bouche & ne les accable jamais; ſi l'Exercice met les humeurs dans une juſte fermentation, & contribuë de cette maniére à la circulation du ſang, la Temperance donne un champ libre à la Nature, qui peut agir alors dans toute ſa force & ſa vigueur; ſi l'Exercice diſſipe une maladie naiſſante, la Temperance l'étouffe & la déracine.

La plupart des Remedes ne ſervent qu'à ſuppléer au defaut de l'Exercice ou de la Temperance. Il eſt vrai qu'ils ſont abſolument néceſſaires dans les Maladies aiguës, qui ne ſouffrent pas qu'on ait recours à l'operation lente de ces deux grands Préſervatifs de la Santé; mais ſi les Hommes ſe formoient une habitude reglée de l'Exercice & de la Temperance, ils n'auroient guères beſoin de la Médecine. Nous voyons auſſi qu'ils ſe portent le mieux dans les endroits où ils ne vivent que de la Chaſſe, & que leur vie en général étoit plus longue lorſqu'ils ne ſubſiſtoient que par-là. Les Véſicatoires, les Ventouſes & les Saignées ne ſont généralement en uſage que pour les Fainéans & les Débauchez. D'ailleurs, toutes ces Potions laxatives, ſi fort en vogue parmi nous, ne ſervent que de moyens pour entretenir la San-

té avec la Crapule. L'Apoticaire eſt toujours occupé à contreminer le Cuiſinier & le Vendeur de Vin. On aſſure que DIOGENE, trouvant dans la ruë un jeune-Homme qui alloit à un Feſtin, le ramena chez lui, ſous ombre de le garantir d'un péril extrême où il couroit tête baiſſée. Mais que diroit aujourd'hui ce Philoſophe, s'il voyoit l'excès & la friandiſe de nos Repas modernes? Ne croiroit-il point qu'un Homme eſt fou, & ne prieroit-il point tous ſes Domeſtiques de l'attacher, s'il lui voyoit dévorer, dans un ſeul Repas, de la Volaille, du Poiſſon, & de la Viande de boucherie; engloutir de l'Huile & du Vinaigre, avec des Salades compoſées d'une trentaine d'Herbes différentes; avaler de trois ou quatre ſortes de Vins; s'exciter l'appétit par des Sauces où il y a une centaine d'ingrédiens; manger des Confitures & des Fruits d'un nombre infini de goûts & d'odeurs? Quelles violentes ſecouſſes & quelles fermentations deréglées un tel mêlange ne doit-il pas produire dans le corps? Pour moi, lorſque je vois une Table ſervie avec toute la magnificence qui eſt aujourd'hui à la mode, il me ſemble que je vois la Goute & la Gravelle, l'Hydropiſie & les Fièvres, accompagnées de cette foule de Maladies auxquelles nous ſommes ſujets, ſe tenir en embuſcade entre les plats & les aſſiettes.

La Nature se contente de ce qu'il y a de plus simple & de plus commun. Tous les Animaux, à l'exception de l'Homme, se bornent à un seul mèts. Les uns vivent d'Herbes & les autres de Poisson; ceux-ci de Chair & ceux-là de Racines. Il n'y a que l'Homme qui donne sur tout ce qu'il trouve sur ses pas; rien ne lui échape; le plus petit Fruit, la moindre Excrescence de la terre, une Baye, un Mousseron, tout doit servir à sa nourriture, ou à sa gourmandise.

Il est impossible de fixer des regles pour la Temperance, puisque la même chose peut être excès dans l'un, & sobrieté dans un autre: mais il y a peu de gens, arrivez à un certain âge, qui ne sçâchent quelle sorte & quelle quantité de nourriture leur convient le mieux. Si mes Lecteurs étoient mes patiens, & que je dûsse leur prescrire des regles de Temperance, proportionnées à l'état de chacun, sur-tout eu égard à notre climat & à notre manière de vivre, je leur donnerois celles-ci, qui sont d'un très-habile Médecin: *Faites votre repas entier d'un seul Plat: Si vous en goûtez d'un second, ne prenez d'aucune Boisson forte qu'à la fin du repas, & abstenez-vous d'ailleurs de toutes les Sauces, à moins qu'elles ne soient simples & naturelles.* Un Homme qui s'en tiendroit à ce petit nombre de Maximes aisées & communes, ne sçauroit guères tomber dans la gourmandise. Par

la première, il eſt à l'abri de la varieté des goûts qui portent à l'excès, & par la ſeconde, il échape à tous les artifices inventez pour donner un faux appétit, ou le ranimer lorſqu'il eſt preſque éteint. S'il me faloit déterminer les coups que chacun doit boire, je ſuivrois ce que le Chevalier GUILLAUME TEMPLE nous dit à cette occaſion dans quelqu'un de ſes Ouvrages, & je dirois avec lui, *le premier Verre pour moi, le ſecond pour mes Amis, le troiſième pour la Joye, & le quatrième pour mes Ennemis.* Mais, parce qu'un Homme qui vit dans le monde ne ſçauroit obſerver ces regles à toute rigueur, il me ſemble que chacun devroit avoir ſes jours d'abſtinence, ſuivant que ſa conſtitution le peut ſouffrir. C'eſt le vrai moyen de mettre la Nature en état d'endurer la faim & la ſoif, lorſque la maladie ou le devoir l'exige, de ſe délivrer de ſes oppreſſions, de réparer ſes forces perduës, & de redonner l'élaſticité à tous ſes reſſorts affoiblis; outre que le Jeûne employé à propos, écarte ſouvent une groſſe maladie, & la détruit même juſques à la racine. Deux ou trois Anciens nous diſent, que SOCRATE ne reſſentit aucun mal de cette cruelle peſte qui ravagea la Ville d'*Athénes*, & qui eſt ſi fameuſe dans l'Hiſtoire; ce qu'ils attribuent à la Temperance que ce Philoſophe avoit toujours obſervée.

Je ne ſçaurois m'empêcher d'inſérer ici une remarque qui m'eſt venuë dans l'eſprit, toutes les fois que j'ai lû les Vies des anciens Philoſophes, & que je les compare avec le même nombre de Princes ou de grands Seigneurs. On diroit que la vie des premiers, dont preſque toute la Philoſophie ſe reduiſoit à l'exercice de la Temperance & de la Sobrieté, avoit de tout autres bornes que celle du reſte des Hommes. Du moins il ſe trouve, qu'à leur mort ils approchoient plus de l'âge de cent ans que de celui de ſoixante. Mais il n'y a point d'exemple qui faſſe mieux voir que la Temperance contribuë beaucoup à prolonger la vie, que celui de LOUIS CORNARO, Noble *Venitien*. Je le cite d'autant plus volontiers, que le dernier Ambaſſadeur de *Veniſe* que nous avons eu à notre Cour, & qui étoit de la même famille, l'a certifié plus d'une fois en converſation. Quoi qu'il en ſoit, ce LOUIS CORNARO, très-infirme & délicat juſqu'à l'âge de trente-cinq ou quarante ans, prit alors le parti de vivre d'un grand regime, & il rétablit ſi bien une ſanté délabrée, qu'à l'âge de quatre-vingt ans il publia là-deſſus un Livret, qui a paru en *François* ſous ce titre, *Le vrai Moyen de vivre plus de cent ans dans une ſanté parfaite.* Il vécut aſſez lui-même, pour en donner une troiſième ou quatrième Edition en *Italien*, &

après avoir passé l'âge de cent ans au pied de la lettre, il mourut sans douleur & sans agonie, ou plutôt il s'endormit avec ses peres. Il y a divers Auteurs célèbres qui parlent avec éloge de son petit Livre, où l'on remarque en effet cette gayeté d'Esprit, ce calme, ce bon sens & cette crainte de Dieu, qui sont les fidèles compagnes de la Temperance & de la Sobrieté. Si l'on y trouve quelques endroits qui tiennent de la foiblesse du Vieillard, ils servent plutôt à en relever le prix qu'à le diminuer.

Ce DISCOURS n'est qu'une suite du XX, où je traite de l'Exercice corporel, & c'est pour cela même que je ne regarde ici la Temperance que comme un moyen facile d'obtenir la Santé, & non pas sur le pied d'une Vertu morale, qui pourra faire le sujet de quelque autre de mes Speculations.

L.

LXIV. DISCOURS.

Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.
HOR. L. I. Epist. XI. 30.

Ce que vous cherchez est même à Ulubres, *si vous avez un Esprit tranquille & égal.*

Mr. le SPECTATEUR,

„ IL y a un defaut général qui regne dans la plupart des Ecrivains de Morale, anciens & modernes, c'est-à-dire qu'ils prétendent jouir eux-mêmes du Bonheur, & y conduire les autres. Il me semble avec tout cela, qu'on ne sçauroit y arriver dans cette Vie; ainsi je vous exhorte à ne parler pas d'un ton si haut que vos prédecesseurs, & au lieu d'aspirer à nous rendre heureux, enseignez-nous seulement à devenir tranquilles. Le but de celui qui veut agir avec quelque discretion, & ne penser qu'à des choses praticables, doit être de diminuer notre peine, plutôt que d'augmenter notre joye. On peut éviter une Inquiétude excessive; mais on ne sçauroit atteindre à un grand Bonheur. La grande leçon qu'il faut donner aux Hommes, est l'Egalité d'Ame, une certaine Regularité d'Esprit qui est un peu au dec-

On doit moins aspirer à se rendre heureux dans cette vie, qu'à se tranquilliser l'Esprit.

„ ſus de la bonne Humeur & au-deſſous
„ de l'Enjouëment. On doit être
„ toujours de bonne Humeur lors-
„ qu'on ne ſouffre aucun mal; mais la
„ Joye doit être toujours accidentelle
„ à un Homme ſage & prudent, c'eſt-
„ à-dire qu'elle doit venir de l'occa-
„ ſion qui ſe préſente, d'elle-même, &
„ qu'on ne doit guères rechercher: du
„ moins ceux à qui la Joye eſt néceſſai-
„ re pour être de bonne Humeur, reſ-
„ ſemblent à ces temperamens qui ont
„ beſoin d'eau de vie pour ſe ſoutenir.
„ Je dis donc, mon cher Monſieur,
„ que votre unique précepte doit être,
„ *Soyez tranquilles.* Cet Eſprit qui veut
„ être, pour ainſi dire, tranſporté
„ hors de lui-même par de grands é-
„ clats de rire, ou des plaiſirs ſenſuels,
„ & qui, à moins de cela, tombe dans
„ l'inaction, eſt dereglé & tout-à-fait
„ diſſolu.

„ Je connois deux Vieillards qui
„ ont tous les jours leur rendez-vous,
„ où ils fument leur pipe enſemble, &
„ qui, par leur Amitié reciproque,
„ quoiqu'ils ayent eu l'un & l'autre aſ-
„ ſez d'embarras & de fatigue dans le
„ monde, jouiſſent d'une plus grande
„ tranquillité qu'ils n'en pourroient
„ jamais obtenir par la lecture d'aucun
„ chapitre de SENEQUE. On peut
„ arriver ſouvent à l'indolence du
„ Corps & de l'Eſprit, lorſqu'on ne
„ tâche pas d'aller plus loin; mais la

„ poursuite du Bonheur est toujours
„ accompagnée de quelque inquietude
„ en elle-même, dont un Homme qui
„ se borne à des repas moderez, qui
„ jouit de la conversation de ses Amis
„ & d'un sommeil doux & paisible,
„ ne s'embarrasse guères. Pendant que
„ les Esprits sublimes & rafinez parlent
„ de la Tranquillité, c'est lui seul qui
„ la possede.

„ Toutes ces reflexions à pièces de
„ rapport n'ont autre chose en vûë,
„ Mr. le SPECTATEUR, que de vous
„ encourager à nous entretenir de la
„ Vie que doivent mener les bonnes
„ Gens, pour remplir, avec quelque
„ satisfaction, ces vuides qui leur res-
„ tent sur les bras & qui les ennuyent.
„ C'est une chose bien triste que la Sa-
„ gesse, ou, comme il vous plaît de la
„ nommer, la Philosophie, ne fournis-
„ se des idées qu'aux Sçavans, & qu'un
„ Homme soit obligé d'être Philosophe
„ pour sçavoir de quelle manière passer
„ la Vie avec quelque douceur. Il me
„ semble donc qu'il seroit digne de vos
„ soins, d'examiner les différentes com-
„ binaisons qui peuvent se former en-
„ tre les Hommes, & leur procurer
„ autant ou plus d'agrement que n'en
„ sçauroient donner les plus beaux ta-
„ lens de l'Esprit. Vous pouvez trou-
„ ver certaines Descriptions & certains
„ Discours, qui rendront le Foyer d'un
„ honnête Artisan aussi agréable que

„ votre Cotterie le peut être pour
„ vous. La bonté du cœur eſt une
„ ſource infinie de plaiſirs; & vous ren-
„ drez un grand ſervice au Public, ſi
„ vous dépeignez au naturel tous les
„ charmes d'un domeſtique bien reglé,
„ au lieu d'inſiſter, avec les fameux
„ Ecrivains, ſur les vexations ordinai-
„ res de la Vie.

„ Le travail & le repos, qui ſe ſuc-
„ cedent tour à tour dans la Vie des
„ Gens du commun, leur font paſſer le
„ tems d'une manière douce & paiſi-
„ ble; & vous devriez en diſcourir,
„ en qualité de SPECTATEUR, auſſi
„ bien que de tous ces autres ſujets,
„ qui paroiſſent à la verité plus rele-
„ vez, mais qui ſont beaucoup moins
„ inſtructifs. En un mot, je ſouhaite-
„ rois que vous tournaſſiez vos penſées
„ à l'uſage de ceux qui en ont le plus
„ de beſoin, &. que vous fiſſiez voir
„ que la Simplicité, l'Innocence, l'In-
„ duſtrie & la Temperance, peuvent
„ conduire à la Tranquillité, de mê-
„ me que le Sçavoir, la Prudence,
„ l'Habileté & la Contemplation. Je
„ ſuis &c.

T. B.

Mr. le SPECTATEUR,

Lettre de Mlle. ARGENSON,

„ Je ſuis la jeune Demoiſelle à qui
„ vous avez rendu la Juſtice, depuis
„ quelque tems, de reconnoître que je

„ poſſede à fond l'exercice de l'Even-
„ tail, & que je m'en ſers avec toute
„ la dexterité imaginable. Il eſt cer-
„ tain que le monde, tout critique &
„ malin qu'il eſt aujourd'hui, avouera,
„ qu'après de grands éclats de rire
„ j'en reviens tout d'un coup, je re-
„ prens un air ſerieux, je fais une re-
„ verence, je laiſſe tomber mes bras
„ devant moi, & ferme en même tems
„ mon Eventail, de meilleure grace
„ qu'aucune Femme d'*Angleterre*. Je
„ ſuis charmée de voir que vous avez
„ pris connoiſſance de moi, & que j'ai
„ votre approbation; auſſi, quelques
„ railleries que les autres jeunes De-
„ moiſelles me faſſent là-deſſus, j'en
„ triomphe, convaincuë que ce n'eſt
„ que par un principe d'envie, & je
„ vous demande quelque part dans vo-
„ tre Amitié. D'ailleurs, ſouffrez que
„ je vous expoſe l'état où mon Eſprit ſe
„ trouve aujourd'hui. Il y a peu de
„ jours qu'occupée à lire un de vos
„ derniers* DISCOURS, où il s'agit de
„ l'Ane qui ne ſçait de quel côté ſe tour-
„ ner entre deux bôtes de foin qui le
„ ſollicitent avec la même force, il me
„ ſembla que ſon cas repréſentoit très-
„ bien la ſituation où je me vois: car vous
„ ſçaurez que j'aime paſſionnément deux
„ jeunes Meſſieurs, qui me recherchent
„ l'un & l'autre. Il ne faut rien ca-

qui balance ſur le choix qu'elle doit faire entre ſes deux Amans, dont l'un eſt riche & l'autre joli.

* C'eſt le Diſc. LIX.

„ cher lorſqu'on demande conſeil;
„ ainſi je vous avouerai de bonne-foi,
„ que je n'aime pas moins l'Argent que
„ les Hommes. Mon Amant CHRU-
„ SON eſt fort riche, & mon Amant
„ CALIXTE, eſt très-joli. Je puis a-
„ voir l'un ou l'autre quand il me plai-
„ ra; mais lorſque je viens à exami-
„ ner dans mon Eſprit lequel des deux
„ je dois préferer, je n'oſe accepter
„ CALIXTE, de peur que le Bien de
„ CHRUSON ne m'échape, ni jouir
„ du Bien de celui-ci, & renoncer à
„ la Perſonne de l'autre. Je ſuis enco-
„ re fort jeune, mon cher Monſieur,
„ & avec tout cela il n'y a pas une
„ Fille au monde qui penſe plus que
„ moi au principal & à l'eſſentiel. CA-
„ LIXTE eſt le plus enjoué & le plus
„ aimable Garçon que je connoiſſe; il
„ danſe bien, il eſt fort civil, & di-
„ vertiſſant à toutes les heures du jour
„ & dans toutes les ſaiſons de l'année;
„ en un mot, il fait la joye de mon
„ cœur & les délices de mes yeux.
„ Mais, de l'autre côté, CHRUSON eſt
„ ſi riche & ſi appliqué au ſolide! Je
„ n'ai rien vû de plus propre que les
„ habits de CALIXTE, qui met tous
„ les jours quelque choſe de neuf pour
„ me plaire; mais je penſe d'abord, que
„ tout cela ne ſert qu'à l'appauvrir da-
„ vantage. Enfin, après avoir exami-
„ né ces deux Paſſions de l'Amour &
„ de l'Avarice qui me gourmandent,

„ & pesé mûrement toutes choses, je „ commence à croire que l'une durera „ plus long-tems que l'autre, & qu'il „ vaut mieux ainsi me déterminer en „ faveur de CHRUSON, si vous n'avez „ rien à y opposer. Helas, mon pau- „ vre CALLXTE! Je suis *&c.*

BRIGIDE ARGENSON.

LXV. DISCOURS.

Alter rixatur de lanâ sæpe caprinâ;
Propugnat nugis armatus: scilicet, ut non
Sit mihi prima fides; & vere quod placet ut non
Acriter elatrem; pretium ætas altera sordet.
Ambigitur quid enim; Castor sciat an Docilis plus?
Brundusium Numici melius via ducat, an Appi?
HOR. Lib. I. Epist. XVIII. 15.

L'autre est un vétilleur continuel; armé des plus frivoles raisons, il dispute sur un rien. Je prétens, dit il, que mon sentiment fasse loi; je le soutiendrai avec toute la chaleur dont je suis capable, & dût-on me promettre trente années de vie de plus, je n'en demordrai pas. Eh de quoi s'agit-il, je vous prie? de sçavoir si CASTOR *joue mieux que* DOCILIS; *si le chemin de* NUMICIUS *mene plus droit à* Brindes *que celui d'*APPIUS.

Les Hommes contractent un certain

TOus les âges par lesquels un Homme passe, & les differens genres de vie qu'il choisit, ont chacun quel-

air particulier & de mauvaises Habitudes, suivant les Professions qu'ils embrassent: les AVOCATS, par exemple, aiment à disputer sur tout

que Vice particulier ou une imperfection naturelle qui l'accompagne, & qui demande les soins les plus exacts pour s'en garantir. Les Poëtes & les Philosophes nous ont tracé depuis long-tems les foiblesses auxquelles l'Adolescence, la Jeunesse, l'Age viril & la Vieillesse nous exposent; mais je ne sçâche pas qu'aucun d'eux ait parlé de ces méchantes Habitudes auxquelles nous sommes sujets, non pas tant à cause de la différence de l'âge ou de l'humeur, qu'à cause des Emplois & du genre de Vie que nous embrassons.

Je suis d'autant plus surpris qu'on ait negligé cet article, qu'il se trouve fondé sur une observation générale, qui saute aux yeux de tout le monde. L'Emploi auquel on s'attache ne donne pas seulement un certain tour à l'Esprit, mais il paroit souvent dans la conduite exterieure, & dans quelques-unes des actions les plus indifférentes de la Vie. Cet air singulier qui se répend sur toute la personne nous aide si bien à la reconnoitre du premier coup d'œil, que ceux qui sont capables de la moindre attention, peuvent distinguer un Matelot ou un Tailleur, d'abord que l'un ou l'autre se présente.

Les Arts liberaux, quoiqu'ils ayent peut-être moins d'influence sur l'exterieur & la mine, font une si grande impression sur l'Esprit, qu'ils le tournent absolument d'un certain côté.

Le

Le Mathematicien ne veut admettre, dans les choſes les plus triviales, que ce qui approche de la Démonſtration, & le Scholaſtique aime beaucoup les Définitions & les Syllogiſmes. Le Medecin & le Théologien font ſouvent les Docteurs en compagnie, avec la même autorité qu'ils exercent à l'égard de leurs Patiens & de leurs Diſciples; pendant que le Juriſconſulte poſe de nouveaux Cas, & plaide ſur tout ce qui s'offre dans la converſation.

Peut-être que j'examinerai quelque jour un peu plus au long le défaut particulier dont chaque Profeſſion eſt infectée; je me bornerai ici à cet Eſprit de Diſpute que j'ai nommé le dernier, & qui ſe trouve parmi les Gens de robe.

Ces Meſſieurs, accoûtumez à l'argumentation, qui ſemble être de leur reſſort, & qui leur produit même de l'argent comptant, croyent qu'il n'eſt pas de la prudence de ceder jamais en bonne compagnie. Ils font voir dans leur diſcours ordinaire le zèle avec lequel ils défendroient une Cauſe en public; & c'eſt pour cela même qu'ils oublient ſouvent de tenir ce juſte milieu qui eſt ſi néceſſaire pour rendre la converſation agréable & utile.

Le Capitaine * SENTRY pouſſe la choſe ſi loin à leur égard, que je lui ai

* Voyez Tome I, p. 13.

ouï dire, qu'*il connoissoit très-peu d'Avocats dont la societé fût supportable.* Au reste cet Officier, qui est un Homme de bon sens, mais d'une conversation un peu seche, me racontoit hier au soir une dispute qu'il avoit euë avec un de ces jeunes Chicaneurs. „ Je „ donnois, *me dit-il*, mon opinion, sans „ craindre de m'attirer aucun débat, „ sur la conduite qu'un Général avoit „ tenuë dans une Bataille qui s'étoit „ donnée quelques années avant que „ mon adverse Partie & moi fussions au „ monde. Le jeune Avocat me releva „ d'abord, & après avoir raisonné plus „ d'un quart d'heure sur un sujet qu'il „ n'entendoit pas, comme je m'en ap„ perçus bientôt, il tâcha de me faire „ voir que mon opinion étoit mal fon„ dée. Pour finir la dispute, je lui „ répondis, que tous ces argumens ne „ m'étoient jamais venus dans l'Esprit, „ & qu'ils ne manquoient pas de vrai„ semblance. Mais, repliqua mon Anta„ goniste, qui ne vouloit pas que je lui „ échappasse de cette manière, il y a „ plusieurs choses qu'on peut alléguer „ en votre faveur, & que vous avez „ negligées. Là-dessus il se mit à dé„ clamer à nouveaux fraix, & à com„ battre tout ce qu'il venoit de dire. „ Je revins donc à mon premier senti„ ment, & j'acquiesçai à toutes ses rai„ sons. Alors mon jeune Avocat re„ prend le poste qu'il avoit abandonné,

„ & me refute pour la troiſième fois,
„ ſans s'épargner lui-même. Quoi qu'il
„ en ſoit, convaincu qu'il ne vouloit
„ qu'eſcarmoucher, & qu'il ne ſouffri-
„ roit pas que je le ſerraſſe de près, je
„ crus que le meilleur étoit de garder
„ le ſilence, & de permettre qu'il s'ap-
„ plaudit de ſes victoires, puiſqu'à
„ l'exemple de * HUDIBRAS, *il pou-*
„ *voit toûjours changer de Parti, & avoir*
„ *toûjours de bonnes raiſons pour cela.*

Pour moi, j'ai toûjours regardé nos Colleges en Droit comme des pepinieres de Politiques & de Legiſlateurs; c'eſt auſſi pour cela que je fréquente ſouvent les Quartiers de la Ville où ils ſont ſituez. Je paſſai en dernier lieu à l'un des plus célèbres Caffez du † *Temple*, où je vis toute la Chambre pleine de jeunes Etudians, ſéparez en differentes bandes, qui diſputoient ſur l'un ou l'autre ſujet. La conduite de nos derniers Miniſtres y fut attaquée & défendue avec beaucoup de chaleur: on y propoſa divers Préliminaires de la Paix, qui furent acceptez par les uns & rejettez par les autres: on inſiſta ſur la démolition de *Dunkerque*, & on

* C'eſt le Titre & le principal Perſonnage d'un fameux poëme *Anglois*, qui contient, une ſatire fine & piquante contre la rebellion de CROMWEL, les Independans, les Fanatiques, & autres qui ſuivirent ſon Parti. L'Auteur de cet Ouvrage étoit SAMUEL BUTLER, qui mourut à *Londres* en 1680.

† Voyez la premiere Note, qui eſt au bas de la P. 10. du I. Vol.

la combattit si vigoureusement, que peu s'en falut qu'on n'en vint à se donner un cartel. En un mot, je m'apperçus que le desir de la Victoire, soutenu des petits préjugez de Parti & de l'Intérêt, portoit la dispute si loin, que les Antagonistes en concevoient de la haine les uns pour les autres, & qu'ils se retiroient fort chagrins de l'un & de l'autre côté.

L'Art de manier une Dispute honnêtement est si délicat, & il y a si peu de gens qui y soient experts, que je hazarderai ici quelques-unes de ces Régles que j'ai données autrefois par écrit, avec plusieurs choses de cette nature, à un jeune Homme de mes parens, qui avoit fait de si grands progrès dans l'étude des Loix, qu'il commençoit à plaider en compagnie sur tous les sujets qui se présentoient. D'ailleurs j'ai ce Manuscrit entre les mains, & je pourrai de tems en tems en publier quelques morceaux, lorsqu'ils me paroitront nécessaires pour l'instruction de notre Jeunesse. Quoi qu'il en soit, voici ce que je vous en destine aujourd'hui.

„ Evitez les disputes autant qu'il
„ vous sera possible, si vous voulez
„ paroitre bien élevé en compagnie:
„ Scachez qu'il y a plus d'esprit & de
„ bienséance à faire valoir qu'à contre-
„ dire les notions des autres: mais si
„ vous êtes obligé d'entrer en dispute,

„ donnez vos raiſons avec toute ſorte
„ de calme & de modeſtie, deux cho-
„ ſes qui ne manquent preſque jamais
„ de vous attirer la bienveillance des
„ Auditeurs. D'un autre côté, ſi vous
„ n'êtes ni déciſif, ni plein de vous-
„ même, & que vos paroles ou vos
„ actions ne le montrent pas, alors tout
„ le monde ſe rejouïra de votre vic-
„ toire. Que dis-je ? Si vos raiſons ſe
„ trouvoient inſuffiſantes, vous pour-
„ riez vous battre en retraite de fort
„ bonne grace; puiſque vous n'avez
„ jamais été poſitif, & que vous êtes
„ bien-aiſe d'être mieux inſtruit. De-
„ là vient que certains Philoſophes ap-
„ prouvent la manière d'argumenter de
„ SOCRATE, où vous n'affirmez preſ-
„ que rien, où vous ne pouvez ainſi
„ tomber dans aucune abſurdité, &
„ quoique vous tâchiez d'en amener
„ un autre à votre opinion, il ſemble
„ que vous ne penſiez qu'à prendre
„ ſes avis.

„ Pour conſerver ce calme, qui n'eſt
„ pas moins néceſſaire que difficile à ob-
„ tenir, ſouvenez-vous, s'il vous plait,
„ qu'il n'y a rien de plus injuſte ni de
„ plus ridicule, que d'être fâché con
„ tre quelqu'un parce qu'il n'eſt pas de
„ votre opinion. Les Etudes, les In-
„ térêts & l'Education des Hommes
„ varient tant, qu'il eſt impoſſible qu'ils
„ ayent tous les mêmes idées; & votre
„ Antagoniſte a le même droit contre

„ vous, que vous prétendez avoir con-
„ tre lui. D'ailleurs, examinez-vous un
„ peu de bonne-foi, & demandez-
„ vous, Quelle ſeroit votre opinion, ſi
„ vous aviez reçu tous les préjugez de
„ l'Education & de l'Intérêt qu'il peut
„ avoir lui-même? Mais ſi vous ne diſ-
„ putez que pour l'honneur de la vic-
„ toire, & que vous en veniez aux em-
„ portemens, c'eſt la plus fauſſe dé-
„ marche où vous puiſſiez tomber, &
„ qui donne ſur vous un avantage in-
„ concevable. Lorſque la diſpute eſt
„ finie, combien d'argumens ſolides
„ ne vous rappellez-vous pas, que la
„ chaleur & la violence de la paſſion
„ vous avoient fait oublier?

„ Il eſt encore plus ridicule de s'em-
„ porter contre un Homme, parce
„ qu'il ne ſent pas la force de vos rai-
„ ſons, ou qu'il en allégue lui-même
„ de foibles. Si vous diſputez pour
„ acquerir de l'honneur, ſa foibleſſe
„ rend votre victoire d'autant plus
„ aiſée; mais il doit être à tous égards
„ l'objet de votre pitié, plutôt que ce-
„ lui de votre colere; & s'il n'a pas la
„ conception auſſi facile que vous, re-
„ merciez-en l'Auteur de la Nature, qui
„ vous a donné de plus grandes lumie-
„ res qu'a lui.

„ Ajoutez à ceci, qu'entre vos
„ égaux, il n'y a perſonne qui ſe met-
„ te fort en peine de votre colere,
„ qu'elle ne fait tort qu'à vous-même, &

„ qu'elle vous ronge le cœur. Peut-
„ être auſſi qu'il n'eſt pas trop de la
„ prudence de vous chagriner & de
„ vous punir vous-même, toutes les
„ fois que vous avez le malheur de
„ vous rencontrer avec un Impertinent ou un Fripon.

„ Enfin, ſi vous ne cherchez que la
„ Vérité, qui doit être l'unique but de
„ la diſpute, c'eſt un nouveau motif
„ qui vous engage à conſerver votre
„ ſens froid, puiſqu'il vous eſt preſque
„ indifferent quelque part que vous la
„ trouviez. D'ailleurs j'ai ſouvent re-
„ marqué dans les compagnies où
„ l'on diſpute, que le meilleur parti
„ que l'on puiſſe prendre alors, eſt de
„ n'en épouſer aucun, mais d'agir en
„ Médiateur; celui de tous les rôles
„ qui eſt le moins expoſé à l'envie, &
„ qui attire le plus d'eſtime. On ac-
„ quiert de cette manière le titre d'E-
„ quitable, on a l'occaſion d'approfon-
„ dir les choſes, de faire paroitre ſon
„ diſcernement, & quelquefois même
„ de donner des éloges aux Parties in-
„ téreſſées.

„ Pour concluſion, lorſque vous avez
„ gagné la victoire, ne la pouſſez pas
„ trop loin; il ſuffit que votre Antago-
„ niſte & la Compagnie voyent qu'elle
„ eſt en votre pouvoir, mais que vous
„ êtes trop généreux pour en abuſer.

X.

LXVI. DISCOURS.

Cervi, luporum præda rapacium,
Sectamur ultro, quos opimus
Fallere & effugere eſt triumphus.
HOR. L. IV. Ode IV. 50.

Que faiſons-nous? plus lâches & plus timides que des Cerfs deſtinés à être la proye des Loups raviſſans, nous ſommes venus atttaquer les Romains. *Helas! le plus glorieux triomphe que nous oſions eſperer, c'eſt de pouvoir éviter leur rencontre.*

Portrait des FEMMES qu'on peut nommer des *Salamandres*; avec la triſte Avanture d'un *Caſtillan*, & de ſon Epouſe.

IL y a une eſpèce de Femmes que je diſtinguerai par le nom de *Salamandres*. Ce ſont des Héroïnes en Chaſteté, qui marchent ſur des braſiers, & qui vivent au milieu des flammes, ſans en recevoir aucun mal. Une *Salamandre* ne connoit point de ſexe dans les Perſonnes qu'elle fréquente; elle ſe familiariſe avec un Etranger dès la première vûë, & n'a pas le cœur aſſez lâche pour examiner, ſi la Perſonne avec qui elle s'entretient porte des culotes ou une jupe. Elle reçoit au lit les viſites d'un Homme, jouë avec lui au Piquet toute une après-dinée, ſe promene avec lui deux ou trois heures au clair de la Lune, & ſe ſcandaliſe beaucoup de ce qu'un Ma-

Mari eſt aſſez déraiſonnable, ou un Pere aſſez cruel, pour défendre au Sexe de ſi innocentes libertez. C'eſt à cauſe de cela même qu'elle declame toûjours contre la Jalouſie, qu'elle admire la bonne éducation *Françoiſe*, & qu'elle plaide avec ardeur pour les manières libres & dégagées. En un mot, la *Salamandre* vit dans l'état d'une innocence & d'une ſimplicité invincibles: elle eſt environnée d'un certain froid naturel qui l'empêche de ſe corrompre: elle s'étonne qu'on parle de tentations, & défie les aſſauts de tout le Genre humain. Sa chaſteté eſt toûjours expoſée à l'épreuve du Feu, & à l'exemple de la bonne Reine * EMMA, la pauvre Innocente marche, les yeux bandez, ſur des ſocs brûlans, ſans en être même noircie.

Ce n'eſt donc pas à l'uſage de la *Salamandre*, mariée ou non, que je deſtine ce DISCOURS; il ne doit ſervir qu'à celles du beau Sexe qui ſont compoſées de chair & de ſang, & qui ſe croyent ſujettes à la fragilité de la Nature humaine. C'eſt à celles-ci que je m'addreſſe, & je les exhorte fort ſerieuſement à tenir une tout autre conduite, & à s'éloigner, autant qu'il leur ſera poſſible, de tout ce que l'Ecriture appelle des *Tentations*, & le

* Voyez le *Dictionaire Hiſt. & Crit. de Mr.* BAYLE au mot EMMA.

Monde des *Occasions*. Si elles sçavoient combien de milliers de leur Sexe ont passé peu à peu de ces innocentes libertez à la honte & à l'infamie, & combien de millions du notre, après avoir commencé par des flateries, des protestations & des marques de tendresse, ont fini par des reproches, le parjure & la perfidie; si elles sçavoient, dis-je, tout cela, elles éviteroient comme la mort les premières avances de celui qui les pourroit conduire dans d'étranges labyrinthes de crime & de misere. Qu'il me soit permis d'abandonner ici la cause des Hommes, & d'avertir les Femmes, avec l'honnête CHAMONT, dans la Pièce intitulée * L'ORPHELINE, qu'*elles doivent se tenir en garde contre tous les Hommes, qui sont naturellement perfides, dissimulez, fins, cruels & inconstans. Lorsqu'un Homme*, ajoute-t-il, *vous parlera d'Amour, ne vous y fiez qu'à bonnes enseignes; mais s'il jure, à coup sûr il vous trompera.* Il seroit aisé de m'étendre là-dessus; mais je me bornerai au recit d'une Histoire, qu'un de nos Officiers, du nombre de ceux qui ont servi en *Espagne*, m'a racontée depuis peu, & qui fournit un triste exemple du danger qu'une Femme court, lorsqu'elle se familiarise trop avec un Homme. La voici mot pour mot, telle que je l'ai reçuë.

* Tragédie écrite par Mr. OTWAY.

„ Un Habitant du Royaume de *Caſtil-*
„ *le*, qui ne manquoit pas de pruden-
„ ce, & dont la conduite étoit grave
„ & ſerieuſe, reſolut de ſe marier à
„ l'âge d'environ cinquante ans. Afin
„ même de n'avoir aucun ſujet de ſe
„ repentir de ſon choix, & de paſſer le
„ reſte de ſes jours avec quelque dou-
„ ceur, il jetta les yeux ſur une jeune
„ Demoiſelle, qui n'avoit pour tout
„ mérite que ſa beauté & une bonne
„ éducation, ſa Famille ayant été rui-
„ née par la guerre qui a deſolé ce
„ Royaume. Après donc qu'il l'eût
„ épouſée, & joui quelque tems avec
„ elle d'un bonheur extrême, il fut
„ obligé de paſſer à *Naples*, où il avoit
„ la meilleure partie de ſon Bien. Sa
„ Femme l'aimoit trop pour ne le ſui-
„ vre pas dans ce voyage ; mais à pei-
„ ne avoient-ils été un jour en mer,
„ qu'ils tomberent entre les mains d'un
„ Corſaire *Algerien*, qui les fit eſcla-
„ ves, avec tous ceux qui étoient à
„ bord du même vaiſſeau. Dans ce
„ malheur inopiné, le *Caſtillan* & ſon
„ Epouſe eurent la conſolation de ſer-
„ vir le même Maître, qui, à la vûë
„ de leur tendreſſe mutuelle, & de
„ l'impatience qu'ils avoient d'obtenir
„ leur liberté, demanda une ſomme
„ exorbitante pour leur rançon. Le
„ *Caſtillan*, qui auroit mieux aimé, s'il
„ avoit été ſeul, mourir dans l'eſclava-
„ ge que payer cette ſomme, qui le

„ reduiſoit à la derniere pauvreté, fut
„ ſi ému de compaſſion à l'égard de ſa
„ Femme, qu'il envoya des ordres réi-
„ terez à un de ſes proches Parens en
„ *Eſpagne*, de vendre ſon Bien fonds, &
„ de lui en remettre au plutôt la va-
„ leur. Celui-ci, dans l'eſperance
„ qu'on diminueroit quelque choſe de
„ la ſomme demandée, & qui d'ailleurs
„ n'avoit pas trop envie d'aliener un
„ Bien dont il croyoit pouvoir heriter
„ quelque jour, y apporta de ſi longs
„ délais, qu'il ſe paſſa trois années en-
„ tieres ſans avoir fait aucune démar-
„ che qui tendît à les délivrer.

„ Cependant il ſe trouva qu'un *Fran-*
„ *çois* Renégat demeuroit dans le même
„ lieu où le *Caſtillan* & ſa Femme é-
„ toient priſonniers. Cet Eſtafier, qui
„ avoit toute la vivacité de ceux de ſa
„ Nation, les entretenoit ſouvent de ſes
„ avantures, & y ajoutoit quelquefois
„ une chanſon, un tour de danſe, ou
„ quelque autre plaiſanterie, pour les
„ divertir. La connoiſſance qu'il avoit
„ d'ailleurs de toutes les manières des
„ *Algeriens*, le mit en état de leur ren-
„ dre pluſieurs bons offices: de ſorte
„ que le *Caſtillan*, un jour qu'ils raiſon-
„ noient enſemble de bonne amitié, lui
„ découvrit la mauvaiſe manœuvre de
„ ſon proche Parent à ſon égard, & lui
„ demanda, ce qu'il lui conſeilloit de
„ faire en cette occaſion, puiſqu'il lui
„ étoit impoſſible de lever la ſomme

„ exigée pour ſa rançon & celle de ſa
„ Femme, à moins qu'il ne pût aller
„ en perſonne vendre ſes Domaines.
„ Le Renégat l'aſſûra d'abord, que ſon
„ Maître *Algerien* ne conſentiroit jamais
„ à le relâcher ſous ce prétexte; mais
„ il lui fournit enſuite un expedient
„ pour s'eſquiver en habit de matelot.
„ L'entrepriſe réuſſit, & le *Caſtillan*,
„ après avoir vendu ſes terres, ne vou-
„ lut confier ſon argent à perſonne, de
„ crainte qu'il ne lui arrivât quelque
„ autre malheur; mais réſolu de périr,
„ plutôt que de laiſſer dans l'eſclava-
„ ge une Epouſe qui lui étoit plus
„ chere que ſa vie, il ſe rembarqua
„ ſûr un petit vaiſſeau deſtiné pour
„ *Alger*. il eſt impoſſible d'exprimer
„ la joye qu'il eut, dans la penſée qu'il
„ reverroit bientôt ce charmant objet
„ de ſon amour, & qu'il lui devien-
„ droit plus cher par cet acte d'une
„ généroſité ſi extraordinaire.

„ Quoi qu'il en ſoit, pendant ſon
„ abſence le Renégat s'étoit ſi bien
„ inſinué dans les bonnes graces de ſa
„ jeune Femme, & lui avoit tellement
„ rempli la tête d'Avantures galantes,
„ qu'elle le prit bientôt pour le Gen-
„ tilhomme le mieux fait & le mieux
„ tourné qu'elle eut connu de ſa vie.
„ En un mot, devenue de la plus
„ grande indifference du monde pour
„ l'honnête *Caſtillan*, elle ne devoit plus
„ le regarder que comme un pauvre

„ Vieillard, indigne de posſeder une ſi
„ charmante Créature. D'ailleurs, le
„ Renégat l'avoit inſtruite de quelle ma-
„ nière elle devoit ſe gouverner à l'ar-
„ rivée de ſon Epoux; de ſorte qu'a-
„ près l'avoir reçu, avec toutes les
„ marques de la tendreſſe la plus vive
„ & de la reconnoiſſance la plus ſince-
„ re, enfin elle lui perſuada de remettre
„ au Renégat, leur Ami commun, l'ar-
„ gent qu'il avoit amaſſé pour leur ran-
„ çon, ſous prétexte qu'il en feroit di-
„ minuer quelque choſe, & qu'il en ti-
„ reroit meilleur parti qu'eux-mêmes.
„ Le bon Homme admira ſa prudence,
„ & ſuivit ſon conſeil. Je voudrois
„ pouvoir cacher le reſte de l'Avantu-
„ re; mais puiſque j'en ai tant dit, il
„ faut l'expedier en auſſi peu de mots
„ qu'il me ſera poſſible. Le lendemain,
„ à ſon reveil, le *Caſtillan*, qui avoit
„ dormi plus qu'à l'ordinaire, ne trou-
„ va pas ſa Femme. Là-deſſus il ſe leve,
„ il la cherche, il la demande, & il
„ apprend qu'on l'avoit vûë dès la
„ pointe du jour avec le Renégat. Ce-
„ lui-ci avoit pris de ſi juſtes meſures
„ pour leur fuite, qu'ils ſe virent bien
„ tôt hors des terres d'*Alger*; qu'ils
„ emporterent l'argent, & laiſſerent le
„ pauvre Homme captif, qui, expoſé
„ à toute la rage de ſon cruel Maître,
„ & accablé de la perfidie de ſa mal-
„ heureuſe Femme, mourut au bout de
„ quelques mois.

L'

LXVII. DISCOURS.

—— —— —— Scribere jussit Amor.
OVID. Herold. Ep. IV. 10.

L'Amour m'a ordonné d'écrire.

LEs deux Lettres suivantes me paroissent écrites avec tant de franchise & de bon sens, que je ne puis m'empêcher de les inserer ici.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Quoique dans tous vos Ecrits vous paroissiez le Patron & l'Ami de notre Sexe, je ne me souviens pas que vous ayez reflechi directement sur la pratique mercenaire des Hommes dans le choix de leurs Femmes. S'il vous plaisoit de méditer un peu là-dessus, vous trouveriez bientôt, que la condition de plusieurs d'entre nous est fort malheureuse, puisque, par les loix de la coûtume & de la modestie, il nous est interdit de faire aucune avance vers l'objet de nos desirs, & que nous ne pouvons espérer de nous voir recherchées par ceux que nous aimons, si notre Fortune n'est pas proportionnée à celle dont ils jouissent eux-mêmes. Avec tous ces desavantages, Monsieur, je

Lettre de STATIRA, sur l'humeur intéressée des HOMMES.

„ me vois reduite à m'addreſſer à vous,
„ dans l'eſperance que vous publierez
„ au plutôt la Lettre ſuivante, où je
„ déclare ma Paſſion à celui qui, de-
„ puis quelque tems, a fait certaines
„ démarches équivoques pour m'obte-
„ nir. Je ne doute pas qu'il ne m'aime
„ avec ardeur; mais l'inégalité des Biens
„ le détourne de la penſée du Mariage,
„ dans la crainte que le monde n'y
„ trouvât à redire. Perſuadée d'un au-
„ tre côté, qu'il ne manque pas de diſ-
„ cernement, ſur ce qu'il me ſurprit
„ l'autre jour à le regarder d'une cer-
„ taine manière, je crois qu'il s'eſt ima-
„ giné là-deſſus, qu'il pourroit m'avoir
„ *à meilleur marché*, comme s'expriment
„ les Hommes. Je vous avouë que j'en
„ ai le cœur gros, & ſi vous ſçavez bien
„ juſqu'où va la délicateſſe de l'Amour
„ & de l'Honneur, vous me pardonne-
„ rez ſi je me hâte, ſans aucune autre
„ ceremonie, d'en venir à la Lettre que
„ je lui deſtine. Je l'appelle ORODN-
„ DATES, parce que, ſi le ſuccès ne
„ répond pas à mon attente, ceci aura
„ l'air d'un pur Roman; mais ſi j'ai le
„ bonheur de réuſſir, je vous promets,
„ à mon mariage, une paire de Gans,
„ qui vous ſeront envoyez de ma part,
„ ſous le nom de STATIRA.

Lettre à OROONDATES.

MONSIEUR,

„ Après avoir souffert une grande perplexité, & roulé dans mon Esprit bien des pensées tumultueuses, pour chercher les moyens de vous instruire de mes sentimens, & vous demander raison des votres, j'ai enfin pris le parti de me servir de cette voye, qui peut me découvrir à vous, ou me laisser cachée sous ce masque, si vous le jugez à propos. Quoi qu'il en soit, si ma Lettre n'a pas, au bout de quelques jours, le succès que j'en attens, toute la négociation demeurera ensevelie dans un oubli éternel, & il ne s'en parlera plus. Mais, helas! que vais-je faire, lorsque je me hasarde à vous dire que je vous aime? Cependant, après vous l'avoir dit, sçachez que, malgré la plus forte passion qui ait jamais enflammé un cœur tendre, j'aurai la force de vous bannir pour toujours de mes yeux, si je suis convaincue que vous n'en voulez qu'à mon Honneur. Mais helas! mon cher Monsieur, pourquoi sacrifieriez-vous le bonheur essentiel de la vie à l'opinion du monde, qui n'a d'autre fondement que l'erreur & le préjugé? Tous les Hommes peuvent s'appercevoir que les Richesses seules ne sont

LETTRE de la même à son Amant.

„ pas capables de les rendre heureux,
„ & avec tout cela ils renoncent à tout
„ autre avantage, lorſqu'il ne ſe trouve
„ pas ſoutenu de Richeſſes. Puiſque le
„ monde eſt ſi depravé, que la Religion
„ nous eſt laiſſée pour nous ſervir de
„ guide à nous pauvres Femmelettes,
„ & que vous autres Meſſieurs les Hom-
„ mes agiſſez d'ordinaire par des prin-
„ cipes d'Intérêt ou de Plaiſir, je ne rai-
„ ſonnerai avec vous que ſur ce qui peut
„ vous être le plus avantageux en qua-
„ lité d'Hommes du monde. Si vous pou-
„ viez ainſi m'obtenir pour votre Maî-
„ treſſe ou votre Femme, je pretens vous
„ convaincre, que le dernier vous tour-
„ neroit mieux à compte, & qu'il vous
„ donneroit une plus grande ſatisfaction.
„ Suppoſé donc que la nuit marquée
„ pour notre rendez-vous fût déja ve-
„ nue, & que vous vous trouvaſſiez a-
„ vec moi dans quelque coin de la Vil-
„ le que vous auriez choiſi, pour y
„ goûter toutes les douceurs que votre
„ folle imagination vous promet dans
„ la jouïſſance de celle qui eſt encore
„ à la fleur de ſa Jeuneſſe, & qui a gar-
„ dé juſques ici ſon Honneur, vous ſe-
„ riez bientôt raſſaſié de ma Perſonne,
„ malgré tous mes petits airs, & toute
„ la vivacité de mon Eſprit. Lorſque
„ l'imagination eſt ſatisfaite, vous re-
„ connoiſſez le vuide & le néant de ce
„ qu'elle vous avoit promis; & alors,
„ que devient cette Innocence qui avoit

„ tant de charmes pour vous? Dès-le
„ moment que vous ſerez tout ſeul,
„ vous trouverez que le plaiſir du De-
„ bauché n'eſt que celui d'un Deſtruc-
„ teur: il empoiſonne tout le fruit qu'il
„ goûte; & par-tout où l'Animal a
„ brouté, il n'y a plus rien qui ſoit di-
„ gne de l'Homme. La Raiſon reprend
„ ſa place, d'abord que l'imagination
„ eſt ſoûlée; & j'aurois la honte & le
„ chagrin d'être la cauſe de vos inquie-
„ tudes mortelles, de recevoir vos vi-
„ ſites à la derobée, & de paſſer le reſ-
„ te de mes jours dans le crime & la
„ ſolitude, les deux compagnes les
„ moins propres qu'il y ait au monde
„ pour demeurer enſemble. Je n'inſi-
„ ſterai pas ſur l'obſcurité honteuſe où
„ nous ſerions obligez de vivre, ſans
„ frequenter les promenades ou voir
„ les honnêtes Gens, comme des Per-
„ ſonnes dont la conduite n'eſt pas à
„ l'épreuve de l'examen; mais je vous
„ laiſſerai le ſoin de reflechir là-deſſus,
„ à vous, Monſieur, qui avez peut-être
„ quelque experience de cette vie,
„ que je ne connois qu'en idée.

„ D'un autre côté, ſi vous êtes aſſez
„ bon & aſſez généreux pour m'élever
„ au rang de votre Femme, vous pou-
„ vez attendre de moi toute l'obéïſſan-
„ ce & la tendreſſe que la gratitude
„ peut inſpirer à une Femme vertueu-
„ ſe. Quelque douceur qu'on goûte avec
„ une Perſonne agréable, quelque com-

„ plaisance qu'on attende d'un bon Na-
„ turel, quelque consolation qu'on re-
„ cueille d'une Amitié sincere, vous
„ pouvez compter de les recevoir com-
„ me une chose dûë à votre générosité.
„ En cas que le mauvais dessein, que
„ vous avez aujourd'hui sur moi, vous
„ pût réussir, vous n'en auriez ensuite
„ que du chagrin & un véritable dé-
„ goût; mais les transports d'un Amour
„ vertueux font la moindre partie du
„ bonheur qui l'accompagne. Les ra-
„ vissemens charnels d'une passion inno-
„ cente ne ressemblent qu'à des éclairs
„ comparez avec la lumiere du Soleil,
„ & ils en interrompent la joye, plutôt
„ qu'ils ne l'avancent.

„ Faut-il donc que j'aye le courage de
„ vous dire en termes directs de m'é-
„ pouser ? Je n'ignore pas qu'entre moi
„ & ce bonheur il y a la Fille orgueil-
„ leuse d'un Homme qui peut lui don-
„ ner une dot proportionnée à votre
„ Bien. Mais si vous balanciez la con-
„ duite d'une Femme qui se met à vo-
„ tre niveau à l'égard des biens de la
„ Fortune, & qui s'attend à un gros
„ douaire, avec celle d'une autre qui
„ se croiroit honorée, & qui vous au-
„ roit de l'obligation d'être admise à
„ votre alliance, quelle des deux vou-
„ driez-vous choisir ? Vous aurez peut-
„ être envie de vous regaler quelque-
„ fois dehors avec vos Amis; là-dessus
„ elle croira qu'on la néglige à la mai-

» ſon lorſque vous n'y êtes pas, & cher-
» chera l'occaſion d'y faire une dépen-
» ſe qui réponde à la figure que vous
» ſoutenez dans le monde. Il faudroit
» qu'en toutes choſes elle eût égard au
» Bien qu'elle vous auroit apporté, &
» moi à celui dont vous m'auriez enri-
» chie. Votre commerce avec elle au-
» ra toujours l'air d'un marché, & avec
» moi, d'une liaiſon d'Amitié. La joye
» entrera dans ma chambre avec vous,
» & lorſque vous en ſortirez, mes
» vœux les plus tendres vous accom-
» pagneront par-tout. Demandez-vous
» à vous-même, ſi vous n'aimeriez pas
» à goûter toute votre vie le plaiſir d'a-
» voir rendu ſervice à une Perſonne re-
» connoiſſante, qui n'oublieroit jamais
» votre bienfait; tel ſeroit votre cas
» avec moi. Dans l'autre Mariage, il
» y aura toujours une oppoſition conti-
» nuelle de bienfaits, & vous n'y goû-
» terez jamais le plaiſir qu'il y a d'en
» conferer ou d'en recevoir quelqu'un.

„ Peut-être qu'à la fin du compte vous
» aimerez mieux agir ſuivant les regles
» de la Prudence humaine. Je ne ſçais
» que dire, ni quel parti prendre, lorſ-
» qu'une ſi triſte penſée me vient dans
» l'Eſprit; mais s'il eſt en votre pouvoir
» de me rendre votre Femme recon-
» noiſſante, ſoyez perſuadé que je ne
» m'abandonnerai jamais à devenir vo-
» tre indigne Maîtreſſe.

T.

LXVIII. DISCOURS.

Religentem esse oportet, Religiosum nefas.
AUL. GELL. Lib. IV. Cap. 9.

Il faut avoir de la Pieté, mais on ne doit pas être Superstitieux.

La Pieté mal entendue jette les Hommes dans l'Enthousiasme, ou dans la Superstition.

IL est de la derniere importance d'inculquer de bonne-heure la Dévotion dans l'Esprit des Enfans, parce qu'elle y jette de profondes racines, qui ne meurent presque jamais. Les Soucis de la vie, le feu de la Jeunesse, & les appas du Vice semblent quelquefois l'éteindre, mais elle se ranime, d'abord que l'âge, la discretion ou les malheurs ramènent un Homme de ses égaremens. C'est un feu qui reste caché sous la cendre, sans qu'on le puisse étouffer.

La Temperance, la Sobrieté & la Justice, sans la Dévotion, sont des Vertus froides, insipides & languissantes, qui viennent plutôt des principes de la Philosophie que de ceux de la Religion. La Pieté donne une grande ouverture à l'Esprit, l'éleve à des idées beaucoup plus sublimes qu'il n'en peut trouver dans aucune autre Science, l'échauffe & l'agite infiniment plus que tous les plaisirs sensuels.

Quelques Auteurs ont dit, que l'Homme se distingue plutôt des autres Ani-

maux par le Culte d'une Divinité que par la Raiſon, puiſqu'il y a pluſieurs Bêtes qui font paroitre dans leurs actions quelques étincelles de la derniere, au lieu qu'il n'y en a pas une ſeule qui faſſe aucune démarche qui approche de l'autre. Il eſt certain que la pente naturelle de tous les Hommes à pratiquer un Culte religieux, & à implorer le ſecours d'un Etre ſuprême dans les perils & les calamitez où ils ſe trouvent, que la gratitude dont leur ame eſt touchée envers un Superieur inviſible, lorſqu'ils reçoivent quelque faveur extraordinaire, & à laquelle ils ne s'attendoient pas, que l'Amour & l'Admiration qui les ſaiſiſſent toutes les fois qu'ils méditent ſur les Perfections Divines, & que le conſentement univerſel de tous les Peuples du Monde à l'égard de cet article capital; il eſt certain, dis-je, que tout cela forme une preuve convaincante, que le Culte religieux doit venir d'une tradition émanée de quelque premier Fondateur du Genre humain, ou qu'il eſt une ſuite des lumieres de la Raiſon, ou qu'il découle d'un inſtinct que la Nature a placé dans l'ame. Pour moi, il me ſemble que toutes ces cauſes contribuent à produire le même effet; mais qu'on aſſigne celle qu'on voudra pour le principe immédiat du Culte religieux, il faut avouer qu'elles nous indiquent toutes un Etre ſouverain comme celui qui en eſt l'Auteur.

Je me ſervirai de quelque autre occaſion pour examiner l'eſpèce de Culte que le Chriſtianiſme nous enſeigne; & je ne toucherai ici qu'aux Erreurs où ce Divin principe nous engage quelquefois, lorſqu'il n'eſt pas dirigé par les lumieres de la Raiſon, qui nous eſt donnée pour nous ſervir de guide dans toutes nos démarches.

Les deux grandes Erreurs où la Dévotion mal-entendue nous précipite, ſe reduiſent à l'*Enthouſiaſme* & à la *Superſtition.*

Il n'y a pas de plus triſte objet au monde, qu'un Homme dont le cerveau eſt frappé de l'Enthouſiaſme religieux. Une Perſonne qui extravague, quoique ce ne ſoit que par un principe d'orgueil ou de malice, eſt un ſpectacle mortifiant pour la Nature humaine; mais lorſque le dérangement vient des ferveurs d'une Dévotion indiſcrete, ou d'une trop grande application de l'Eſprit à ſes devoirs mal-entendus, il mérite que nous en ayons une compaſſion tout extraordinaire. Avec tout cela nous en pouvons tirer cet uſage, que puiſque la Dévotion même, qu'on ne croiroit jamais être en état de pouſſer trop loin, peut détraquer le cerveau, à moins que ſes ardeurs ne ſoient ménagées avec beaucoup de prudence, il faut avoir un ſoin tout particulier de conſerver le calme dans ſa Raiſon, & ſe tenir en garde, dans toutes les occaſions de la vie, contre les in-

influences de la Passion, de l'Imagination & du Temperament.

La Piété, qui n'est pas gouvernée par la Raison, degenere presque toûjours en Enthousiasme. Lorsque l'Esprit se trouve embrasé du feu de la Dévotion, il est disposé à croire qu'il ne l'a pas excité lui-même; mais qu'il y a quelque chose de Divin en lui qui en est la source. S'il favorise trop cette idée, & qu'il s'en chatouille agréablement, il s'abandonne à la fin aux transports & aux extases imaginaires; & lorsqu'il se croit une fois sous les influences de l'Inspiration Divine, on ne doit pas s'étonner s'il méprise les reglemens des Hommes, & s'il ne veut pas recevoir le Formulaire de Religion établi par les Loix, puisqu'il se croit dirigé par un guide infaillible & supérieur à tout.

Si l'Enthousiasme est une sorte d'excès dans la Dévotion, l'on peut dire que la Superstition ne péche pas seulement de ce côté-là, mais qu'elle est aussi un excès de la Religion en général, suivant l'ancien mot du Paganisme que j'ai mis à la tête de ce Discours. NIGIDIUS remarquoit là-dessus, à ce qu'AULU-GELLE rapporte au même endroit, que les mots *Latins* qui se terminent en *osus* signifient d'ordinaire un Vice, & la possession d'une qualité portée jusqu'à l'excès.

L'Enthousiaste, en fait de Religion, ressemble à un fade Courtisan. L'En-

thouſiaſme a quelque choſe qui tient de la fureur, & la Superſtition approche de la démence. La plupart de nos Sectes, qui ne ſe joignent pas avec l'Egliſe *Anglicane*, ont une bonne doſe d'Enthouſiaſme; mais ſa Religion Catholique *Romaine* eſt un amas confus de Superſtitions vaines & puériles.

Il ſemble même que l'Egliſe qui ſe donne ce titre ſuperbe, n'en puiſſe jamais revenir à cet égard. Si l'on introduit dans le monde des Habits ou des Manières ridicules, on s'en dégoûte bientôt, & l'uſage en eſt banni à perpetuité; mais d'abord qu'un Ornement ou une Cérémonie a pris aſyle dans l'Egliſe, voilà qui eſt fait; ils n'en ſortent plus, quelque étranges qu'ils paroiſſent. Un Evêque *Goth* a peut-être jugé à propos de reciter un certain Formulaire avec des Souliers ou des Pantoufles aux pieds d'une certaine façon; un autre s'eſt imaginé qu'il ſeroit de la bienſéance qu'une telle partie du Culte public s'exécutât avec la Mitre ſur la tête & la Croſſe à la main; un Frere *Vandale*, auſſi pieux ou ſuperſtitieux que les autres, y ajoute un Habit à l'antique, dans la penſée qu'il fournit un emblême de tels ou de tels myſteres, juſqu'à ce que peu à peu tout le Service Divin degenere en farce & en ſpectacle riſible.

Leurs Succeſſeurs voyent la ſottiſe & l'inconvenient de ces pauvres Cérémonies: mais, au lieu de les reformer,

ils y en ajoutent de nouvelles, qu'ils croyent plus significatives, qui prennent racine de la même manière, & qu'on ne doit plus rejetter, d'abord qu'on les a une fois admises. J'ai vû officier le Pape *in Pontificalibus* dans l'Eglise de S. PIERRE, où il employa deux heures de suite à mettre ou à quitter ses divers Ornemens, selon la difference des rôles qu'il devoit jouer.

Il n'y a rien de si beau, ni qui orne plus la Nature humaine, sans parler des avantages infinis qu'elle y trouve, qu'une Piété mâle, ferme & constante; mais l'Enthousiasme & la Superstition sont les foiblesses de la Raison humaine, qui nous exposent au mépris & à la raillerie des Infidèles, & qui nous mettent au-dessous des Bêtes qui périssent.

L'*Idolâtrie* est un autre fruit de la Piété mal-entenduë; mais je ne m'arrêterai pas ici à l'examiner, puisque le gros de mes Lecteurs *Anglois* n'est pas entaché de ce Vice.

T.

LXIX. DISCOURS.

Quantò quisque sibi plura negaverit,
A Dis plura feret. —— ——

HOR. Lib. III. Ode XVI. 21.

Les Dieux ne nous donnent qu'à mesure que nous nous retranchons.

La MODESTIE sied bien à toute sorte de Personnes & à tous les états de la vie.

TOut le monde estime naturellement ceux qui n'entretiennent qu'une médiocre opinion d'eux-mêmes; & la Personne modeste est souvent accompagnée à la fin, d'un bonheur qu'elle n'attendoit pas, & qui la dédommage avec usure des pertes que sa Vertu lui peut avoir causées dans le cours ordinaire de la vie. Les Physionomistes nous disent, qu'on se détermine en notre faveur, ou contre nous, dès notre premier abord, & sur ce que notre aspect insinuë, avant qu'on nous connoisse à fond. Un Homme, ajoutent-ils, porte dans sa physionomie l'image de son Esprit, & ses yeux servent de miroir à celui qui le regarde, pour découvrir ce qui se passe dans son cœur. Mais quoique cette manière de juger de ceux que nous voyons en public soit fort trompeuse, il est certain que ceux qui, par leurs discours & leurs actions, s'attribuent tout ce qu'ils peuvent attendre de leur mérite pris à la rigueur, se trouveront reduits à rabat-

tre tous les jours quelque chose de leur compte. Un Homme qui a de la Modestie garde son Caractère, à peu près comme un bon Ménager épargne son Bien: si l'un ou l'autre en dépense tout ce qu'il peut, l'un essuyera des pertes, & l'autre fera des bévuës, que son capital ne sçauroit jamais reparer. Il est donc de la prudence de regler vos desirs, vos paroles & vos actions, sur l'estime que vos Amis ont pour vous; & de ne vous attribuer jamais, quand même il seroit en votre pouvoir, ni tout l'Honneur, ni toute la Reputation que vous auriez droit de prétendre. J'ai conversé depuis peu avec plusieurs de nos marchands; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si j'ai adopté quelques-unes de leurs phrases. Quoi qu'il en soit, je dis, que tout Homme qui, dans son air & dans ses manières d'agir envers les autres, ou par un principe d'orgueil, se débite dans ses Livres pour plus de Genie, de Prudence, de Bonté, ou de Bravoure, qu'il n'en peut fournir lorsque la demande vient, court risque de se voir accablé de ses Créanciers, sous prétexte qu'il leur a volé toute l'estime dont ils l'avoient favorisé d'abord. C'est ce qui l'oblige à faire banqueroute; & celui qui auroit pû vivre dans la prosperité jusques à la fin de ses jours, s'il ne fût pas sorti de certaines bornes, se voit privé de ce qu'il possedoit à juste titre, pour avoir aspiré trop haut; de

sorte qu'il en est de ses prétentions, comme de tout ce que l'on déchire au lieu de le partager.

Il n'y a pas une Ame vivante qui n'avouât que CINNA est agréable & facetieux, qu'il a une manière aisée, divertissante & inimitable de dire tout ce qu'il pense en compagnie, s'il pouvoit cacher l'envie demesurée qu'il a de se voir applaudir, & qui paroit dans toutes les syllabes qu'il prononce. Mais ceux qui conversent avec lui s'apperçoivent, que toutes les honnêtetez qu'ils lui pourroient faire, ou tous les éloges qu'ils pourroient lui donner, n'approchent pas de ce qu'il en attend; de sorte qu'au lieu de lui marquer l'estime qu'ils ont pour son Mérite, leurs pensées ne roulent que sur la bonne opinion qu'il en a lui-même.

Si vous frequentez le beau Sexe, vous verrez GLORIANE faire une parade si comique de ses charmes, MIRTOLINE observer une si grande regularité dans sa démarche, CHLOÉ se produire d'un air si libre & si familier, CORINNE marquer une tendresse si délicate; & ROXANE, par ses hauteurs, exiger de si profonds respects, que leurs Amies, qui se connoissent un peu, & qui agissent naturellement, n'attendent que leur sortie, pour vous dire que toutes ces Dames ne cherchent qu'à vous donner dans la vûë, & que leurs allures insinuent si bien qu'elles prétendent au-delà de ce

qui leur eſt dû, qu'elles n'obtiennent pas ce qu'on leur auroit accordé ſans peine.

La derniere fois que je vis jouer la Tragedie de * MACBETH, j'admirai l'adreſſe du Poëte, qui repréſente un Scelerat effrayé, ſur ce qu'il remarqua la Moderation du Prince qu'il alloit aſſaſſiner. *Il gouvernoit*, dit-il, en parlant de ce Prince, *avec tant de douceur & d'humanité*; d'où il conclut, que toutes les Puiſſances, Divines & humaines, ſe joindroient enſemble pour venger la mort d'un Roi ſi débonnaire. Tout Homme qui a les moyens de parvenir à la Grandeur, & qui les néglige, ne manque pas d'Amis dans la mauvaiſe fortune, & celui qui, dans la proſperité, ſe conduit avec beaucoup de retenuë, ſera toûjours plaint dans l'adverſité.

Le Général qui renonce aux avantages qu'il pourroit s'attribuer, & qui s'expoſe au peril comme un ſimple Soldat, ou un Volontaire, en a tout le mérite: on ne lui envie pas même ſa gloire ni ſes honneurs, puiſqu'il ſe met au niveau de ceux qui ne tiennent pas au monde par des liens ſi doux ni ſi chers. Mais quand la Modeſtie ne nous attireroit pas la bienveillance des autres, c'eſt la plus déſirable de toutes les

* Voyez Tome I. de la 1re. Edition, page 213. au bas, où l'on a mis, par mégarde, que DRYDEN a écrit cette Pièce, quoique SHAKESPEAR en ſoit l'Auteur; mais on l'a corrigé dans la 2me. Edition.

qualitez, par l'heureuſe diſpoſition qu'elle fait naître dans l'Eſprit, & le calme qu'elle y apporte; en un mot, elle eſt contraire à l'Ambition, & c'eſt là tout ce que j'en puis dire de plus fort. Celui qui modere ſes deſirs par la Raiſon, & qui ne s'abandonne pas au chagrin ou au deſeſpoir lorſqu'il lui arrive quelque échec, redouble tous les plaiſirs innocens de la vie. L'Air qu'il reſpire, la Santé dont il jouït, la Saiſon de l'année où il ſe trouve, un beau Soleil, une Vûe agréable, tout cela contribuë à ſon bonheur; & à l'abri des enchantemens dont tout le monde eſt enſorcelé, il regarde comme des faveurs extraordinaires & de nouvelles acquiſitions, tous les biens qu'il poſſede en commun avec le reſte des Hommes. Le chagrin ne lui altere pas la Santé, & l'envie n'interrompt jamais ſes Plaiſirs. Il ne s'embarraſſe pas de ce qui met un Homme en vogue, ou de ce qui en fait avancer un autre dans les Emplois. Il ſçait qu'il y a une promenade à l'écart dans un tel endroit; qu'il peut trouver bonne compagnie dans un tel autre, & cela lui ſuffit. Il n'a point d'Emulation; il n'eſt le Rival de perſonne, il ſouhaite du bien à tout le monde, il peut voir avec plaiſir la proſperité d'un autre, dans la penſée qu'il eſt auſſi heureux que lui-même; en un mot, ſon Crédit & ſon Bien ſont au ſervice des Etrangers & des Malheureux, au-

autant que la Prudence le doit permettre.

LUCCEIUS a du ſçavoir, de l'eſprit, de l'enjoûment & de l'éloquence; mais avec tous ces avantages, il n'a pas le moindre deſſein ambitieux entête. Peut-être auſſi que le Vulgaire croit, à cauſe de cela, qu'il n'a point de Genie; mais ſes Amis ſont bien perſuadez qu'il eſt d'une habileté conſommée. Il ne cherche pas à ſe faire admirer, & il n'a pas beſoin de l'éclat extérieur. Ses Habits lui plaiſent pourvû qu'ils ſoient à la mode & qu'ils le tiennent chaudement; la Societé lui eſt agréable, s'il y trouve des Perſonnes civiles & d'un bon naturel. Il ne demande ni le ſuperflu dans les repas, ni la grande joye en compagnie, ni rien d'extraordinaire pour le divertir. Dépouillé de préjugez, & maître de ſes paſſions, il fournit ſa carriere ſi doucement, qu'il trouve par-tout plus d'eſprit, plus de bonne chere, & plus de gayeté, qu'il ne lui en faut pour goûter le plaiſir de la vie.

T.

LXX. DISCOURS.

Omnibus in terris, quæ sunt à Gadibus usque
Auroram & Gangem, pauci dignoscere possunt
Vera bona, atque illis multum diversa, remotâ
Erroris nebulâ. —— —— —— ——

JUV. Sat. X. 1.

De tous les Hommes qui sont depuis Cadix *jusqu'aux* Indes, *il s'en trouve peu qui puissent juger sainement du vrai bien & du vrai mal.*

Abregé du Dialogue de PLATON sur la Priere.

* APrès avoir dit quelques généralitez sur la Dévotion, je ferai voir ici, quelles idées les Payens les plus subtils en avoient, telles que PLATON nous les représente dans son Dialogue intitulé *de la Priere*, ou, *le second* ALCIBIADE, qui a donné sans doute occasion à la Xme. Satire de JUVENAL & à la IIme. de PERSE. Quoi qu'il en soit, le dernier de ces Poëtes a presque copié mot pour mot, dans sa IVme. Satire, l'autre Dialogue de PLATON, qui est intitulé *le premier* ALCIBIADE.

Les Interlocuteurs, dans le Dialogue *sur la Priere*, sont le Philosophe SOCRATE & ALCIBIADE; & la substance de ce Dialogue, après en avoir retranché les

* Voyez le DISC. LXVIII.

embarras & les digreſſions qu'on y trouve, ſe reduit à ceci.

* SOCRATE, à la rencontre de ſon Diſciple ALCIBIADE, qui alloit faire ſes Dévotions dans un Temple, les yeux attachez à terre, comme un Homme qui penſe à quelque choſe de fort ſerieux, lui-dit, Qu'il avoit ſujet d'être penſif & rêveur à cette occaſion, puiſqu'un Homme pouvoit s'attirer des maux par ſes Prieres, & que ſes demandes exaucées pouvoient tourner à ſa ruïne. Ce malheur, ajoute-t-il, peut arriver, non ſeulement à celui qui demande aux Dieux des choſes pernicieuſes de leur nature, comme on le voit par l'exemple d'OEDIPE, qui les prit que ſes Enfans décidaſſent leurs droits par l'épée; mais à celui-là même qui leur demande ce qu'il croit lui être avantageux, & qui les prie d'éloigner de ſa perſonne ce qu'il croit lui devoir cauſer quelque préjudice. Le Philoſophe montre enſuite que cela eſt inévitable, puiſque l'Ignorance, les Préjugez & la Paſſion aveuglent la plupart des Hommes, & les empêchent de voir ce qui eſt réellement à leur avantage. Pour en donner un exemple à ſon cher ALCIBIADE, il lui demande, S'il ne ſentiroit pas une joye tout extraordinaire,

* Voyez la Traduction de ce Dialogue par Mr. DACIER, dans le I. Tome des *Oeuvres* de PLATON, pag. 372. & ſuiv. de la ſeconde Edition de *Paris* 1701.

ſuppoſé que le Dieu qu'il alloit invoquer lui promît de le rendre Souverain de toute l'*Europe*? ALCIBIADE répond, Qu'il regarderoit ſans doute cette promeſſe comme la plus grande faveur qu'il pût obtenir du Ciel. SOCRATE lui demande là-deſſus: Si, après l'avoir reçuë, il ſeroit content de perdre la vie, ou s'il l'accepteroit, quoique bien perſuadé qu'il en feroit un mauvais uſage? ALCIBIADE avouë alors, qu'il n'en voudroit pas à ces conditions. SOCRATE lui montre auſſitôt, par divers exemples, que cela pourroit être la ſuite d'un ſi grand bonheur. Il ajoute, que tout ce qu'on appelle bonne Fortune dans le monde, comme d'avoir un Fils, ou de s'élever aux plus hautes Dignitez de l'Etat, ſe trouve ſujet aux mêmes revers; quoique, dit-il, tous les Hommes y aſpirent avec ardeur, & qu'ils ne manqueroient pas de le demander aux Dieux, s'ils croyoient le pouvoir obtenir par leurs Prieres.

Après avoir établi ce point capital, Je veux dire, Que les plus grandes Felicitez de la vie ſont expoſées à de ſi terribles conſequences, & qu'il n'y a perſonne au monde qui ſçâche ce qui à la fin ſera un Bonheur ou une Malediction pour lui, il inſtruit ALCIBIADE de quelle manière il doit prier Dieu.

I. Il lui offre d'abord, pour le modèle de ſa Dévotion, une courte Priere, qu'un Poëte *Grec* avoit dreſſée pour l'u-

ſage de ſes Amis, & qui eſt conçuë en ces termes: *Grand* JUPITER, *donnez-nous les biens qui nous ſont néceſſaires, ſoit que nous vous les demandions, ou que nous ne vous les demandions pas, & éloignez de nous les maux, quand même nous vous les demanderions.*

II. En deuxième lieu, afin que ſon Diſciple pût demander les choſes qui lui ſeroient utiles, il lui fait voir, qu'il eſt abſolument néceſſaire de s'appliquer à l'étude de la véritable Sageſſe, & à la connoiſſance du ſouverain Bien, & de ce qui s'accorde le mieux avec l'excellence de ſa nature.

III. En troiſième & dernier lieu, il lui apprend, que le plus ſûr moyen de s'attirer les benedictions du Ciel, & de rendre ſes Prieres agréables à la Divinité, ſeroit de vivre dans la pratique conſtante de ſon devoir à l'égard des Dieux & des Hommes. il lui recommande à cette occaſion la Priere des *Lacédemoniens*, qui demandoient aux Dieux *de leur donner tout ce qui étoit bon, pendant qu'ils s'attachoient à la Vertu.* Il l'entretient auſſi à ce propos d'un Oracle digne de remarque, & dont voici l'hiſtoire en abregé.

Les *Atheniens*, après avoir été battus pluſieurs fois, dans une Guerre où ils étoient engagez contre les *Lacédemoniens*, envoyerent à l'Oracle de JUPITER AMMON, pour ſçavoir d'où venoit qu'eux, qui avoient élevé tant de Tem-

ples à l'honneur des Dieux, & les avoient enrichis de si belles offrandes ; qu'eux, qui avoient institué à leur honneur tant de Fêtes solemnelles, accompagnées de Cérémonies si pompeuses ; qu'eux, en un mot, qui avoient immolé tant d'Hécatombes sur leurs Autels, n'avoient pas le même succès que les *Lacédemoniens*, qui n'approchoient pas de leur zèle à tous ces égards ? L'Oracle leur répondit : *J'aime beaucoup mieux la Priere des* LACEDEMONIENS *que tous les sacrifices des* GRECS. Comme cette Priere supposoit & encourageoit la Vertu dans ceux qui l'employoient, le Philosophe s'attache à faire voir, que l'Homme le plus abandonné au Vice pourroit devenir agréable aux Dieux à ce prix-là ; mais qu'ils ont en horreur ses Victimes & ses Prieres. Il y ajoute deux Vers d'HOMERE, où il est dit, *que les Vents portoient de la Terre au Ciel l'odeur des Hécatombes que les* Troyens *offroient aux Immortels, & que ceux-ci refuserent de la goûter, parce qu'ils avoient de l'averſion pour la Ville de* Troye *pour* PRIAM *& pour tout son Peuple.*

La conclusion de ce Dialogue est fort remarquable. Après que SOCRATE a détourné ALCIBIADE d'offrir ses Prieres & ses Victimes, par les difficultez qu'il y avoit à se bien acquiter de ce devoir, & que nous avons déja rapportées, il conclut par ces mots : *C'est pourquoi il faut de toute necessité, que vous attendiez que quel-*

qu'un vous enſeigne comment vous devez vous conduire envers les Dieux & envers les Hommes. Quand viendra donc ce tems, repliqua ALCIBIADE, *& qui ſera celui qui m'inſtruira? Que je le verrai avec plaiſir! Ce ſera celui*, répond SOCRATE, *qui a véritablement ſoin de vous. Mais il me ſemble que*, *comme on voit*, *dans* HOMERE, *que* MINERVE *diſſipe le nuage qui couvroit les yeux de* DIOMEDE *& qui l'empêchoit de diſtinguer les Dieux d'avec les Hommes, il faut de même qu'il diſſipe les ténèbres qui enveloppent votre Eſprit, avant que vous ſoyez en état de diſcerner ce qui eſt bon de ce qui eſt mauvais. Qu'il diſſipe donc*, réplique ALCIBIADE, *qu'il chaſſe mes ténèbres, & tout ce qu'il voudra; je m'abandonne à ſa conduite, & je ſuis prêt à obéir à tout ce qu'il m'ordonnera, pourvû que j'en devienne meilleur.* Le reſte de ce Dialogue eſt plein d'obſcurité; quoiqu'il y ait quelque choſe qui ſembleroit inſinuer que SOCRATE veut parler de lui-même, lorſqu'il fait attendre un nouveau Docteur dans le monde, s'il n'avouoit à la fin, qu'il eſt dans une auſſi grande incertitude à cet égard que les autres Hommes.

Quelques Sçavans regardent ce dernier trait comme une prédiction de la venuë de JESUS-CHRIST, ou ils s'imaginent du moins que SOCRATE, de même que * CAIPHE, prophetiſa ſans le ſçavoir, & qu'il a deſigné ce Divin

* JEAN XI. 49, 50, 51.

Docteur qui devoit venir au monde quelques siècles après lui. Quoi qu'il en soit, nous voyons que ce grand Philosophe découvrit, par les lumieres de la Raison, qu'il étoit de la Bonté Divine d'envoyer une Personne au monde, pour instruire les Hommes de leurs Devoirs, & leur enseigner à prier Dieu.

Tout Homme qui lira cet Abregé du Dialogue de PLATON *sur la Priere*, ne manquera pas de s'appercevoir, si je ne me trompe, que le grand Fondateur de notre sainte Religion ne s'en tint pas seulement, dans toute sa conduite & dans la Priere qu'il enseigna lui-même à ses Disciples, aux maximes que les lumieres de la Nature avoient dictées à SOCRATE; mais qu'il instruisit ses Disciples de toute l'étenduë de ce Devoir, aussi bien que de tous les autres. * Il leur indiqua le véritable objet de leur culte, & leur apprit, suivant la troisième Regle marquée ci-dessus, à s'addresser à lui dans leurs cabinets, sans éclat & sans ostentation, & à l'adorer en esprit & en vérité. Si les *Lacédemoniens* demandoient à leurs Dieux en général, *de leur donner tout ce qui étoit bon, pendant qu'ils s'attachoient à la Vertu*, nous prions Dieu en particulier, qu'*il nous pardonne nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensez.* Si la deuxième Regle de SOCRATE veut qu'on s'appli-

* MATTH. VI. 9. &c.

que *à la recherche du Souverain Bien, & de ce qui s'accorde le mieux avec l'excellence de notre Nature*, l'Evangile nous enſeigne en divers endroits, que nous devons avoir des idées toutes differentes de celles qu'on a dans le monde, à l'égard du Bien & du Mal, de ce qui fait le Bonheur ou le Malheur des Hommes. C'eſt ainſi que nous demandons à Dieu, dans la Priere Dominicale, que *ſon regne vienne*, qui eſt la ſource de notre ſouverain Bonheur, & l'unique but de notre création, ſans nous mettre en peine, à l'égard du temporel, que de notre *ſubſiſtance d'un jour à l'autre.* D'ailleurs nous ne le prions de nous délivrer que du Peché, & du *Mal* en général, ſans dire en quoi il conſiſte, bien perſuadez que ſon infinie Sageſſe le déterminera mieux que nous. Enfin, ſi nous examinons le Formulaire que SOCRATE recommande dans ſa premiere Regle, nous trouverons non ſeulement qu'il eſt compris, mais qu'il eſt pouſſé beaucoup plus loin, dans la demande que nous addreſſons à Dieu, pour le ſuplier que *ſa volonté ſoit faite ſur la Terre, comme dans le Ciel:* ce qui revient à ce que notre Sauveur diſoit lui-même, la veille de ſa Mort, au milieu de l'agonie où il tomba, * *Néanmoins* que cela ſe paſſe, *non comme je le voudrois, mais comme tu le veux.* On peut dire que cette demande eſt la plus ſou-

* MATTH. XXVI. 39.

miſe & la plus prudente que la Créature puiſſe addreſſer à ſon Créateur, en ce qu'elle ſuppoſe que cet Etre infini ne veut rien qui ne ſoit pour notre avantage, & qu'il ſçait mieux que nous ce qui tend à ce but.

TABLE
DES
MATIERES.

A

AInez de Familles riches ſont d'ordinaire des Enfans gâtez, 142
Alcibiade (*Le 2*) ou *de la Priere*, Dialogue de *Platon* abregé, 466-471
Alcoran cité ſur le voyage de *Mahomet* dans les Cieux, *&c.* 30, 31
Alexandre le Grand a voulu inſinuer à la poſterité qu'il avoit commandé une Armée de Géans, 172
Allegorie ſur le Plaiſir & la Douleur, 357-359.
Ami bourru & auſſi variable que le Tems, 415-417
Amour produit l'Amour, une des meilleures Piéces qui ait paru ſur le Theatre *Anglois*, 387
Ane indéterminé entre deux bôtes de foin, 391, 392
Animoſitez qui regnent en *Angleterre*, 60
Apparition des Eſprits n'eſt point chimerique, 105, 106
Arable (*Babet*) riche Heritiere, 186, 187
Argenſon (*Brigide*) poſſede à fond l'exercice de l'Eventail, 429
Elle eſt indéterminée entre ſes 2 Amans, *Chruſon* & *Calixte*, 430, 431
Argentré (*D'*) a écrit l'Hiſtoire de *Bretagne*, 44
Ariſte & *Aſpaſie* fourniſſent un exemple d'un Mariage bien aſſorti, 179, 180

Ariſtote étoit un grand Genie du ſecond ordre, 239
Il a dit que le Monde eſt une Copie des Idées qui ſont dans l'Entendement Divin, *&c.* 264
Athée amoureux de ſes Ouvrages juſques à la Mort, 267-269
Athées zèlez pour leur Dogme tombent dans des abſurditez ridicules, 369-371
On ne ſçauroit ſe fier à eux, 373
Ceux d'*Angleterre* ont embraſſé le Déïsme, 374
Atheniens conſultent l'Oracle de *Jupiter Ammon* 469
La Réponſe qu'ils en reçurent, 470
Avanture de *Pontignan* avec 2 Dames, 10-15
—— d'un Seigneur *Anglois* à *Paris*. 50
—— de 2 Cavaliers de la même Nation, 210, 211
—— de *Conſtance* & de *Theodoſe*, 254-264
—— d'un *Irlandois* Suborneur d'une *jeune* Apprentiſſe, 347 350
—— d'un Galand avec pluſieurs de ſes Maîtreſſes, 381-385
—— d'un *Caſtillan* & de ſa Femme, 443-446
Aulu Gelle cité, 454
Avocats qui n'employent leur Eloquence qu'à défendre la Juſtice, ſont en petit nombre, 298
—— plaident ſur tout ce qui s'offre *&c.* 433-436
Auteurs de Feuilles volantes n'ont pas le même avantage que ceux qui écrivent de gros Volumes, 149. 150.
En général les Auteurs ſont des Taupes, les uns à l'égard des autres, 154
Ils ont un grand avantage ſur les Maîtres de tous les beaux Arts, 266

Auteurs qui répandent le Vice & l'Erreur sont les Ennemis du Genre humain, 266
Ceux dont la Morale est severe, rebutent certains Lecteurs, 332

B.

BAILLEMENT pratiqué le jour des Rois en *Angleterre*, 337
Bacon (le Chev. *François*) étoit un grand Genie du second ordre, 239
Ce qu'il dit d'un Solliciteur rusé, 317
Banqueroute, à quoi attribuée en *Hollande*, 335
Bayle (*Pierre*) a publié une Dissertation sur l'Ame des Bêtes, 133, 134
Beau Genie & *grand Genie*, titres qu'on prodigue à l'égard de certains Auteurs, 234
Bel Esprit, ce que les *François* entendent par là, 235
Bequettez de la Poule, ou Maris gouvernez par leurs Femmes, 310-316
Berger qui se divertissoit à faire sauter des Oeufs en l'air, *&c.* 249
Bêtes dont l'Instinct est borné à un petit nombre d'objets, 130-132
Elles possedent les Passions & les sensations, dans un degré plus éminent que nous-mêmes, 134
Elles se bornent à un seul mets, 421
Beblis, Rusée, qui est la Rivale de toutes les Femmes, 384
Bienséance que les Anciens n'observoient pas dans leurs Similitudes, 236
C'est une découverte moderne, 237
Boileau est le Poëte le plus châtié qu'il y ait entre les Modernes, 353
Bonheur ne peut s'atteindre dans cette Vie, 425

Bonne Education n'eſt que le Singe du bon Naturel, 271
Bon Naturel mérite d'être encouragé, 271-275
C'eſt le fruit d'un heureux temperament, 272
D'où vient la fauſſe idée qu'on s'en fait dans le monde, 274
C'eſt une Vertu morale, 316
Il y a 3 moyens pour la diſtinguer de l'autre, 317, 318
Bonté du cœur, ſource infinie de plaiſirs, 428
Boyle (*Robert*) cité à l'occaſion d'un certain Mineral, 27, 28
Sur ce qu'il dit des yeux de la Taupe, 138
Brown (Le Chev. *Tho.*) Auteur du Livre intitulé *la Religion du Médecin*, 321
Burnet (*Tho.*) cité ſur les occupations de la Vie, 198 200

C.

C. L'Auteur qui ſe deſigne par cette lettre, ſouhaiteroit que tous les honnêtes Gens ſe liguaſſent enſemble, 160
Il leur propoſe la ſignature d'un Formulaire, 161, 162
Il n'oublie rien pour éteindre l'eſprit de Faction, 164
Quel eſt l'embarras où il ſe trouve à la Ville & à la Campagne, 181
Les différentes idées qu'on a de lui à la Campagne, 182, 183 187
Calcul eſt la meſure de tout ce qu'on eſtime dans le monde, 305-308
Calixte, Amant bien fait & poli de *Brig. Argenſon*, 430
Capitaine qui faiſoit des recruës, ſe donne des airs imperieux, 187
Il fait ſotement l'agréable, 188

Capitaine relevé par un Quakre, 189
Il ne se déconcerte point pour cela, 190
Cardan cité par le Dr. *Moor* sur le méchanisme de la Taupe, 137
Castillan qui eut un triste sort, 443-446
Catholiques *Romains* ont une idée singuliere sur les peines des Ecrivains d'une Morale relâchée, 267
Cato, la plus insigne Rusée qu'il y eut de son tems, 381, 382
Caton imprime plutôt le respect que l'amour par sa grande severité, 273
Celestin possede une égalité d'ame à toute épreuve, 196
Celinde affligée d'avoir un Mari debauché, 325-328
Cerémonies superstitieuses introduites dans l'Eglise, 458, 459
Cesar avoit un grand fonds de bon Naturel, 273
Son affectation de vouloir dicter à 3 Personnes à la fois étoit puerile, 411
Charité qu'on doit aux Pauvres, 319
De quelle manière pratiquée par *Eugene*, ibid.
On peut l'exercer sans s'incommoder, 320, 321
J. C. encherit sur la pensée de *Salomon* à cet égard, 322
Charlemagne voit sa Fille *Imma* porter *Eginhart* sur le dos, 344
Il opine dans un Conseil à les marier ensemble, 345
Chasse est un trafic, dont les avantages n'approchent pas de la perte, 307, 308
Chinois punissent avec severité les Enfans rebelles, 390
Chloé, Rusée la plus inconstante du monde, 384, 385
Elle a un air libre & familier, 462

Christianisme ne tend qu'au bonheur des particuliers & de la Societé, 375. 376
Chrysson, Amant fort riche de *Brig. Argenson*, 430
Ciceron dit, qu'un Agneau n'eſt pas plutôt né, qu'il s'attache à la tette de ſa mere, 134
Il nous a donné une ébauche d'Hiſtoire naturelle &c. 140
Cité, 186, 200, 213, 214, 218, 295
Il étoit un grand Genie du ſecond ordre, 239
L'Allegorie étoit ſon genre favori, 255
Cinna cherche trop à ſe faire applaudir, 462
Coëffure des Dames hauſſe & baiſſe, 40 44
Combat d'un Homme avec ſon Ombre, ſorte d'exercice, 124
Commode le plus infame de tous les Tirans. 118
Complimens condamnez dans un Sermon de l'Archev. *Tillotſon*. 71-75
Conecte (*Tho.*) Moine, fronda les hautes Coëffures qui étoient en vogue dans le 14 Siecle, 43
Conſtance, Maîtreſſe de *Theodoſe*, a le chagrin de voir que ſon Pere la veut marier à un autre, 255
Elle renonce à ce Mariage, & ſe fait Religieuſe, 257
Elle ſe confeſſe à *Theodoſe*, ou au P. *François*, 259-261
Elle en reçut un Billet & pluſieurs Lettres, 262, 263
Elle fut enterrée auprès de lui, 263
Conte *Turc* ſur un Sultan d'*Egypte* & un Dr. *Mahometan*, 31-33
Contentement de l'Eſprit eſt tout ce qu'on peut attendre ici bas, 247
Contradictions où les Hommes tombent à l'égard de la brieveté de la Vie, 22
—— à l'égard de leurs deſſeins, 244

Con-

Converſation où il n'y a rien que d'exquis; approche de la vie des Anges, 57
Celle des Gens de Guerre eſt fort agréable, 206
Coquette doit être regardée avec mépris, 296
Corinne, vieille Ruſée, qui a perdu ſes charmes, 380, 381
Elle n'a point de complaiſance pour ſon Mari. 413
Cornaro (*Louis*) Noble *Venitien*, rétablit ſa ſanté délabrée par ſon grand regime, &c. 423
Corneille vit avec ſes Fils comme s'il étoit leur Frere aîné, 402
Cottile ne ſe plaint jamais, 195
Coverly (M. le Chev. de) fait venir du *Poſſet* à ceux qui ſe plaignent d'être malades en compagnie, 53
De quelles gens eſt compoſée ſa Famille, 83
Eloge de ſon Chapelain, 85-87
Ses Domeſtiques s'empreſſent à le ſervir & à le voir, 83, 89
De quelle manière il en uſe avec eux, 84, 90, 93, 94
Sa Maiſon de Campagne avoit la reputation d'être hantée de quelque Eſprit, 104
Il s'eſt bien exercé à la chaſſe, 123
De quelle manière il fut traité par 2. Hommes de différens Partis, 155
Il eſt plus zélé *Tory* à la Campagne qu'à la Ville, 165
Il chaſſe loin de ſes terres, 180
Il accuſe les Marchands de n'avoir en vûë que leur profit à tort & à travers, 302
Quel profit lui revient de la Chaſſe, 307
Courtiſans qui manquent de parole ne devroient pas être plus eſtimez que de faux Témoins 298

Courtisans sont Esclaves des Grands, & se repaissent de fumée, 405, 406
Couturier (*Alix*) débauchée par un Fripon, 346
Elle découvre l'Intrigue d'un *Irlandois* avec une de ses Aprentisses, 347
Elle le fait arrêter pour vol, 349
Elle se desiste de le poursuivre en Justice, moyennant 50. L. sterl. qu'il lui paya, *ibid.*
Cowley, fameux Poëte *Anglois*, mépriſoit les richesses, 118
Il dit qu'on ne doit plus s'amuser à des bagatelles, d'abord qu'on est parvenu à l'âge de 40 ans, 143, 144
Son Poëme sur la Resurrection cité, 265
Culte religieux distingue les Hommes des Bêtes, & peut avoir plus d'un Principe, 455

D.

DAMPIER dit, qu'on ne risque point à manger du Fruit bequeté par les Oiseaux, 134
Défaut de certains Hommes qui ne parlent en compagnie que de leurs maux, 53, 193, 194
—— de ceux qui vivent dans l'indolence, 54, 195
—— attaché aux differentes Professions que les Hommes embrassent, 432, 433
Devin qui avoit un plaisant stratagême, 407
Dévotion est l'ame de toutes les vertus, & doit être inculquée de bonne-heure, 454
—— mal entenduë jette dans l'Enthousiasme & dans la Superstition, 456, 457
Diodore de *Sicile* cité sur l'*Ichneumon*, 163
Diogene empêcha un jeune Homme d'aller à un Festin, 420
Dispute du Capit. *Sentry* avec un jeune Avocat, 434, 435

Diſpute de quelques Etudians en Droit, 435, 436
—— Regles qu'on y doit obſerver, pour la manier honnêtement, 436-439
Docteur en Droit amoureux d'une *Indéterminée*, 2, 3.
Domeſtiques (Bons) doivent être encouragez, 92
Dons naturels & acquis ne doivent être eſtimez que par le bon uſage qu'on en fait. 295-298
Douleur tire ſon origine de l'Enfer *&c.* 357-359
Dryden a lâché un trait ſatirique contre les Femmes d'une humeur badine, 177
Duels défendus en *France* par un Edit de *Pharamond*, 37-40
Le moyen de les prévenir ſeroit, de condamner les coupables au Pilori, 51

E.

ECONOMIE a le même effet ſur les Biens, que la bonne Education ſur les manières d'agir, 114
Ecrivains ont un grand avantage ſur les Maîtres de tous les beaux Arts, 266
Ceux qui répandent le Vice & l'Erreur ſont les Ennemis du Genre humain, *ibid.*
Ceux qui tâchent de divertir, ſans bleſſer perſonne, méritent beaucoup, 334
Ecrivains de Morale ſuivent la Méthode de *Galien*, 150
Egalité d'ame eſt ce qu'on doit rechercher, 198
Eginhart, Secretaire de *Charlemagne* & amoureux de ſa Fille *Imma*, 343
Il ſe gliſſe de nuit à l'Apartement de cette Princeſſe, *ibid.*
Il demande à l'Empereur la permiſſion de ſe

retirer, & il obtient cette Princeſſe en mariage, 346-347
Eleonore eſt inconſolable d'avoir perdu ſon Amant, 248-250
Ennius cité, 247
Enthouſiaſme eſt un excès dans la Dévotion, &c. 457-458
Enthouſiaſte religieux eſt un triſte Objet, 456, 457
Ephraïm, Quakre, Tuteur de la jeune *Arabie*, 187
Il releve avec eſprit un Capitaine qui faiſoit le badin, 189
Il lui donne une bonne Leçon, 191, 192
Epicuriens ſoutenoient qu'il y avoit des Dieux, 378
Epitaphe d'une Ducheſſe de *Newcaſtle*, 48
—— de *Theodoſe* & de *Conſtance*, 264
—— d'un Homme charitable, 322
Eſpagne, de quelle manière on y fait l'Amour, 49
Eſprit de Diſpute ordinaire parmi les Avocats, 433-436
Eſprit de Parti cauſe de grands maux, 156
Il regne beaucoup dans la *Grande Bretagne*, 157
Il influe ſur les mœurs & l'Entendement, *ibid.*
Il fait tomber dans un Sophiſme criminel, 158
Il produit d'étranges effets à la Campagne, 164-167
Il regne dans la *Gr. Bret.* entre ceux qui poſſedent les Terres & les Marchands, 301
Eſprit ſatirique fondé ſur le méchant Naturel, 274, 275
Eſprits ambitieux & rufez produiſent les Factions, 159
Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût les endormir, 362

Eucrate s'entretient avec *Pharamond* sur les Duels, 34
Eudoxe, Ami de *Leontin*, s'éleve à une haute fortune, 143
Il fait une échange de son Fils avec la Fille de *Leontin*, 144
Il se découvre à son Fils, & lui donne en mariage *Leonilla*, Fille de *Leontin*, 147
Eventail (Exercice de l') 64-69
Eugene est d'un naturel bon & charitable, 319, 320
Evremond (S.) voudroit qu'on lût des Auteurs divertissans pour se consoler dans les afflictions, 251
Exercice du corps necessaire pour conserver la santé, 120-125, 418

F.

FABLES qui renferment des Moralitez, ont toûjours été fort estimées, 352
Celles de *Jotham* & de *Nathan* sont les plus anciennes que nous ayons, *ibid.*
Fainéans de *Londres* qui ne cherchent qu'à corrompre les jeunes Filles, 346, 347
Favoris des Dames sont d'un caractère fort singulier, 220-225
Faustine, Epouse de *Marc Aurele*, étoit d'une humeur volage, 178
FEMMES sont d'un naturel plus enjoué que les Hommes, 174
Elles doivent se tenir en garde contre leur penchant naturel, & servir de contrepoids aux Hommes, 174, 175
Elles préferent les Hommes d'une humeur badine à ceux qui ont du bon sens, 176
La vivacité ne leur est pas moins fatale après qu'avant le Mariage, 177

FEMMES, il y en a de si délicates, que tout les rend malades, 197
Celles qui sont galantes se piquent d'enlever tous les Amans des autres, 221-223
De quelle manière elles doivent se conduire à l'égard de leurs Maris jaloux, 285 290
Il y en a qui sont imperieuses, &c. envers leurs Maris, 310
Quel est le caractère de celles qu'on appelle *Rusées*, 379, 380
Il y en a qui ne se mettent pas en peine de ce que leurs Maris croyent de leur conduite, 414
Description de celles qu'on peut nommer des *Salamandres*, 440, 441
Elles doivent éviter les tentations, 441, 442
Plusieurs d'entre elles ont un grand desavantage à l'égard de leurs Amans, 447
Feuilles volantes seroient d'un grand usage, si on les employoit à ce qu'il faut, 151, 152
Florio, Fils d'*Eudoxe*, fut élevé chez *Leontin*, 145
Il devint amoureux de *Leonilla*, 146
Il l'obtint pour son Epouse, lorsqu'il s'y attendoit le moins, 148
Foi *Carthaginoise*, Proverbe *Latin*, 302-305
La Fontaine s'est mis en grand vogue par ses Contes, 353
Fonvive (Mlle *de*) & son Epoux s'ennuyent ensemble, 54
Fourilles (Le Chev. de) n'avoit pas trop bonne opinion du Pr. de *Condé*, 210
François Renégat joue un cruel tour à un *Castillan*, 444-446
Freeport (Le Chev. *André*) défend la Cause des Marchands contre Mr. de *Coverly*, 304-308
Friandise de nos Repas modernes, 420, 421

G.

GENTILSHOMMES, qui aiment mieux voir périr leurs Enfans de misere, que de les destiner au Negoce, 100
Il y en a qui s'endettent mal à propos, pour soutenir leur rang, 115, 116
Ceux de la Campagne se divertissent à éteindre leur Raison, 206
Il y en a plusieurs qui se voyent reduits à ceder leurs Héritages à de nouveaux Maîtres, 308
D'autres passent leur vie à dormir, à boire, &c. 362
Glaphyra, Fille d'*Archelaüs*, Roi de *Cappadoce*, eut un Songe extraordinaire, 107
Gosling (*George*) écrit une Lettre au *Spectateur* sur le No. qu'il avoit choisi dans une Loterie, 395, 396
Grands Genies du premier ordre, 235-237
—— —— du second ordre, 239
Il y en a qui ne s'amusent qu'à des bagatelles, 240
—— *Italiens* se sont appliquez à l'Allegorie, 354
Grands Seigneurs qui donnnent audience à leur lever, se produisent de differentes manières, 408-412

H.

HALLIFAX (Le Marquis de) a écrit des *Avis d'un Pere à sa Fille*, 276
Harrington, Auteur d'un Livre *Anglois*, intitulé, *La Rep. d'Oceana*, 314
Hart (*Nicolas*) fameux Dormeur, 361
Il gagne sa vie à dormir, 363
On travaille à nous donner le détail de ce qu'il a vû en songe, 364

Herode charge son Oncle *Joseph* de faire mourir *Mariamne*, en cas qu'il périsse en *Egypte*, 291
A son retour il le fit mourir lui-même, par un principe de jalousie, 298
Il est enragé de voir que *Mariamne* le reçoit avec mépris, 293
Il fit mourir *Sohemus*, & condamner *Mariamne* au dernier supplice, 294
Herodote cité, 49, 50, 391
Heros, dont l'Auteur T. fait le Portrait, 212
Quel est son véritable Caractère, 299, 300
Hesiode cité. 352, 417
Historien futur pourra décrire au juste ce qui s'est passé sous la Reine *Anne*, 60
Homere cité, 206, 391
C'étoit un Genie du premier ordre, 235
Son *Iliade* & son *Odyssée* passent pour des Allegories, 354
Il avoit des Songes d'Or, 363
HOMMES élevez en dignitez sont exposez à la Censure & à la Flaterie, 58
On rend justice à leur mérite après leur mort, 59
Il est indigne des Hommes de se fatiguer pour acquérir des richesses. 119
Ils doivent se tenir en garde contre leur penchant naturel, & servir de contrepoids aux Femmes, 174, 175
Ce que c'est qu'un Homme d'esprit, qui aime le Plaisir & la Joye, 200. 206
Ceux qui sont formez pour le commandement des Armées, ne mépriſent la Vie que par reflexion, 208
Vains souhaits des jeunes Etourdis & des vieux Débauchez, 213, 214
Ceux qui veulent être vieux longtems, doivent commencer de bonne-heure à le devenir, 216

HOMMES, les Jeunes & les Vieillards ont à peu près les mêmes défauts & les mêmes avantages, 217, 218
Leur inconſtance à pourſuivre un certain but eſt la ſource de leur miſere, 242
Ils ſont les Créatures les plus inconſtantes de l'Univers, 242-245
Ils ſont induſtrieux à ſe tourmenter, 270, 271
Ils ne ſçauroient avoir trop de douceur les uns pour les autres, 273
Ils ne doivent être eſtimez que par l'uſage qu'ils font de leurs talens, 297
Quels ſont ceux qui méritent le titre de Grands Hommes & de Genies ſupérieurs, 299
Ils ſont tous Eſclaves de leurs Femmes ou de leurs Maîtreſſes, 315
Ils ſuivent plutôt le Caprice que la Raiſon en certains cas, 392
La plupart dépenſent au-delà de leur revenu, ſur des eſperances chimeriques, 396, 397
Ils contractent certains defauts, ſuivant le genre de vie qu'ils embraſſent, 432, 433
Ils ſont naturellement perfides &c. à l'égard de leurs Maîtreſſes, 442
Ils n'ont en vûë que l'intérêt dans le choix de leurs Femmes, 447-450
Ceux qui ont trop bonne opinion d'eux-mêmes, riſquent de ſe perdre de reputation, 461
Portrait d'un Homme qui modere ſes deſirs par la Raiſon, 464
Honycomb (Mr.) ſe pique de connoître les Hommes, 76
Quelle idée il a de ce qu'on appelle un galant Homme, 200, 201
Il voudroit qu'on l'eſtimât à cauſe de ſes bonnes Fortunes, 205
Sa politique pour ſe faire aimer des Belles, 221

Horace cité, 14, 22, 46, 52, 57, 70- 82, 108, 110, 111, 114, 141, 174, 219, 234, 241, 245, 246, 286, 325, 331, 360, 372, 378, 412, 425, 431, 440,
C'eſt le plus beau Genie qu'il y eut dans le ſiécle d'*Auguſte*, 353
Il a pris l'*Odyſſée* pour une Allegorie, 354
Hudibras, fameux Poëme *Anglois*, 435
Hyæne, Ruſée, qui affecte un air mélancholique & indolent, 383, 384

I.

ICHNEUMON, petit Animal qui caſſe les œufs du Crocodile, 163
Imma, Fille de *Charlemagne*, devient amoureuſe d'*Eginhart*, 343
Elle l'admet de nuit dans ſon Apartement, *&c.* *ibid.*
Elle devient ſon Epouſe, 345
Immortalité de l'Ame prouvée, 108-113
Incredulité fondée ſur l'inattention, l'orgueil, *&c.* 374-376
Indéterminées doivent faire 3 reflexions, 5
Inſtinct des Animaux eſt quelque choſe de fort myſterieux, 131, 132
Ses différens effets ſur une Poule & une Couvée de Canards, 133
Il leur enſeigne à faire uſage de leurs armes, 135, 136
Irlandois qui ſuborne une jeune Aprentiſſe de *Londres*, 347
Il eſt arrêté pour vol, 349
Il paye 50. L. ſterl. pour ſe tirer d'affaires, *ibid.*
Il écrit de ſa Priſon une Lettre fort gaillarde au *Spectateur*, 350-352
Irus, pour éviter la Pauvreté, donne dans une Avarice ſordide, 117

J.

JALOUSIE d'un Mari eſt fondée ſur l'Amour, 276, 277
Quels en ſont les triſtes effets, 278, 279, 290-294
C'eſt un Vice qui regne le plus dans les Païs chauds, 283
Il mérite que la Femme y cherche un prompt remede, 284
Jeſus, fils de *Sirach*, donne un bon Conſeil aux Maris, 280
Jeûne eſt d'un grand ſecours pour prévenir ou guérir les Maladies, 422
Job étoit fort charitable & d'un bon naturel, 322 325
Joſephe, Hiſtorien des *Juifs*, cité, 106, 290
Joſeph, Oncle d'*Herode*, decouvre à *Mariamne* l'ordre ſecret qu'il avoit reçu de ſon Neveu, 291
Il lui en coûta la vie, 292
Juchoir (*Nathan*) décrit la maniére dont ſa Femme en uſe à ſon égard, 311-314
Il exhorte l'Auteur T. à publier une Diſſertation en faveur des *bequettez de la Poule*, 314-316
Jupes garnies de Cercles de baleine, critiquées, 169-174
Jupiter Ammon conſulté par les *Atheniens*, ſe déclare en faveur des *Lacédemoniens*. 470
Juvenal cité 40, 42, 120, 288, 316, 345, 466
Il parle d'un Mari Dormeur, qui fit ſa fortune en ronflant, 363

L

L'Auteur qui se designe par cette Lettre repond à *Leonor*, 15
Il trouve que les Dames ont beaucoup profité de ses Speculations, 19
Il a dessein d'exposer à la risée du Public ceux qui cherchent à seduire les Dames, 20
Il décrit ce qu'un Historien futur pourra dire de lui, 61-63
De quelle manière il vit à la Maison de Campagne du Chev. de *Coverly*, 82
Il fait la description d'une Promenade voisine, où il alloit quelquefois, 101, 102
Il conseille à ses Lecteurs d'aller souvent à cheval pour se bien porter, 123, 124
Il s'exerce à tirer une cloche sans battant, &c. 124
Il donne un bon Conseil à certains Sçavans, 125
Il souhaiteroit que la Societé Royale de *Londres* publiât une Histoire naturelle des Animaux, 139
Il est encouragé à poursuivre son dessein par le debit de ses Feuilles, *&c.* 152
Il n'écrit pas pour les Taupes, 153
Il donne ses avis à *Eleonore*, pour la consoler dans son affliction, 250-253
Il cherche à satisfaire le goût de ses differens Lecteurs, 331-333
Il forme une Allegorie sur le Plaisir & la Douleur, 357-359
Il reflechit sur la Lettre d'un Pere irrité, 387, 388
Il justifie ce qu'il a dit dans le LI. Discours, 38.
Laertès, Gentilhomme endetté par une sote vanité, 116, 117

Lecteurs *Mercuriens* & *Saturniens* peuvent se plaire à ces Discours, 331-333
Leonilla, Fille de *Leontin*, fut éleyée chez Eudoxe, 145
Elle conçut un secret penchant pour *Florio*, 146
Fut mariée avec lui, 147, 148
Leontin, Ami d'*Eudoxe*, s'applique à cultiver son Esprit, 143
Il fait un échange de sa Fille avec le Fils d'*Eudoxe*, 144
Lèpre d'un Prince *Grec* guérie d'une plaisante manière, 418
LETTRE de *Sam Hopewell* à l'Auteur L., sur sa Maîtresse *Indéterminée*, 4.
—— de *Leonore* au même, sur le Catalogue de Livres qu'il avoit promis aux Belles, 15
—— de Mr. *Wimble* au Chev. de *Coverly*, 96
—— de M. *Honeycomb* à l'Auteur C. 184, 185
—— d'*Eléonore* à l'Auteur L. 248-250
—— de *Nathan Fuchoir* à l'Auteur T. 309-316
—— de *Célinde* à l'Auteur T. 325-328
—— d'un Anonyme à l'Auteur L., sur une Partie de Sifleurs, 335-338
—— d'une Dame, qui s'étoit mariée sans l'aveu de son Pere, à l'Auteur L. 338 340
—— d'*Alix Couturier*, sur un *Irlandois* qui avoit suborné son Apprentisse, 346-350
—— de cet *Irlandois* à l'Auteur, 350 352
—— d'un Anonyme à l'Auteur L., sur un insigne Dormeur, 360-364
—— d'un autre Anonyme à l'Auteur T., sur les Filles *rusées*, 379-385
—— d'un Pere irrité à son Fils, 386, 387
—— de *George Gosling* à l'Auteur L., sur le No. qu'il avoit choisi dans une Loterie, 395, 396
—— de l'Auteur T. à un jeune Homme qui avoit perdu son pere, 404

LETTRE d'un Mari, dont la Femme ne lui témoignoit que de l'indifference, 413-415.
—— d'un Ami, qui se plaint de la bizarrerie d'un autre, 415-417.
—— de T. B. sur la Tranquillité de l'Esprit. 425 428.
—— de *Brig Argenson*, indéterminée à l'égard de ses deux Amans, 428-431.
—— de *Statira* au *Spectateur*, à l'égard de son Amant, 447, 448.
—— de la même à son Amant *Oroondates*, 449 453.
Lever des grands Seigneurs est une pure Farce, 407-412.
Livres reduits à leur quinteſſence n'occuperoient guères de place, 151.
Ce sont des Legs que les grands Genies laissent à la Posterité, 265.
Locke (Mr.) cité sur l'idée que nous avons du Tems, 28, 29.
—— sur l'association des Idées, 103.
—— sur le mechanisme d'une Huitre, 136.
Louis XIV. s'est rendu glorieux pour avoir banni le faux Point d'Honneur de son Royaume, 51.
Lucceius a de beaux talens sans aucune ambition, 465.
Lucrèce croyoit l'Apparition des Esprits, 105-106.
Il est cité, 309.

M.

MACBETH, Tragedie de *Shakespear*, 463.
Mahomet, son voyage dans les Cieux, &c. 30, 31.
Malebranche cité sur les differentes idées que diverses Créatures peuvent avoir du Tems, 29, 30.

Marc Antoine somme *Herode* qu'il ait à se rendre en *Egypte*, 290
Mariage mal assorti d'une Coquette & d'un Rustre, 179
Celui d'*Ariste* & d'*Aspatie* est bien assorti, 179, 180
Mariamne, Epouse d'*Herode*, étoit une charmante Princesse, 290
Elle eut beaucoup de peine à calmer les soupçons d'*Herode*, 292
Elle ne répond à ses caresses que par des airs de mépris & des invectives, 293
Elle est condamnée à la Mort, 294
MARIS jaloux regrettent beaucoup la perte de leurs Femmes, 280
On peut les distinguer en 3 Classes, 281-283
Ils sont vifs dans leurs applications, *&c.* 285, 286
Ils ont de l'antipathie pour tout ce qui leur paroit mysterieux, 287
Il y en a de bons, qu'on appelle *bequetez de la Poule*, 310
Exemple d'un bon Mari, 329
Les Débauchez ne doivent pas attendre que leurs Femmes leur soient fidelles, 330
Martial cité, 27, 193
Mathematiciens ne veulent admettre que des Démonstrations, 433
Mauvais Goût qui regne dans le monde à l'égard de l'usage qu'on y fait de ses talens, 298
Medecins font souvent les Docteurs en compagnie, 433
Medicina Gymnastica, Titre d'un Livre *Anglois*, 124
Mérite est toûjours exposé à la censure du Public, 58
Mesnager (*Marthe*) écrit un Billet à son Epoux, 350

Ministre d'Etat qui faisoit de plaisantes Questions à ses Courtisans, 409
Mirtoline observe une trop grande regularité dans sa demarche, 462
Mirza, Voyez Vision.
Modestie consiste à n'avoir qu'une médiocre opinion de soi-même, 460, 461
C'est la plus desirable de toutes les qualitez, 463, 464

N.

NEWTON (Mr. le Chev.) son calcul sur la Comete qui parut en 1680. 59
Nigidius a fait une remarque sur les Mots *Latins*, terminez en *osus*, 457
Nouveaux Convertis de toutes les sortes sont mépriſez des honnêtes Gens, 241, 242
Numeros, que certaines Personnes choisissent dans une Loterie, 393-395

O.

OISEAUX, dont chaque Espèce suit un certain plan pour la structure de son Nid, 127
Il n'y a que les Mâles qui chantent, 175
Oroondates, Amant de *Statira*, 448
Orpheline (L') Tragedie de Mr. *Otway*, 442
Ovide cité, 264, 285, 367, 447

P.

PAGE (Le) favori des Dames, 221, 222
Payens ont cru les tourmens d'une autre Vie, 9
Paradin a décrit la haute Coëffure, qui étoit à la mode dans le 14. Siècle, 42-44

Pédans de plusieurs sortes, 78-81
Peres & Meres doivent pardonner les bévûës de leurs Enfans, qui s'en repentent, 340-342
Exemple d'un Pere denaturé, 386, 387
—— d'un Pere tendre & raisonnable, 398 399, 402
Portrait d'un bon Pere, 401, 404
Perse, cité, 1, 168
Persans instruisoient leurs Fils de 3 choses, 49, 50
Ils ne croyoient pas qu'un Fils légitime pût être Parricide, 391
Petits-Maîtres en veulent à l'honneur de toutes les Belles, 222
Pharamond s'entretient avec *Eucrate* sur les Duels, 34, 35
Il publia un Edit contre les Duels, 37-40
Phedre cité, 64, 88, 95
Philandre amoureux de *Sylvie*, 3
Philosophes anciens ont vécu longtems *&c.* 423
Pindare étoit un grand Genie du premier ordre, 237
Plaisir tire son origine du Ciel, *&c.* 357-359
—— charnel dégoûte par la jouïssance, 450, 451
Plaisirs raisonnables & seuls dignes de l'Homme, 216
Plaisirs utiles & innocens, qui peuvent servir à desennuyer les Hommes, 25, 26
Platon a cru, que l'Ame separée du corps retient les passions qu'elle a euës durant cette vie, 7
C'étoit un grand Genie du second ordre, 239
L'Allegorie étoit son genre favori, 355
Ce qu'il dit de *Socrate*, 356
Il a écrit un Dialogue *de la Priere*, 466
Plaute cité, 153
Plutarque a dit, qu'on ne doit pas haïr ses Ennemis, 156

Poëtes modernes s'efforcent envain d'imiter *Pindare*, 237, 238
Point d'Honneur dans les Hommes & dans les Femmes, 46
Le plus grand affront qu'on puisse faire à un Homme, consiste à lui donner un démenti, 49
Pontignan emmailloté par 2 Dames, 11-14
Priere (*De la*) ou *le 2 Alcibiade*, Dialogue de *Platon* abregé, 466-471
Celle d'un Poëte *Grec* & des *Lacédemoniens*, 469
La derniere fut approuvée par l'Oracle de *Jupiter Ammon*, 470
Dominicale, comparée avec les maximes de *Socrate*. 472, 473
Prodicus, Inventeur de la Fable, où il suppose qu'*Hercule* rencontra le Plaisir & la Vertu, 355
Proverbe *Espagnol* contre les Fripons, 160
—— *Latin*, Foi *Carthaginoise*, 302-305
—— *Grec*, sur ce que *chacun engendre son semblable*, 389
—— *Italien*, sur l'esperance mal-fondée, 397
Providence Divine peut se démontrer par l'Histoire naturelle des Animaux, 126-129
En particulier, par le méchanisme de la Taupe, 137
Pyrrhoniens ont tort d'attribuer de la Raison aux Bêtes, 130
Pythagore enseignoit à *honorer les Dieux &c.* 377

Q.

QUESTION ridicule de certains Scholastiques, 391
Quikset (Mr.) Cousin de Mad *Arable*, 187

R.

RAISON donnée aux Hommes pour leur servir de Guide, 456
Religion Catholique *Romaine* eſt un amas de Superſtitions, 458
Remedes ne ſervent qu'au défaut de l'Exercice & de la Temperance, 419
Romains généreux aux dépens des autres Nations, 305
Romans, dont les Avantures roulent ſur la Chaſteté des Dames & la Bravoure des Hommes, 48
Roxane exige de trop grands reſpects, 462
Ruricola, plein d'eſprit & de vertu, a laiſſé un Fils d'un caractère tout oppoſé, 400, 401
Il avoit eu trop de ſeverité à ſon égard, 402.
Ruſées, quel eſt leur caractère, 379, 380

S.

SALAMANDRES, ſorte de Femmes, 440, 441
Saluſte nous a donné le caractère de *Céſar* & de *Caton*, 278
Scholaſtiques aiment beaucoup les Définitions, 433
Sectes ſéparées de l'Egliſe *Anglicane* ont une doſe d'Enthouſiaſme, 458
Sedition populaire à *Rome*, calmée par le recit d'une Fable, 353
Seneque cité ſur le mauvais uſage qu'on fait de la vie, 21
Sens commun ne ſe trouve guères avec une haute Fortune, 410
Sentry (Le Capit) raiſonne ſur le courage machinal des Soldats, 207, 212

Sentry (Le Capit.) combat l'Envie qui regne dans le monde, 303
Sa diſpute avec un Jeune Avocat, 434, 435
Shakeſpear étoit un grand Genie du premier ordre, 237
Sifleurs (Partie de) à *Bath*, 335, 336
Socrate pria ſes Amis d'offrir un Cocq à *Eſculape*, 377
Il ſe garantit de la Peſte par ſa Temperance, 422
Sa manière d'argumenter, 437
Son Entretien avec *Alcibiade* ſur la Priere, 467 471
Solemus reçoit un ordre ſecret d'*Herode* à l'égard de *Mariamne*, 292
Il le revéle à cette Princeſſe, 293
Il eſt condamné à la Mort, 294
Soldats ordinaires n'ont point d'amitié les uns pour les autres, 210, 211
Sophi de *Perſe* ſe donne une foule de titres pompeux, 237
Spencer, dont la *Reine Enchantereſſe* eſt une Allegorie perpetuelle, 354
Statira écrit une Lettre au *Spectateur* ſur le chapitre de ſon Amant, 447, 448
Elle en écrit une autre à ſon Amant *Oroondates*, 449-453
Strephon, Amoureux d'une *Indéterminée*, 3
Sublime qui ſe trouve dans le V. T. 236
Superſtition eſt un excès de la Religion en général &c. 457-459
Sydenham, Medecin *Anglois*, conſeille fort l'exercice d'aller à Cheval, 124

T.

TARTARES ont une plaisante imagination, 164
Taupe a tous ses membres proportionnez à son état, 137
Elle n'a qu'une seule humeur dans les yeux, 138
Temperance, grand Préservatif de la Santé, 418
Regles qu'on en pourroit prescrire à l'égard du manger & du boire, 421
Temple en *Egypte*, où l'on adoroit un petit Singe noir, 173
Temple (Le Chev. *Guill.*) cité sur les coups qu'on doit boire dans un repas, 422
Tendresse des Animaux pour leurs Petits, 128-131
Elle ne remonte pas des Petits à ceux qui leur ont donné le jour, 129
Elle a plus d'étendue dans les Hommes que dans les Bêtes, 341
Celle des Peres l'emporte sur celle des Enfans, 389, 390
Terence cité, 76, 238, 270, 276, 278, 398
Theodose Amant de *Constance*, lui écrit un Billet d'Adieu, & part de chez lui, 256
Il se fait Religieux & prend le nom de P. *François*, 258, 259
Il reçoit la Confession de sa Maîtresse, 259, 260
Il se découvre à elle par un Billet, & lui écrit ensuite plusieurs Lettres, 262, 263
Théologiens *Anglois* ont fait usage d'une Idée *Platonique*. 9
Théologiens font souvent les Docteurs en compagnie, 433
Thirsis amoureux d'une *Indéterminée*, 3

Tercelet (Mr. *Henri*) & ſon Epouſe ne peuvent que s'ennuyer enſemble, 54
Tigellius étoit un Homme fort bizarre, 246
Tillotſon, Archev. de *Cantorberi*, cité ſur les Complimens, 71-75
Tranquillité d'Eſprit eſt le but auquel on doit aſpirer, 425-428

V.

VARILAS eſt de ſi bonne humeur, qu'il fait toûjours plaiſir à la compagnie où il ſe trouve, 56
Vertus dont l'exercice peut garantir les Hommes de l'Ennui, 23, 24
Vieilleſſe reſpectable, lorſqu'elle eſt accompagnée de la Vertu, 217
Virgile cité, 7, 9, 10, 34, 101, 125, 133, 153, 154, 161, 180, 226, 254, 301, 338, 365, 385, 388, 405
Il a reduit en Allegories la Philoſophie *Platonique*, 9
Il étoit un grand Genie du ſecond ordre, 239
Viſion de *Mirza* ſur la vie humaine, 226-234
Voluptueux en quoi conſiſte ſa punition après la Mort, 8

W.

WALLER cité ſur le mérite des Poëtes diſcrets & modeſtes, 334
Wimble (Mr. *Guill*) Gentilhomme d'un caractère fort ſingulier, 96
Il prend l'Auteur C. pour un Fanatique, 167
Il le ſoupçonne d'avoir tué quelqu'un, 182

X.

XENOPHON donne l'idée d'un Prince parfait dans sa *Cyropædie*, 272
Il devoit avoir lui-même beaucoup d'humanité, 273.
L'Allegorie étoit son genre favori, 355.
Il nous dit que son Prince offrit des victimes à *Jupiter* &c. 377, 378.

Z.

ZELE mal-entendu est la source de mille maux, 365.
Il ne procede souvent que de l'Orgueil, *&c.* 366-368.
Celui pour l'Athéisme est quelque chose de monstrueux & d'absurde, 369-371.

FIN.